

DES PROGRÈS

DE

LA PUISSANCE RUSSE,

DEPUIS SON ORIGINE

JUSQU'AU COMMENCEMENT DU XIX.^e SIÈCLE.

PAR M.^r L. ***

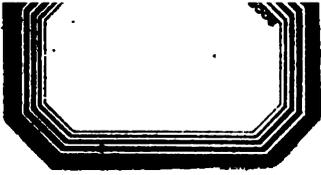
LESUR, C. L.

A PARIS,

CHEZ FANTIN, LIBRAIRE, QUAI DES AUGUSTINS,

N.^o 55.

1812.



DK41
L64

PRÉFACE.

« V ERS le milieu du siècle de Louis XIV,
» dit Mallet du Pan (1), ceux qui connais-
» saient le nom de Moscovites, ne s'en for-
» maient d'autre idée que celle qu'on nous
» donne aujourd'hui des Tartares. » On ne
savait pas même alors qu'il existât des annales
russes ; elles étaient ensevelies dans le fond des
cloîtres : on n'avait sur cette histoire et les
mœurs de cette nation que des relations étran-
gères depuis long-temps oubliées, et dont on
reconnaît aujourd'hui la franchise originale.
Les tzars voulaient tenir leur peuple et les
étrangers dans l'ignorance des affaires de leur
empire (2).

(1) *Du Pêril de la Balance politique de l'Europe*. Londres, 1789.

(2) Le baron de Stralhemberg, officier suédois fait prisonnier à la bataille de Poltawa, qui a passé dix-sept ans en Sibérie et en Russie, dit dans ses *Mémoires*, aussi estimables

Les successeurs de Pierre-le-Grand ont changé de politique à cet égard. On a vu paraître sous leurs auspices des histoires et des statistiques où les héros moscovites sont quelquefois mis au-dessus de ceux de la Grèce et

par les recherches historiques et statistiques, que par l'impartialité qui les caractérise :

« Il est très-difficile d'écrire sur la Russie, parce que, de » tout temps, les mémoires particuliers ont été cachés....; parce » que, par une politique bizarre, les anciens souverains de ce » pays défendaient à leurs sujets d'écrire la moindre chose » sur leur patrie.

» En 1689, un noble russe avait fait imprimer un journal » de la campagne de Crimée sous Galitzin : ce journal fut » brûlé publiquement, quoiqu'il ne contint rien contre le » gouvernement, ni le prince. Cet usage existait encore » au temps de Pierre-le-Grand, au point qu'il ignorait lui- » même ce qui se passait dans les pays éloignés de sa rési- » dence. »

Ainsi M. de Stralhemberg ne put faire parvenir jusqu'à ce prince une carte générale de la Russie et de la Tartarie. Le prince Gagarin, alors gouverneur de la Sibérie, s'y opposa, et s'empara de son dessin sous divers prétextes. « La véritable raison, dit M. de Stralhemberg, était que, » tenant la Sibérie à ferme et la faisant valoir d'une manière » convenable à ses intérêts, il ne voulait pas que ma carte » parvint aux yeux du tzar, d'autant plus que j'y avais marqué beaucoup de particularités intéressantes, comme les » endroits des mines. » (*Description historique de l'empire Russe*, traduction abrégée; Amsterdam, 1767; t. I, p. 52.)

de Rome ; où la nation paraît éclairée de toutes les lumières de la civilisation , le territoire embelli des plus riches productions de la nature , et le gouvernement affermi sur les plus admirables institutions sociales (1). Élisabeth

(1) Il a paru à Londres, en 1810, un *Voyage en Russie*, par le D. Ed. Dan. Clarke. Cet ouvrage, qui a eu un succès prodigieux en Angleterre, contient des renseignemens de tout genre, et présente des tableaux variés sous les formes les plus piquantes. Il ne donne pas de la Russie et des Russes une idée si favorable que les écrivains de Catherine. On peut en juger par l'opinion qu'il professe à leur égard.

« On peut demander d'où vient qu'on a jusqu'ici pu-
» blié si peu de chose sur le caractère réel de ce misérable
» peuple [*very profligate people*]. La raison en est qu'il n'y
» a point de pays où l'on ait pris tant de précautions pour
» l'empêcher. Il n'y a rien en quoi Catherine II ait mis tant
» d'artifice qu'à cacher l'histoire véritable de son peuple, et
» l'état misérable de son empire. Cela se voit fréquemment
» dans sa correspondance avec Voltaire, dans ses instruc-
» tions à ses ministres, dans les mensonges publiés par les
» écrivains à gages, et particulièrement dans cet ouvrage
» (*l'Antidote*) que ses savans firent en commun, sous ses
» yeux et d'après ses observations, pour répondre au *Voyage*
» *de l'abbé Chappe*. . . . Malheureusement, tous ceux que
» Catherine employa à voyager dans les provinces de son
» vaste empire, ne s'occupèrent que d'histoire naturelle. Ils
» n'ont laissé que de brillans tableaux de statistique des plus
» malheureuses provinces. La plupart ont manqué d'infor-

et Catherine II sur-tout voulaient sans cesse occuper la Renommée à publier les merveilles d'un empire barbare (1); et il n'est pas douteux que l'influence exercée par des écrivains célèbres n'ait agi dangereusement sur la politique générale. On représentait la Russie tantôt comme une puissance destinée à relever le trône de Constantin, tantôt comme l'asile futur des arts et de la civilisation; et à la faveur de ces notions vagues et de ces préjugés dangereux, elle poursuivait sa marche, et n'avancait peut-être pas moins par l'aveugle complaisance des écrivains étrangers, que par la terreur de ses armes.

Mais, quoiqu'on ait tant écrit de nos jours sur la Russie, on peut assurer que son histoire est peu connue, et sa puissance mal appréciée

» mations *classiques*. Ainsi Pallas avait représenté la Tauride
» comme un *Paradis terrestre*. L'impératrice l'y envoya rési-
» der, et nous le trouvâmes *sous ce climat pestilentiel*, comme
» il le dit lui-même, déplorant le malheur d'avoir été la dupe
» du sacrifice qu'il avait fait à l'orgueil de sa souveraine. »
(*Clarke's Travels*, in-4.º; London, 1810; pag. 434 et
souv.)

(1) *Edinburgh Review*, n.º 32, pag. 353.

parmi nous. L'ouvrage de Leclerc est un vaste amas de matériaux précieux ; celui de Lévesque offre plus d'art et de goût : mais l'un et l'autre, trop volumineux pour être beaucoup lus, s'arrêtent au moment où la politique du cabinet de Pétersbourg a pris un essor plus hardi (1). Or, la plupart des lecteurs, attirés par les chefs-d'œuvre historiques des temps anciens, ou par les faits intéressans des temps modernes, ne trouvent guère plus d'intérêt à l'histoire des prédécesseurs de Pierre-le-Grand, qu'à celle des khans du Kaptschack.

Quant à l'état réel de la Russie, les laborieux ouvrages des Pallas, des Busching, des Georgi, des Storch, &c., en ont rendu la connaissance plus familière, mais non pas plus certaine. Les auteurs de statistique peuvent impunément commettre des erreurs qu'il est impossible de vérifier, ou débiter des flatteries qu'il est si rare de voir démentir. On ne juge

(1) On annonce une nouvelle édition de l'*Histoire de Russie*, par M. Lévesque, augmentée des règnes de Catherine et de Paul I.^{er}, par deux écrivains dont le nom est d'un augure favorable au succès de cette entreprise.

communément des forces ou des richesses de la Russie que sur des hypothèses ou sur des calculs dont les données ont été recueillies dans les bureaux de Pétersbourg. Il y a vingt ans, on n'aurait pas trouvé plus de Français qui eussent été à Moscow qu'en Cochinchine, et un voyage d'Arkhangel n'eût guère paru moins merveilleux que celui de *Tombuctoo*.

Aux tableaux brillans et mensongers faits sur la Russie, quelques écrivains ont opposé des récits que le contraste des opinions a fait prendre pour des satires amères. C'est entre les témoignages contradictoires de tous, qu'on est réduit à chercher des jugemens plausibles et des résultats qu'on puisse présenter avec confiance au public.

Maintenant qu'une grande querelle tient le monde entier dans l'attente, il est devenu plus intéressant que jamais d'acquérir une juste notion de cette puissance qui n'a paru si redoutable que par la faiblesse et l'aveuglement des états intéressés à l'arrêter.

En entreprenant cet ouvrage, nous n'avons pas prétendu faire une histoire ou une géo-

graphie ; il suffit à notre objet , de présenter des masses historiques ou statistiques. Ce ne sont ni des récits de batailles , ni des actions privées , qui font connaître la nature d'une puissance ; il nous a paru plus important d'étudier le génie , la marche et les progrès de la puissance russe , son action sur les autres , et l'action des autres sur elle ; et si nous nous arrêtons quelquefois à décrire l'état du pays , la force des armées , le caractère et les mœurs des habitans , ce n'est pas seulement , suivant l'expression de Tacite , « pour expliquer » des événemens qui sont souvent l'œuvre du » hasard , mais pour en faire connaître ou du » moins pressentir la raison et la cause (1). »

Les matériaux d'un pareil ouvrage sont épars dans mille volumes , dans les traités publics , dans les histoires générales , dans des mémoires particuliers , dans des statistiques , dans des voyages , et jusque dans ces feuilles

(1) *Repetendum videtur qualis status urbis , quæ mens exercituum , quis habitus provinciarum , quid in toto terrarum orbe validum , quid ægrum fuerit ; ut non modò casus eventusque rerum qui plerumque fortuiti sunt , sed ratio etiam causæque noscantur. (Historiarum lib. I , §. 4.)*

légères qu'un mois, une semaine, un jour, voient naître et mourir.

Les travaux estimables de Leclerc, et surtout de Lévesque, nous ont dispensés de compulser les chroniques russes; mais nous avons cherché par-tout ailleurs, et même dans les écrits faits sous les auspices des souverains russes, des garans irrécusables de notre opinion. Nous nous sommes attachés à citer des auteurs dont le caractère, le rang, ou la connaissance qu'ils avaient du pays, rendent le témoignage plus respectable; et s'il en est qui paraissent moins dignes de foi, on sera surpris de les trouver chez une nation dont les Russes devaient attendre le plus de ménagemens : nos lecteurs nous sauront peut-être gré d'être plus modérés envers nos ennemis actuels, que les Anglais ne le sont envers leurs plus intimes alliés.

Au milieu de la querelle qui embrase l'Europe, animés de l'amour de notre pays, entourés de témoins qui peignent nos ennemis des plus noires couleurs, il nous a souvent fallu imposer silence à nos propres sentimens,

poser notre plume , consulter la modération d'amis éclairés , et fermer l'oreille à des imputations hasardées dont la mémoire des princes est trop souvent flétrie par des auteurs qui dégradent la majesté de l'histoire.

On nous blâmera peut-être d'avoir hérissé cet ouvrage de citations qui peuvent interrompre le fil des idées , nuire à la rapidité des récits ou à la clarté des développemens ; on pourrait même nous reprocher d'avoir reproduit quelques expressions employées par les écrivains que nous avons cités : il nous était facile d'échapper à ces reproches ; mais notre amour-propre aime mieux les subir que de donner lieu à de plus graves inculpations.

D'ailleurs , il résulte de cet ensemble de témoignages , une notion plus claire de tout ce qui peut servir à faire connaître la Russie : en un mot , nous avons voulu donner une idée vraie , mais générale , de l'étendue de son territoire , de sa population , de son gouvernement , de ses forces , de ses revenus , et des mœurs de ses habitans ; et si le bon génie de l'Europe arrête enfin , comme tout le fait

(xiv)

présager , le dangereux essor de ce nouvel empire , cet ouvrage , fait à l'apogée de sa puissance , sera comme un de ces monumens qui servent à marquer , sur la rive des grands fleuves , la trace de leurs inondations.

DES

DES PROGRÈS

DE LA PUISSANCE RUSSE,

DEPUIS SON ORIGINE
JUSQU'AU COMMENCEMENT DU XIX.^e SIÈCLE.

CHAPITRE I.^{er}

*État de l'Empire russe., depuis son origine jusqu'à
l'invasion des Tartares.*

LES nations ont leur vanité comme les individus :
nulle ne veut se contenter d'une origine obscure. Ainsi
l'un des successeurs de Rurick (Iwan III) faisait re-
monter la sienne jusqu'à la famille des Césars (1),
et le peuple russe croit être sorti sans mélange de
Rouss, fils de Japhet (2).

(1) C'est par un frère d'Auguste que ce prince, de race gothique,
établissait cette illustre descendance. (*Magni Moscovia ducis Genea-
logia, brevis epitome ex ipsorum manuscriptis annalibus excerpta; edita
Colonizæ, apud Maternum Cholinum.*)

(2) Ceux qui veulent que les Russes soient de la grande famille
Slavonne, contre l'opinion de Constantin Porphyrogénète, les font
descendre de *Saklab* ou *Slakab*, autre fils de Japhet.

Sur ce point, il serait trop long de rapporter et de discuter l'opinion des savans (1) : il ne reste, après la lecture de leurs volumineux écrits, qu'une notion plus vague et plus obscure de l'objet qu'on veut éclaircir. Ils ont trouvé tous des conjectures plausibles pour appuyer des raisonnemens contradictoires. Celui qui a remarqué que le nom de *Russie*, ou *Rossie* (comme les Russes le prononcent), signifie *peuples dispersés*, a peut-être donné l'idée la plus juste de leur origine (2). Inconnus aux Romains, ou du moins compris par eux sous la dénomination vague de *Sarmates* ou de *Scythes*, ils peuvent descendre de ces anciens Roxolans dont parlent Pline, Ptolémée et Strabon, ou bien être une race indigène ou mélangée de Huns ou de Goths, de Finnois ou de Scandinaves. . . . C'est une question peu impor-

(1) On peut consulter la collection de Claude *Marnius*; la *Bibliothèque orientale* de d'Herbelot; l'*Histoire généalogique des Turcs*, par le prince Abulghasi-Bayadour; la *Collection Byzantine*; la *Décadence de l'Empire romain*, par Gibbon; *Dissertation sur les anciens Russes*, de Strube de Pyrmont; *Mémoires de l'Académie*; l'*Histoire générale du Nord*, de Schloetzer; les ouvrages de Muller; les *Histoires de Russie*, de Leclerc et de Lévesque, t. I; enfin quelques géographes, tels que d'Anville, Busching, Stritter, Georgi, Storch, et M. Maite Brun dans son *Précis de la Géographie universelle*, tom. I, pag. 232, 344, 350, &c. &c.

(2) C'était autrefois l'opinion des Russes eux-mêmes. — Le baron d'Herberstein dit, après avoir exposé divers sentimens sur leur origine *Verum eorum qui hæc asserunt opiniones, tanquam vero hæc consonas, Moscæ refutant, asserentes Rossieam antiquitas appellatam quasi gentem dispersam seu disseminatam; id quod nomen ipsum indicat. Rosseia etenim,*

tante aujourd'hui : ce qu'il y a de plus raisonnable à supposer, c'est que, dans la grande inondation de barbares dont le flux et reflux déplaça tous les peuples, au commencement de l'ère chrétienne, depuis les frontières de la Chine jusqu'au détroit de Gibraltar, les Russes, qui se trouvaient au point du passage, doivent avoir été plus dispersés que les autres. Aussi, dit un écrivain moderne (1), « il n'y a pas de pays au » monde où il y ait un tel mélange, une telle variété » d'habitans, où ils diffèrent plus les uns des autres » par les mœurs, le langage, la religion, &c..... Par- » tout ailleurs, on a pu observer une sorte de différence » entre le peuple conquis et le peuple conquérant : » mais elle s'est affaiblie par degrés ; ils se sont enfin » confondus (2) : tandis qu'en Russie on ne voit pas

Rhutenorum linguâ, disseminatio seu dispersio interpretatur. Rerum Moscoviticarum Commentarii, Sigismundo libero Barone in Herberstein, &c. auctore, in-folio, Francofurti, 1600, pag. 1 et 2. — Description de l'empire Russien, par le baron de Stralhemberg, trad. de l'allemand ; Amsterdam, Paris, 1757 ; tom. I, pag. 243-266.

(1) Storch, *Tableau de l'empire de Russie*, trad. franç. Paris, 1800, t. I. — Tooke (William), *View of the Russian empire*, London, 1800 ; vol. I, pag. 260.

(2) Voltaire observe (*Vie de Pierre-le-Grand*) que les autres états du monde sont ainsi composés ; que la France est un assemblage de Goths, de Danois appelés *Normands*, de Germains septentrionaux appelés *Bourguignons*, de Francs, et de quelques Romains mêlés aux anciens Celtes, &c. Mais, à l'époque où Voltaire faisait cette observation, on ne distinguait, en France, qu'une seule nation : en Russie on en compte plus de quatre-vingts de race bien

« seulement quelques nations , mais comme une multitude de nations , avec des variétés telles , que la plus longue domination n'a pu les effacer. »

Cette opinion , résultat naturel d'une suite d'observations judicieuses , montre l'absurdité des raisonnemens dont quelques écrivains ont flatté la vanité des Russes , en leur donnant une origine immémoriale , et en considérant les vastes accroissemens de leur empire comme la reprise légitime de ses anciennes possessions ; tandis que c'est un immense édifice , construit pièce à pièce , ouvrage incohérent de l'ambition de ses princes et des caprices de la fortune.

D'ailleurs , ce n'est point chez les Russes qu'il faut chercher les premiers monumens de leur histoire ; leur plus ancienne chronique date de la fin du XI.^e siècle (1). Elle ne rapporte les faits des siècles précédens que sur la foi des récits étrangers ; et voici ce qu'ils offrent de plus probable sur l'origine de la puissance russe.

Vers le temps de la grande invasion des Huns ,

distincte ; encore Storch ne comprend-il dans ce calcul ni les différentes branches des Russes , ni celles des Kalmoucks et des Tartares , ni les peuplades alliées des Ostiaks du Jenissei. (*Tableau de la Russie*, tom. I, pag. 238.)

(1) C'est celle de *Nestor*, moine à Kiow ; elle commence à l'an 838 , et finit à l'an 1113. Schloetzer la regarde comme un ouvrage unique dans son espèce , pour son exactitude et sa véracité ; mais le savant Busching dit que « ce n'est point un guide certain , quant à l'histoire ancienne de Russie. » (*Introduction à la géographie de Russie*, tom. I, pag. 65.)

plusieurs peuples répandus depuis les montagnes de l'Illyrie jusque sur les côtés de la mer Baltique paraissent tout-à-coup sous le nom de *Slaves* (1). Ce n'était peut-être que la désignation générique d'une grande association.... Les uns, établis au midi, fondèrent, au milieu du v.^e siècle, la ville de Kïow ; c'étaient des Slaves polonais (2) : les autres avaient

(1) Le mot *slave* signifie *gloire* dans cette langue, dont les dialectes sont encore en usage en Russie, en Pologne, en Bohême. Les historiens ne sont pourtant d'accord ni sur l'étymologie du nom, ni sur les raisons qui le firent adopter par des peuples évidemment différens.

(2) M. de Rulhières regarde *Kïovie* ou *Kïew*, ou plutôt *Kïow*, comme la première capitale de l'empire Russe. Il dit que ce fut une colonie fondée par la populace grecque, qui y porta sa dépravation, sa perfidie, sa superstition, ses bains de vapeurs (a). Ces hypothèses sont plus ingénieuses que solides : il les rapporte sur la foi de *Cromer*, évêque de Warmie, lequel écrivait au xvi.^e siècle. Mais la tradition qui attribue la fondation de *Kïow* à des Slaves polonais, est plus authentique. La Chronique manuscrite de Théodore, abbé de Kïow, dans le xii.^e siècle, lui donne pour fondateur un prince polonais nommé *Kïew*. Que ce soit un prince ou un batelier, comme disent d'autres chroniques suivies par *Lévesque*, cette opinion est plus vraisemblable que celle de *Leclerc*, qui regarde les Russes comme une colonie de Huns établie sur les bords du Borysthène (b). Enfin, qu'on place les anciens *Roxolans* ou *Ruthéniens* du côté de Kïow ou vers Novogorod, il n'en reste pas moins prouvé que ces deux pays ont été séparés jusque vers la fin du ix.^e siècle ; il faut consentir à choisir entre ces deux villes pour en faire le berceau de la monarchie russe.

(a) *Histoire de l'anarchie et du démembrement de la Pologne*, par Rulhières, tom. I, pag. 72.

(b) *Histoire de la Russie ancienne*, par Leclerc, tom. I, pag. 82.

établi, sur les bords du lac Ilmen, une espèce de république fédérative, dont le siège fut d'abord à Slavensk, puis à Novogorod.

Il nous importe peu de savoir aujourd'hui si, dans ces temps reculés, les Slaves de Kiow payaient tribut à des peuples de race tartare établis sur les côtes de la mer Noire, ni ceux de Slavensk aux Varaigues, habitans des côtes de la Baltique, membres de cette grande famille gothique qui poussait, dans le même temps, ses conquêtes et ses ravages en Angleterre, en France et en Hollande. . . . Nous passons à des faits moins douteux et plus importans.

862. Vers le milieu du IX.^e siècle, la république slave du lac Ilmen, déchirée par les troubles, appela, pour la gouverner, un prince varaigue, nommé *Rurick*. Régna-t-il par le consentement de tous, ou bien son élévation fut-elle l'ouvrage d'une faction? c'est ce qu'il est aussi difficile de décider, que la question de l'établissement des Francs dans les Gaules.... Peu après son arrivée, il partagea l'État entre lui et ses deux frères *Sinaf* et *Trouvor*. Il donna des terres à ses capitaines; il traita ces provinces comme un pays de conquête. Après la mort de ses frères, il réunit les possessions qu'il leur avait données... Sa domination s'étendait entre les lacs Ladoga, Onega, Bielo-Ozeroi, Ilmen et Peypus (1). Il en fixa le siège à Novogorod : c'est le vrai noyau

(1) Leclerc, *Histoire de la Russie ancienne*, tom. I, pag. 88 - 92.

de l'empire Russe ; il faut le placer là où régna le fondateur (1).

Kiow suivit bientôt le sort de Novogorod. Quelques chroniques disent que Rurick y envoya Oskold, fils de sa première femme, pour s'en emparer ; d'autres rapportent que deux seigneurs varaigues , mécontents de Rurick et voulant se soustraire à sa domination , emmenèrent leurs vassaux et s'établirent à Kiow , où ils restèrent jusqu'à ce qu'Olegh , oncle et tuteur du fils de Rurick (2) , vint les y attaquer. Sa victoire fut le fruit de la trahison autant que du courage ; il fit massacrer ces deux infortunés. C'est de cette époque 883. que le siège de la puissance russe fut établi à Kiow , et que la contrée nouvellement soumise fut appelée *petite Russie* : les deux récits, contradictoires dans les premiers faits, s'accordent à regarder Kiow comme un pays de conquête.

On n'attend pas de nous qu'au milieu de ces temps obscurs , des contradictions des vieilles chroniques et des

(1) Heidestein, *de bello Moscovitico*, lib. I, pag. 332. Storch comprend dans la domination de Rurick les pays actuellement connus sous le nom de gouvernement de Revel, Riga, Polotsk, Pscoff, jusqu'à Wolodimer et Arkhangel (*Tableau de l'empire de Russie*, tom. I) ; mais ce savant écrivain en statistique ne fait pas autorité en histoire. On verra par la suite les princes russes faire des découvertes ou des conquêtes dans ces pays où Storch veut d'abord établir leur puissance.

(2) Voyez, pour la succession des souverains russes, l'*Appendice ; Table chronologique*, n.º 1.

opinions des critiques modernes, nous suivions pas à pas l'ordre des événemens , ou de la succession des princes russes. Des historiens français ont rempli cette tâche laborieuse (1) : on peut les consulter. Pour nous , il nous suffit de considérer l'élévation de la puissance russe , les causes et les effets de ses succès ou de ses revers , son caractère moral ou politique , son influence dans les affaires générales de l'Europe , le résultat de ses efforts pour sa propre civilisation ; et dans le cadre étroit que nous nous sommes prescrit , la sécheresse des détails chronologiques détruirait tout l'intérêt du tableau.

C'est une partie curieuse à considérer dans l'histoire de la Russie ancienne , que les incursions des Russes dans l'empire Grec. Les chroniques de Byzance rapportent la première à l'année 851. Si elle est vraie (2), elle ne peut être attribuée qu'aux Slaves de Kiow , puisque Novogorod était alors livrée aux désordres de l'anarchie. La seconde expédition , plus certaine , est de l'année 864. . . Oleg , après avoir conquis Kiow , descendit , avec deux mille bateaux et quatre-vingt mille combattans , vers Constantinople. La faiblesse de l'empereur Léon lui fit acheter à prix d'or la paix et le départ des Russes ; c'était les inviter

(1) Lévesque , Leclerc , Lacombe , &c. &c.

(2) Leclerc doute qu'elle ait eu lieu. Voyez les raisons qu'il en donne , *Histoire de la Russie ancienne* , tom. I , pag. 101 et 102.

à revenir : ils franchissaient sans hésiter les cataractes / du Borysthène, que les plus hardis mariniens n'osent maintenant affronter.

. A ces incursions répétées, on voit que la lâcheté des peuples méridionaux et la douceur du climat faisaient dès-lors entrevoir aux Russes l'espoir de s'établir sur les ruines de l'empire de Byzance. Ainsi leurs prétentions datent de loin : mais leurs invasions étaient moins des expéditions régulières que des courses de pirates. Ils étaient mal armés, dénués de tous les moyens qui pouvaient rendre leur domination stable ; ils laissaient en arrière une race de peuples ennemis (1) : aussi, toujours obligés de

(1) Tels étaient les Khosars, les Petschenegues, les *Polovtzes*, *Polouzes* ou *Polovitsi*, qu'il est bon d'annoncer, puisqu'on les voit si souvent figurer dans l'histoire russe. Ces trois nations, et quelques autres moins connues, étaient de cette race turque ou tartare devenue plus célèbre par les invasions postérieures : elles parurent vers le VIII.^e siècle, se disputèrent et occupèrent successivement cette vaste étendue de pays comprise entre le Caucase, le Volga et le Dnieper. Les Khosars, chassés les premiers, se confondirent avec les Russes ; c'est, suivant quelques écrivains, la première souche des Cosaques. Les Petschenegues disparurent peu de temps après. Les *Polovtzes* ou *Polovitsi*, vainqueurs des uns et des autres, s'étendirent depuis le Caucase jusqu'au-delà du Borysthène : ils descendaient des anciens *Comanes* ; et Guillaume de Rubruquis, envoyé du pape Innocent IV en Tartarie, vers 1246, les a encore trouvés en possession de ce vaste territoire. Voici ce qu'il en dit dans son Itinéraire :

Ibamus autem per terram Comanorum, quæ tota est plana, et flumina quatuor habet magna: primum appellatur Nieper [Borysthenes]; secundum

revenir sur leurs pas , ils abandonnaient bientôt le théâtre où leur cupidité les avait attirés.

Les récits que font nos anciennes chroniques des dévastations commises par les Normands dans nos provinces , sont affreux ; mais ils n'approchent pas des tableaux que les Grecs nous ont laissés de la férocité des Russes. Ce peuple prend , dès le moment qu'il paraît sur la scène du monde , un caractère particulier. L'expédition qu'Igor fit en 913 , était de quatre cent mille hommes (1). Il ne rencontrait aucun obstacle ; toutes les troupes grecques étaient alors dispersées. Il semble que le défaut de résistance excite la fureur des Russes ; ils n'épargnent aucun des malheureux qui tombent entre leurs mains : les uns sont mis en croix ; d'autres sont empalés , mutilés , enterrés vivans , percés à coups de flèche ; les prêtres ont la tête clouée contre des poteaux , les enfans sont arrachés des entrailles de leurs mères ; enfin les flammes et de longues traces de sang marquent le passage des soldats d'Igor dans le pays même où sa rage n'a pas trouvé d'ennemi (2). On croit , en lisant ces vieilles chroniques ,

appellatur Tanaïs [Don] ; *tertium dicitur* Volga [Rha] ; *quartum nominatur* Jaëc [Rhyminus.] .

(*Itinerarium Guill. de Rubruquis* , anno 1253.)

D'ailleurs on nous permettra de nous borner à cette indication. Les historiens les plus diffus ont peine à suivre les traces et la fortune de ces barbares vagabonds.

(1) Leclerc , *Histoire de la Russie ancienne* , tom. I , pag. 109.

(2) Lévesque , d'après les *Annales* de Zonare , les *Chroniques* de Cedrenus et de Nestor.

entendre le récit de quelque expédition de Caraïbes, et malheureusement l'histoire moderne de Russie en reproduira souvent d'autres exemples.

De ces communications si funestes aux Grecs, résulta pour la Russie l'établissement de la religion chrétienne; mais on verra qu'elle n'en recueillit pas les mêmes fruits que les autres nations.

Plusieurs écrivains ont déjà remarqué que la plupart des états de l'Europe doivent ce bienfait à des femmes. La reine Olga voulut aller se faire baptiser à Constantinople...; l'église russe l'a mise au nombre de ses saints. Elle est nommée dans les chroniques *le soleil*, parce que, la première, elle éclaira son pays des lumières de l'évangile; cependant son exemple fut perdu pour son peuple et même pour son fils. Swiatoslaw, soldat féroce, vivant à la manière des Kalmoucks, ne respira que la guerre. Après bien des exploits heureux, il fut vaincu par les Petschenegues, et leur chef fit de son crâne une coupe dont il se servait pour boire dans les festins. 955.

Il était réservé à Wladimir I.^{er} d'achever l'ouvrage de son aïeule : son règne est une époque fameuse dans les fastes de la Russie. Il fit détruire une armée de Varaignes qui l'avaient bien servi; il vainquit les grands Bulgares, du côté de Kasan; il porta la terreur jusqu'au fond de la Chersonèse, et du champ de sa victoire, il envoya demander à Constantinople le baptême et la sœur de l'empereur en mariage. Il obtint l'un et l'autre : 980.

il rendit ses conquêtes, et ramena par échange dans la Russie, des vases sacrés, des reliques, des popes et des archimandrites. L'ancienne religion slave fut abolie ; les idoles furent renversées : mais il resta pourtant de ce culte scandinave des débris impurs, qui, mêlés aux pratiques superstitieuses des chrétiens d'Orient, font encore de la religion russe une espèce d'idolâtrie (1). D'ailleurs, le changement de croyance ne changea ni les mœurs des Russes, ni celles de leur prince. Wladimir poursuivit le cours de ses cruautés et de ses débauches ; il entretenait huit cents concubines ; il avait eu plusieurs femmes ; il avait égorgé son frère ; sa belle-sœur ne fut pas à l'abri de ses violences ; il fit couler des torrens de sang : mais il fonda Wolodimer ; on lui attribue les réglemens ecclésiastiques et l'établissement des dîmes (2). Il a été mis au nombre des saints, et c'est le 15 juillet que l'église russe célèbre sa fête.

La division de ses états entre ses douze fils amena des guerres et des dévastations. Swiatoslaw avait donné le premier exemple de cette coutume si funeste à la tranquillité des peuples : de là viennent ces discussions éternelles qui vont désoler la Russie ; à partir de cette époque, on n'y voit que des fils et des frères dénaturés se poursuivre la flamme et le fer à la main, se disputer des dépouilles ensanglantées et déchirer leurs

(1) Voyez chap. XI de cet ouvrage, §. Religion.

(2) *Rerum Moscoviticarum Comment.*, à B. Herberstein, pag. 33.

voisins quand ils ne peuvent plus se déchirer eux-mêmes (1) : c'est le spectacle qu'offrira long-temps leur histoire. Ainsi les enfans de Wladimir sont armés les uns contre les autres ; Boris et Gleb sont assassinés par leur frère Swiatopolk , événement trop commun dans cette histoire pour être désormais remarquable : mais il n'est pas inutile de rappeler que ce Swiatopolk avait imploré le secours des Polonais contre ses frères ; qu'il devait sa victoire à leur valeur , et que , par une trahison infame , il fit massacrer leur armée. Boleslas , alors roi de Pologne , vengea ses sujets par la conquête de la *Russie rouge* ou *petite Russie* ; mais il ne la garda que dix ans : ainsi commença une querelle de huit siècles.

Le règne d'Iaroslav est peut-être l'époque de la plus 1036.
grande puissance de l'ancienne Russie. Législateur (2) 1054.
et conquérant , il fonda des villes ; il porta ses armes jusqu'aux portes de Fer , au pied des monts Ouralls : mais sa mort replongea l'État dans le désordre , d'où ses exploits semblaient devoir le tirer.

Dans les démêlés cruels de ses successeurs , on voit toujours intervenir la Pologne. Novogorod veut en vain disputer la prééminence sur la nouvelle capitale ; Kiow conserve la souveraineté , jusqu'à ce qu'après un siècle de dissensions civiles ou de

(1) *Histoire de Russie* , par Lévesque , tom. I , pag. 254. — Tooke's *View of the Russian empire* , vol. I , pag. 274.

(2) *Antidote* , pag. 125 , 177. — Les premières lois russes datent de l'année 1016.

guerres étrangères avec les Tschoudes, les Bulgares, les Polonais, les Polovtzes, &c., elle passe à Wladimir ou Wolodimer, dans cette partie qu'on a depuis appelée *la Russie blanche* (1).

1157. Alors régnait André I.^{er} *Jourevitch*, ou fils de George (2), originairement prince de Souzdal : il avait conquis la principauté de Kiow ; il se crut trop faible pour s'y soutenir contre le ressentiment des peuples voisins. On était déjà loin du temps où la facilité de descendre à Constantinople par le Borysthène, en bravant le danger des cataractes, avait engagé les successeurs de Rurick à s'établir à Kiow : maintenant le voisinage des Bulgares, des Polovtzes, des Hongrois et des Polonais, faisait regarder Kiow comme un séjour dangereux. André crut devoir transférer le siège de la monarchie dans un climat plus rigoureux, au milieu de son patrimoine, et non loin de Moscow, qu'il venait de fonder. . . .

Vaine précaution ! les princes des diverses branches de la maison de Rurick, encore exposés aux attaques extérieures, se disputent toujours les droits litigieux d'une succession incertaine (3). Ils n'étaient faits ni

(1) Storch, *Tableau de l'empire de Russie*, tom. I.

(2) La syllabe *vitch* ou *vitz*, mise après un nom des Russes nobles, signifie *fils de* . . . Les roturiers ne peuvent être désignés que par la syllabe *of* . . . Wsevolode I.^{er} introduisit l'usage de joindre à son nom celui de son père.

(3) On voit souvent, dans l'histoire de la Russie ancienne, des

pour jouir de la tranquillité, ni pour en laisser jouir leurs voisins (1). Kiow, Novogorod et Wolodimer changent vingt fois de maîtres dans un demi-siècle, et la Russie, morcelée par la division des apanages, est encore appauvrie par la superstition, qui engloutit toutes les richesses. Passons donc sur ces temps d'anarchie féodale, ces guerres conduites sans art, sans prudence, et terminées par des assassinats. La mauvaise foi, la cruauté, la vengeance, l'avarice, l'ambition, aveuglé dans ses moyens comme dans ses vues, y retracent toujours les mêmes tableaux (2); le désordre et la confusion sont au comble; les crimes se multiplient, les liens de la société se brisent, le joug de la servitude s'appesantit; la Russie est toute en

contestations sanglantes pour l'ordre de la succession. Quand les enfans sont jeunes, le frère du prince décédé est quelquefois mis en possession de la grande principauté. C'est ainsi que Wsevolode I.^{er} et Iaropolke II, &c. règnent au préjudice de leurs neveux. . . . Était-ce une loi, un usage ou une usurpation? c'est ce que nous n'entreprendrons pas de décider. . . Lévesque dit : « Il y avait, sinon » une loi, du moins un usage plus fort même que la loi, par lequel » les frères des souverains étaient préférés aux fils dans la succession. » (*Tom. I, pag. 218.*) Leclerc remarque, avec plus de raison, que, dans l'origine, les frères du grand prince étaient tuteurs naturels de l'héritier mineur, et que l'ordre de succession de père en fils se perpétua jusqu'à l'époque où Swiatoslaw et Wsevolode intervertirent l'ordre établi. Ainsi l'on ne pourrait guère regarder les exceptions que comme des usurpations, d'ailleurs si communes dans l'histoire de Russie.

(1) *Histoire de Russie*, par Lévesque, tom. I.

(2) *Histoire universelle*, trad. de l'anglais, liv. xxx.

armes ; elle est inondée de sang ; et voilà qu'une tempête affreuse s'annonce du côté de l'Orient.

Arrivés à cette grande catastrophe, reportons nos regards sur la période que nous venons de parcourir, pour en tirer l'instruction la plus utile à chercher dans l'histoire.

Quelle fut, dans ces quatre premiers siècles, l'étendue de l'empire Russe ? Nous en avons fait voir le noyau. Les conquêtes de Vladimir et d'Iaroslav avaient porté les armes des Russes jusqu'aux monts Ourals et au pied du Caucase : mais leur domination ne s'était guère affermie que du côté de l'est ; encore les limites étaient-elles vagues et indéterminées vers la grande Biarmie. Les Bulgares venaient à peu de distance de Moscow : le territoire de Kiow était resserré au midi par les Polovtses, à l'occident par les Polonais. En allant vers le nord, les *Lettes*, *Lettons* ou *Lithuaniens*, les Tschoudes (1), bornaient de très-près l'état de Novogorod. Voilà des limites établies sur des monumens historiques, moins obscurs et plus authentiques que les conjectures des écrivains, panégyristes infatigables de la Russie. On a parlé de conquêtes

(1) Ce mot signifie *étrangers*. Les anciens Russes avaient coutume de le donner à tous leurs voisins Finnois... Ils y comprenaient surtout les Finnois propres, et les Esthoniens, qui étaient domiciliés dans les environs de Pskoff et de Revel. (Storch, *Tableau de l'empire de Russie*, tom. I, chap. 1, note 6.)

Si les Tschoudes étaient appelés *étrangers* par les Russes, il est anciennes,

anciennes, de la fondation d'une ville d'*Iourieff*, que les Livoniens appelèrent ensuite *Dorpat* ou *Derpt*..... Mais qu'est-ce que la fondation d'une ville dans un pays où quelques troncs d'arbres assemblés faisaient une maison, et quelques maisons de ce genre une cité ! L'assiette d'un camp serait un titre plus plausible. D'ailleurs, des expéditions sans suite, des conquêtes sans établissement, ne constituent pas la possession : autrement, les Polonais, les Suédois, les Bulgares, pourraient aussi réclamer les mêmes droits sur la Russie ; et, de tous les peuples, nul n'aurait de plus vastes prétentions à faire valoir que les descendans des Huns.

Si nous examinons attentivement le gouvernement russe à cette époque, nous y retrouvons les élémens qui constituaient alors ceux des autres états de l'Europe. C'est un spectacle bien extraordinaire que l'effet du reflux de cent peuples barbares les uns sur les autres ; on leur voit, pour un temps, les mêmes lois, les mêmes usages, les mêmes idées de gouvernement, et l'on est tout surpris de trouver encore aujourd'hui les racines de l'arbre féodal jusque chez les Kirguis et

difficile de considérer leur pays comme une ancienne province de la Russie. La conséquence est claire : *Judica te ipsum* . . .

D'ailleurs on peut consulter sur ce point la *Généalogie des grands-ducs de Moscovie*, Francfort, 1600; l'*Histoire de la guerre de Livonie*, par Tilman Bredembach ; les *Commentaires* du baron d'Herberstein, &c. &c. Tous ces anciens auteurs sont d'accord sur l'injustice des prétentions de la Russie. (*Voyez* chap. III, pag. 45 et 55.)

sur le plateau de la grande Tartarie (1) : ainsi les jugemens *par éprouvés* sont admis auprès du Kamtschatka, comme dans l'Aquitaine ; les états des souverains sont distribués à leurs enfans ; les fiefs, donnés d'abord comme de simples bénéfices , puis conférés à vie , entraînent le service et la servitude (2). Les grands feudataires agissent comme les premiers vassaux du prince. Sous le règne de Swiatopolk II, on voit des assemblées des grands boyards et du clergé comme nos cours plénières : mais quelques siècles s'écoulaient, et les peuples n'ont plus la moindre ressemblance. Ici le sort de l'espèce humaine s'embellit et s'améliore par degrés ; là les chaînes se resserrent, la nature se détériore, et la civilisation suit une marche inverse de celle qu'elle a prise dans le reste de l'Europe. C'est un exemple unique dans l'histoire morale des peuples.

Nulla nation ne paraissait mieux placée que la Russie pour devancer les autres dans les arts, les sciences, les lettres et tout ce qui fait le charme et l'honneur des sociétés humaines. Au nord, le commerce florissait d'une manière assez remarquable pour ces temps barbares, à Novogorod. Des négocians des villes anseatiques et de toute la Germanie venaient y échanger leurs marchandises contre les productions de la Russie. Depuis que

(1) *Histoire des peuples soumis à la domination de la Russie*, par Lésvesque, tom. I.

(2) Montesquieu, *Esprit des lois*, liv. XX. — *Antidote*, 1770, p. 170, 171, 172.

le siège de l'empire Russe avait été transporté à Kiow, Novogorod avait recouvré une espèce d'indépendance. Au milieu des agitations qui la divisent et des guerres qu'elle a fréquemment à soutenir contre ses voisins ou contre les princes russes eux-mêmes, elle paraît plutôt choisir que recevoir ses souverains, et son commerce se soutient toujours au milieu des troubles politiques. C'est de sa richesse autant que de sa population que l'on disait dans le Nord : « Qui pourrait s'attaquer à Dieu et à la grande Novogorod ! » Cette prospérité, ce concours d'étrangers, semblaient annoncer le perfectionnement prochain de la société ; mais une espèce de fatalité y repousse le bienfait ordinaire du commerce.

Au midi, la Russie se trouvait dans une position encore plus favorable : dès les IX et X.^e siècles, elle porte ses armes à Constantinople ; elle fait des traités avec les empereurs (1) ; elle établit des communications fréquentes avec les Grecs ; elle en reçoit sa religion, la connaissance des lettres, des prêtres, des artistes dans tous les genres : le sang de Rurick se mêle plusieurs fois avec celui des Césars (2). Il semble qu'on va voir

(1) Voyez ceux que rapporte Leclerc, d'après les chroniques grecques, celle de Nestor (*Histoire de la Russie ancienne*, tom. I, pag. 111 et 124.)

(2) C'est même un préjugé que de considérer les anciens princes russes comme tout-à-fait étrangers à ceux de l'Occident, quoique des circonstances extraordinaires les aient comme mis hors du cercle des puissances européennes. Outre leurs relations et leurs alliances

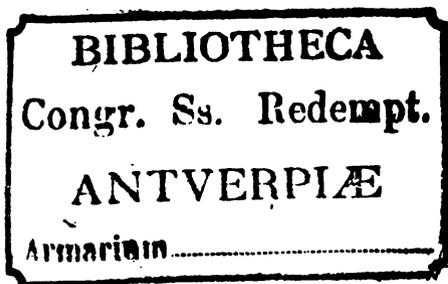
éclore en Russie les germes heureux dont Byzance est l'unique dépôt. Quelques princes même, tels que Vladimir et Jaroslaw, font des efforts sur le caractère national : cependant, malgré les encouragemens et les exemples, les arts restent dans les mains des étrangers, les mœurs se corrompent sans se polir (1) ; le naturel russe semble étouffer la civilisation naissante, ou bien il n'en retire que des pratiques superstitieuses et le goût d'un luxe bizarre associé aux habitudes de la barbarie.

Dans le même temps, une révolution contraire s'annonce à l'autre extrémité de l'Europe. Ces fiers croisés que la voix de la religion éplorée, que l'ardeur inquiète de la gloire avaient précipités sur l'Asie, rapportent du champ de leurs exploits les étincelles du feu sacré qui rallume dans l'Occident le flambeau des arts désormais éteint pour l'Orient. Nos chevaliers ignorans furent éblouis des magnificences de la cour de Constantin ; mais leur admiration ne fut point stérile, comme avait été celle des soldats d'Igor ou des

avec l'empire Grec et la Pologne, ils en ont eu avec Rome, où Isiaslaw, chassé de ses états, alla chercher un asile, et même avec la France, où une fille d'Jaroslaw vint partager, au XI.^e siècle, le trône d'Henri I.^{er} (*Voyez* Hist. de France par Velly, tom. II, p. 383.)

(1) Nous remettons à tracer le tableau des mœurs après la 3.^e période, et celui de la religion au chapitre XI de cet ouvrage... Ceux qui voudraient connaître le culte religieux des Slaves, peuvent consulter l'*Histoire générale du Nord*, de Schloetzer ; celle de la *Russie ancienne* par Leclerc, tom. I, pag. 179 - 224, &c.

envoyés de Wladimir. L'Italie, la France et l'Allemagne en recueillirent les fruits : bientôt les mœurs se sont adoucies, les arts perfectionnés, les gouvernemens améliorés, et l'espèce humaine ennoblie jouit encore des résultats de cette belle conquête.



CHAPITRE II.

La Russie sous le joug des Tartares (1).

1213. LA mort de Wsevolode III, le partage de l'empire entre ses enfans, l'indépendance affectée par d'autres princes de la maison de Rurick dans leurs petits états, avaient livré la Russie à des dévastations nouvelles; Joury ou George II, à peine en possession de la grande principauté de Wolodimer, avait encore la guerre à soutenir contre les Suédois et les grands Bulgares; enfin, l'anarchie intérieure, le ressentiment des peuples voisins, et sur-tout la faiblesse du prince,

(1) Des écrivains distingués ont cherché à faire adopter des changemens dans le nom de quelques peuples de l'Asie. Ainsi, ils ont écrit *Tatars* pour *Tartares*; *Moungales* pour *Mogols*; *Tchercasses* pour *Circassiens*, &c. La raison qu'ils en apportent, c'est que les noms modernes sont plus près de celui que les nations se donnent dans leur propre langue. Nous n'en contesterons pas la justesse : mais, s'il fallait absolument sacrifier l'usage et même l'harmonie de notre langue aux rigueurs de l'étymologie, alors nous devrions commencer par dire *London* au lieu de *Londres*, *Mentz* au lieu de *Mayence*, &c., et faire ainsi de tous les noms que nous avons pour ainsi dire naturalisés dans notre langue... Nous ne savons si l'histoire ou la géographie gagneraient beaucoup à ces innovations; mais nous nous permettrons de continuer à nous servir d'expressions qui, depuis si long-temps vulgaires, sont encore plus harmonieuses que les nouvelles. Les écrivains anglais, W. Tooke et le D. Clarke, nous en ont donné l'exemple, et ce n'est pas faute d'érudition qu'ils se sont tenus à l'ancien usage.

faisaient prévoir une crise prochaine, lorsque l'État fut frappé d'une catastrophe terrible : nous voulons parler de l'invasion des Tartares-Mogols (1). Il faut essayer de les faire connaître.

Si l'on tire une ligne irrégulière de l'extrémité septentrionale de la mer Caspienne, d'un côté, jusqu'aux frontières de la Chine, de l'autre, en suivant la ligne des monts Ourals jusque sous la zone glaciale, on se fera une idée de cette vaste région tout-à-fait inconnue aux Grecs et aux Romains, qu'ils avaient désignée sous le nom de *Scythie asiatique*, et que les modernes, qui ne l'ont guère mieux connue jusqu'au XVI.^e siècle, ont nommée presque aussi vaguement la *grande Tartarie*, immense espace où cent peuples nomades se sont successivement

(1) Nous nous servons d'abord, et pour cette fois seulement, de cette double dénomination, pour éviter l'erreur où sont tombés tous ceux qui ont voulu attribuer cette invasion exclusivement soit aux Mogols, soit aux Tartares, peuples bien différens de race, de mœurs et de langage. Les chefs étaient Mogols, sans contredit; mais une partie des soldats, recrutés par Gengis-khan et ses successeurs dans les pays qu'ils avaient soumis, étaient Tartares : ce fait est incontestablement reconnu.

D'ailleurs, nous ne pouvons donner dans cet ouvrage qu'un aperçu général et rapide sur l'origine de ces deux peuples. Ceux qui voudront des détails, peuvent les aller chercher dans les historiens originaux tartares, chinois, arabes et persans; dans l'*Histoire des Huns, des Turcs et des Mogols*, par M. de Guignes; dans les *Histoires de Russie* de Leclerc et de Lévesque. On les trouve encore éclaircis par une critique judicieuse dans le *Tableau de l'empire de Russie*, par Storch, et dans le *Précis de la Géographie universelle*, de M. Malte-Brun, 1 vol.

établis, combattus, confondus, dispersés ou détruits long-temps avant que l'Europe soupçonnât leur existence; inépuisable réservoir d'où furent vomis ces torrents destructeurs de l'antique civilisation, les Huns, les Avars, les Alains, et cette innombrable famille Turque, dont les Tartares ne sont qu'une branche (1), et dont les Turcs d'aujourd'hui sont eux-mêmes une tribu sortie du mont Imaüs. Nous ne nous occuperons pas de ceux qui conquièrent la Perse, renversèrent le califat et l'empire des Arabes; mais seulement de ceux qui soumièrent la Russie.

Leur nom n'y était pas inconnu: on a déjà vu trois de leurs tribus successivement établies sur les frontières russes. Il n'y restait plus, au commencement du XIII.^e siècle, que celle des Polovtses (2); cependant les Tartares du centre de l'Asie avaient été attaqués et soumis par les Mogols, autre famille innombrable située à l'est et au nord, dont les querelles ou les victoires avaient peut-être jadis occasionné la grande émigration des Huns.

(1) *Histoire généalogique des Turcs*, par le khan Abulghasi-Bayadour.

On a beaucoup disserté sur l'étymologie du nom des *Tartares* ou *Tatars*. Les uns veulent qu'il vienne des Chinois, qui appellent indistinctement tous leurs voisins *Tata* ou *Tadsé*; les autres, du nom d'une divinité des Yakouths; Abulghasi, d'un général turc dont la horde prit le nom pour lui faire honneur. Cette conjecture est la plus vraisemblable. C'est ainsi que dans la suite on voit *Nogai* et *Usbeck* donner leurs noms à la horde dont ils étaient chefs. Voilà comme les Ottomans ont pris le leur d'*Othman*: cet usage paraît général dans l'antique famille des Turcs.

(2) *Voyez* chap. 1.^{er}, pag. 9.

Quoi qu'il en soit, l'histoire de ces Tartares n'excite notre attention qu'au moment où ils cessent d'être une nation indépendante. Partagés sous les drapeaux mogols, c'est par une fatalité bien étrange que leur nom seul a été souillé des ravages qui ont marqué les traces communes de ces deux nations, tandis que la postérité n'a conservé des Mogols que la renommée de leurs victoires et de l'établissement d'un vaste empire.

Un seul homme changea le destin des Mogols et rendit leur nom fameux par toute la terre.

Temougin, fils d'Issoukay-Bayadour, n'avait que treize ans lorsque la mort de son père le rendit chef d'une horde de quarante mille familles. Ses vassaux méprisaient sa jeunesse, ils lui refusaient le tribut : il les réduisit à l'obéissance, et l'éclat de ses premières victoires alluma dans son cœur la passion impérieuse de la gloire. A la faveur de querelles qui s'élevèrent entre différentes hordes, il parvint à se rendre le khan le plus puissant de la Mongolie. Dans une espèce de diète tenue aux sources de l'Onon, pareille à ces cours plénières que les rois francs assemblaient au mois de mai, un *khodsha* ou sage lui annonça qu'il soumettrait la terre, et lui demanda, au nom de Dieu, de se faire appeler *Tschinguis-khan* (1) : nous l'avons nommé *Gengis-khan*.

(1) La monosyllabe *tchin*, en langue mogole, veut dire *grand* :

Ainsi ce conquérant s'ouvrit une nouvelle carrière, dans laquelle il subjuga, en moins de vingt ans, par lui-même ou par ses généraux, l'Indostan, la Perse, une grande partie de la Chine et de la Tartarie. Il avait divisé ses forces, grossies de tous les peuples qu'il avait soumis, en quatre armées; la première était dirigée contre l'Inde, la seconde contre la Chine, la troisième contre la Perse, la quatrième contre les pays situés au nord et à l'occident de la mer Caspienne : celle-ci est la seule dont nous ayons à suivre les traces.

Les Polovtzes se flattaient en vain d'être épargnés par un peuple en partie descendu de leurs aïeux : ils avaient hésité à secourir les Daghestans ou Alains qui se trouvaient au nord de la mer Caspienne, les premiers sur la route des Tartares... Pendant qu'ils balançaient sur le parti qu'ils avaient à prendre, ils furent eux-mêmes attaqués; ils s'adressèrent alors à tous les princes russes; ils demandèrent des secours. Celui de Wlodymer se montra aussi imprévoyant que les Polovtzes : ceux de Galitch et de Kiow furent plus prudents; mais ils commencèrent la guerre par un acte atroce, en faisant égorger les ambassadeurs tartares.

guis, qui fait le superlatif, désigne le plus grand de tous. C'est d'après la même étymologie que les Kalmoucks, qui parlent la langue originale des Mogols, donnent le nom de *Tchinguis* à l'Océan, pour désigner un espace d'une grandeur extraordinaire.

Après ce crime, il fallait vaincre : mais les princes russes furent vaincus, et la vengeance fut terrible. . . La bataille de la Kalka leur coûta la vie ; les débris 1223. de leur armée furent poursuivis en désordre jusqu'au Dnieper, et les Tartares, las de carnage et chargés de butin, retournèrent par le Kaptschak (1) auprès de Gengis-khan, qui était alors dans la grande Buckarie.

C'en était fait dès-lors de la puissance russe, et le projet d'achever la conquête de la Chine et de l'Inde n'eût occupé le reste de la vie du conquérant : la mort l'arrêta dans ses desseins ; mais ses fils achevèrent son ouvrage.

Dans le démembrement de son vaste héritage (2), le Kaptschak échut à son petit-fils Baati-khan où

(1) Le *Kaptschak* ou *Kiptschak*, dont nous aurons souvent occasion de parler, fut ainsi nommé en l'honneur du fils d'un général, que sa mère avait mis au monde dans le creux d'un arbre. Il s'étendait de l'extrémité orientale de la mer Caspienne jusqu'au-delà de la mer Noire. . . C'est là que fut d'abord établie la *grande horde*, ou *horde dorée*, jusqu'à la scission des *Nogais*, &c. &c.

(2) Gengis-khan avait distribué ses états entre ses quatre fils, de la manière suivante :

- 1.° *Octai* devait avoir le Grand-Khanat, la Mongolie, le Tangut et les pays déjà conquis sur la Chine ;
- 2.° *Taulai* ou *Touli*, le Khorasan, la Perse et les conquêtes à faire dans l'Inde ;
- 3.° *Dschagataï*, la grande et la petite Buckarie, le Turfan, le pays des Igours, et une partie de la Kalmouckie actuelle ;
- 4.° *Baati-khan* (son petit-fils, substitué à son père, déjà mort), le

Batôn-Sagin , avec tout ce qu'il pourrait conquérir de ce côté de l'Europe.

1236. Douze ans s'étaient écoulés depuis l'éloignement des Tartares ; mais ils avaient gardé les défilés du Caucase comme une porte ouverte à des conquêtes futures. Il semble que les Russes eussent pu prendre des précautions contre une invasion nouvelle ; mais le grand prince de Wolodimer était un de ces souverains dont la faiblesse et l'imprévoyance annoncent la chute des empires. Bati-khan avait déjà soumis, sur sa route, les Circassiens, les Avkasses, les Baskhirs ; la capitale des grands Bulgares, Kasan, venait de tomber en son pouvoir, et George II ne pensait, dans Wolodimer, qu'à célébrer avec pompe les noces de ses deux fils. Les princes de Riezan, menacés par une armée de six cent mille Tartares, et sommés de payer la dîme de tout ce qu'ils possèdent, lui demandent des secours : l'insensé leur fait répondre qu'il saura bien, par ses propres forces, repousser les téméraires qui oseront l'attaquer (1). D'autres princes russes s'endorment, comme lui, dans une folle sécurité.

Enfin, George s'aperçut de son erreur ; mais les

Kapschak ou les contrées situées au nord de la mer Caspienne, avec toutes les conquêtes à faire de ce côté de l'Europe.

Voltaire donne, dans son *Essai sur les mœurs, &c.* une autre distribution des états de Gengis ; mais nous avons cru devoir suivre l'opinion des auteurs plus récents et plus versés dans l'histoire des Tartares et dans la statistique.

(1) *Histoire de la Russie*, par Lévésque, tom. II, pag. 55.

Tartares ne lui laissèrent pas le temps d'en prévenir les suites. Souzdal, Wolodimer et Moscow tombèrent noyées dans le sang de leurs habitans. Quatorze villes russes furent brûlées dans un mois, et George expia vainement ses torts par une mort honorable. Il fut enseveli sous les débris de son trône et les ruines de sa patrie. 1238.

Baati-khan, parcourant la Russie, brûlant et massacrant tout sur son passage, s'avancait vers Novogorod; il n'en était plus qu'à cent wersts (1). Cette ville n'offrait aucun moyen de résistance, quand tout-à-coup le vainqueur s'arrête, retourne sur ses pas, et reprend la route du Kaptschak. Les historiens sont embarrassés de trouver la cause de cette retraite imprévue : le peuple russe la célèbre encore comme un miracle.

Mais ce miracle ne sauva ni la Russie, ni même Novogorod, du joug et du tribut. Le vainqueur reprit bientôt après ses avantages, renouvela ses incursions, étendit et assura ses conquêtes. La plupart des petites principautés furent soumises; et Kiow elle-même, obligée de se rendre après deux mois d'une résistance désespérée, reçut un gouverneur tartare.

Alors on vit Iaroslav II, successeur de l'infortuné George, aller faire hommage ou plutôt demander ses états au khan du Kaptschak. Il avait été devancé dans cette démarche humiliante par ses frères, qui, profitant

(1) Environ vingt-cinq lieues de France.

du malheur commun, sollicitaient la grâce de ne pas rester ses vassaux : mais le prince de Wolodimer conserva ce reste d'autorité sous le bon plaisir du khan, désormais distributeur des états russes et juge des querelles de leurs princes.

Ainsi fut établie cette souveraineté, qui dura plus de deux siècles et demi, que les Tartares ont appelée la *grande horde* ; les Russes, la *horde dorée* : ainsi fut consommé l'asservissement de la Russie, plus par la bassesse et la cupidité de ses princes, que par le fer des Tartares. L'hommage fut suivi du tribut.

On ne peut déterminer quel fut d'abord ce tribut : il est à croire qu'il variait, au caprice des khans. Lors de la première invasion, le général mogol avait demandé aux princes de Riazan la dîme de tout ce que possédaient les seigneurs et le peuple. Les chroniques russes assurent qu'après la soumission d'Iaroslav, Baatikhan voulut bien se contenter de simples présens : mais ce n'était là, suivant un usage commun dans l'Orient, que des tributs déguisés ; et d'ailleurs bientôt Bourgai, frère et successeur de Baati, en imposa de réguliers, perçus avec les formes les plus humiliantes (1) : voilà ce qu'on ne peut pas contester.

(1) Le baron d'Herberstein dit, dans son Histoire, qu'à l'arrivée des ambassadeurs tartares, le *grand prince* était obligé d'aller au-devant d'eux hors de la ville, et de les entendre debout, tandis qu'ils étaient assis : *sedentes stans audiebat*. (*De rebus Moscov. Comment.* pag. 8.)

Voltaire ajoute (a) que « les *grands princes* étaient obligés de porter

(a) *Essai sur les mœurs &c.*, 1785, tom. III, pag. 8.

L'orgueil tartare n'avait point encore été satisfait de la démarche qu'Iaroslâw avait faite à la *horde dorée*. On exigea d'abord que son fils allât renouveler le même hommage aux pieds du grand khan, dans la capitale de l'empire Mogol. Ce voyage dura plus d'un an. Bientôt le grand khan mourut. . . . Iaroslâw reçut ordre d'aller lui-même féliciter le successeur d'Octaï. Il partit pour Karakoum, et ne revit plus sa patrie : il succomba aux fatigues de ce long voyage.

Qui pourrait penser qu'une autorité soumise à de pareilles humiliations dût tenter les enfans d'Iaroslâw ! Ils s'arrachèrent pourtant, avec un acharnement féroce, les débris de ce triste héritage ; ils invoquèrent le jugement du khan : c'était à lui de régler l'ordre de la succession. Ils disputèrent de bassesse pour obtenir son suffrage (1). Alexandre Newski l'emporta sur ses rivaux. Les Russes ont fait un héros de cet Alexandre : récapitulons les titres de sa gloire.

cux-mêmes le tribut à l'ambassadeur tartare, de se prosterner à ses genoux, de lui présenter une coupe de lait, et s'il en tombait sur le cou de son cheval, de le lécher.» D'autres nient, d'après les chroniques russes, que les *grands princes* se soient soumis à cet opprobre. Le témoignage de Voltajre est confirmé par le passage suivant, tiré de l'ancienne *Généalogie des grands-ducs de Moscovie*, extraite de leurs annales : *Ed verò potentia tantopere Tartari abusi sunt, ut, cum legatos suos ad Moscoviæ principem mitterent, is ipsis obviam prodire, et pateram, equino lacte plenam, exhibendam offerre, et si quid in jubam equi deflueret, illud lambendo sorbere : in regiam verò introductos, nudato capite, sedentibus adstans, atque omni honore afficiens, audire cogeretur.* (Genealogia &c. ; *Francofurti*, 1600.)

(1) *Rerum Moscoviticarum Commentarii*, pag. 6.

Jusques à lui, Novogorod ne s'était point soumise au joug des Tartares : il compléta leur ouvrage. Le tribut fut régularisé sous son règne, comme nous l'avons déjà dit. Après qu'il a rendu hommage à Bourgaï, nouveau khan de la grande horde, on le voit ramener avec lui des officiers tartares, appelés *baskaks*, chargés d'évaluer les propriétés russes, d'établir et de lever les taxes. Alexandre veut être lui-même le gardien des *baskaks*, l'huissier des collecteurs (1). Les habitans de Novogorod, indignés, se soulèvent; ils ont pour les commander *Wassili*, fils d'Alexandre; ils se mettent en mesure de résister à l'oppression étrangère. Mais Alexandre n'écoute ni la voix de la patrie, ni celle de la nature : à la tête des Tartares, il combat ses propres sujets; vainqueur, il poursuit son fils, le chasse au-delà de Pleskoff; il livre à des bourreaux le *possadnik* (2) de Novogorod; il fait couper le nez et les oreilles à un nombre considérable d'habitans; une foule d'autres expirent dans les supplices les plus douloureux, et l'ancienne capitale de l'empire est enfin réduite à payer le tribut aux Tartares.

Alexandre, n'osant ni venger ni délivrer sa patrie (3), voulait satisfaire son goût pour la guerre. Aidé des Tartares qui accompagnaient les *baskaks*, il tourna ses

(1) Leclerc et Lévesque, *Hist. de Russie*.

(2) Officier civil qui remplissait à peu près les fonctions des *bourgmestres* d'aujourd'hui dans les villes d'Allemagne.

(3) *Histoire universelle*, trad. de l'anglais, liv. XXX.

armes contre les Livoniens et les Suédois; il remporta sur eux, aux bords de la Newa, une victoire d'où il acquit le surnom de *Newski*. . . Au lieu de faire cette expédition fatale à ses voisins, mais inutile à son peuple, il aurait pu profiter d'une division qui s'éleva entre les successeurs de Baati-khan, de la scission d'une horde qui se rendit indépendante au nord et à l'est de la mer Caspienne, sous le nom de son chef *Nogai*. Alexandre n'avait peut-être alors qu'à seconder l'indignation de ses sujets, toujours prêts à se soulever contre les taxateurs tartares. Le vainqueur des Suédois ne montra que de l'indécision; il courut en hâte apaiser le ressentiment de la grande horde par les plus lâches soumissions (1): il n'avait paru s'armer contre ses voisins que pour les soumettre au joug qu'il supportait avec tant de patience. Il mourut dans un froc: on en a fait un saint et le patron de l'ordre institué (2) en 1725.

Sous les successeurs d'Alexandre Newski, la même ambition produit les mêmes résultats. Novogorod disputait toujours son indépendance et ses privilèges (3).

(1) *Histoire universelle*, trad. de l'anglais, liv. XXX.

(2) Ou du moins *organisé*; car des historiens prétendent que c'est Pierre I.^{er}, et non Catherine I.^{re}, qui l'a institué.

(3) Ces privilèges, consentis par Alexandre et ses successeurs à leur réception, étaient que le grand prince ne pourrait employer que des citoyens dans les affaires du gouvernement; qu'il ne permettrait qu'à eux d'acquérir des terres et des villages; qu'il ne rendrait aucun jugement sans l'assistance du *possadnik*; qu'il ne recevrait pas le témoignage

Les princes russes dirigent leurs attaques, tantôt contre cette cité, tantôt contre leurs voisins : voilà comme le temps de leur servitude est marqué par des guerres continuelles avec la Suède, avec les chevaliers porteglaives (1), avec la Pologne.

Les historiens russes ou ceux qui se montrent toujours dévoués à la cause de la Russie, ont voulu jeter tout l'odieus de ces agressions sur ces puissances, dont la jalousie profitait, disent-ils, « de l'abaissement et des malheurs de la Russie, pour s'en partager les dépouilles ». En admettant que l'intérêt ou la vengeance ait quelquefois été le motif secret de ces guerres sanglantes, si l'on veut considérer que les princes russes étaient alors vassaux et tributaires de la grande horde, qu'ils avaient constamment des Tartares (2) dans leurs armées, on verra que ces guerres et ces conquêtes, dont quelques écrivains accusent exclusivement la Suède et la Pologne,

des valets contre leurs maîtres; qu'il n'entreprendrait la guerre que du consentement de la république, et n'emploierait, dans le commerce avec l'Allemagne, que des sujets de Novogorod, &c. &c. (Sur l'administration de cette république, voyez Leclerc, *Hist. de la Russie ancienne*, tom. I et II, pag. 239 et suiv.)

(1) Voyez, sur l'établissement des chevaliers porteglaives, *chap. III* de cet ouvrage, p. 56.

(2) Ces Tartares étaient ordinairement envoyés avec les officiers chargés de lever le tribut. Souvent d'ailleurs les khans accordaient des secours particuliers aux princes russes qui les demandaient; « car, en combattant pour la Russie, dit Lévesque, les Tartares défendaient leur propre domination, et l'étendaient même par les victoires du peuple qu'ils avaient soumis. » (*Hist. de Russie*, t. II, pag. 104.)

ont peut-être alors préservé l'Europe de la domination tartare.

De jour en jour le fardeau s'aggravait, et les princes russes semblaient travailler à consommer la dépendance et la ruine de leur pays... A la moindre espérance d'acquérir une province, de dépouiller un frère, un oncle, un père, ils couraient à la grande horde, implorer et quelquefois acheter par des crimes la faveur des courtisans tartares et le choix du khan réduits au rang de ses esclaves, ils plaidaient leur cause, et attendaient humblement l'arrêt qui leur donnait une couronne avilie, ou les renversait du trône, quelquefois pour les envoyer au supplice. Ainsi l'on vit, dans l'espace de vingt ans, Mickaïl II, condamné par les intrigues de George, Dmitri II, meurtrier de celui-ci, Alexandre II et son fils Fœdor, tour-à-tour victimes de leur haine dénaturée et de leur aveugle cupidité, porter leurs têtes sous le cimetière d'un bourreau tartare (1)... Les détails de ces scènes affreuses, de cette basse résignation, font frémir d'indignation et d'horreur... L'histoire romaine nous montre bien des princes qui viennent se disputer devant le sénat l'héritage de leurs aïeux; mais l'histoire de Russie seule offre l'exemple d'une telle dégradation.

Ce tableau n'est point chargé; les historiens russes eux-mêmes ont employé des couleurs plus vives, afin de rehausser la gloire des libérateurs de leur pays: mais

(1) Leclerc et Lévesque, *Hist. de Russie*,

on peut, il nous semble, en tirer une conséquence plus naturelle et plus directe en faveur des princes contemporains qui ont opposé, dès l'origine, une digue puissante à ce torrent dévastateur; et sans doute, quelles qu'aient été leurs vues particulières, l'Occident eut des grâces à rendre au courage des chevaliers porte-glaives de Livonie, à celui d'un Gedimin, grand-duc de Lithuanie, et des rois de Pologne Casimir III, Boleslas, et sur-tout d'un Jagellon, qui, reculant leurs frontières aux dépens de la Russie, fortifiaient les barrières qui défendaient l'Europe contre l'invasion des Tartares. Si ces conquêtes furent conseillées par l'ambition, l'ambition fut un bienfait pour l'humanité : si l'on peut disputer ici de la légitimité des droits, il est difficile de contester l'effet heureux des victoires.

Observons d'ailleurs que ces invasions furent souvent sollicitées par des princes russes (1). Mais passons rapidement sur ces temps de malheurs et de crimes, où des rivaux d'ambition, et non de gloire, donnent des batailles, forment des sièges, brûlent des villes, égorgent des hommes, font des traités déshonorans, aussitôt enfreints que conclus. Passons cette période épouvantable, où les mêmes passions ramènent toujours les mêmes désordres; une scène toute nouvelle appelle nos regards.

(1) Nous citerons, entre mille exemples, celui de Mickaïl Alexandrowitz, prince de Twer, qui, voulant usurper l'héritage de ses proches, appelle Olguer, grand-duc de Lithuanie, qui vient ravager la Russie.

Dmitri IV osa le premier refuser le tribut à Mamai-^{1375.} khan ; résolution généreuse, si elle eût été inspirée par le desir d'affranchir son pays : mais c'était par dépit de voir que le khan venait d'accorder la grande principauté de Moscou au prince de Twer ; ce n'était donc que la rébellion d'un sujet contre son maître. Les effets en furent terribles pour les deux partis.

S'il faut en croire les chroniques russes, Dmitri IV était à la tête de quatre cent mille hommes ; Mamai vint à sa rencontre avec sept cent mille Tartares. Ils se joignirent sur les rives du Don. Le choc fut épouvantable ;^{1380.} les deux armées furent presque anéanties. Dmitri passe pour avoir été vainqueur, et la retraite qu'il fut obligé de faire était cependant une véritable fuite. Il prit le surnom de *Donski* : mais la Russie ne fut pas délivrée ; cet effort sembla l'écraser sous ses ruines. Moins de deux ans après, les Tartares, qui, honteux de leur défaite sous Mamai-khan, s'étaient donnés à *Tacktamich*, chef d'une autre horde, appelée la *horde bleue*, reparaissent aux portes de Moscou, et le vainqueur du Don leur abandonne sa capitale.

Un petit-fils d'Olguerd, duc de Lithuanie, vient la défendre ; il fait les dispositions que les temps et les circonstances permettent ; il attend l'ennemi avec un courage héroïque. Les Moscovites n'étaient pas dignes d'un tel bienfait. Pendant qu'une partie des habitans exécutait ses ordres, les autres pillaient la ville, enfonçaient les caves, s'enivraient, et allaient ensuite

insulter les Tartares campés sous leurs murs... La valeur du généreux étranger qui était venu défendre Moscow, fut inutile : les Tartares y entrèrent ; il fut tué des premiers sur la brèche ; la ville fut livrée au pillage, et Dmitri IV obtint du khan des Tartares la permission d'y rentrer (1).

1393. Ce n'est pas la seule occasion où l'on vit les voisins que la Russie accuse, accourir à sa défense. Lorsque ce même Tacktamich fut tout-à-coup écrasé par les armes de Tamerlan (2), la Russie fut menacée d'une domination plus redoutable. Un seul prince osa tenter d'arrêter ses progrès ; ce fut Vitold, à qui Jagellon avait cédé le grand-duché de Lithuanie, à condition qu'il le tiendrait en fief relevant de la Pologne. Par cette concession et par d'autres conquêtes, Vitold avait étendu ses états depuis la mer Baltique jusqu'à la mer Noire. Il y joignit depuis le duché de Smolensk : il était plus en état de le garder que les Russes. Ainsi placé, il défendait la barrière naturelle de l'Europe contre les barbares de l'Asie. Il fut vaincu (3), mais la barrière ne fut pas forcée. Elle n'était donc pas inutile.

(1) Leclerc, *Histoire de la Russie ancienne*, tom. II, pag. 188.

(2) Ce fameux conquérant, que les chroniques russes appellent *Temir-Kutla* ou *Aksak*, et les Orientaux *Timour-Bey*, *Timour-Leng*, ou *Amir-Timour*, descendait de Tchinguis-khan par les femmes.... Nous ne croyons pas devoir rappeler ici ses querelles, ses victoires et ses conquêtes : ces détails nous écarteraient trop de notre sujet. Voyez l'*Histoire* du savant de Guignes.... & c.

(3) Par Kaiouk, lieutenant de Tamerlan.

Quant à Wassili II, qui régnait alors, il ne fit que changer de suzerain. On nomme un nouveau khan, auquel il paye un nouveau tribut; ensuite Tamerlan se retire, et sa retraite passe encore pour un miracle chez les Russes (1).

Dès long-temps les dissensions des Tartares avaient signalé la décadence de leur empire (2); ici leurs querelles prennent un caractère plus dangereux. Le khan nommé par Tamerlan est chassé par le fils de Tacktamich, qu'un autre chasse à son tour. Dans cette confusion, la puissance tartare n'existait plus que par l'effroi qu'elle inspirait aux princes russes, et l'on est indigné de les voir, dupes de la politique artificieuse des Tartares, aveuglés par une ambition servile, se dévouer avec la même bassesse aux affronts que leurs aïeux avaient dévorés. Ainsi la mort de Wassili II ramena le même scandale pour le partage de la succession, des débats entre un oncle et son neveu, un procès plaidé à la grande horde, et mille intrigues odieuses pour obtenir le suffrage du khan. Il fut favorable au neveu; mais Wassili III n'en fut pas moins obligé de continuer la guerre contre son oncle, et, après la mort de celui-ci, contre ses

(1) *Hist. de Russie*, par Lévésque, tom. II, pag. 247.

(2) Trente ou quarante ans après l'établissement de la grande horde, elle s'affranchit de la suzeraineté du Grand-Mogol; c'est le signal des divisions. *Nogai* se rend indépendant vers la fin du XIII.^e siècle. A la suite d'autres querelles, il s'établit trois khans particuliers; l'un en Crimée, l'autre à Kasan, le troisième à Astrakhan: mais ils reconnurent la supériorité du khan de la grande horde jusqu'à sa destruction....

cousins. Tour-à-tour vainqueur et vaincu, il fit crever les yeux à son cousin Kossoy, et reçut ensuite le même traitement. Replacé sur le trône, il régna, dans ce triste état, près de seize ans. Sa vie n'avait été qu'un enchaînement de malheurs, de troubles et de vicissitudes singulières.

Il était réservé à son successeur de recueillir les avantages que la fortune avait ménagés à la Russie, comme malgré ceux qui la gouvernaient. Plusieurs familles apagnées s'étaient éteintes durant les derniers troubles; d'autres avaient été dépouillées par la violence. La réunion de leurs domaines avait rendu la puissance du *grand prince* formidable à ses vassaux. Dans les discordes des Tartares, il ne manquait à la Russie qu'un chef qui connût sa force, et qui sût profiter de leur faiblesse : Iwan III parut, et la Russie fut affranchie.

A peine sur le trône, il mesura la carrière qu'il avait à parcourir; il vit le but et y marcha sans se détourner, avec cette volonté ferme et cette inflexibilité de caractère qui assurent enfin le succès. Les Tartares de Crimée venaient d'attaquer ceux du Kaptchak; il marche à Kasan et rend Ibrahim-khan *tributaire*. Les citoyens de Novogorod se disputaient les restes d'une liberté orageuse; les uns voulaient Iwan pour souverain, les autres appelaient le roi de Pologne comme protecteur.... Iwan prévient la guerre civile par une incursion subite. Il envoie les plus riches citoyens peupler d'autres villes; il punit les turbulens; enfin il soumet pour toujours

cette fameuse cité, qui avait donné tant d'embarras à ses prédécesseurs. On prétend qu'elle pouvait armer deux cent mille hommes : on peut le croire à l'importance des guerres qu'elle a soutenues. Mais, dès qu'elle fut soumise, sa population s'affoiblit, son commerce décrut, sa renommée tomba ; on ne dit plus d'elle : « Qui oserait s'attaquer à Dieu et à Novogorod la » grande ! »

Iwan III n'avait pas achevé cette conquête, lorsque parurent à sa cour des envoyés d'Akhmet-khan pour lui demander le tribut et l'hommage. Iwan prend le *basma*, c'était l'ordre scellé du grand sceau tartare ; il le déchire, le foule aux pieds, et fait égorger tous les députés qui l'avaient apporté, à l'exception d'un seul qu'il charge d'aller dire à son maître le cas qu'il fait de ses ordres. La première action était d'un héros, l'autre d'un barbare ; mais cette fois elle sembla justifiée par la victoire. En vain Akhmet assemble des forces immenses pour en tirer une vengeance éclatante : la terreur avait passé, comme la discorde, des Russes chez les Tartares. Akhmet est vaincu dans plusieurs rencontres. Tout-à-coup il apprend que les Russes ravagent la grande horde ; il court défendre ses foyers. L'armée russe avait disparu, mais il y trouve de nouveaux ennemis ; ce sont les Nogais accourus pour partager les dépouilles du vaincu. L'infortuné Akhmet fait le dernier effort du désespoir : il perd la bataille, l'empire et la vie. Ainsi la grande horde finit. Elle avait été fondée en 1237,

elle est détruite en 1475, et la Russie ne se trouve complètement délivrée que par le secours d'une tribu de ces mêmes barbares (1) qui l'avaient asservie. Arrêtons-nous à ce jeu bizarre de la fortune.

(1) Nous nous servons ici d'une épithète que les préjugés et l'habitude autorisent peut-être plus que l'examen réfléchi des faits et l'observation impartiale du caractère des nations. Sans doute que si nous comparions les mœurs, les usages, les connaissances des Tartares, à l'époque de leur domination, avec ce qu'étaient alors les Russes, et même avec ce qu'ils sont aujourd'hui dans presque toutes les provinces de ce vaste empire, nous trouverions que ce ne sont pas les Tartares qu'il faudrait appeler *barbares (a)* : car enfin, oublions pour un moment les violences de leur première invasion, et nous trouverons dans la conduite des khans du Kaptchak autant de bonne foi, de modération, d'équité, que nous avons vu de cupidité, d'ambition, de perfidie et de férocité dans la conduite des kniaz ou princes russes. L'intérêt de ceux-là leur prescrivait d'entretenir la discorde entre ceux-ci : mais, il faut le reconnaître, on voit presque toujours la justice et la générosité dicter les jugemens de la grande horde aux princes qui viennent les solliciter..... Ils auraient pu s'emparer de la domination absolue, ils se sont contentés d'avoir des vassaux ; ils ont respecté les mœurs, les lois, la religion des vaincus. Ils ont commis des cruautés ; mais les princes russes leur en avaient donné l'exemple, en massacrant deux fois leurs ambassadeurs.... Dans le reste de leur conduite, étaient-ils plus humains que les Tartares ? Leur histoire dépose contre eux (b).

Quant à la civilisation, tout prouve qu'elle était fort supérieure chez les Tartares.

« On trouve encore, dans les pays habités par les Tatars-Mongols, dit Storch (c), de fréquens monumens de leur ancienne grandeur, de leur magnificence et de leur civilisation : quelques-uns ont plus de mille ans d'antiquité ; souvent on se tient aux pieds des ruines de ces

(a) Voyez le Tableau que le baron d'Herbstein en fait. (*Rec. Moscou. Com.* p. 66).

(b) Leclerc, *Hist. de la Russie ancienne*, tom. II, pag. 98.

(c) *Tableau de l'empire de Russie*, tom. I, pag. 165.

» villes, dont les débris dispersés prouvent les progrès des arts chez une
 » nation que nous traitons communément de *barbare*. On voit encore
 » plus fréquemment des tombeaux dont les inscriptions servent à nous
 » donner des éclaircissemens sur l'histoire de ce peuple, et qui nous
 » fournissent des preuves intéressantes de son goût et de son indus-
 » trie par les bijoux et les ustensiles qui s'y sont conservés. Ces objets
 » tiennent aux progrès de la civilisation. »

Que ces objets aient été fabriqués par des ouvriers tartares ou par des Européens attirés à la cour des khans, comme Muller et Coxe le prétendent (a), ils annoncent toujours un goût bien supérieur à celui des Russes; et, dans cette hypothèse, on ne peut s'empêcher de faire une réflexion. Nous avons vu les Russes résister à l'influence des Grecs; la lumière des sciences et des arts n'a pu pénétrer chez eux avec la religion: maintenant, deux cent cinquante ans de mélange avec les Tartares n'ont pas encore changé l'âpreté de leurs mœurs, ne leur ont donné aucun des arts du vainqueur (b). Ainsi la Russie ne gagne jamais rien à ce qui fait des révolutions heureuses chez presque tous les peuples.

(a) *Coxe's Travels into Russia, &c.* London, in-4.^o, 1785, vol. II, pag 127.

(b) Nous nous trompons: ils en ont pris la manière de préparer les cuirs dits de *Russie*, ou plutôt de *Roussi*.

CHAPITRE III.

Conquêtes sur les Tartares. — Iwan IV. — Fin de la dynastie de Rurick. — Anarchie.

482. **IWAN III**, à peine échappé au joug des Tartares, conçoit les plus vastes desseins. Il épouse en secondes noces une petite-fille de Michel Paléologue, comme pour se ménager des droits au trône impérial d'Orient, qui venait de s'écrouler (1). Il faisait, comme nous l'avons dit, remonter son origine jusqu'à la famille d'Auguste; il prend le titre de *tzar* (2); il substitue *l'aigle noire à deux têtes* au Saint-George qu'on voyait sur la bannière de ses aïeux (3). C'est toute la dot qu'il reçut de son ambitieuse épouse.

Toujours entreprenant, souvent heureux, il battit les Lithuaniens; il conquiert le duché de Sévérie; il réunit à ses domaines la principauté de Twer; il porta ses armes jusque sous la zone glaciale, dans la Permie (ancienne Biarmie), au-delà des montagnes de l'Ougourie. Ce fut là que les Russes virent pour la première fois des

(1) *Coxe's Travels*, in-4.^o, vol. II, pag. 133.

(2) Ce mot signifie *roi* dans la langue slavonne; il a donné lieu à des discussions dans lesquelles nous ne pouvons pas entrer. Voyez *Genealogia magni Moscovia ducis*, Francfort, 1600; *Description de l'Empire russe*, par le baron de Stralhemberg, traduit de l'allemand, Paris, 1757, tom. I, pag. 236, 241; et *Coxe's Travels*, vol. I, pag. 198 et 200.

(3) *Ibid.*

hommes traînés par des rennes et par des chiens attelés à des traîneaux, et qu'ils s'en servirent à leur tour pour s'emparer des contrées qu'habitaient les Vogoules, les Ostiaks, et de quelques parties de la Sibérie septentrionale.....

D'un autre côté, Iwan III fut repoussé de Smolensk et battu complètement par Walther de Plettemberg, grand-maître des chevaliers porte-glaives de Livonie. On dit que Walther n'avait à cette bataille que douze mille hommes contre cent trente mille Russes ; mais il avait de l'artillerie, et de cette cavalerie allemande que les Russes effrayés appelaient *les hommes de fer*.

Cette victoire arrêta la carrière belliqueuse d'Iwan III : il faut que sa défaite ait été complète, puisqu'il s'estima trop heureux d'obtenir une trêve de cinquante ans, que lui et ses successeurs crurent devoir respecter. La Livonie respira. Il n'avait pas eu d'autre raison de l'attaquer que l'insatiable désir d'étendre sa domination (1).

Moscow jouissait alors d'un spectacle inconnu aux Russes. Elle vit arriver des ambassadeurs d'Allemagne, de Constantinople, de Pologne, de Danemarck, de la république de Venise, &c. des architectes et des artistes de tous les pays. Il s'élevait déjà des édifices, au milieu des cabanes et des tentes. Mais le germe des arts jeté dans cette terre ingrate refusait d'éclorre. Le prince

(1) *Livoniis verò (bellum movit), non aliam ob causam quàm quòd incredibili cupiditate dilatandi imperii sui arderet.* (Genealogiæ magn. Mosc. duc. Epitome, Francofurti, 1600.)

lui-même, avec le sentiment de ce qui manquait à son pays, avait les mœurs, l'ignorance et la grossièreté de son peuple : moins malheureux si sa cruauté ne l'eût privé des jouissances paternelles ! De deux fils qu'il avait eus de sa première femme, il déshérita le premier par les suggestions artificieuses de sa nouvelle épouse, il tua le second dans un accès de colère. Au lit de la mort, il voulut en vain réparer son injustice à l'égard de son fils aîné Dmitri IV . . . Il le fit appeler, il lui tendit une main mourante, il révoqua son testament, il lui rendit ses droits : mais il n'avait pas fermé les yeux, que Dmitri fut replongé dans ce même cachot dont il avait cru sortir pour monter sur le trône. Il y mourut de froid, de misère et de faim : on fit passer cet assassinat pour une mort naturelle ; incident qu'on verra se répéter dans l'histoire de Russie.

1505. Wassili IV, fils de l'ambitieuse Sophie, parvenu au trône par un crime, se vit au moment de perdre le fruit des victoires de son père contre les Tartares. Des expéditions mal conçues, mal dirigées, mal terminées, ramenèrent ceux de Kasan jusqu'aux portes de Moscow. Wassili IV fut un moment obligé de redevenir leur tributaire : mais sa constance ramena la fortune ; il leur donna lui-même un khan de son choix ; Pleskow, qui s'était constituée en république, fut soumise à ses armes . . . Il fit long-temps la guerre à la Pologne. C'est là sur-tout qu'il faut juger sa politique.

Ce pays était alors le théâtre d'un événement impor-

tant. Le projet de Jagellon s'était accompli. Le grand duché de Lithuanie venait d'être incorporé au royaume de Pologne (1) ; et cette puissance s'élevait comme une barrière plus formidable, au moment où la Russie, débarrassée de ses fers, appuyée à l'Orient sur une masse de forces inappréciable, portait ses vues au-delà des limites posées depuis long-temps à son ambition. Dans ces circonstances, la réunion de la Lithuanie à la Pologne était un contre-poids nécessaire, et comme une faveur particulière de la providence qui veille à la conservation des empires.

Sigismond voulut faire davantage. Prince au-dessus de son siècle, digne de régner sur l'Europe entière, si François I.^{er} et Charles V n'eussent pas été ses contemporains (2), il sentit la nécessité d'augmenter le moyen de résistance qui s'offrait contre une puissance si anciennement redoutée. Il redemanda quelques places envahies par Iwan III. Ce n'était point par des vues d'ambition. Plus jaloux du bonheur de son pays que de la gloire de gouverner plusieurs royaumes, Sigismond avait refusé tour-à-tour les couronnes de Suède, de Hongrie et de Bohême (3). Les historiens russes l'ont accusé de plusieurs crimes imaginaires. S'il était besoin de le justifier par des récriminations, il n'y aurait qu'à peindre les brigandages commis par les Russes dans

(1) En 1501, par Alexandre, grand-duc, élu roi de Pologne.

(2) Leclerc, *Histoire de l'ancienne Russie*, tom. II, pag. 258 et 259.

(3) *Ibid.*

la Lithuanie , la mauvaise foi de Wassili IV envers Glinski (1); mais ces détails nous affligeraient sans nous instruire. Il n'y a rien à remarquer dans cette guerre que le traité d'alliance entre Maximilien I.^{er}, empereur d'Allemagne, et Wassili IV, contre Sigismond (2).

Une alliance entre l'Allemagne et la Russie ne pouvait alors être utile que contre la puissance élevée récemment sur les débris de l'empire Grec ; mais, dirigée contre la Pologne , elle était monstrueuse en politique : elle n'eut heureusement aucun effet ; Maximilien n'en avait conçu l'idée que par la crainte où il fut un moment que Sigismond ne contrariât ses prétentions sur la Hongrie. Cette crainte une fois dissipée , Maximilien revint à Sigismond , sans avoir fait rien pour son allié (3). Wassili IV n'inspirait personnellement aucune considération : il n'était

(1) Glinski, gouverneur de Lithuanie, mécontent de Sigismond, avait livré la place de Smolensk à Wassili IV, à condition que celui-ci lui en donnerait la souveraineté. Wassili IV profita de la trahison, et fit jeter le traité dans un cachot. On peut accuser l'un; mais on ne plaint pas l'autre. . .

(2) Ce traité d'alliance offensive et défensive fut signé à Ger-
munde, le 14 août 1514. Il avait été négocié par le baron d'*Herberstein*, auquel on doit cette relation sur l'état de la Moscovie, que nous avons souvent occasion de citer dans cet ouvrage : *Rerum Moscoviticarum Commentarii*.

Il serait curieux de rechercher si cette alliance n'influa pas sur celle que François I.^{er} conclut environ trente ans après avec Soliman II.

(3) Herberstein semble rougir de cette négociation, et nie formelle-
pas

pas capable de commander une armée ; sa bravoure n'était qu'une colère aveugle ; il ne savait ni préparer la victoire, ni en profiter ; son activité n'était qu'une humeur turbulente ; sa prudence se bornait à des perfidies. Mais les vices de son fils firent oublier les siens (1) : sa politique inquiète et jalouse va s'éclipser auprès de l'ambition audacieuse d'Iwan IV, et l'époque où nous sommes arrivés est une des plus mémorables de l'histoire de Russie.

Iwan Wassilievitz II, ou Iwan IV, était âgé de 1533. trois ou quatre ans, lorsque la mort de son père laissa le trône vacant. La régence de sa mère, la tutelle d'un triumvirat avide, offrent quatorze années d'anarchie, où le trésor du prince est dissipé dans des orgies, où le sang coule dans des proscriptions sans terme, dans des guerres sans honneur et sans résultat. Ne nous arrêtons pas à des détails étrangers à notre objet ; passons même sur les désordres de la jeunesse d'Iwan IV. Accoutumé au spectacle de la débauche et des supplices, doué d'un caractère énergique et d'un tempérament ardent, il dut contracter de bonne heure cette férocité dont tout son règne a porté l'empreinte. Assez d'écrivains ont donné les détails affreux

ment qu'il ait donné au grand duc de Moscovie le titre d'empereur ou même de roi, dans cette circonstance. (*Rerum Mosc. Comm.* pag. 12 et 13.)

(1) *Histoire universelle*, trad. de l'anglais, liv. xxx, pag. 225.

de sa vie privée (1) ; nous avons sur-tout à voir en lui le politique et le conquérant , les projets qu'il a conçus , la marche qu'il a suivie , l'influence de son génie sur sa nation et de son ambition sur les autres. Sous tous ces rapports , son règne n'est pas moins intéressant à considérer que ceux de Pierre-le-Grand et de Catherine II.

Venons donc à ce moment où , s'échappant des mains de ses tyrans , à peine âgé de quatorze ans , il assembla ses boyards et leur déclara qu'il allait régner (2).

Iwan se fit couronner par le métropolitain de Moscow ; il prit la couronne qui avait servi à Constantin Monomaque , cinq siècles auparavant ; il se donna tout-à-la-fois les titres de *Tzar* , de *Povelitel* et *Samodertze* (empereur , autocrate et conservateur) de toutes les Russies (3). Jamais les Russes n'avaient été témoins d'une pareille solennité ; jamais les souverains de Moscow n'avaient annoncé de si fastueuses prétentions.

Peu de temps après , il institua les *Strelitz* ou *Streltsis* , premier corps russe régulier formé sur le modèle des troupes européennes (4) , et s'occupa sans

(1) Voyez sur-tout l'histoire de sa vie , écrite par Oclerborn : *Jacobi Basilidis magni Moschovix ducis Vita. à Paulo Oclerbornio trah. libris conscripta* ; in-fol. , Francofurti , 1600.

(2) Leclerc met à cette occasion dans sa bouche un beau discours , qu'il est difficile d'accorder avec la conduite qu'il tint encore deux ans après. *Histoire de la Russie ancienne* , tom. II , pag. 284.

(3) Stralhemberg , tom. I , pag. 232.

(4) *L'Asiatique* , 1770 , p. 135.

relâche des trois objets qui remplissent toute sa vie, la destruction de la puissance tartare, l'humiliation de la Suède et de la Pologne, et la civilisation de ses états. C'est dans cet ordre que nous allons suivre rapidement sa carrière.

Sous le règne de son aïeul, la puissance tartare avait reçu des échecs terribles, mais elle n'était pas anéantie. La grande horde n'existait plus; mais il en était sorti des rejetons. On venait encore de voir les Tartares de Kasan aux portes de Moscou; les Nogais étaient plus formidables que jamais. . . Astrakhan avait son khan particulier, et celui de la Crimée s'était déjà fortifié de la protection naturelle de la Turquie: c'en était assez pour occuper l'activité, l'ambition et le courage d'Iwan.

Ses premiers pas ne furent point heureux; la lâcheté de ses boyards et le soulèvement de ses soldats l'obligèrent de lever le siège qu'il était allé mettre devant Kasan: mais, comme le malheur est l'épreuve des âmes fortes, ce premier revers irrita l'orgueil d'Iwan. Il punit la rébellion d'une manière terrible. Une multitude d'officiers vint se prosterner à ses pieds: il leur avait promis leur pardon; mais, infidèle à sa promesse comme ils l'avaient été à leur devoir, il en tira une vengeance éclatante. Des soldats mutins furent livrés à divers supplices, et leurs cadavres, traînés dans les rues, furent jetés dans la Moskowa (1).

(1) *Joannis Basil. magni Mosc. ducis Vita, à P. Oederborn scripta, lib. II.*

Après ce coup d'état odieux, mais peut-être nécessaire, qui fit trembler le peuple et l'armée, Iwan reprit le chemin de Kasan. Les difficultés qu'il vainquit sont incroyables; il fut obligé de construire une ville pour en prendre une autre. Les Tartares d'Astrakhan et de Crimée se disposaient à marcher, son activité les prévint :
 1551. son artillerie foudroya la ville (1) ; ce fut un spectacle nouveau pour les Russes, et une conquête importante pour le tzar. Aussi rapporte-t-on que, rendant grâce à Dieu de sa victoire, et interprétant à sa manière un passage de l'Écriture sainte, il dit à ses boyards : « Le Seigneur enfin m'a fortifié contre vous » (2).

Tremblant au bruit de cette conquête, Abdoul, khan d'Astrakhan, prévint les desseins d'Iwan, en se rendant son tributaire ; mais, à la mort d'Abdoul, Emourgei crut pouvoir refuser le tribut, et la prise d'Astrakhan fut le prompt résultat d'un refus inconsidéré.

1554. Ici, comme dans plusieurs circonstances de ce règne, et par cette fatalité qui précipite la chute des états, les divisions et la défense mal combinée des

(1) *Rerum Moscoviticarum Commentarii*, pag. 3.

(2) Les auteurs de l'Histoire universelle disent que les habitans de Kasan furent réduits en esclavage et vendus dans les marchés publics comme de vils troupeaux. D'autres historiens assurent qu'en distribuant ses troupes sur leurs terres, Iwan leur ordonna de ménager les vaincus. Ce fait est d'autant plus probable, que Kasan est encore aujourd'hui un des gouvernemens de Russie où l'on trouve le plus d'anciennes familles tartares et fibres. (*Savich*, tom. I, pag. 168.)

Tartares facilitèrent les succès d'Iwan. Ils avaient senti la nécessité d'arrêter le destructeur de Kasan ; ils ne se présentèrent tour-à-tour que comme pour lui assurer de nouveaux triomphes : les Nogais semblaient applaudir à la victoire qui menaçait leur propre existence. Selim II , endormi dans les délices de son harem , se réveilla trop tard : il voulut reprendre Astrakhan ; il y perdit une armée de quarante mille hommes , et la puissance russe fut solidement établie sur la mer Caspienne.

Iwan IV n'était pas tellement occupé de ses affaires avec les Tartares, qu'il ne jetât de temps en temps un œil ambitieux sur ses autres voisins. On avait vu son père abandonner les mêmes intérêts pour s'avancer en Europe. Iwan méditait la conquête de la Finlande et de la Livonie , où la trêve de cinquante ans allait expirer , et là , comme à l'orient , la mésintelligence et la jalousie lui préparaient des avantages.

La Suède avait alors pour roi Gustave Wasa ; la Pologne, Sigismond Auguste ; tous deux nés pour l'honneur de leur nation et de leur siècle , tous deux doués des qualités nécessaires à ceux qui sont appelés à gouverner les hommes , tous deux voyant avec inquiétude les progrès de la puissance russe. Gustave avait eu , comme Iwan , le malheur pour premier maître ; il avait délivré son pays du joug de Christiern. Il fit connaître aux étrangers de quel poids la Suède pouvait être dans l'Europe sous un prince éclairé : son courage était

prompt, quoique gouverné par la prudence. Sigismond avait justifié le choix de la noblesse polonaise : peut-être aussi courageux que Gustave, il mettait pourtant à la méditation de ses desseins une lenteur qui l'a fait nommer *le roi du lendemain*. Cette différence dans le caractère de deux grands princes explique les succès d'Iwan, incapable de leur résister s'ils eussent agi de concert.

Quelques historiens accusent Gustave des malheurs de la Livonie... Pufendorff (1) en rejette le tort sur Sigismond; il dit qu'en vertu d'un arrangement fait entre eux, Gustave entra le premier en campagne, mais que, ne voyant arriver ni les Polonais ni les Livoniens, il fit la paix et retourna en Suède. Le fait est que Gustave se retira trop tôt, et que Sigismond commença trop tard. Dès l'expiration de la trêve, les chevaliers porte-glaives s'étaient mis sous la protection de la Pologne. Sigismond se flattait de faire renoncer Iwan à ses prétentions (2) : il négociait toujours, lorsqu'Iwan, prêt à combattre, envoya demander au grand-maître Fustemberg, cinquante années d'arrérages qu'il prétendait lui être dues (3). Fustemberg les refusa. C'est l'occasion qu'Iwan attendait pour envahir la Livonie. Elle fut

(1) *Introduction à l'histoire universelle, &c.*

(2) Iwan faisait valoir le droit d'ancienne conquête, la fondation de Derpt; prétentions dont nous avons montré l'injustice (chap. 1).

(3) Des écrivains russes prétendent que les chevaliers porte-glaives s'étaient eux-mêmes, à une certaine époque, rendus tributaires de la Russie; mais les archives de la Livonie n'offrent aucune preuve qu'ils

Ivrée aux dévastations les plus affreuses. Derpt et Narva tombèrent au pouvoir des Russes, et Fustemberg, pris lui-même dans Felling, livré par la lâcheté de la garnison, mourut de misère dans une prison de Moscow.

Il n'y avait plus d'autre remède aux malheurs de la Livonie, que de lui donner un souverain en état de la défendre ; l'ordre des chevaliers porte-glaives avait perdu sa puissance et sa considération. Gothard, nouveau grand-maître, vit que le moment était venu de céder la province à la Pologne ; il remit à Sigismond sa croix, le sceau de l'ordre, les clefs de la ville et du château de Riga, et reçut en échange la Courlande et la Semigalle, érigées en duché, comme fiefs relevant de la Pologne. Cet acte, librement consenti, franchement exécuté de part et d'autre, a été sanctionné par des traités postérieurs entre la Russie, la Suède et la Pologne (1). Il n'est point de titre de propriété plus authentique et plus respectable.

se soient soumis à cette humiliation. . . « Le seul droit d'Iwan sur la » Livonie était le droit de la force, et le motif de la guerre qu'il allait » entreprendre était l'ambition. » Lévesque, *Histoire de Russie*, tom. II, pag. 457. Leclerc, *id.* pag. 317. L'ancienne *Généalogie des grands-ducs de Moscovie* rapporte une lettre intéressante à consulter sur les prétentions injustes des czars, relativement à la Livonie. . . Le tribut dont quelques chroniques russes parlent, était une contribution de six sous livoniens, que dans des temps très-reculés, avant l'établissement des chevaliers porte-glaives, une bande de Russes imposa à un hameau du district de Dorpat. *Genealogia &c.*, Francofurti, 1600.

(1) Notamment par celui qui fut négocié par le jésuite Antoine-Possevin, voyez plus bas, p. 60 et 61.

Trente-six ans auparavant, Albert de Brandebourg avait renoncé à la grande maîtrise de l'ordre teutonique. Ces deux renonciations opérèrent un changement remarquable dans le Nord. Les chevaliers de l'ordre teutonique, institués dans la Palestine, comme ceux de Saint-Jean et du Temple, chassés avec eux de la Terre sainte, accueillis au commencement du XIII.^e siècle par Boleslas V, transformés tout-à-coup en prédicateurs guerriers, avaient converti la Prusse à la foi chrétienne, bien moins par la persuasion que par la violence. Vinrent après eux les chevaliers porte-glaives : ils firent en Livonie ce que les premiers avaient fait en Prusse ; ils régnaient depuis trois siècles dans le pays qu'ils étaient venus convertir. On s'étonnerait qu'une poignée de ces chevaliers eût pu conquérir et garder un pays fort peuplé, si l'on n'appréciait l'avantage que leur donnaient sur une multitude sans défense une armure pesante et l'habitude des armes. Ingrats, ambitieux, ils avaient dépouillé leurs protecteurs ; ils avaient constamment rempli la Lithuanie et la Pologne de troubles et de carnage. Sous Casimir IV, en douze ans de guerre seulement, on comptait dix-huit mille villages incendiés ; et le sang de trois cent mille combattans avait rougi cette terre malheureuse (1) : ainsi la renonciation des deux grands-maîtres, abstraction faite des circonstances qui l'ont provoquée, fut un bienfait, et la Pologne

(1) Leclerc, *Histoire de la Russie ancienne*, tom. II, pag. 321.

fut délivrée , sous Sigismond Auguste, du plus grand fléau qui l'eût encore affligée.

A cette révolution, ou plutôt à la haine qu'inspiraient les Russes , la Suède avait gagné Revel et l'Esthonie, qui se donnèrent à elle. Cependant la jalousie divisa deux puissances si éminemment intéressées à rester unies. Gustave Wasa n'était plus. Eric XIV, son fils, vit à regret la cession de la Livonie à la Pologne; il abandonna la cause commune, et Sigismond demeura seul chargé de la querelle de tous. Il soutint cette lutte avec énergie, et la fortune seconda son courage. Les Russes furent enfin chassés de la Livonie, et, sous un nouveau roi, la Suède rentra dans l'alliance la plus conforme à ses intérêts.

Alors Iwan eut à combattre à-la-fois contre les Tartares de Crimée, contre la Suède, contre la Pologne et contre ses propres sujets: il ne fut jamais plus terrible. Il avait été forcé de quitter la Livonie, sur-tout par la lâcheté des boyards jaloux des officiers étrangers qu'il avait attirés dans son armée. Les trames et les désertions continuelles de ces séditions irritaient sa sévérité. Il regardait ses sujets comme le plus grand obstacle aux plans qu'il méditait pour les policer (1) : mais, quoique trompé dans ses vues, il ne rabattait rien de ses prétentions; son caractère ardent s'allumait, et des torrens de sang coulèrent de la Baltique à la mer Noire,

(1) Leclerc, *Histoire de la Russie ancienne*, tom. II, pag. 322.

en Finlande, en Livonie, à Novogorod et dans Moscow, par le fer du soldat et sous la hache des bourreaux.

Telle était l'horreur qu'inspiraient alors le nom et la domination russe (1), qu'Iwan, désespérant de réussir par la force, s'avisa d'un expédient pour s'emparer de la Livonie. Il crut que les habitans supporteraient plus facilement la domination de quelque seigneur allemand ou danois, et il leur fit dire que, content d'être leur protecteur, il renonçait au titre de leur souverain en faveur de *Magnus*, duc de Holstein, qu'il nommait *roi de Livonie*, se réservant de le détrôner et de s'en défaire lorsqu'il aurait soumis la province (2). Magnus fut la dupe de cet artifice ; il reçut à Moscow des félicitations et des fêtes qui ne lui préparaient que des malheurs : mais les Livoniens, moins crédules, résistèrent à ses promesses comme à ses menaces ; et, après bien des vicissitudes, Magnus, fatigué de querelles injustes et des malheurs dont ses prétentions étaient le prétexte, désabusé sur la générosité d'Iwan, et presque devenu son ennemi (3), se retira avant la fin de la guerre, et mourut en paix dans un château de la Courlande.

1572. La mort de Sigismond Auguste, roi de Pologne, l'inter règne qui la suivit, les troubles inséparables d'une diète d'élection, et l'inertie du règne si court de Henri de Valois, laissèrent au tzar le moyen de poursuivre

(1) *Joannis Basilid. Vita, à Paulo Oderborn scripta, pag. 276.*

(2) Pufendorff, *Introduction à l'histoire universelle.*

(3) Coxe's *Travels into Russia, vol. I, pag. 320 et suiv.*

avec acharnement la guerre en Livonie. On y vit des dévastations où la cruauté des Russes se surpassa (1). Il serait injuste d'imputer ces excès à Iwan seul : l'expérience de tous les siècles prouve qu'ils sont dans le génie des soldats qu'il commandait.

Mais des circonstances nouvelles devaient mettre un terme aux succès d'Iwan IV. La Pologne venait de

(1) Voici comment un historien contemporain (a) décrit cette expédition :

Hic igitur tam vastus et barbarus exercitus (Moschorum) octavo post Epiphaniam die Torpatensem diocesim invadit, duorumque milliarium latitudine incedentes omnia vastant, diripiunt, despoliant, depradantur aedes et pagos et cuncta obvia incendio, homines et pecudes gladio sustollere, jugulare, trucidare, evertere; sursum deorsumque omnia jactare; non aetati, non sexui parcere; non gemitu, non luctu, non clamore et ululatu pereuntium emolliri; omnia ibi caedibus, sanguine et incendio inundare, configere et conflagrare. Pueros infra decimum annum necant: qui intra decimum et vigesimum annum constituti, Tartaris velut mancipia venduntur: qui vigesimum superabant universi nullâ miseratione trucidantur... &c. &c.

Arrêtons-nous, la langue française manque d'expressions pour rendre toutes ces horreurs; la traduction n'en donne qu'une faible idée.

« Cette immense et barbare armée (des Moscovites) envahit le diocèse de Dorpat... Marchant sur une ligne de deux milles de largeur, elle fivre les maisons et les bourgs au pillage et aux flammes, les hommes et les bestiaux au tranchant du glaive. Les Moscovites reviennent plusieurs fois dévaster ce qu'ils ont déjà ravagé: ils n'épargnent ni le sexe ni l'âge; ils ne se laissent toucher ni par les pleurs, ni par les gémissemens; enfin la contrée n'offre bientôt plus qu'un vaste incendie dans un déluge de sang... Les enfans au-dessous de dix ans sont égorgés; ceux de dix à vingt ans sont vendus comme esclaves aux Tartares: le reste est massacré sans pitié... &c. »

(a) *Historia belli Livonici... &c., per Tilmannum Bredembachium conscripta, in-fol. Francofurti, 1600, pag. 230.*

couronner Etienne Battori. La Suède avait acquis le brave *Pontus de la Gardie*, simple gentilhomme languedocien, qui devint gendre du roi Jean III. . . Les deux rois se liguent plus étroitement. Pontus est victorieux par-tout : Étienne Battori chasse les Russes de la Livonie, les poursuit jusque dans Pololsk, et leur donne des exemples de courage et de générosité (1). Les Tartares de Crimée viennent jusqu'aux portes de Moscow. Effrayé pour la première fois, Iwan voit chanceler son trône, desire la paix, n'ose la demander lui-même, cherche un médiateur et ne trouve pas dans toute l'Europe de souverain qu'il juge devoir être plus favorable à ses intérêts que le pape Grégoire XIII.

C'était bien moins un effet de la bizarrerie de son caractère qu'un moyen ordinaire de sa politique. On avait déjà vu plusieurs princes russes invoquer l'appui des papes, toujours empressés de se rendre à leurs vœux, parce qu'ils se flattaient toujours de recouvrer le vaste empire que l'église romaine avait perdu presque aussitôt qu'elle l'avait conquis. Grégoire XIII n'hésita point à répondre aux vues d'Iwan : il chargea de cette double mission Antoine Possevin, le plus habile et le plus délié des jésuites d'alors. Ce médiateur avait déjà soutenu les intérêts du pontife dans plusieurs cours de l'Europe. Il avait étudié la nature et les ressorts du gouvernement moscovite, les mœurs du peuple, le caractère du tzar,

(1). *Reinoldus Heidstenius, de bello Moscovico, &c.*, Basilæ, 1588.
— Leclerc, *Histoire de la Russie ancienne*, tom. II, pag. 342.

l'esprit des courtisans, la religion du pays et l'état du clergé russe. . . Il fut reçu avec toute la pompe qu'une cour barbare pouvait offrir. D'ailleurs, toute son adresse échoua contre l'opiniâtreté des Russes en matière de religion ; mais la nécessité lui procura la gloire de réussir dans la négociation politique. La paix fut conclue. Le roi de Pologne rendit les conquêtes qu'il avait faites sur les Russes. Iwan IV renonça à la Livonie et à la Courlande (1) ; il fit presque en même temps un accord avec le khan de Crimée et une trêve de trois ans avec la Suède. Ces trois traités déterminent les bornes du territoire russe à cette époque.

Pendant que le Nord était tout en feu par l'ambition d'Iwan IV, un événement moins remarqué par les historiens qu'il n'aurait dû l'être, le passage des Anglais dans la mer Blanche, leurs communications avec les provinces intérieures de la Russie, opéraient une espèce de révolution, et préparaient l'influence de leur politique et l'ascendant de leur commerce dans cet empire (2).

Sous le règne d'Édouard VI en 1553, le célèbre navigateur Sébastien Cabot avait été chargé de chercher un passage au nord-est pour aller à la Chine et aux

(1) *Acta in conventu legationis serenissimi Poloniae regis Stephani et Joannis Basilidis, magni Moscoviae ducis, praesente Antonio Possevino de societate Jesu in nomine Gregorii XIII, pont. max.* — Antoine Possevin a aussi laissé une relation de l'état de la Moscovie, que nous serons dans le cas de citer au chapitre suivant.

(2) *Tooke's View of the Russian empire*, vol. II, pag. 474.

Indes . . . Il s'avança jusqu'au 72.^e degré de latitude septentrionale; mais des quatre vaisseaux qui composaient sa flotte, un seul, échappé à des tempêtes furieuses, entra par hasard dans la mer Blanche et jeta l'ancre à l'embouchure de la Dwina, sur une côte alors presque déserte, près du monastère de Saint-Nicolas, à la place où fut depuis Arkhangel (1).

Richard Chancellor, qui commandait ce bâtiment, apprend qu'il est sur les terres de la Russie. Des voïevodes viennent l'interroger sur le sujet de son voyage. Il répond qu'il est venu pour lier des relations de commerce avec la Russie (2). Le tzar, informé de l'arrivée de ces étrangers, les fait venir à Moscow : il avait à se plaindre des villes anséatiques, il en voulait à tous ses voisins, et la haine générale qu'il inspirait est la première cause de l'accueil favorable qu'il fait aux Anglais.

Des négocians hollandais, alors à Moscow, voulurent traverser la négociation de Richard Chancellor : ils représentaient la nation anglaise comme une *bande de pirates*. Leurs efforts n'empêchèrent pas qu'il n'eût une audience solennelle du tzar (3), et qu'il n'emportât

(1) *Anglorum Navigatio ad Moscovitas*, authore Adamo Clemente, Philippo II dicata. — Hackluyt's *Principal Navigations of the English nation*, &c.

(2) *Ibid.* pag. 148 et 149.

(3) *Ibid.* pag. 477. *Anglorum Navigatio ad Moscovitas*, pag. 146, 148. Adam Clément, auteur de cette relation, se répand en éloges outrés sur la magnificence de la réception que le tzar fit aux marchands anglais. Dans son admiration, il va jusqu'à trouver la majesté du visage d'Iwan IV digne de la pompe qui l'entourait : *Tanto fastigio digna*. Il lui prodigue le titre de *César des Russes, d'Empereur &c.*

L'assurance que les Anglais trouveraient toute sorte d'encouragemens pour établir leur commerce en Russie. La lettre d'Iwan au roi d'Angleterre était en langue russe et accompagnée d'une traduction allemande.

Cette découverte inspira une satisfaction générale en Angleterre. Les navigateurs employés dans l'expédition de Sébastien Cabot n'avaient formé qu'une association privée; la reine Marie les institua, par une charte expresse, *compagnie des marchands aventuriers pour la découverte des terres inconnues* (1). Richard Chancellor fit un second voyage en 1555; il présenta au tzar une lettre de Philippe et Marie (2), et, plus heureux encore que la première fois, il obtint en faveur des Anglais une permission générale de s'établir et commercer dans toutes les parties de la domination russe, avec exemption de toute espèce de droits, taxes et impôts (3).

(1) Cette charte, peu connue, même en Angleterre, est rapportée par W. Tooke, *vol. II, p. 487*. Elle nomme Sébastien Cabot gouverneur de la compagnie; elle est datée de *West-Monasterium* [Westminster], 6 février 1655.

(2) *Ibid.* pag. 475.

(3) Cette pièce nous a paru trop importante et trop curieuse pour ne pas la donner avec les retranchemens qu'il sera possible d'y faire, sans en altérer l'originalité.

« Iwan Wassilievisch, par la grâce de Dieu, *Empereur de Russie* (a), grand-duc de Novogorod, Moscovie, à toutes personnes qui verront, liront ou' entendront ces présentes, salut. D'autant que Dieu a placé dans les divers états et royaumes du monde diverses produc-

(a) La vieille traduction anglaise, faite dans ce temps-là même, et rapportée par Tooke, porte le titre *Emperour of Russia*.

On peut regarder cette patente mémorable comme le

tions utiles, en sorte que l'un ait besoin des produits de l'autre, et que leur amitié s'augmente en proportion de leurs relations réciproques, et qu'entre les hommes il n'y a rien de plus désirable que l'union, sans laquelle aucune créature ne peut vivre en repos..... considérant aussi combien sont nécessaires les marchandises qui procurent aux hommes tout ce qu'il faut pour leur nourriture, habillement, leurs jouissances et tout ce qui peut leur rendre la vie agréable ; qu'il est bon que ces denrées, apportées de divers pays, ne manquent nulle part, et que ceux qui les apportent jouissent de notre amitié, et vivent comme dans l'âge d'or..... à ces causes et autres bonnes considérations, ayant particulièrement égard aux lettres gracieuses accordées par la très-haute, excellente et puissante reine Marie, par la grâce de Dieu, reine d'Angleterre, de France, &c., en faveur de ses sujets marchands, les gouverneurs, consuls, assesseurs et communauté des *marchands aventuriers* pour la découverte des terres, &c. &c., avons accordé et accordons à cette compagnie, et à leurs successeurs, les faveurs, immunités, franchises, libertés et privilèges ci-dessous exprimés.

» I. Nous donnons et accordons, pour nous et nos successeurs, pleine licence, faculté, autorité et puissance aux gouverneurs, consuls et tous membres de la compagnie et à leurs successeurs, pour eux et leurs facteurs, commis, employés à gages, serviteurs, &c., d'entrer sûrement et librement avec leurs marchandises et propriétés quelconques dans nos ports, villes et terres, d'y séjourner, voyager, vendre ou acheter toute espèce de marchandises, avec toute espèce de marchands et autres gens de quelque nation, condition, état ou rang qu'ils soient, et avec les mêmes ou d'autres vaisseaux, biens et marchandises, de sortir et se transporter à leur gré dans d'autres états, royaumes, ou de continuer leur commerce dans notre empire ou nos domaines, librement et tranquillement, sans qu'aucune restriction, empêchement, exaction, emprunt, droit de passage, de séjour ou de douanes, imposition ou taxe quelconque, puisse être exigée pour leurs personnes, leurs bâtimens, marchandises et propriétés ; en sorte qu'ils n'aient désormais aucun besoin de sauf-conduit ou de licence

premier

premier traité de commerce de l'Angleterre avec la

générale ou particulière, de nous ou de nos successeurs, dans aucune place soumise à notre domination.

» II. Nous promettons auxdits marchands que ni eux ni leurs marchandises ne seront arrêtés ou consignés pour le paiement des dettes qui ne leur seraient pas personnelles, ou dont ils ne se seraient pas rendus cautions, ni pour offense ou meurtre commis, auquel cas il sera statué par nous seulement.

» III. Nous autorisons lesdits marchands à nommer, choisir et prendre à leur gré, des courtiers, affréteurs, charretiers, jaugeurs, et tous artisans, hommes de peine nécessaires à leur commerce, de les assujettir à un serment, de les punir ou renvoyer quand ils manqueront à leurs engagements, sans être contredits ou troublés à cet égard par nous, nos successeurs, ministres, officiers et sujets quelconques.

» IV. *Item*, nous promettons et accordons auxdits marchands et à leurs successeurs, que toute personne qui sera recommandée à nous et à nos successeurs, par les gouverneurs, consuls et assesseurs de la compagnie anglaise, pour être facteur en chef dans notre empire et nos domaines, aura plein pouvoir et autorité pour le gouvernement et la conduite de tous les Anglais qui ont ou auront accès ou séjour dans nos états; qu'ils leur feront justice dans leurs causes, plaintes et querelles entre eux; qu'ils pourront les assembler pour délibérer et faire telles ordonnances qu'ils jugeront convenables pour le bon ordre et gouvernement desdits Anglais, comme infliger sur tous et chacun d'eux, offenseurs ou offensés, les amendes et punitions, et même l'emprisonnement, suivant l'exigence du cas.

» V. S'il arrive que quelques-uns desdits marchands ou autres Anglais se révoltent contre le facteur en chef ou ses délégués, ou refusent de lui obéir, nous ordonnons que nos officiers, agens et sujets prêtent secours et assistance au facteur en chef, &c. pour réduire les rebelles à l'obéissance, et les emprisonner ou punir plus sévèrement à la réquisition du facteur en chef, &c.

» VI. En cas de querelles ou de procès entre nos sujets et les étrangers, nous promettons à ceux-ci pleine justice: ils seront appelés aussitôt

Russie. . . les temps antérieurs n'en offrent pas d'aussi authentique (1).

Richard Chancellor retourna la même année à Londres avec un chargement de la valeur de 26,000 liv. sterl. Son bâtiment fit naufrage ; le reste du convoi arriva

que possible ; et s'ils étaient absens, ils pourront choisir un fondé de pouvoir, &c.

» VII. Si quelqu'un des marchands ou de leurs gens était, ce qu'à Dieu ne plaise, tué ou blessé par nos sujets, nos officiers en feront justice sans délai ; et s'il arrivait que quelqu'un des facteurs, agens ou serviteurs desdits marchands offensât ou mit à mort quelqu'un de nos sujets, les marchands, leurs maîtres, ne seront inquiétés ni vexés dans leurs personnes ; leurs biens ne seront ni pillés ni confisqués, mais resteront libres de toute perte et vexation.

» VIII. Tout individu de la nation anglaise, arrêté pour dette, ne pourra être laissé en prison dès le moment qu'il donnera caution suffisante, &c.

» IX. Nous promettons auxdits marchands que si aucun de leurs vaisseaux ou autres bâtimens était condamné ou pillé, soit en séjournant à l'ancre, soit en partant de notre empire, par des pirates ou autres personnes, quelles qu'elles puissent être, dans ce cas, il sera fait auxdits marchands telles restitutions et réparations qu'exige notre honneur, et qui seront conformes à la justice.

» X. *Item*, pour nous et nos successeurs, nous, Iwan Wassilievich, par la grâce de Dieu, Empereur de Russie, &c. permettons par notre parole impériale et seigneuriale, au lieu de serment, de faire observer et maintenir inviolablement dès ce moment et pour toujours, tous les points, articles, promesses, droits et privilèges ci-dessus rapportés ; et pour corroboration, nous y avons mis notre sceau.

» Donné dans notre château de Moscow, le 20 d'août l'année 7063.

(*Ibid.* pag. 478-487.)

(1) *The rise, progress, and present state of the Northern Governments*, by J. Williams, esq., vol. II, p. 29, in-4.°, London, 1777.

heureusement. Il y avait à bord un ambassadeur russe et seize seigneurs, qui furent, comme on peut le croire, bien accueillis de la cour et de la compagnie.

Bientôt la compagnie imagina de transporter les marchandises anglaises jusque dans la Perse, en passant par la Russie; Antoine Jenkinson fit un troisième voyage à la baie de Saint-Nicolas, et porta à Moscow une lettre (1) d'Élisabeth, qui venait de succéder à Marie, et qui sollicitait Swan d'accorder à la compagnie le privilège exclusif qu'elle désirait.

On ne sait pourquoi ce privilège ne fut obtenu qu'en 1567 (2); mais, deux ans après, Thomas Randolphe, envoyé en qualité d'ambassadeur, obtint une patente encore plus favorable; elle assurait les mêmes privilèges de commercer d'Astrakhan à Novogorod; elle réglait, dans le plus grand détail, les franchises et les immunités dont la compagnie anglaise devait jouir (3).

(1) Cette lettre est en latin; en voici le préambule :

Elisabetha, Dei gratiâ, Angliæ regina, serenissimo et potentissimo principi D. Joanni Basilivische, imperatori totius Russiæ, magno duci, &c. (Ibid. pag. 522.) — Coxe's *Travels*, vol. I, p. 300.

(2) *Ibid.* pag. 515 et 521.

(3) *Ibid.* p. 527 et 541.

Ce dernier traité, ou *charte de privilèges*, obtenu à la sollicitation de Thomas Randolphe, est du 20 juin 1569. Par l'article 34, le tzar permet à tous les étrangers de commercer avec les villes de Narve, Novogorod et autres villes du Liefland, comme antérieurement; pour tout le reste de l'empire, la compagnie anglaise devait jouir d'un privilège exclusif.

Malgré tant d'efforts et d'intrigues, malgré l'activité que Jenkinson mit à étendre le commerce anglais par la mer Caspienne, jusque dans la grande Buckarie, la compagnie anglaise fut obligée de renoncer à cette route périlleuse, infestée par le brigandage des Cosaques (1)..... Elle se plaignit. Iwan envoya des troupes contre eux : ils se soulevèrent ; ils furent battus. Un de leurs chefs, *Yermak*, échappé des rives du Borysthène avec cinq à six mille brigands comme lui, poursuivi de province en province, de désert en désert, poussé par le désespoir jusque dans la Sibérie, soumit au tribut cent peuplades différentes ; et parvenant, à travers des dangers et difficultés de tout genre, avec les débris de sa petite armée triomphante, jusqu'à l'embouchure de l'Irtich, il s'établit à *Sibir* ; de là il envoya solliciter sa grâce à Moscow ; et Iwan acquit, au prix de cette vaine faveur qu'il ne pouvait refuser, un nouvel empire plus vaste que l'Europe. Ainsi la cupidité, qui pousse les Anglais des glaces du pôle aux feux de l'équateur, procura peut-être à la Russie cette conquête immense, mais plus flatteuse pour son orgueil qu'utile à sa puissance (2).

Du côté d'Arkhangel et dans la Baltique, le commerce anglais eut plus de succès. La compagnie fut obligée de faire des frais énormes d'établissement et

(1) *Coxe's Travels*, vol. II, p. 233 et 234. Ils avaient aussi pillé les caisses militaires du tzar.

(2) Cette conquête ne fut achevée que sous les règnes suivants.

de transport (1), et des présens considérables aux ministres russes ; elle avait en outre à payer des droits au roi de Danemarck pour naviguer dans la mer du Nord, et relâcher dans les ports danois : mais la faveur particulière des tzars la soutint ; et dès ce moment on peut regarder le commerce anglais comme dominant en Russie.

Quelques esprits supérieurs à leur siècle virent pourtant dès-lors les dangers de cette préférence. Ainsi Gustave Wasa avait engagé le roi de Danemarck à mettre des entraves à la navigation des Anglais, désormais intéressés à prolonger la guerre du Nord, pour troubler le commerce des villes anséatiques. Il représenta à toutes les puissances quel dommage il pourrait résulter pour elles de porter des armes à des barbares qui menaçaient l'Europe : il fit même à ce sujet des remontrances à la reine Élisabeth.... Elle répondit qu'elle ne pouvait empêcher ses sujets de naviguer par-tout où ils se croyaient appelés par leur intérêt ; mais qu'elle leur défendrait de porter des armes aux Russes (2). Promesse illusoire ! La défense ne fut pas faite, ou bien elle fut violée.

Maintenant, on peut expliquer pourquoi Marie et Élisabeth, d'ailleurs si divisées d'opinions, se sont accordées à donner au tzar Iwan IV un titre que toutes les autres puissances de l'Europe contestaient encore cent cinquante ans après à Pierre I.^{er} Ce n'est pas d'aujourd'hui.

(1) Voyez le chapitre suivant, pag. 97 et 98.

(2) William Tooke's *View of the Russian empire*, vol. II, p. 165.

que l'intérêt sait à propos modérer l'orgueil britannique. Ainsi la fière Élisabeth, caressant la férocité d'Iwan, l'encourageant à ravager le Nord, à braver la haine de ses voisins et de ses sujets (1), lui promettait, en cas de révolution, un asile en Angleterre (2); et voilà sous quels auspices furent établies les premières relations commerciales de la Grande-Bretagne avec la Russie!

La carrière sanglante d'Iwan IV s'était terminée par des revers. Forcé de renoncer à ses prétentions, il descendit au tombeau, rongé par les chagrins et dévoré par les remords. L'imagination est effrayée de la multitude

(1) Il est à remarquer que Th. Randolphe, cet ambassadeur anglais dont nous avons parlé, avait la plus grande influence sur l'esprit d'Iwan. Voici ce qu'en dit Oderborn : Il (Iwan) était si bien disposé en faveur d'Élisabeth, qu'ayant reçu son ambassadeur dans la familiarité la plus intime, il lui communiquait tous ses secrets, et se laissait, en grande partie, gouverner par ses conseils. » *Britannica autem regina adeo impensè favebat, ut et cum illius legato, in intimam familiaritatem recepto, arcana rerum liberali fiduciâ communicaret et magnâ ex parte consiliis ejus regetur.* (Joan. Basilid. Vita, pag. 317. Francofurti, 1600.)

(2) Iwan avait si peu de confiance dans la soumission apparente de ses sujets, qu'il se fit donner par Élisabeth l'assurance qu'en cas de révolution il trouverait un asile en Angleterre. Il était en même temps question de le marier avec lady Anne Hastings, fille du comte d'Huntingdon. La vérité de ces faits est constatée par des pièces originales existantes dans les archives du collège des affaires étrangères à Moscow. (*W. Tooke*, pag. 561. (*Coxe's Travels*, vol. I, pag. 294-296; *ibid.* vol. II, pag. 219.) — « Il n'est pas étonnant, dit Coxe, que le monarque qui demanda et obtint la promesse de trouver un asile en Angleterre, dans le cas où il serait renversé du trône par une révolte de ses sujets, accordât à la compagnie ces privilèges qui, renouvelés à différentes époques, équivaient à une sorte de monopole absolu. »

des atrocités dont les historiens contemporains ont noirci sa mémoire (1)..... Notre plume s'est refusée à retracer cet affreux tableau. Mais, par une contradiction dont on trouve encore d'autres exemples dans l'histoire russe, ce même Iwan IV avait l'orgueil de vouloir policer ses sujets ; il leur a même laissé des lois assez sages pour le temps et pour le pays (2) ; de sorte qu'en considérant le contraste choquant de sa conduite avec ses desseins, on est tenté de mettre en question, avec plusieurs écrivains, « si c'était la tyrannie des princes russes qui » rendait la nation aussi sauvage et aussi féroce, ou si » la barbarie cruelle de la nation n'exigeait pas qu'elle » fût gouvernée par des tyrans (3). »

(1) Coxe's Travels, tom. I, pag. 269 et 270. — Voyez l'Histoire de Iwan Kourbzkoi ; mais sur-tout celle de Paul Oderborn, dont on peut juger par le début : *Nemo unquam ab ulla hominum memoria, ex his qui regni dignitate et summi imperii fastigio claruerunt, vel majore crudelitate vel insigniori libidine, Joanne Basilide, adversus cives et exteros est ausus, &c. &c.* (Vincbergæ, 1585.)

(2) Le recueil de ces lois s'appelle encore chez les Russes, *Souabénick*.

(3) C'est le sentiment du baron d'Herberstein, dont le caractère d'ambassadeur, le séjour qu'il fit à Moscou, les connaissances qu'il dut acquies sur l'état de la nation, rendent le témoignage respectable.

Incertum est an tanta immanitas gentis tyrannum principem exigat, an tyrannide principis gens ipsa tam immanis tamque dura crudelisque reddatur. (Rerum Moscovit. Comment. pag. 11.)

Guarini de Vérone, qui voyageait en Russie sous le règne d'Iwan, exprime la même idée :

Sed cum ea tota gens Moschorum duci subjecta magis servitute quam libertate gaudeat, incertum est an suis moribus conformem tantum tyrannum

Enfin, malgré les erreurs de son ambition et les violences de son caractère, Iwan IV laissait un empire plus vaste et mieux affermi qu'il ne l'avait trouvé..... Il avait tué, de sa propre main, un fils aîné qu'il chérissait (1). Il fut bien puni de son crime, en laissant le sceptre à un autre fils trop faible pour en supporter le poids.

Fœdor, âgé de trente-cinq ans, n'hérita que du titre de tzar. Iwan lui avait donné, par son testament, un conseil de trois personnes, qui fut bientôt dissous. Boris Godounow, beau-frère du prince, s'était emparé de son esprit. Il envoie en exil ou à l'échafaud ceux qui lui disputent l'autorité. Il restait, du dernier mariage d'Iwan, un enfant nommé Dmitri : Boris rend la mère suspecte à Fœdor, et la fait reléguer à Uglitz avec son fils. Bientôt on apprend que Dmitri a été égorgé, que ses meurtriers ont péri, que la ville même a été livrée au pillage....; et le mystère qui couvre cet

exigant à quo insolentia eorum domaretur. (Moschoviz Descriptio, pag. 183.)

Le prince Kourbzkoi, le détracteur le plus acharné d'Iwan IV, dit lui-même que les mœurs de la nation russe exigeaient un pareil gouvernement. Leclerc est de la même opinion. « La nécessité, dit-il, qui entraîna ce prince au crime, prouve invinciblement que les punitions » les plus modérées étaient aussi impuissantes sur les Russes que les » récompenses pour les encourager à la vertu. » (*Histoire de la Russie ancienne*, tom. II, pag. 330.)

(1) Paul Oderborn et Antoine Possevin ne s'accordent pas sur les circonstances principales de ce meurtre. (Voyez *Oderborn*, liv. III, pag. 310; *Ant. Poss. Moscovia*, pag. 17.)

Leclerc donne les deux récits, *tom. II, pag. 348 et 349.*

attentat va bientôt susciter des imposteurs , et précipiter la Russie dans d'horribles convulsions.

En attendant , Boris touche au but auquel il aspirait depuis long-temps. Les uns disent qu'il fit empoisonner Fœdor ; d'autres , que la mort naturelle de ce faible prince dispensa l'ambitieux de tenter un nouveau crime (1). Il nous importe peu de discuter un fait si commun dans l'histoire russe.

Fœdor avait dormi quatorze ans sur le trône ; il ne laissait point d'enfans : c'est en lui que la dynastie de Rurick a fini.

Si les troubles et les malheurs des états ne présentaient souvent de grands exemples et de salutaires leçons , nous passerions sur cette longue anarchie , pendant laquelle le trône russe , disputé par des princes audacieux ou de vils imposteurs , semblait nager dans le sang d'un peuple stupide , superstitieux et féroce.... (2). Ces tableaux sont hideux , mais il faut faire connaître la nation dont on parcourt l'histoire.

Boris Godounow avait acquis le trône par un crime ; il avait fait périr les témoins avec les assassins. Il semble qu'il eût voulu ensevelir cet horrible secret

(1) Coxe's *Travels into Russia*, vol. I, p. 323 et 324.

(2) « On ne voit à cette époque en Russie , dit Williams , que » supplices , meurtres , empoisonnemens et autres atrocités de cette » nature. L'humanité , la religion et toute espèce de vertu sociale » étaient alors bannies de cette malheureuse contrée. » (*The rise , progress , &c. of the Northern Governments*, vol. II, pag. 51, 52.)

sous les ruines de la ville d'Uglitz : mais les précautions qu'il avait prises tournèrent contre lui-même. Ce mystère favorisa les imposteurs qui se firent successivement passer pour le dernier fils d'Iwan IV, qui trouvèrent tous des appuis dans l'ignorante crédulité du peuple russe, et dont le premier qui parut, *Gregori Otrepieff*, est le seul digne d'arrêter notre attention par son caractère et ses succès...

Né dans le comté de Galitch, d'une famille noble, sachant lire, écrire, et même un peu de latin (chose prodigieuse dans ce pays), chassé de plusieurs monastères, puis secrétaire du patriarche Job, il avait appris qu'il ressemblait d'une manière frappante à Dmitri, fils du dernier tzar; l'idée de se faire passer pour ce prince avait nourri long-temps en secret son orgueil. Il ne put s'empêcher de laisser échapper des indiscretions qui le forcèrent de s'expatrier : il se réfugia donc en Pologne, auprès d'un palatin de Sendomir, chez lequel il resta quelque temps confondu parmi les domestiques. Il était adroit et insinuant; il eut l'air de se faire arracher l'aveu qu'il était le fils d'Iwan IV, échappé par miracle aux assassins de Boris: il parvint à séduire la bonne foi du palatin de Sendomir; il flatta son ambition de l'espoir de faire asseoir sa fille sur le trône des tzars. Le bruit de cette aventure se répandit par-tout; le roi de Pologne offrit des troupes à l'imposteur... Les ennemis de Boris accréditèrent le mensonge, et la crédulité russe disputa aux étrangers

L'honneur de venger le prétendu fils d'Iwan. Boris fit des efforts et remporta des victoires inutiles ; son armée victorieuse passa toute entière dans le camp d'Otrepieff. Boris ne put survivre à cette défection étrange : il avait 1605. fait quelque bien ; mais il a été malheureux , et on ne l'a peut-être jugé que sur des bruits répandus par les amis des *Romanow* qu'il avait proscrits (1).

Si l'imposteur eût été moins aveuglé par ce succès , on eût toujours cru que la race de Rurick n'était pas éteinte. Il était à la tête d'une armée formidable : on lui avait livré le fils de Boris , qui fut immolé à sa vengeance ; il avait été reçu par le peuple et le clergé de *Moscow* , comme l'étoile du matin qui vient luire sur la *Russie* ; il était même parvenu à se faire reconnaître par la tzarine douairière , veuve d'Iwan IV : leur entrevue avait paru aussi touchante que devait l'être celle d'une mère et d'un fils après une longue séparation (2) ; on ne pouvait donc plus élever de doutes. Otrepieff semblait affermi sur le trône : mais il ne pouvait dissimuler son mépris pour les mœurs russes ; son séjour en Pologne l'avait éloigné du rit grec ;

(1) *L'Anidote*, pag. 125. — Le savant Muller vante les grandes qualités de Boris Godounow.

(2) Il faut lire dans les historiens les détails de cette entrevue singulière. Plusieurs écrivains, tels que Margaret, Français, capitaine au service de Russie sous Boris Godounow, Schloetzer, Coxe et Lèveque, pensent qu'Otrepieff pourrait bien avoir, en effet, été fils d'Iwan IV.... Il serait trop long de rapporter ici leurs discussions. (Coxe's *Travels*, vol. I, p. 327-352.)

les secours d'une nation généreuse, son alliance avec la fille du palatin de Sandomir, avaient étouffé dans son esprit la haine nationale. Les mécontents s'agitèrent, la rébellion éclata, la garde polonaise fut égorgée, le palais du tzar forcé; Otrepieff, désavoué comme un imposteur par sa prétendue mère, fut abandonné à la rage de la populace, qui s'acharna long-temps sur ses restes inanimés. Cette conjuration fut l'ouvrage de Wassili Swuiski ou Chouiski, qui s'était déjà rendu coupable, et qu'Otrepieff avait sauvé du supplice, comme pour apprendre à ses successeurs que, sur le trône de Russie, la clémence est une vertu inutile et funeste. Étrange enchaînement de révolutions! l'héritier des tzars est assassiné; son meurtrier monte sur le trône, il en est renversé par un moine; celui-ci tombe à son tour, et un homme qui avait été traîné à l'échafaud quelques jours auparavant, voit l'empire à ses pieds (1).

Wassili Chouiski, élu dans la sédition, avait d'abord annoncé des sentimens humains : bientôt il renouvela les proscriptions; les bannis portèrent le feu de la discorde dans toutes les provinces, et plusieurs nouveaux *Dmitri* relevèrent tour-à-tour, à Novogorod et chez les Cosaques, l'étendard sanglant de la rébellion (2).

(1) *Histoire universelle*, trad. de l'anglais, liv. xxx.

(2) D'après l'*Antidote* (p. 127), Wassili Chouiski perdit la couronne et la vie, parce qu'il avait voulu donner une autre forme au gouvernement.

Dans ce chaos, où la Russie elle-même ne pouvait reconnaître aucune autorité légitime, la Suède et la Pologne, qui croyaient avoir de nouveaux intérêts à ménager ou d'anciens ressentimens à satisfaire, étaient entrées dans des partis contraires ; la Suède s'était déclarée pour Chouiski, la Pologne fut pour le faux Dmitri : mais toutes les deux avaient des vues sur la Russie, que tant de malheurs amenaient insensiblement à implorer une domination étrangère. Ici, l'ascendant des Polonais l'emporta tout-à-coup sur un préjugé qu'on croyait invincible. Fatigués des scènes affreuses du présent, effrayés des dangers de l'avenir, les boyards qui tenaient à Chouiski offrent de le jeter dans un cloître ; les partisans des faux *Dmitri* promettent d'abandonner ces imposteurs ; les chefs des deux partis se rassemblent, ils oublient leurs haines, ils choisissent pour tzar Uladislas, fils du roi de Pologne, et, pour gage de leur sincérité, reçoivent une garnison polonaise dans la citadelle de Moscow. Voilà de ces événemens qui sont hors des calculs de la politique !

1610.

Ce vœu, librement émis, fut porté par une ambassade solennelle de tous les ordres de l'État à Sigismond, qui faisait alors le siège de Smolensk. Lorsque les députés arrivèrent à son camp, il leur demanda cette ville comme une place de sûreté pour la Pologne ; ils la refusèrent. Mécontent du refus, il différa d'envoyer son fils à Moscow ; ce délai donna lieu à des soupçons mutuels : les mécontentemens s'aigrirent, les haines

nationales se réveillèrent ; les Polonais en garnison à Moscow furent insultés , et répondirent aux insultes par des violences : on répandit par-tout que Sigismond voulait assujettir la Russie par la force , et l'armée polonaise fut enfin obligée de repasser en Pologne.

Des écrivains ont blâmé Sigismond III d'avoir perdu l'occasion de mettre son fils sur le trône de Moscow ; mais l'élévation d'Uladislas rendait-elle la Russie moins dangereuse à la sûreté future de la Pologne ! Ce prince , ou du moins ses enfans devenus tout-à-fait Russes , ne pouvaient - ils pas oublier leur ancienne patrie ? et Sigismond devait-il perdre , pour une jouissance plus vaine que solide , l'avantage permanent de laisser à la Pologne une barrière impénétrable à ses éternels ennemis ! Voilà des raisons que la sagesse des rois pèse , et qui échappent trop souvent à la témérité légère des historiens.

Pendant ces discussions , à la faveur des querelles de Sigismond avec les Russes , les Suédois s'étaient fait un parti à Novogorod , qui appela le second fils d'Eric XIV . . . Cette élection avait augmenté les troubles. La Russie s'était partagée entre Uladislas et Philippe , son nouveau concurrent ; alors parait un huitième imposteur , et le désordre est au comble. Au milieu de cette confusion anarchique , où les boyards se jettent dans le parti qui les achète , où les factions s'arrachent les lambeaux sanglans de la patrie , où il n'y a plus d'autre vertu que l'intérêt , d'autre loi que la force ,

d'autre passion que le brigandage, un prince Poyarski⁽¹⁾ parvient à se faire un parti redoutable aux factieux et aux étrangers. La rivalité des Suédois et des Polonais lui donne des succès; il rétablit une espèce d'ordre, et la Russie cherche sous ses auspices l'homme auquel elle veut confier ses destinées. On trouve dans l'obscurité d'un cloître le jeune *Mickail Fæderowitz*; il est proclamé tzar le 21 février 1613, et la dynastie des *Romanow* commence. 1613.

(1) Le premier moteur de cette révolution fut un boucher de Nizni-Novogorod... Les principaux agens furent, après Poyarski, un prince Serge Trobatzkoï, un Scheremetow, et un moine qui prêta, pour cette entreprise, la caisse du convent de la Trinité. (Lévesque, *Hist. de Russie*, t. III, p. 326 et suiv. — *Anecdote*, 1770, p. 128.)

CHAPITRE IV.

Tableau de la Russie au commencement du XVII.^e siècle.

AVANT d'entrer dans l'histoire de la dynastie des *Romanow*, qu'un seul homme a rendue célèbre, il n'est pas inutile de nous représenter l'état politique et moral de la Russie au commencement du XVII.^e siècle. Cette esquisse servira de point de comparaison avec le tableau qui doit terminer cet ouvrage.

Etat de la Russie au commencement du 17.^e siècle La monarchie russe, délivrée du joug des Tartares, venait d'acquérir, au midi, des contrées qu'elle n'avait jamais possédées avant leur invasion (1). Mais les *petits Tartares* occupaient encore un vaste territoire entre le Dnieper et le Don (2). La domination russe se prolongeait en suivant le cours du Volga jusqu'à la mer Caspienne et jusqu'au pays des Nogais; elle s'appuyait à l'est sur cette immense Sibérie dont la possession était encore vague, incertaine et mal déterminée. Au nord-est, elle n'avait pas d'autre limite que le pôle et des

(1) On peut consulter, pour cette partie de la Moscovie, la relation d'Herberstein, pag. 1 et 2, et la carte qui y est jointe. (*Rerum Moscovit. Commentarii*, Francofurti, 1600.)

(2) Ils étaient encore assez redoutables au commencement du XVII.^e siècle pour que le tzar se crût heureux d'en acheter la paix; ce qui lui coûta des sommes immenses. (*Voyage d'Oléarius en Moscovie*, 1633, 1639, traduction de Wicquefort; Paris, 1656; pag. 111 et 112.)

glaces

glaces éternelles. Mais une seule province de l'Occident valait ces immenses solitudes, où quelques huttes de Samoyèdes n'offraient de cités que le nom. C'est du côté de la Suède et de la Pologne que se portaient principalement les vues d'envahissement. A l'avènement des *Romanow*, on disputait encore de ces limites : il faut donc les prendre quelques années plus tard, au moment où des traités solennels les fixèrent d'une manière authentique.

Par le traité conclu avec la Suède à Stolboff, le 26 janvier (17 février) 1617 (1), le tzar renonça à toutes prétentions sur la Livonie et l'Esthonie. Il abandonna l'Ingrie, la Karélie et tout le pays entre l'Ingrie et Novogorod, de sorte que, jusqu'au règne de Pierre-le-Grand, la Russie n'eut plus rien sur la Baltique (2).

Du côté de la Pologne, les droits ou prétentions réciproques n'étaient pas moins litigieux ; mais ils furent réglés par deux traités successifs (3). Le tzar renonce à toutes ses prétentions sur la Livonie, et

(1) *Histoire ancienne de Russie*, tom. III, pag. 25 ; *Histoire de Lévesque*, tom. III ; *Art de vérifier les Dates*, &c. D'après ce traité, le tzar Mickaïl s'obligea encore de payer à la Suède une somme pour l'indemniser des frais de la guerre.

(2) Ces limites furent gardées depuis cette époque jusqu'à celle où la guerre s'éleva entre Pierre-le-Grand et Charles XII, c'est-à-dire, pendant près d'un siècle. (*Histoire de la Russie ancienne*, t. III, p. 25.)

(3) Trêve de quatorze ans conclue en 1618, confirmée par le traité de 1634. *Ibid.*

abandonne en toute propriété les duchés de Smolensk, de Sévérie et de Czernicow. Au sud-ouest, les Cosaques de l'Ukraine formaient, sous la protection de la Pologne, les limites de la Russie (1).

Popula-
tion.

S'il est difficile de déterminer rigoureusement l'étendue de l'empire Russe à cette époque, on ne peut guère hasarder que des conjectures sur sa population... Ce n'est qu'environ un siècle après, qu'on a pris des mesures propres à faciliter le dénombrement des sujets de la Russie; mais, si l'on considère qu'en 1723, après la conquête ou l'acquisition de quelques provinces peuplées d'environ trois millions d'habitans, l'état général de la population russe ne fut porté qu'à onze millions d'individus (2), on est autorisé à croire qu'au commencement du XVII.^e siècle, après tant de troubles, de proscriptions, de guerres civiles ou étrangères, et de fléaux de toute espèce, la population russe et tartare ne s'élevait guère au-dessus de six millions d'individus répandus sur un territoire déjà plus vaste que toute l'Europe. Il ne faut pas juger du nombre des habitans par ces armées immenses qu'on a vues se répandre en torrens sur des campagnes désertes, comme celles de Mamai-khan et de Dmitri-Donski : outre ce qu'il faut rabattre de l'exagération des vieilles chroniques, on

(1) Leclerc, *Histoire de l'ancienne Russie*, tom. III; *Art de vérifier les dates*.

(2) Voyez chap. XI de cet ouvrage.

taît que c'étaient moins des armées que des nations entières qui se précipitaient en masse les unes sur les autres. La barbarie ne favorise point la population.

Les Russes ne connaissaient et n'estimaient que le Gouvernement. gouvernement le plus despotique. Jamais ils n'avaient pensé à prescrire des lois à la race de Rurick, et même les tzars élus dans des temps d'anarchie par des boyards séditeux ne furent pas moins maîtres absolus de la vie et des biens de leurs sujets que leurs prédécesseurs (1).

On distinguait plusieurs degrés dans la noblesse. Noblesse. D'abord les kniaz ou knez, princes apanagés, descendants ou alliés de la maison de Rurick, au-dessus desquels le souverain ne porta long-temps que le titre de *Veliki Kniaz*, c'est-à-dire de *grand prince* (2); mais, dans la suite, le grand nombre des Mourzas tartares et des étrangers que la politique des monarques fit admettre dans cet ordre, le rendit si nombreux, que le titre de *prince* y devint moins considéré que celui de *comte* (3).

Ensuite venaient les boyards (ou bojares), simple titre, non héréditaire, accordé par le tzar à ceux qui

(1) *Antonii Possevini è soc. Jes. Moscovia*, in-fol., in officina Birckmanni, 1695, pag. 3; *Guagnini Veronensis Descriptio Moscovie*, pag. 179; *Rerum Moscoviticarum Commentarii, auctore Herberstein*, pag. 11, &c.; *Voyage d'Oléarius*, trad. par Wicquefort, pag. 98, &c.

(2) *Rerum Moscov. Comm.* pag. 12.

(3) Voyez, pour les détails sur la noblesse russe, la *Description de l'empire Russe* de Stralhemberg, tom. II, pag. 131 - 148. — *Lecterc*, tom. III.

occupaient de grandes charges civiles et militaires (1). Ils avaient sous eux les *sin-bbyards*, ou enfans boyards, espèce d'écuyers comme ceux de nos anciens paladins.

Entre la noblesse et les serfs, était la classe des marchands et des propriétaires libres, que le génie naturel des Russes tendait toujours à diminuer (2).

Serfs. Sans doute la servitude n'est point d'origine immémoriale en Russie... Elle y fut introduite à-peu-près comme dans la Germanie et dans les Gaules (3) : mais ici, elle s'est insensiblement adoucie, elle a été enfin abolie; au lieu qu'en Russie elle s'est successivement aggravée, perpétuée et comme naturalisée par l'influence du caractère national. On peut lui assigner deux époques (4).

(1) *Antilote*, 1770, p. 128 et 129.

(2) Le jésuite Antoine Possevin a dit de cette nation, *Gens ad servitutum nata potius quàm facta*; le baron d'Herberstein, *Gens illa magis servitute quàm libertate gaudet*. Tous les écrivains contemporains sont d'accord avec eux. Oléarius ajoute : « Ceux qui sont nés libres, mais »
» pauvres, ne font point de difficulté de se vendre avec les leurs, »
» pour le reste de leurs jours; et ils estiment si peu la liberté, qu'après »
» l'avoir recouvrée par la mort de leurs maîtres, ou par quelque autre »
» occasion, ils se vendent encore, et pour peu de chose.... » (*Voyage d'Oléarius*, pag. 98.)

(3) Voyez l'*Établissement de la monarchie française dans les Gaules*, par l'abbé Dubos; les *Mémoires et Dissertations sur la noblesse de France*, par le comte de Boulainvilliers; les remarques du président Hénault sur la seconde race (*Abrégé chronol. de l'histoire de France*), et sur-tout l'*Esprit des lois*, de Montesquieu, liv. XXX, de la *Théorie des lois féodales*.

(4) *Histoire de la Russie moderne*, par Leclerc, tom. I, pag. 215.

La première remonte au temps de Rurick , qui imposa des corvées d'abord passagères et bientôt perpétuelles. Le *service* dégénéra en *servitude*. Dans l'origine , il y avait des paysans sans propriété et sans maître : ils s'engageaient volontairement , et pour un temps , aux propriétaires ; insensiblement , dans des années de famine ou de troubles , la misère les obligea de se vendre , ou bien la violence les fit esclaves.

La seconde époque de la servitude des Russes date de la conquête des royaumes de Kasan et d'Astrakhan. La bonté du sol , l'abondance des productions de toute espèce et la douceur du climat , firent regarder ce pays comme une terre de promission. Les rapports avantageux que les conquérans en firent à leur retour , déterminèrent une multitude de paysans à abandonner un climat rude , et des terres glacées huit mois de l'année , pour s'établir dans des contrées plus heureuses (1). Mais Iwan IV , craignant de voir dépeupler le nord de ses états , attacha tous les paysans à la glèbe par une loi rigoureuse , peut-être alors nécessaire (2). Ils avaient un jour par semaine pour cultiver le champ qui devait les nourrir (3) ; ils ne pouvaient le quitter sans le congé

(1) *Ibid.* pag. 217. L'*Anidote* dit que jusqu'au temps de Fœdor Iwanowitz il n'y avait point de serfs en Russie ; mais que ce prince attacha le laboureur à la glèbe , parce que beaucoup de paysans aimaient mieux voler sur les grandes routes que de travailler à la terre , &c. (*Anidote*, pag. 196.)

(2) *Ibid.*

(3) *Rerum Moscovitic. Commentarij*, aut. B. Herberstein.

de leur maître : ils ne payaient pas encore de capitation ; à cela près , ils étaient alors ce qu'ils sont aujourd'hui.

Justice. Dans un tel état de société, le gouvernement ne peut être compliqué... La justice se rendait d'une manière expéditive, mais non sans frais, par des juges commis au nom du prince, et appelés *Okolnitchi* (1). Dans tous les procès, où chacun plaçait sa cause en personne, on commençait généralement par faire administrer le knout à l'accusé (2) : des amendes ou des supplices divers et souvent le duel terminaient les affaires civiles et criminelles, où la corruption des juges donnait presque toujours tort au plus misérable (3).

Impôts. La théorie des impôts était simple comme l'administration de la justice. Les revenus des tzars ne consistaient alors que dans le produit de leurs domaines particuliers, dans quelques tributs payés en denrées, en fourrures, par des peuplades assujetties, ou dans des droits établis sur l'entrée et la sortie des marchandises (4), mais sur-

(1) *Rerum Moscoviticarum Commentarii*, pag. 39.

(2) De là vient sans doute le vieux proverbe russe : *Le knout n'est pas un ange, mais il apprend à dire la vérité.*

(3) *Rerum Moscoviticarum Commentarii*, pag. 40. Le baron d'Herberstein attribue l'extrême corruption des juges à l'indigence dans laquelle le tzar les laissait, et à l'impunité de leurs forfaitures. (*The state of Russia by capt. John Swéy*, p. 189, 190 ; London, 1716. On trouve dans le même chapitre des détails curieux sur l'instruction de la procédure, mais trop longs pour trouver place dans cet ouvrage.

(4) Un géographe contemporain évalue ces droits à 600,000 *escus* de notre monnaie... Herberstein dit que ces droits allaient à sept *dengus* (petite monnaie tartare), pour la valeur d'un rouble. Il est difficile

tout dans des vexations nombreuses, faites pour le tzar, ou du moins en son nom (1) : au reste, la dépense du souverain se bornait à l'entretien de sa cour; le clergé avait ses dîmes et ses immenses propriétés, et l'armée ne coûtait presque rien au trésor du prince. On va le voir par sa constitution.

Quelques régimens de *Strelitz* ou *Streltsis* (2) formés Armées, à la tactique européenne, et destinés à la garde du tzar, ne pouvaient être d'un grand secours dans les guerres que les Russes avaient toujours à soutenir: aussi le tzar faisait faire, tous les deux ou trois ans, le dénombrement des familles de nobles, pour avoir en tout temps un corps prêt à prendre les armes au premier signal (3); et depuis long-temps, du côté de la Crimée seulement, il n'y avait pas moins de vingt mille hommes employés

d'estimer d'après cela la quotité de l'impôt; car le *denge* a varié dans son titre et dans son poids, de manière qu'il en fallait de quatre-vingts à deux cents pour un rouble, suivant le temps et la volonté du tzar. (*Rerum Moscov. Comm.* pag. 44.)

Voltaire évalue le revenu des tzars, avant Pierre I.^{er}, à 5,000,000 roubles. (*Hist. de Pierre-le-Grand*, pag. 67.)

(1) Herberstein, Oderborn, Hedesteln, rapportent plusieurs traits qui ne peuvent trouver place ici. — Quand le tzar avait besoin d'argent, il envoyait donner le *knout* à ceux qu'il supposait en avoir, et qui se rachetaient ainsi d'un châtement qu'ils n'avaient pas mérité. (Guagnini, *Descriptio Moschoviae*, pag. 179.)

(2) « Ce mot veut dire *tireurs*. Ils ont été érigés lorsque les armes à feu furent connues, et ils furent long-temps les seules troupes qui en firent usage. » (*Antidote*, 1770, pag. 135.)

(3) *Rerum Moscoviticarum Commentarii*, pag. 36. — Guagnini, *Descriptio Moschoviae*, pag. 78.

à la défense des frontières (1). Quand il s'agissait d'une guerre plus importante, un ordre particulier rassemblait un certain nombre de serfs sous les bannières de leurs kniaz et de leurs *voievodes* [officiers généraux], ou *golovy* [colonels]. Ces soldats étaient armés, équipés, entretenus et nourris aux dépens de leurs propriétaires ou de l'ennemi... Adam Clément dit qu'Iwan IV avait une armée de neuf cent mille hommes, dont trois cent mille le suivaient dans ses expéditions, et six cent mille restaient pour la garde de l'État (2). C'est une exagération dont les marchands anglais voulaient flatter l'orgueil d'Iwan... Le jésuite Antoine Possevin porte l'armée russe à deux ou trois cent mille hommes (3), et sa qualité de médiateur doit le faire supposer mieux instruit. Quoi qu'il en soit, la force principale de cette armée consistait en cavalerie. Ses armes défensives étaient un casque de cuir, fait en forme de bonnet, un bouclier, quelquefois une cuirasse ou cotte de mailles ; ses armes offensives, l'arc, la lance, la hache, une espèce de poignard, et souvent un bâton (4). Les pièces d'artillerie, fondues par des Allemands et des Italiens, n'étaient pas encore fréquemment en usage : les Russes ne savaient, ni les fondre, ni s'en servir utilement (5). D'ailleurs le luxe asiatique du tzar, sa

(1) *Rerum Moscoviticarum Commentarii*, pag. 36.

(2) *Anglorum Navigatio ad Moscovitas*, &c. pag. 149.

(3) *Antonii Possevini Moscovia*, pag. 14.

(4) *Rerum Moscoviticarum Commentarii*, pag. 36.

(5) *Ibid.* pag. 37.

tente dorée, son armure enrichie de perles et de diamans, contrastaient étrangement avec la misère de ses soldats (1). Redoutables par leur patience à supporter la faim (2) et les fatigues, et sur-tout par leur fureur dévastatrice, ils ne savaient que dresser une embuscade, envelopper l'ennemi, se précipiter sans ordre sur ses rangs; et dans cette attaque impétueuse, mais mal soutenue, ils semblaient lui dire : « Fuyez, ou nous fuirons (3) ». Une fois en fuite, ils ne pensaient qu'à s'éloigner du champ de bataille : poursuivis ou pris, ils ne savaient ni se défendre, ni demander grâce, tandis qu'un Tartare, renversé de son cheval, dépouillé de ses armes, et sous le fer du vainqueur, se défendait des mains, des pieds et des dents, jusqu'au dernier soupir (4). On a vu, dans les guerres de Livonie, les boyards jaloux des étrangers que le tzar avait appelés dans son armée : cette jalousie produisait souvent les mêmes effets (5), mais elle ne les éclairait pas dans l'art qu'ils ignoraient.

En passant chez les Russes, la religion grecque, déjà ^{Religion} si chargée de superstitions, était devenue une véritable idolâtrie. . . . Les signes de croix, les prosternations continuelles, les jeûnes rigoureux, leur tenaient lieu de

(1) *Anglorum Navigatio, &c.*

(2) Ils ne se nourrissaient guère que d'un peu de farine d'avoine délayée dans de l'eau ou de la neige. (*Anglor. Navig.*)

(3) *Rerum Moscoviticarum Commentarii*, pag. 36.

(4) *Ibid.* pag. 37.

(5) Oderborn, *Historia belli Livonici*.

Bonnes actions. Dieu n'existait pas pour eux ; toute leur ferveur était pour le *S.^t Nicolas*, dont on voyait l'image dans chaque maison (1) ; c'était l'unique objet de leurs affections et de leur hommage (2). Ils ne connaissaient pas de plus horrible imprécation que de souhaiter à leurs ennemis de mourir dans l'église romaine (3) ; et le tzar lui-même, quand il avait reçu des ambassadeurs catholiques, ne manquait pas, à leur départ, de laver la main qu'il leur avait présentée, comme s'il eût contracté quelque souillure. Il y avait dans la salle de réception une cuvette d'argent, destinée à cet usage (4).

Un patriarche, établi depuis 1588, a quelquefois balancé l'autorité des tzars. Les mœurs du haut clergé étaient généralement pures (5) ; les moines gardaient

(1) Ici, nous ne faisons que traduire l'opinion de sir George Tuberville, qui fut envoyé en qualité de secrétaire de légation avec Thomas Randolphe, ambassadeur d'Élisabeth, auprès de l'empereur Iwan IV, en 1568. Ce George Tuberville, qui séjourna long-temps à Moscow, a écrit plusieurs lettres en vers sur les mœurs et les usages de la Russie. Sa place, et sa qualité d'Anglais, nous ont paru donner plus d'intérêt à sa relation. Nous allons donc en citer quelques fragmens, d'ailleurs curieux, comme des exemples de la vieille poésie anglaise. Voici ce qu'il pense de la religion des Russes :

Their idoles have their heartes, or God they never call,
Unless it be Nicholas Bough that hangs against the wall.

(2.^o *Letter*, to. Ed. Dancle.)

(2) Herberstein, Oderborn, Possevin, Joannes Faber, Perry, &c.

(3) Lévesque, *Histoire de Russie*, tom. III, pag. 567.

(4) Ant. Possevin, pag. 17.

(5) *Moscovitarum Religio*, autore Joanne Fabro, edita Basilie.

le célibat, et ne mangeaient jamais de viande. On peut juger de la considération dont ils jouissaient, d'après la coutume suivie, par tous les tzars, de mourir dans un froc : aussi cette classe envahissait-elle tous les biens ; et c'était toujours du fond d'un monastère qu'on tirait les évêques et le patriarche. Cependant les moines croupissaient, comme le bas clergé, dans la plus crasse ignorance (1). Ils ne savaient même pas quel était l'instituteur de leur ordre (2) : sous Iwan IV, il n'y en avait pas trois qui sussent le latin ; et, ce qui doit surprendre chez un peuple soumis à l'église grecque, personne ne savait le grec (3).

On peut juger par-là de l'état des lumières en Russie, à cette époque. Toute la littérature nationale consistait en une version de la Bible, en deux ou trois chroniques sorties de l'ombre d'un cloître, et quelques chansons dans le goût de celles qui charment aujourd'hui les Kalmoucks. Il n'y avait point de collèges, mais seulement quelques petites écoles, pour apprendre à lire et à écrire (4) : ce talent même était si rare, que le tzar

(1) *The state of Russia, by J. Perry*, p. 209-215. — *Stralhemberg*, p. 338 et 339, c. 1.

(2) Lévesque, *Histoire de la Russie*, tom. III, pag. 56 ; *Ant. Possev. Moscovia*.

(3) *Ibid.* Comme la religion grecque n'a point changé, nous renvoyons ce que nous avons à en dire, au chap. XI de cet ouvrage.

(4) *Antonii Possevini Moscovia*, pag. 3.

était supposé ne pas l'avoir (1). Il n'y avait pas vingt arithméticiens dans tout l'empire; l'usage des chiffres y était extraordinaire. On comptait dans les bureaux de l'État, à la manière des sauvages, avec des grains enfilés sur un fil d'archal, ou des noyaux de fruits qu'on jetait dans un sac (2). L'astronomie y était si peu connue, qu'un secrétaire de l'ambassade envoyée par le duc de Holstein devint en horreur au peuple, et fut sur le point d'être brûlé comme *sorcier*, parce qu'il était *astronome* (3). La médecine était une profession de charlatan; la connaissance de quelques plantes suffisait pour s'arroger impunément l'exercice d'un art tout-à-fait ignoré (4). Dans

(1) C'est Pierre I.^{er} qui introduisit, pour le tzar, l'usage de signer les lettres et les ratifications des traités. Ses prédécesseurs se servaient d'un cachet pour cet usage.

(2) *Voyage d'Oléarius*, pag. 132. *Histoire universelle*, liv. XXX. — *Stralhemberg*, tom. II, p. 209.

(3) Oléarius raconte lui-même les dangers qu'il a courus en cette qualité, dans son *Voyage*, pag. 128.

L'objet de cette ambassade envoyée par le duc de Holstein, en 1633, était d'obtenir du tzar Mickaïl Fœderowitz la permission, pour les négocians du Holstein, de traverser la Russie en allant faire le commerce des soies dans la Perse. Le passage fut accordé, mais le commerce ne put pas se soutenir.

(4) Oléarius rapporte l'histoire d'un boyard dont la femme imagina, pour se venger des coups dont il l'accablait, de le faire passer pour médecin, sous Boris Godounow. Il serait singulier que cette aventure, en tout semblable à l'anecdote sur laquelle Molière a composé son *Médecin malgré lui*, fût le premier patron de cette comédie. (*Voyage d'Oléarius*, pag. 74.)

ce temps-là comme aujourd'hui, les grands ne payaient leurs médecins qu'en cadeaux (1).

On a vu que, depuis plusieurs siècles, les grands princes russes faisaient venir des architectes de la Grèce, de l'Italie et de l'Allemagne. Mais leur exemple n'en avait pas formé en Russie. Toutes les fois qu'il fallait bâtir une église ou un palais de brique, on avait encore recours à l'étranger. Il en était de même dans tous les arts (2); le génie russe semblait les repousser moins par impuissance d'y réussir, que par une répugnance naturelle à les cultiver.

Le palais du tzar Iwan IV était bâti solidement, mais sans avoir l'élégance qu'on donnait ailleurs à la demeure des rois. Le nécessaire s'y trouvait à peine; des fenêtres étroites y laissaient peu de passage à la lumière; on n'y trouvait guère d'autres meubles utiles que des sièges de bois attachés aux murs; en un mot, c'était plutôt une prison qu'un palais (3). Mais l'or et les diamans étincelaient sur le trône et sur les vêtements du duc (4); il y avait une quantité prodigieuse de vases

(1) *Voyage d'Oléarius*, page 126. *Voyage de Clarke*, chap. VI.

(2) « Le grand-duc a des artisans étrangers, qui ont de bons gages; ses sujets étant incapables d'apprendre un métier où il faille de l'industrie pour réussir, quoique sous la direction d'un maître étranger. Ils ne laissent pas de bien travailler de la main, et d'imiter ce qu'ils voient faire. (*Voyage d'Oléarius*, pag. 127.)

(3) *Anglorum Navigatio ad Moscovitas &c.*

(4) A la réception de l'ambassade du duc de Holstein, « le grand-duc était vêtu d'une tunique d'or enrichie de toutes sortes de

précieux par leur matière (1), et des galeries remplies de robes brodées d'argent, d'or et de perles, qui servaient à parer les boyards, les bourgeois et les marchands, les jours que le tzar recevait des ambassadeurs, et qu'on montre encore avec orgueil au *trésor impérial* de Moscow (2). C'était le luxe et la dépense favorite du souverain (3). Ce goût, passé des Tartares chez les Russes, offrait une opposition choquante avec l'état grossier des arts dans ce pays.

A côté de ces palais vastes, de ces églises à flèches

» perles. Il avait par-dessus son bonnet de martre une couronne d'or, » parsemée de gros diamans, et tenait à sa main droite le sceptre de » même étoffe et richesse.... Le trône avait été fait par un Allemand, » et l'on nous dit que l'on travaillait à un autre auquel on employait » seize cents marcs d'argent et cent vingt onces d'or de ducats pour » le dorer. » (*Voyage d'Oléarius*, pag. 26 et 27.)

Les autres réceptions d'ambassadeurs offraient la même magnificence. (Voyez *Herberstein*, *Ant. Possevin*.)

(1) Il est sans doute inutile de faire observer que ces vases précieux, cette vaisselle magnifique, ces robes brodées d'or et de perles, étaient des produits de l'industrie étrangère. La plupart étaient des présents envoyés par les villes anséatiques. (*Herberstein*, *Ant. Possevin*, *Arsenius*, *Oléarius*, &c.)

(2) *Voyage de sir Ed. Clarke*, London, 1800, in-4.º

(3) Lorsque Jenkinson, ambassadeur d'Élisabeth auprès d'Iwan IV, eut vu « ces belles robes toutes garnies de perles et d'autres pierres précieuses, et si lourdes, qu'un homme pouvait à peine les porter, on » l'invita particulièrement à en faire venir d'Angleterre de semblables » ou même de plus riches, attendu que l'empereur employait volontiers » son argent à l'acquisition de ces objets. » (*Hackluyt's Principal Navigations of the English nation*, vol. I, pag. 319.)

dorées, de ces buffets garnis de vaisselle d'or et d'argent, les paysans, les bourgeois et les marchands, misérablement habillés de toile ou de gros drap, avaient de petites huttes construites avec des troncs d'arbre assemblés les uns sur les autres, revêtus de mousse à l'extérieur (1) : ils ignoraient l'usage du verre ; une pierre transparente, un morceau de parchemin, leur tenaient lieu de vitres. Une seule pièce carrée, au milieu de laquelle on allumait le feu, des bancs sculptés à la hache, attachés tout autour, tenaient lieu de siège, de table et de lit (2). C'est là qu'avec quelques pots de terre et des écuelles de bois pour tous ustensiles de ménage, les paysans étaient entassés pêle-mêle avec leurs femmes, leurs enfans et leurs bestiaux (3) ; et les boyards ne les surpassaient guère par les agrémens de la vie domestique.

Dans cet état sauvage de la population russe, il n'y avait point d'industrie : on ne faisait que de gros draps, des toiles à voile, des instrumens grossiers pour l'agriculture. Le commerce ne pouvait être bien

(1) Hackluyt's *Principal Navigations of the English nation*, vol. I, pag. 319. — Tuberville, *Letter to Spencer*, &c.

(2) *Ibid.*

Where he is wont to heave a beares skinne for his bed,
And must, in stead of pillow, clap his saddle to his head.

« On est étonné d'y trouver une peau d'ours pour matelas, et tout heureux de se servir de sa selle en guise d'oreiller. »

(3) *Voyage d'Olearius*, pag. 98.

florissant (1), et cependant nul peuple n'avait été mieux placé pour en recueillir les bienfaits. Ses relations avec Constantinople datent de la conquête de Kiow. Ensuite son commerce s'ouvrit avec les Génois par la voie de Kaffa et par l'intermédiaire des Tartares de la *horde dorée*, et après la conquête d'Astrakhan, avec les Arméniens et les Indiens (2). Novogorod, qui avait été le marché général du Nord, perdit cet avantage après sa réduction pendant les guerres de Livonie, et sur-tout par l'établissement des *marchands aventuriers* anglais à Arkhangel, à Moscow, à Vologda, à Kholmogor. . . Les principaux articles d'exportation consistaient alors en fourrures, cuirs, mâts, chanvres, cordages, suifs, miel, cire, huile de baleine, goudron, &c. ; les articles d'importation se composaient principalement d'étoffes d'or, de soie ou de coton, de draps fins, de papier, cuivre, plomb, &c. (3). Le commerce s'était fait d'abord par échange ; ensuite les Russes reçurent beaucoup de monnaies d'Allemagne et des lingots. Enfin, ce n'est qu'au XVI.^e siècle qu'on battit régulièrement monnaie dans la monarchie russe (4) . . . Quoique les besoins de

(1) No wonder, though they use such vile and beastly trade;
Sith with the hatchet and the hand their chiefest goods they made.

(1.^o *Letter*, to Ed. Dancie.)

« Il ne faut pas s'étonner que les Russes fassent un commerce si vil et
» si sauvage ; leurs plus belles marchandises sont faites à la hache et par
» des mains grossières. »

(2) Leclerc, *Hist. de la Russie moderne*, tom. I, pag. 224 et 225.

(3) *Herberstein*, p. 40 et 42. — *Anglorum Navigatio*, p. 150, etc.

(4) A Novogorod même, dans cette ville citée par les Russes comme

ses habitans fussent très-bornés, et qu'ils eussent à fournir des denrées nécessaires pour des objets de luxe, il est à remarquer que la balance était en faveur de la compagnie anglaise, et la constance qu'elle mit à poursuivre ce commerce (1) est une preuve des bénéfices qu'elle en retirait.

la preuve de leur ancienne civilisation, on ne se servait encore, au commencement du XV.^e siècle, que de petites monnaies tartares, de fragmens de peaux de martre ou de morceaux de cuir frappés d'une empreinte. On ne commença qu'en 1425 à battre des monnaies d'argent fort grossières. Cela est prouvé par l'histoire numismatique de Russie. *Sub principe Constantino Dimitrievitz, cives Novogrodenses argenteos nummos cudere ceperunt, iisque uti in mercatura: primò enim mercabantur pelliculis ex frontibus martium detractis; ante dictas verò pelliculas, restellis martium mustellarumque, etc.*

(1) Le nombre des bâtimens employés à ce commerce montait, en 1582, à neuf, et il s'accrut par degrés: il n'avait pas cessé, même dans ce temps de désordres, où l'avidité des Anglais trouvait toujours son compte. Le roi Jacques I.^{er} avait un ambassadeur et un consul à la cour de Boris Goudounow. On peut conjecturer qu'ils restèrent en Russie d'après la lettre de protection spéciale qu'Otrepieff leur écrivit en 1605, et que Leclerc et Coxe rapportent. (*Hist. de la Russie ancienne*, tom. II, pag. 87; *Coxe's Travels*.)

Malgré des faveurs tant de fois renouvelées, le commerce anglais avait souvent à se plaindre. La balance due par les Russes n'était pas exactement payée. Par un compte fait en 1581, le trésor du tzar était en arrière, soit pour achat de marchandises, soit pour sommes payées, de 4,273 roubles 25 altines. Il paraît même que cette dette donna lieu d'imposer quelques droits; et, sur la fin du règne d'Iwan IV, la compagnie fut forcée de payer annuellement, et par compensation de droits, une somme de 2,000 liv. sterl. (*W. Tooke's View of the Russian empire*, vol. II, p. 562.) De la mort d'Otrepieff à l'avènement des

Un historien dit que l'ancienne compagnie de marchands russes établie en 1419 s'était rendue digne de la confiance de l'étranger par sa probité (1). Il paraît qu'elle n'a pas conservé long-temps cette réputation; car, d'après tous les voyageurs (2), la fourberie, la mauvaise foi, la friponnerie des marchands russes passa bientôt en proverbe. Il fallait que leur commerce offrît bien des avantages pour que les Anglais y restassent si fortement attachés.

Malheureusement le génie trompeur et la corruption profonde des marchands russes étaient remarquables dans toutes les classes (3).

Romanow, il paraît que dans les troubles le commerce anglais fut suspendu; mais, à la sollicitation de Jean Meric, envoyé de Jacques I.^{er} auprès de Michel, le tzar leur accorda encore le privilège exclusif. (*Purchas's Pilgrims*, vol. III, pag. 738. *Voy. chap. V, Coxé's Travels*, vol. II, pag. 222.)

(1) Leclerc, *Hist. de la Russie moderne*, tom. I, pag. 225.

(2) Nous ne pouvons que les indiquer. — Voyez Guagnini, *Moschovia Descriptio*, pag. 156. — Le baron Herberstein, p. 43 et 46. L'abrégé de son opinion est dans ces mots : *Mercantur fallacissimè et dolosissimè.* — « Il est vrai, dit Oléarius, que les Moscovites ne manquent point d'esprit; mais ils l'emploient si mal, qu'il n'y a pas une de leurs actions qui ait pour but la vertu, et la gloire qui en est inséparable. . . . » Leur industrie et la subtilité de leur esprit paraissent principalement en leur trafic, où il n'y a point de finesse ou de tromperie dont ils ne se servent pour fourber les autres, plutôt que pour se défendre de l'être. . . . ; et d'autant que la tromperie ne s'exerce point sans fausseté, sans menterie et sans défiance, qui en sont inséparables, ils savent merveilleusement bien s'aider de ces belles qualités, aussi bien que de la calomnie. » (*Voyage d'Oléarius*, pag. 145 et 146.)

(3) C'est de là qu'était venu cet ancien proverbe, dont une longue

Si l'on voulait juger de l'état des mœurs russes à cette époque, d'après un ouvrage fait sous les yeux de Catherine II, on serait tenté de regarder les peuples contemporains comme des barbares, des impies, des débauchés, et la Russie comme l'asile de la sagesse, de l'innocence, du bonheur et de la liberté. On y voit les vieillards rendre la justice, ou s'entretenir des affaires publiques; les jeunes gens les écouter avec respect; et la piété, l'ordre, la simplicité, les bonnes mœurs et l'union régner dans les familles (1).

expérience avait confirmé la vérité: « Voulez-vous savoir si un Moscovite est honnête homme? regardez s'il a du poil dans le creux de la main; si vous n'y en trouvez pas, concluez que c'est un fripon. » (*The state of Russia by capt. John Perry, pag. 216. Hist. univ., liv. xxx.*)

« De cette façon d'agir et du peu de fidélité qu'ils ont entre eux, l'on peut juger de ce que les étrangers en peuvent espérer, et jusqu'à quel point on peut s'y fier: ils n'offrent jamais leur amitié, et n'en contractent jamais que pour leur intérêt particulier, et à dessein d'en profiter. La mauvaise nourriture qu'on leur donne en leur jeunesse, en laquelle ils n'apprennent au plus qu'à lire et écrire et quelques petites prières vulgaires, fait qu'ils suivent aveuglément ce qu'on appelle aux bêtes l'instinct; de sorte que, la nature étant en elle-même dépravée et corrompue, leur vie ne peut être qu'un débordement et un dérèglement continuel. C'est pourquoi l'on n'y voit rien que de brutal et des effets de leurs passions et appétits désordonnés, à qui ils laissent la bride sans aucune retenue. » (*Voyage d'Oléarius, pag. 148.*)

(1) Voici cet édifiant tableau, tel qu'il se trouve dans l'*Autidone*, p. 129, 130, 131: « Il n'y eut point de nation jamais qui fût plus gouvernée par les mœurs et les coutumes que la nôtre.... Entrons dans les maisons les plus notables: elles étaient petites, et aucun luxe n'y régnait; toute une famille, très-étroitement logée, y demeurait; les hommes occupaient l'appartement d'entrée, et les femmes le plus

Jamais Lacédémone n'offrit ce touchant spectacle : il nous représente les habitans de la république de

» reculé. Chaque famille assistait régulièrement tous les jours aux
 » matines, à la messe et aux vêpres, très-dévotement; les exercices
 » religieux leur tenaient lieu d'occupations. Il était d'usage qu'à midi,
 » tout homme fait, dans les villes, devait se trouver devant le lieu
 » où l'on rendait la justice. A Moscow c'était à la place du Kreml,
 » nommée *Ivanouskaia-Ploshat*; c'est là qu'ils parlaient de leurs affaires
 » et des affaires publiques. Quand quelque vieillard remarquait qu'un
 » jeune homme de famille avait manqué un ou deux jours de se
 » rendre dans la place publique, il lui en faisait des reproches, et le
 » menaçait d'en prévenir son père: on regardait comme une marque
 » de mauvaise conduite ou de négligence que de ne pas assister à
 » cette assemblée, où l'on pouvait s'instruire, et des affaires publiques, et
 » de l'état de l'Empire, et voir ses connaissances; le reste du temps était
 » employé aux affaires de la famille. Toute cette famille, femme,
 » enfans et domestiques, était toujours en présence du chef de la
 » maison. On juge bien que ce chef, ainsi entouré, et cette famille,
 » toujours en présence du chef, n'étaient point inclinés à entreprendre
 » rien de répréhensible, et que, par conséquent, chacun avait conti-
 » nuellement une grande retenue et attention sur lui-même. L'union
 » régnait dans les familles: on ne connaissait presque point les divorces;
 » les enfans avaient un grand respect pour les pères et mères. Mais ce
 » qui fait voir mieux que tout ce que je pourrais dire les mœurs de
 » ce temps, c'est la clause qu'on insérait dans tous les contrats. Voilà
 » cette clause remarquable en propres termes: *S'il m'arrive que je me*
 » *dédise de ma parole ou que je ne la tiennne, qu'il m'en revienne honte!* »

Certes, si tel avait jamais été l'état des mœurs en Russie, Pierre-le-Grand n'aurait pas mérité le nom de *reformateur*; mais on peut voir ce qu'il en pensait lui-même, *chap. VI, pag. 151*. Sa conduite répond suffisamment aux rêves fantastiques des écrivains de Catherine II et cette princesse elle-même, s'il en était besoin, nous offrirait de quoi les réfuter, dans son *Instruction pour la formation d'un Code de lois*. Voyez *chap. IX*.

Platon, ou les sages de la monarchie crétoise de Fénelon. Il est fâcheux d'opposer à ce tableau patriarcal, composé récemment, les portraits hideux qu'ont laissés tous les écrivains contemporains : qu'il nous soit seulement permis de les affaiblir ; on ne pourrait les supporter dans leurs couleurs originales.

Les Russes étaient en horreur à tous leurs voisins, l'histoire des siècles passés l'a prouvé : mais ce n'était pas seulement par un sentiment de crainte ou de jalousie ; leurs alliés même partageaient, à cet égard, l'opinion de leurs ennemis (1).

Une ignorance stupide, une superstition aveugle, une servilité abjecte, un orgueil barbare, un tempérament lascif et féroce, rassemblaient dans les Russes les vices les plus opposés (2). Après le jeûne le plus

(1) « La Germanie est si éloignée des Moscovites, qu'elle ne peut pas leur être utile. . . . et ils sont si sauvages, si barbares, si insolens, que, même en faisant alliance avec eux, on ne peut les aimer. » (*Joannis Basilidis Vita*, auct. P. Oderborn, pag. 317.)

(2) A people passing rude, to vices vile incline.

« Peuple tout-à-fait sauvage, enclin aux vices honteux. » (*Tuberville*, lettre 1.^{re})

..... The men (are) so full of guile,
The women wanton, temples stuff'd with idols, that defile
The seats that sacred ought to be, the customes are so quaint,
As I would describe the whole, I scarce my penne would faint.
In summe, I never saw a prince that so did raigne,
Nor people so beset with saints, yet all but vile and vaine,
If thou be wise, as wise thou art, and wilt be rul'd by me,
Live still at home, and covet not those barbarous coasts to see,
No good befalls à man that seeks, and findes no better plac :

rigoureux, ils se plongeaient dans tous les excès de l'intempérance ; en sortant de l'église et du tribunal même de la pénitence, ils se livraient à la débauche la plus effrénée (1).

L'ancienne religion des Slaves leur prescrivait de s'enivrer à la fête de *Swiatowide*, dieu du soleil et de la guerre. . . Les Russes semblaient encore la célébrer tous les jours, et ce vice n'admettait aucune exception d'âge, de sexe ou de rang (2) ; il était honoré sur-tout

No civil customes to be learned , where God bestowes no grace.
And truly ill they to deserve to be beloved of God ,
That neither love , nor stand in awe of his assured rod ,
Which , though be long , yet plagued at last the vile and beastly sort
Of sinfull wights , that all in vice do place their chiefest sport.

« Ici les hommes sont si fourbes, les femmes si impudiques, les temples si chargés d'idoles qui souillent des lieux sacrés, les coutumes si sauvages, que ma plume ne trouve point d'expressions pour tout décrire. En somme, je n'ai jamais vu un prince si féroce, un peuple si vil et si vain. Si tu es sage, et que tu veuilles suivre mes conseils, reste dans ta patrie; ne viens point visiter ces côtes barbares, où tu n'as ni bien à espérer, ni mœurs pures à observer, dans un pays à qui le ciel a refusé ses faveurs. Et les méritent-ils, en effet, ceux qui ne savent ni l'aimer, ni craindre son courroux et ce châtimement qui, pour être tardif, n'en atteint pas moins cette vile, sauvage et coupable engeance qui met tout son plaisir dans le vice! » (*Ibid.* III.^e Lettre à Parker.)

(1) *Histoire universelle*, trad. de l'anglais, liv. XXX, pag. 285 et 286, édition in-4.^o

(2) *Rerum Moscoviticarum Comment.* auct. Herberstein, pag. 40. — Guagnini, *Moschovia descriptio*, pag. 156. — Heidenstenius *de Moscovitico bello*, p. 337. — &c.

« Il n'y a personne, de quelque condition ou qualité que ce soit, ecclésiastique et laïc, homme et femme, qui ne se serve d'eau-de-vie,

à la cour d'Iwan, où la sobriété de plusieurs courtisans leur a coûté la vie (1).

De ce vice honteux s'ensuivaient une malpropreté révoltante (2), une dissolution crapuleuse et mille autres excès dont la turpitude souillerait notre plume (3).

Par une réaction continuelle de la corruption sur la tyrannie et de la tyrannie sur la corruption, le Russe, inaccessible aux sentimens qui font le charme de la vie, insensible à l'humiliation, n'ayant aucune idée de l'honneur, n'était gouverné dans toutes les classes que par la crainte du knout (4). Un père pouvait vendre ses

» et à toute heure, avant, pendant et après le repas. — Les femmes ne
» font pas plus de difficulté de s'enivrer que les hommes. » (*Voyage*
d'Ollarius, pag. 90. Voyez les anecdotes qu'il raconte, et que nous
aurions honte de rapporter. *Ibid.*)

Tuberville dit : « Boire est tout leur desir ; la bouteille fait leur
» gloire : le plus sobre des Russes ne passe pas un jour sans avoir besoin
» d'un guide. »

Drinke is their whole desire, the pot is all their pride :

The sobrest head doeth once a day stand needfull of a guide.

(1) *Joannis Basil. Vita*, à P. Oderborn. — *Histoire de Russie*, par Lèvesque, tom. III, pag. 64.

(2) Nous ne pouvons nous résoudre à citer à cet égard des fragmens propres à soulever le cœur des lecteurs les moins délicats. Voyez ce qu'en dit le baron de Mayerberg, *Voyage en Moscovie*; Leyde, pag. 62. — *Ollarius*, pag. 88, 93 et 98.

(3) *Homines in libidinem prosunt, nec feminarum solum amoribus dediti, sed et puerorum.* (Heidestein; *de Moscovitico bello*, pag. 337.)

On nous pardonnera de ne pas donner la traduction de ce passage. Guagnini accuse les Russes des mêmes désordres. (*Moschoviz Descriptio*, pag. 156.)

(4) Guagnini en fait un portrait si hideux, qu'on aurait peine à l'en

enfans jusqu'à quatre fois (1) ; un mari pouvait battre sa femme et la faire expirer sous les coups (2) ; la

croire, si son témoignage n'avait encore d'autres garans. « Cette espèce » d'hommes, dit-il, les Moscovites, sont si barbares et si perfides, qu'il » n'y a rien de sincère chez eux : ils n'ont l'un pour l'autre aucun » attachement franc et naturel... Toujours s'accusant par des calomnies, » se dressant des embûches, s'accablant d'injures, ils cherchent à se » perdre, ou publiquement, ou par des voies indirectes. Il n'est pas rare » chez eux de voir un fils insulter son père, et même le battre ; un » frère dénoncer son frère, sans que rien le retienne, même en pré- » sence du tzar, &c. &c. » (*Moschovia Descriptio*, pag. 197.)

« Ce ne sont pas seulement les serfs et les femmes qui sont battus ; » mais même les nobles, les grands, les princes, sont fréquemment » bâtonnés de la main du tzar, auquel ils rendent à genoux des actions » de grâces pour avoir daigné fustiger son esclave. » (*Ibid.* pag. 183.)

« On ne sait ce que c'est que duel (a) ; mais les knez et les boyards » vident leurs différens sur-le-champ à coups de poing et de pied, » et à beaux coups de fouet, même par rencontre à cheval. » (*Voyage d'Oléarius*, pag. 96.)

« Le naturel pervers des Moscovites, et la bassesse dans laquelle ils sont » nourris, joints à la servitude pour laquelle ils semblent nés, font que » l'on est contraint de les traiter en bêtes plutôt qu'en personnes raison- » nables ; et ils y sont si bien accoutumés, qu'il est comme impossible » de les porter au travail si l'on n'y emploie le fouet et le bâton. » (*Ibid.* tom. I, pag. 1155.)

Ce serait ici le cas de donner la description du supplice qu'on appelle le *knout*, mais on la trouve dans tous les écrivains qui ont parlé de la Russie : on nous pardonnera cette omission. Voy. sur-tout Oléarius ; Perry, pag. 218, 219 ; l'abbé Chappe, Coxe, &c. &c.

(1) Herberstein, *Rerum Moscovit. Comment.* pag. 35.

(2) *Idem* Oléarius, Guagnini, pag. 180, etc. Ces écrivains vont plus

(a) Le duel judiciaire-était en usage dans le code d'Iwan... mais il ne paraît pas qu'en affaire d'honneur, il fût admis en pratique chez les Russes à cette époque : c'était le contraire dans le reste de l'Europe.

nature outragée implorait en vain la protection d'un code fait pour des barbares.....

Chez un pareil peuple, la condition des femmes dut être bien misérable (1) . . . Soumises aux plus rudes traitemens dans leur enfance, elles passaient sous un joug plus dur en prenant un époux sans le voir et sans en avoir été vues (2). Retenues malgré elles dans leur ménage, à moins qu'elles ne sortissent pour aller à l'église et quelquefois à une orgie, elles se fardaient avec des couleurs grossières (3), et s'ajustaient avec des parures bizarres. Leurs maris ne les croyaient honnêtes que quand ils les tenaient renfermées; et, s'il faut en croire des auteurs contemporains, ce n'était

loin que nous : ils prétendent que les dames moscovites étaient fort satisfaites du traitement, et jugeaient de la tendresse de leurs maris par leur cruauté.

(1) *Ibid.*

(2) *Ibid.* *Ratio contrahendi matrimonium*, pag. 34.

(3) *Ibid.* Oléarius, pag. 98. — Tuberville :

Is not the meanest man in all the land but hee,
To buy her painted colours, doth allow his wife a fee,
Wherewith she deckes herself and dyes her tawny skinne:
She pranks and paints her smoaky face, both browe, lippe, cheek and chinne:
Yet, those that honest are, if any such there bee
Within the land, doth use the like.

« Il n'y a pas d'homme si misérable en Russie qui ne fasse à sa femme une petite rente dont elle achète de quoi farder, peindre ou plutôt barbouiller son visage hâlé, son front, ses lèvres, ses sourcils, son menton. » Celles mêmes qui sont honnêtes, s'il y en a de telles dans ce pays, font la même chose. » (*Lett. à Ed. Dancie.*)

pas sans raison (1). Dans la classe inférieure, la corruption était moins dissimulée (2). Mais passons sur ces désordres; ne nous arrêtons pas même à tracer les détails des usages, des coutumes, des vêtements de ce peuple, chez lequel on voyait, par un phénomène particulier, l'ignorance s'allier à la vanité (3), et la rudesse des mœurs à leur extrême dépravation (4). Voilà ce que ce spectacle offre de plus intéressant à l'observateur.

(1) They keep the stow by mere constraint.

« Elles ne gardent la maison que par pure contrainte. »

(Ibid.)

« Il ne faut pas s'étonner du mauvais traitement qu'elles reçoivent de leurs maris, parce qu'elles ont la plupart une méchante langue; elles sont fort sujettes au vin, et ne laissent pas passer l'occasion de faire plaisir à un ami. » (*Voyage d'Oléarius*, pag. 108.)

(2) *Cæterum vel ab externis hominibus, et exiguo quidem pretio; advenere omne vulgus feminarum facile pellicitur.* (Pauli Jovit de legatione Moscovitarum ad Clementem XIII, pag. 129.)

» Au reste, le commun des femmes se livre à bon marché, même aux étrangers. »

« A Kiow, les filles ne restent pas vierges après l'âge de sept ans. On les abandonne facilement aux marchands; ils peuvent en abuser, mais non les enlever. Je tiens cela de personnes dignes de foi. » (*Rev. Mosc. Comm.* auct. B. Herberstein, pag. 77.)

(3) *Mémoires du baron de Stralhemberg*, tom. I.^{er}, pag. 125 et 126.

(4) Il manque une foule de choses à cette esquisse. Nous en demandons pardon au lecteur; elles ne pouvaient entrer dans le plan de cet ouvrage: mais on ne nous accusera point d'avoir chargé le tableau. Dans la crainte de nous laisser emporter à l'indignation que le spectacle des mœurs russes a souvent excitée, nous ne les avons considérées que d'après des écrivains et voyageurs dont le caractère respectable et le témoignage éclairé réunissent tout ce qui peut inspirer la con-

A la même époque, le soleil de la civilisation s'était levé sur l'Occident ; le génie de l'homme reculait partout ses limites ; l'Espagne avait vu la gloire de Charles V ; la Lusitanie retentissait des chants du Camoëns ; Shakespeare avait donné au théâtre anglais ses scènes sublimes ou bizarres ; Harvey avait découvert la circulation du sang ; Kepler avait deviné le mouvement des planètes et la rotation du soleil. L'Italie était riche de

fiance.... Nous aurions pu citer aussi des auteurs plus récents qui se sont indemnisés, aux dépens des anciens Moscovites, des complaisances qu'ils ont eues pour les Russes modernes : on nous aurait trouvés trop modérés. Nous avons particulièrement cité l'opinion du secrétaire de l'ambassade anglaise qui fut si bien accueillie par Iwan IV. Après avoir peint les Russes de manière à se faire passer pour un ingrat, il déclare pourtant qu'il s'est arrêté par la crainte de compromettre sa sûreté et les intérêts du commerce anglais... Le trait nous a paru si national, que nous n'avons pu résister au plaisir de terminer par-là nos citations.

I write not all I know, I touch but heere and there ;
For if I should, my pen would pinch, and eke offend I feare,
Who so shall reade this verse, conjecture of the rest
And thinke, by reason of our trade, that I do thinke the best.
But, if no traffike were, then could I boldly pen
The hardness of the soile, and eke the manners of the men.
They say the lion's paw gives judgment of the beast ;
And so may you deeme of the great, by reading of the least.

« Je n'écris pas tout ce que je sais ; je ne fais qu'effleurer les objets çà et là. Si j'osais, ma plume deviendrait mordante, et je risquerais d'offenser. Ceux qui liront ces vers devineront le reste, et c'est le meilleur parti que j'aie pu prendre par égard pour notre commerce... Si ce n'était cela (si nous n'avions pas de trafic), alors j'aurais peint hardiment l'état sauvage du pays et les mœurs des habitans. On dit que la taille du lion se devine à sa griffe : ainsi vous pouvez juger du grand par ce que je vous dis du petit. » (Tuberville, III.^e lettre à Parker.)

tous ses chefs-d'œuvre ; Michel Ange avait achevé sa basilique superbe ; l'art de la peinture s'était arrêté sous le pinceau de Raphaël, la poésie italienne sous les crayons du Tasse. En France, la fureur des factions religieuses et des guerres civiles n'avait pu étouffer les germes précieux jetés dans cette terre féconde : de toutes parts, ils se pressaient d'éclorre. Depuis long-temps la cour de François I.^{er} avait servi de modèle à celles de l'Europe : les grâces d'une politesse nouvelle remplaçaient les mœurs austères de la chevalerie ; les beaux-arts travaillaient à multiplier les jouissances de l'homme ; l'industrie promettait déjà des prodiges : le Louvre s'élevait ; Corneille était né ; l'académie française allait s'ouvrir ; le siècle de Léon X était fini, et celui de Louis XIV allait commencer.

CHAPITRE V.

*Avènement des Romanow. — Michel. — Alexis. —
Fœdor^{le}. — Régence de Sophie.*

AU milieu des factions et des guerres qui désolaient ^{1613.} la Russie, il était difficile de penser que l'élévation d'un enfant sur le trône des tzars dût mettre un terme à ces calamités. L'histoire est pleine d'événemens qui trompent tous les calculs de la raison et de l'expérience.

La famille des *Romanow* n'était pas Russe d'origine (1); elle était venue de Prusse, vers le milieu du XIV.^e siècle: mais elle s'était illustrée par ses services et par ses alliances avec la maison de Rurick. Le père du nouveau tzar, Fœdor-Romanow, plus connu sous le nom du *Patriarche Philaret*, fameux lui-même par ses exploits, avant que la jalousie de Boris-Godounow le jetât dans un cloître, devenu métropolitain de Rostow sous Otrepieff, avait été envoyé pour offrir la couronne moscovite au fils de Sigismond. Il était retenu en Pologne ou comme captif ou comme garant de la foi de ses compatriotes, lorsqu'il apprit l'élévation

(1) Voyez, pour la généalogie des *Romanow*, l'*Histoire de la Russie ancienne* de Leclerc, tom. III, pag. 410; l'*Antidou*, pag. 73; *Coxe's Travels*, vol. I, pag. 276.

de son fils : il l'avait provoquée. Dans le temps même qu'il venait porter le vœu des boyards à Uladislas, il faisait répandre que cette nomination d'un prince polonais était l'ouvrage d'une faction (1); et tandis que Sigismond balançait pour envoyer son fils à Moscow, les boyards, parjures à leur serment, y plaçaient Michel [Mickail] sur le trône.

Il se fit, dans cette circonstance, un changement tout-à-fait opposé au goût de la nation, mais dont on a revu depuis un exemple. Les boyards avaient imaginé de prescrire les conditions auxquelles le nouveau tzar devait accepter la couronne (2). Michel n'hésita pas à les jurer; mais il n'en fut pas moins absolu. Son père, sorti de sa captivité et nommé patriarche de Moscow, gouverna l'empire avec lui. C'est sur ce titre que les patriarches qui le suivirent fondèrent la prétention de dominer au conseil et de partager le gouvernement (3).

(1) *Mémoires de Stralhemberg*, tom. I, pag. 72.

(2) Ces conditions, qu'on voulait d'abord établir sur le modèle des lois de Pologne, étaient, 1.° que le tzar conserverait et protégerait la religion; 2.° qu'il pardonnerait et oublierait tout ce qui était arrivé à son père; 3.° qu'il ne ferait aucune nouvelle loi, et qu'il ne changerait pas les anciennes; 4.° que, dans les affaires importantes, il ne ferait ni la guerre ni la paix avec ses voisins, de son chef. « Malgré ses promesses, dit Stralhemberg, il ne paraît pas que Michel fût, dans la suite, moins absolu que ses prédécesseurs, et lors même qu'il se conduisit par les conseils de son père, qui avait fait dicter ces conditions. » (*Ibid.*)

(3) *Mémoires de Stralhemberg*, tom. II, pag. 100 - 106.

Cependant l'élection de Michel n'avait pas terminé la guerre : les rois de Pologne et de Suède persistaient toujours à soutenir leurs droits. S'ils n'eussent été divisés par des prétentions particulières sur leurs propres états, on ne peut calculer quel eût été le sort de la Russie : mais leurs dissensions ont fait sa fortune. Après plusieurs années d'une guerre conduite sans art et sans accord, la paix de Stolboff avec la Suède, une trêve de quatorze ans avec la Pologne, fixèrent les limites des trois états. Nous en avons parlé (1); mais nous avons omis de faire remarquer que la paix de Stolboff fut conclue sous la médiation d'un ambassadeur anglais, qui fit encore payer son entremise par un privilège exclusif en faveur du commerce anglais dans les états moscovites (2).

Après la conclusion de ces traités, on ne trouve plus rien de remarquable dans le règne de Michel. La Suède et la Pologne avaient oublié leurs prétentions et leur ressentiment, et la Russie respira sous un gouvernement dont elle n'avait jamais éprouvé la douceur. Michel fit alliance avec Amurat IV : il voulait entretenir des relations avec les puissances européennes ; mais il ne fut pour rien dans la grande querelle qui les agitaient alors (3). L'Europe allait recevoir

(1) Chap. IV, pag. 81.

(2) *Coxe's Travels*, vol. II, pag. 223 - 225. Le médiateur anglais était Jean Meric, envoyé de Jacques I.^{er}

(3) Guerre de trente ans.

une nouvelle constitution politique (1). La Russie ne devait point être appelée à ce congrès général; elle était alors tout-à-fait étrangère au système européen.

1645. A la mort de Michel, *Alexei-Mikhaïlovitch*, ou, pour traduire son nom dans notre langue, *Alexis, fils de Michel*, lui succéda sans trouble, sans opposition, soit que les boyards l'eussent encore élu, soit plutôt qu'ils aient reconnu son droit héréditaire. Alexis, long-temps dominé par un favori ignorant et pervers (2), ne fit d'abord soupçonner ni ses vues ni son caractère. La mort du roi de Pologne, Uladislas, les développa.

Entre les candidats qui briguaient cette couronne, Alexis se montra à la tête d'une armée de cent cinquante mille hommes. Le cortège parut trop pompeux aux Polonais. Il offrait de joindre la Pologne à la Russie, comme autrefois Jagellon avait réuni la Lithuanie à la Pologne. Plus l'offre était magnifique, moins elle devait être acceptée (3). Ce royaume, qui naguère était sur le point de donner un tzar à Moscow, n'aurait plus été qu'une province russe. Aussi les nobles polonais, sans égard aux promesses, sans crainte des menaces d'Alexis, élurent Casimir V. Le ressentiment de cette préférence a rempli ce règne de troubles et de

(1) Paix de Westphalie.

(2) *Alerosow*, beau frère du tzar. L'*Antidote* dit qu'il ne savait ni lire ni écrire.

(3) Voltaire, *Histoire de Pierre-le-Grand*, pag. 81.

calamités.

calamités.... La défection des Cosaques de l'Ukraine en fut le premier résultat.

Disons quelques mots sur leur origine. On a vu plusieurs tribus tartares se disputer et occuper successivement ce vaste territoire compris entre la mer Caspienne et le Pont-Euxin, le Dnieper et le Volga. Dans les démêlés sanglans qu'elles eurent à soutenir soit entre elles, soit avec les Turcs, les Polonais ou les Russes, elles se renforcèrent peu à peu de tous les transfuges étrangers qui vinrent adopter leurs manières et leurs habitudes militaires; mais, à mesure que la confusion amenée par l'invasion de *Baati-khan* se dissipa, et que les monarchies russe et polonaise se fortifièrent, l'existence de ces hordes vagabondes devint moins redoutable à leurs voisins. Alors les Cosaques du Don, qui se trouvaient entre Astrakhan et Moscow, durent naturellement passer dans le système et sous la protection de la Russie, comme ceux qui se trouvèrent plus près du Dnieper devinrent insensiblement les vassaux naturels de la Lithuanie ou de la Pologne (1). Dès-lors, cette branche de Cosaques

(1) Des écrivains, qui ne veulent voir que des Russes dans l'immense empire de Russie, prétendent que les Cosaques sont d'origine russe....; ils tirent leurs principales raisons de l'identité de la religion, et de quelques mots analogues des deux langues. Nous avons déjà dit (voyez page 9, note 1.^{re}) que les *Khosars* pouvaient bien être la souche des Cosaques d'aujourd'hui. Ce nom peut être dérivé de *khosa*, chèvre, pour marquer leur vélocité, ou de l'espèce de lance dont ils se servent encore aujourd'hui..... D'ailleurs Constantin Porphyrogénète fait

forma une espèce de république militaire, toujours en état de guerre avec les Tartares et les Turcs; et les rois de Pologne, dont ils défendaient les frontières, bien loin de vouloir leur destruction, travaillèrent à consolider leur existence : ainsi Sigismond leur avait cédé à perpétuité le pays situé au-dessus des cataractes du Dnieper. Etienne Battori avait achevé leur organisation militaire; et ce n'est vraiment qu'à cette époque, qu'on put les considérer comme vassaux de la Pologne, sous le nom de *Cosaques de l'Ukraine*.

Du sein de ce peuple guerrier, nomade et pasteur, sortit la branche des *Zaporogues* ou *Zaporoïski*, ainsi nommée parce qu'elle alla s'établir au-delà des

mention, dans son ouvrage de *Administration Imperii*, d'un pays nommé *Kasachia*, situé entre la mer Caspienne et le Pont-Euxin. Enfin les annales russes elles-mêmes rapportent que, vers 1021, le fils de Wladimir-le-Grand eut à combattre un peuple nommé *Kosaqui* vers les mêmes contrées... Voilà qui est encore plus décisif que nos conjectures sur les Khosars.... Quant à leur religion, il paraît qu'ils l'ont reçue des Grecs comme les Russes. Quant à la similitude des deux langues, c'est un effet naturel de leurs communications fréquentes..... A cette analogie près, leurs traits, leurs mœurs, leurs habitudes, annoncent une race plus tartare que russe; c'est ce qui paraît incontestable, même d'après les discussions savantes de ceux qui soutiennent le contraire. (Voyez Herberstein; Muller, *Stat. de l'emp. Russe*; Stralhemberg; *Mém.* tom. II, pag. 3 et 4; Storch, tom. I, pag. 55 et 62; Leclerc, tom. II, p. 377; Lévesque, tom. III, p. 408, et le *Précis de la géographie universelle*, par M. Malte-Brun, tom. I, pag. 476, &c.)

cataractes (1); colonie errante de guerriers qui ne souffraient pas de femmes avec eux, qui vivaient du butin qu'ils faisaient sur les Turcs, les Tartares, et même sur leurs compatriotes; association de naturels et de transfuges de tous les pays, dont la constitution est un mélange singulier de police et d'anarchie, de sagesse et de brigandage (2) : c'était comme la garde avancée des Cosaques de l'Ukraine.

Tant que les Tartares et les Turcs menacèrent la liberté de l'Europe, l'institution militaire des Cosaques fut utile et politique; ils étaient sur le Borysthène ce qu'avaient été les chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem dans l'île de Rhodes : mais lorsque la Porte ottomane eut pris rang parmi les puissances européennes, quand on fut engagé par des alliances régulières avec elle, il fallut faire cesser les hostilités des Cosaques; leurs courses n'étaient plus que des brigandages. Les rois de Pologne voulurent donc les réprimer. Les troubles de la Russie occupèrent encore quelque temps leur avidité vagabonde : mais, quand il fallut être en paix avec tous les voisins, alors leur

(1) SA ou ZA signifie, en langue slavonne, *au-delà*; POROG, *écueil* ou *cataracte*.

(2) On peut consulter, pour connaître cette constitution, Storch, *Tabl. de l'emp. de Russie*, tom. I; Leclerc, *Hist. de la Russie ancienne*, tom. II, pag. 427; et sur-tout l'ukase rendu par Catherine II en 1775 pour la destruction des *Zaporôïski*, ou bien encore l'*Histoire de Rulhières*, tom. III, pag. 78 et 80. Les débris de cette singulière association ont été transportés dans le Kuban.

race turbulente se trouva mal de la domination de la Pologne; elle essaya de la protection des Turcs, qu'elle trouva encore trop pacifiques, et se tourna enfin du côté de la Russie (1).

Il est vrai que les Cosaques eurent à se plaindre de quelques vexations particulières, où la justice des rois de Pologne lutta en vain contre l'avidité des seigneurs polonais, et de quelques tentatives imprudentes faites pour réunir à l'église romaine ceux d'entre eux qui suivaient le rit grec; mais leur défection fut bien moins l'effet de ces fautes politiques, que de l'artifice et des pratiques d'une cour dont les desseins étaient mieux assortis au génie particulier des Cosaques. •

Ainsi fut amenée cette résolution fameuse prise à Pereïaslaw le 6 janvier 1654, de nommer Alexis protecteur des Cosaques. Bientôt Kiow et toutes les villes sur la rive orientale du Dnieper suivirent cet exemple; et le tzar, étant en pleine paix avec la Pologne, accepta solennellement l'hommage de ces sujets rebelles, par une capitulation qui sert encore aujourd'hui de base à la souveraineté de ses successeurs (2).

(1) Muller, *Statistique de l'empire de Russie*, tom. I.

(2) Mably dit : « C'était un avantage bien médiocre pour un État » que de tenir les Cosaques sous sa protection. » Cela peut être vrai, de nos jours, au degré de perfection où les progrès des sciences, la discipline et le génie de quelques grands capitaines, ont porté l'art militaire; mais, dans un siècle et dans un pays ignorant, contre la bravoure impétueuse et mal réglée des Turcs et des Polonais, la

Pour consommer cette violation du droit des gens, pour se donner le droit de soutenir la défection des Cosaques, Alexis crut qu'il était nécessaire de déclarer la guerre à la Pologne. Il ne trouva point de griefs plus graves à faire valoir, que des phrases offensantes relevées dans des ouvrages obscurs imprimés en Pologne, et l'omission de quelques-uns de ses titres dans des lettres ministérielles. On lui offrit, en vain, des réparations dont il était décidé à ne pas se contenter. Il demandait les villes de Smolensk et de Kiow, et la sanction de la défection des Cosaques. C'était payer bien cher l'audace d'un écrivain et la négligence d'un secrétaire. Mais enfin, après une guerre malheureuse, Casimir, attaqué d'un autre côté par la Suède, inquiété au dedans par les mécontents, fut contraint de céder aux prétentions d'Alexis (1) : il avait déjà rendu la Livonie à la Suède (2); c'est alors que, persécuté par ses

réunion des Cosaques était une conquête dont la Russie devait tirer les plus grands avantages, &c.....

(1) La trêve de 1661, confirmée par le traité de 1686, reconnut la souveraineté du tzar sur les Cosaques de la rive gauche du Dnieper; mais il ne devait pas prendre sous sa protection ceux de la rive droite, ni entretenir ou favoriser avec ceux-ci de relation, d'association ou de ligue..... D'ailleurs cette trêve, conclue pour vingt-un ans, lui laissa toutes ses conquêtes, Smolensk, Bielgorod, Kiow, etc.

Les *Mémoires de Stralhemberg* disent que cette trêve fut conclue par les boyards plutôt qu'Alexis ne l'eût souhaité; ce qui donnerait à penser que l'autorité du tzar était alors limitée. (*Mémoires*, tom. I, p. 94.)

(2) Traité d'Oliva, 23 mai 1660.

sujets, mais digne d'un meilleur sort, abdiquant une couronne dont il venait de flétrir l'éclat, il vint ensevelir à Paris, dans un cloître, le chagrin d'avoir vu commencer la décadence de la Pologne (1).

Alexis avait profité de l'agression des Suédois sur la Pologne; mais il n'en voyait pas avec moins de dépit leurs prétentions et leurs dernières acquisitions. Il leur déclara la guerre; il porta ses armes dans l'Ingrie, dans la Karélie et dans la Livonie; il prit *Nienchantz*, *Derpt* et *Narva*. Il fut contraint d'abandonner ses conquêtes; mais il sembla paraître dans ces contrées comme le précurseur de celui qui devait y fixer le siège de l'empire.

(1) Il n'est pas de notre sujet d'expliquer comment les divisions de la Pologne et de la Suède favorisèrent les prétentions des tzars. La Suède avait acquis un ascendant décidé dans le Nord depuis la paix de Westphalie. Cette influence, due à son alliance avec la France autant qu'aux victoires de Gustave-Adolphe, avait dicté le traité d'Oliva. La Pologne était alors fort humiliée..... Mais la Moscovie voulait les abaisser toutes deux. (Mably, *Droit public de l'Europe*, Œuvres complètes, tom. V, pag. 348.)

L'abaissement si subit de la Pologne est une preuve déplorable des vices de son gouvernement. « A cette époque, dit un écrivain » moderne, on eut des craintes que la Pologne n'éprouvât, dès-lors, » le partage qu'elle a subi un siècle après. Louis XIV chargea le » chevalier de Terlon, son ambassadeur en Suède, de concerter, » avec la régence, le moyen d'empêcher que, le roi de Pologne » venant à mourir, l'Empereur ne se fit nommer en sa place, ou » ne partageât ce royaume avec l'Électeur de Brandebourg et le Moscovite. » (*Histoire de la diplomatie française*, tom. III, pag. 316-318, 1.^{re} édit.)

C'est au milieu de mille obstacles qu'il jetait les fondemens de la grandeur de son fils. Son trésor était épuisé : il avait eu recours à des altérations de monnaies (1). Ses peuples s'étaient révoltés; un chef des Cosaques du Don, *Stenko-Razin*, s'était emparé d'As-trakhan et avait mis la capitale en danger; l'ambitieux Nicon, patriarche de Moscow, prétendait s'asseoir sur le trône à côté du tzar; il voulait décider de la paix et de la guerre (2). La fortune d'Alexis triompha de tous les périls : il vainquit les rebelles, il fit déposer le patriarche, il affermit l'autorité des tzars, il étendit les bornes de l'empire; il fit un recueil de lois appelé *l'Oulagenié* (3), lois toujours barbares, dont on retrouve pourtant encore aujourd'hui des traces dans la législation russe; il introduisit l'usage des armoiries dans les familles nobles; il mit une discipline plus régulière dans l'armée; il prit à son service des ouvriers étrangers, qui construisirent quelques petits bâtimens sur la mer Caspienne. Plus éclairé que ses prédécesseurs, il annulla le privilège exclusif du commerce anglais, et l'assujettit, malgré les instances de Cromwell et de

(1) Il voulait donner à des monnaies de cuivre la valeur des monnaies d'argent, &c.

(2) *Mémoires de Stralhemberg*, tom. II, pag. 100 et 106.

(3) C'était le code d'Iwan IV avec quelques améliorations. On y retrouvait encore les mesures taxées, les nobles *soumis* au knout, &c. et mille autres vestiges de l'ancienne barbarie. (*Histoire de la Russie ancienne*, tom. III, pag. 83 et 97.)

Charles II, aux mêmes droits que celui des autres étrangers (1). Il voulait civiliser les mœurs de son peuple, ouvrir des relations avec les puissances du midi de l'Europe, joindre la mer Caspienne au Pont-Euxin. La mort ne lui laissa pas le temps d'achever tous ses projets (2) : mais il avait rassemblé les matériaux d'un grand édifice ; il laissa à son fils la gloire de l'élever.

Ce réformateur de l'empire, ce Pierre I.^{er}, si célèbre dans l'histoire russe, était pourtant encore loin du trône qu'il devait honorer : il n'était que le plus jeune des enfans d'Alexis.

1676. Fœdor, l'aîné des trois frères, marqua aussi son règne par des améliorations salutaires. Comme ses aïeux, il sentait qu'il ne pouvait policer son empire sans le secours des étrangers ; il les y attirait à tout prix ; il les plaçait dans le conseil et dans les armées. La jalousie orgueilleuse des nobles russes ne les supportait qu'avec peine... Des boyards superbes, entêtés de l'ancienneté d'une origine barbare, ne pouvaient même se résoudre à servir sous des capitaines de leur nation, moins nobles, mais plus instruits qu'eux. Plus d'une fois leur fierté opiniâtre avait donné lieu à des scènes séditieuses (3). Fœdor se fit apporter leurs titres

(1) Coxe's *Travels into Russia*, vol. II, pag. 223 et 225.

(2) Il mourut en 1676, âgé de quarante-neuf ans.

(3) *Histoire de Russie*, par Lévêque, tom. III, pag. 496 et 497 ; *Histoire universelle*, trad. de l'anglais, liv. XXX, pag. 270 ; *Mém. de Stral-
hemberg*, tom. II, pag. 132 ; *Mém. de Maustein*, &c. &c. &c.

et les brûla ; mais il ne put détruire leurs prétentions. Il fut plus heureux dans ses entreprises contre les Cosaques *Zaporogues*. D'ailleurs, il fit contre la Turquie une guerre qui n'eut point de résultats importants ; il conçut le projet d'une alliance offensive et défensive avec l'empereur d'Allemagne, qui la rejeta. Peut-être qu'avec une complexion moins faible, il eût laissé un nom plus célèbre. Quelques écrivains ont dit qu'il était incapable de conduire les affaires ; que tout ce qu'il fit de bien dans son règne était l'ouvrage de sa sœur et de son premier ministre Golitzin (1). Une preuve qu'il ne se conduisit pas toujours par leurs conseils, c'est que, voyant la santé faible et l'imbécillité d'esprit de son frère cadet Iwan, il appela, pour lui succéder, le plus jeune, Pierre, qui n'avait que dix ans, mais qui, dans un âge si tendre, annonçait déjà ce grand caractère dont son règne entier porta l'empreinte.

Sophie, sa sœur, cette princesse qui montra la première l'ascendant qu'une femme peut prendre sur les Russes, s'était flattée de régner sous le nom du faible Iwan. Elle vit à regret son exclusion, mais elle espéra le rétablir. D'ailleurs, Pierre était né du second mariage d'Alexis avec Nathalie Nariskin : Sophie redoutait l'influence de cette noble et nombreuse famille. Enfin elle se voyait tout près du trône, en cas qu'elle survécût à ses frères (2) : elle osa donc

(1) *Coxe's Travels*, vol. I, pag. 72. et 73.

(2) *L'Antidote*, pag. 133 et 134.

désapprouver le choix de Fœdor. Au lieu de se jeter dans un cloître, comme faisaient jadis les filles des tzars à la mort de leurs pères, elle s'était fait un parti parmi les boyards ; elle répandit la corruption dans les *Streltsis*. Bientôt on entend dire que les *Nariskin* ont fait périr le prince Iwan ; la calomnie se propage ; les murmures s'élèvent ; la sédition éclate ; les soldats s'arment ; le désordre ; le peuple se soulève ; Moscow est au pillage ; le sang ruisselle jusque dans le palais des tzars : le Kremlin est le théâtre de scènes atroces, telles que n'en ont jamais donné ni les gardes prétorienne, à Rome, ni les janissaires, à Constantinople (1). Épargnons à nos lecteurs ces détails affreux, capables, suivant l'expression d'un écrivain (2), « de faire frémir un auditoire de bourreaux. »

Cette révolte aboutit à faire nommer conjointement Iwan et Pierre tzars, sous la régence de leur sœur aînée, qui, débarrassée des *Nariskin*, sans opposition et sans contrainte, entre un tzar imbécille et un tzar enfant, prit les rênes de l'État, fit battre les monnaies à son effigie, rendit les ukases en son nom, présida au conseil, et se laissa gouverner elle-même par Wassili Golitzin, son amant (3)..... C'est le premier essai du *favoritisme* sur les Russes. Il fut heureux. Un chef de

(1) Voltaire, pag. 85 et 87. *The state of Russia*, by capt. John Perry, pag. 143 et 144.

(2) Leclerc, *Hist. de la Russie ancienne*.

(3) *Mémoires de Stralhemberg*, tom. I, pag. 116.

Streltsis voulut remplacer Golitzin, il fut renversé lui-même : la rébellion vint expirer aux pieds de Sophie. Golitzin ne s'illustra point par sa conduite militaire ; l'invasion qu'il fit dans la Crimée n'eut d'autres résultats que la perte d'une armée russe : mais son adresse politique ménagea le traité de 1686, continuation de la trêve de 1661, qui fut le premier anneau de la chaîne des malheurs de la Pologne (1). L'empereur Rodolphe travailla à en accélérer la conclusion, dans la vue de faire opérer par les Russes une diversion contre les Turcs et les Tartares de Crimée ; mais ni la cour de Vienne, ni la république de Venise, ne tirèrent avantage de l'alliance moscovite. La Russie s'étendit jusqu'au Dnieper, et jeta, dans son traité avec la Pologne,

(1) Voici les principaux articles de ce traité, qu'on trouve dans le recueil de M. Koch, *tom. I, pag. 198 et 229.* — Les duchés de Smolensk, de Sévérie, de Tzernichew, et la ville de Kiow, avec le territoire qui s'étend à un mille de ses murs, resteront en la possession du tsar. Le Borysthène [Dnieper], depuis Kiow jusqu'au pays des Tartares, servira de bornes aux deux puissances. — Art. 3. Dans les lieux cédés par la Russie à la Pologne, et par la Pologne à la Russie, il y aura liberté de conscience, mais sans exercice public pour la religion qui ne sera pas celle du prince; on en excepte pourtant les faubourgs de Kiow et de Smolensk, où les catholiques romains peuvent avoir des églises, &c.

« La noblesse polonoise, dit Rulhières, rejeta d'abord ce traité » honteux, et voulut examiner cette affaire avec sévérité : la diète qui » suivit, ayant été rompue, une année se perdit; et quand, l'année sui- » vante, une autre diète voulut en prendre connaissance, la mort avait » enlevé les deux négociateurs aux informations qu'ils devaient subir. » (*Histoire de l'anarchie de Pologne, tom. I, pag. 66.*)

les premiers germes de cette querelle des *Dissidens*, qui fut pour elle un prétexte constant d'entrer dans les affaires intérieures de ce royaume.

L'artificieux Golitzin n'eut pas autant à se féliciter des tentatives qu'il fit, à cette époque, du côté de la France. Il voulut y envoyer une ambassade solennelle. 1687. C'était l'époque où des conquêtes importantes, des établissemens utiles, des monumens superbes, des chefs-d'œuvre dans tous les arts, et une civilisation perfectionnée, élevaient au plus haut degré la gloire de la nation et du monarque. L'académie des inscriptions célébra par une médaille l'arrivée de cette ambassade, comme si elle fût venue des Indes. Mais la barbarie moscovite donna lieu à des scènes auxquelles la France n'était pas accoutumée (1). L'ambassadeur Dolgorouki essuya de violens dégoûts, et Louis XIV ne voulut plus entendre parler des Russes (2).

(1) Voltaire, *Histoire de Pierre-le-Grand*, pag. 93 ; *Histoire de la diplomatie française*, 1.^{re} édit., tom. IV, pag. 383.

(2) Un ministre anglais, fameux par la sagacité de sa politique et la longue durée de son administration, *Robert Walpole*, a beaucoup loué le refus constant que fit Louis XIV d'entrer en alliance avec la Russie, même sous le règne de Pierre-le-Grand. « On peut, dit-il, et l'on doit » mettre au rang des traits de la politique la plus éclairée, cette conduite de Louis XIV ; il savait que faire des alliances avec une puissance » jusqu'alors inconnue, ou plutôt méprisable, c'était l'éclairer sur l'importance de son existence. Qu'est-ce en effet, entre les souverains, » que s'allier ? C'est se communiquer le besoin réciproque qu'on a les » uns des autres. C'était donc, en faisant alliance avec Pierre-le-Grand, lui dire qu'il ignorait l'influence que pourrait avoir son

Pendant que Sophie s'enivrait sans inquiétude des douceurs de la puissance souveraine, Pierre, abandonné aux séductions d'une petite cour composée d'étrangers, prenait avec eux, jusqu'au milieu des débauches, une idée des arts inconnus à la Russie. Des exercices militaires, à la manière des Européens, faisaient partie de leurs divertissemens. Le fort de Genève était l'ame de ces plaisirs. Le génie de Pierre, insatiable de connaissances, écoutait avec avidité les leçons de cet étranger. Les boyards ignorans de la cour de Sophie ne se doutaient pas de l'effet que ces jeux d'enfans allaient bientôt produire. Là se formaient en silence les noyaux de ces régimens de Préobragenskoï et de Semenofskoï, qui se montrèrent depuis, dans tant d'occasions, les dispensateurs de la couronne et les maîtres de la vie des monarques russes.

A mesure que Pierre avançait en âge, il pouvait moins contraindre le dépit de voir le gouvernement entre les mains de Sophie. Bientôt le ressentiment de l'orgueil blessé s'exprima par des reproches ; des

» existence sur les intérêts respectifs des états de l'Europe ; c'était ou-
 » vrir une vaste carrière à son ambition, et lui décrire le chemin par
 » lequel il pouvait venir faire pencher la balance. Ce trait de poli-
 » tique, sans doute peu connu et senti par les Français, puisqu'ils n'en
 » parlent point, fera toujours honneur à la mémoire de Louis XIV ;
 » la postérité louera en lui cette sage et éclairée prévoyance qui pé-
 » nétrait jusque dans l'obscurité de l'avenir. » (*Histoire du ministère de*
Walpole, — fragmens rapportés par Leclerc, *Hist. de la Russie ancienne*,
 tom. III, pag. 600.)

éclats scandaleux annoncèrent les scènes funestes qui devaient suivre ; enfin , une conspiration réelle ou supposée dénoua ce drame , et mit fin à la régence. Pierre , menacé par une troupe de Streltsis , se réfugia au couvent de la Trinité , asile ordinaire des tzars , dans les révoltes : de là il sut intéresser le peuple en sa faveur , armer le reste des Streltsis pour sa cause. Sophie fut aisément jugée coupable ou complice d'une conspiration qui devait la faire régner (1) : elle fut renfermée dans un couvent. Son amant Golitzin , exilé à Kargapol , tomba du faite des grandeurs dans les horreurs de la misère , et les coupables subalternes furent punis avec une sévérité « à laquelle , dit Voltaire , ce » pays était alors aussi accoutumé qu'aux attentats ». C'est de ce moment qu'il faut dater le règne de

(1) Cette princesse a été jugée fort sévèrement par les historiens russes. « On ne peut pas s'en étonner , dit l'*Antidote* ; elle a eu contre » elle tous les partisans de Pierre-le-Grand. Cependant , en considérant » les circonstances dans lesquelles Elle s'est trouvée , on ne peut lui » refuser beaucoup d'habileté. » (Pag. 134.)

Coxe discute fort au long les torts et les qualités de Sophie , et penche à la croire exempte des crimes dont les historiens russes ont chargé sa mémoire (vol. I , pag. 375). Leclerc dit qu'elle unissait les talens de l'esprit aux vices du cœur. De toutes ces opinions contradictoires , on pourrait tirer un portrait où Sophie ne serait pas de beaucoup inférieure aux souverains dont la Russie s'honore le plus. . . . Sophie aimait les arts , elle savait plusieurs langues ; elle fit traduire *le Médecin malgré lui* de Molière. . . . On le représenta dans sa cour , et elle y joua un rôle. . . . Peut-être serait-elle aussi fameuse que Catherine II , si elle eût eu un frère tel que Pierre III.

Pierre I.^{er} Il est vrai qu'Iwan vécut encore jusqu'en 1696 ; mais il n'avait jamais eu que le titre de tzar. La faiblesse de son esprit , l'affection qu'il portait à son frère , excluait dans lui toute idée d'ambition. Après la révolution de 1689 , on vit encore son nom sur les actes publics ; ce n'est qu'à cette vaine formalité qu'on put croire que Pierre ne régnait pas seul.

CHAPITRE VI.

Pierre-le-Grand.

1689. **LORSQUE** Pierre I.^{er} eut enfin saisi les rênes du gouvernement, la Russie était encore, malgré les efforts tentés par ses prédécesseurs, à peu près dans l'état où nous l'avons considérée au commencement du XVII.^e siècle. La cour n'offrait qu'un mélange de luxe et de barbarie (1). Le revenu du monarque n'allait pas à cinq millions de roubles ; l'armée permanente n'était encore composée que de ces Streltsis, espèce de milice bourgeoise, plus dangereuse dans la paix qu'utile pendant la

(1) Il s'y était introduit depuis deux siècles un usage plus digne des souverains de l'Asie que de princes qui aspiraient à prendre rang entre ceux de l'Europe. « Pour marier un tzar, on faisait venir » à la cour les plus belles filles des provinces : la grande maîtresse » de la cour les recevait chez elle, les logeait séparément, et les » faisait venir toutes ensemble. Le czar les voyait sous un nom emprunté ou sans déguisement. Le jour du mariage était fixé, sans » que le choix fût encore connu, et, le jour marqué, on présentait un » habit de noces à celle sur qui le choix était tombé : on distribuait » d'autres habits aux prétendantes qui s'en retournaient chez elles. » Il y eut quatre exemples de pareils mariages. » (*Hist. de la Russie sous Pierre-le-Grand*, ed. de Kell, 1795, pag. 77.)

Comme nous aurons quelquefois occasion de citer cette Histoire, il n'est pas inutile de faire observer à nos lecteurs qu'elle fut composée à la demande de l'impératrice Élisabeth et sur des mémoires qu'elle prenait la peine de relire elle-même, avant de les faire parvenir à Voltaire par le chambellan comte de Schowalow. Mais, ces mémoires arrivant fort lentement, l'impatient Voltaire avait déjà fini son ouvrage lorsqu'il reçut de nouveaux matériaux du prince Golitzin, alors

guerre.

guerre. Des ouvriers étrangers avaient construit quelques petits bâtimens, qui n'étaient, sur la mer Caspienne, que comme des curiosités superflues dont les peuples n'avaient aucune idée. La langue russe n'avait point de mot pour exprimer une flotte. L'administration de la justice était toujours livrée à des magistrats corrompus, dont l'ignorance n'était comparable qu'à celle du clergé..... L'autorité du tzar était sans cesse humiliée par l'orgueil du patriarcat (1). Les mœurs publiques s'étaient encore détériorées dans les séditions (2), et par les communications plus fréquentes avec les étrangers. Il s'était élevé des palais d'une magnificence bizarre ; mais

ministre russe à Paris. Voltaire lui renvoya pour toute réponse le volume qu'il venait de faire imprimer.... Le savant Busching se plaint aussi (*Magasin histor.* n.º 16, pag. 32) de la négligence de l'historien de Pierre-le-Grand. On doit juger par-là que cette Histoire, qui contient d'ailleurs tant de choses curieuses, ne peut être ni complète ni impartiale. « Aussi, dit le judicieux Coxe, c'est la moins intéressante » et la plus inexacte des compositions historiques de ce célèbre écrivain ; et M. de Voltaire, passant lui-même condamnation sur ses défauts, disait : Je ferai graver sur ma tombe : *Cy-gît qui a voulu écrire l'histoire de Pierre-le-Grand.* » (*Coxe's Travels*, vol. II, p. 181.)

(1) A la procession du dimanche des Rameaux, le patriarche allait, monté sur un âne que le tzar conduisait à pied par la bride, depuis Moscow jusqu'au couvent de Jérusalem, éloigné de plusieurs wersts. Arrivé là, le monarque recevait des mains du patriarche une bourse de mille roubles pour le payer de la peine qu'il avait prise. (*Memoirs of Peter Henry Bruce* (officier anglais au service de Pierre-le-Grand), Dublin, 1783, pag. 127.)

(2) *L'Antidote*, 1770, pag. 132.

des cabanes hideuses, qui semblaient plutôt être des tanières que des habitations humaines, remplissaient encore l'étendue des plus grandes cités. Enfin c'étaient les mêmes grossiers usages, les mêmes vêtemens, les mêmes plaisirs; les grands étaient encore orgueilleux, ignorans, et le peuple toujours esclave, débauché, superstitieux et brutal (1) : voilà quelle était la nation que Pierre entreprit de réformer (2).

Monté sur le trône, il parut encore vouloir apprendre à régner. On fut étonné de voir un prince dont le caractère inflexible contenait à peine des sujets si factieux et des soldats si farouches, dont les vues ambitieuses embrassaient de si vastes desseins; dont l'orgueil n'avait pu souffrir les prétentions de sa soeur, dépouiller les habits royaux, écarter l'attirail de la grandeur, se confondre dans les rangs inférieurs, com-

(1) *Memoires de Stralhemberg*, tom. I, pag. 351-353. — *The state of Russia*, by capt. John Perry, pag. 141, 176, 188, 179, 250. — *Memoirs of Peter Henry Bruce*, Dublin, 1783, pag. 99-127. — *Histoire universelle*, traduite de l'anglais, liv. XXX, p. 275. Nous aurions pu citer ces témoignages; mais ils n'auraient offert qu'une répétition de ceux que nous avons rapportés *chap. IV*. Qu'on nous permette seulement de citer le trait par lequel Perry termine son tableau.

« D'après cela, il n'est pas étonnant, dit-il, que les Russes soient la » plus stupide de toutes les nations du monde pour les sciences et les » arts, les plus prompts à se révolter, et les plus cruels à la moindre » espérance de se délivrer d'un esclavage héréditaire. »

(2) Pour juger de la barbarie où la Russie était encore plongée, il n'y a qu'à consulter le témoignage de Pierre lui-même dans le discours qu'il tint à Pétersbourg, *chap. VI*, pag. 151 et 152.

mencer l'étude de l'art militaire et de la marine en s'enrôlant dans les grades de tambour et de mousse, et passer la moitié de sa vie comme un artisan ou comme un officier subalterne. Par-tout ailleurs, les singularités de sa conduite n'eussent peut-être paru que des parades bizarres et quelquefois ignobles (1) : dans le pays qu'il voulait policer, on pouvait les prendre pour de grandes leçons.

Assez d'écrivains ont donné ces détails si intéressans et si originaux de la vie de Pierre I.^{er} ; pour nous, nous ne le suivrons ni dans les chantiers de Saardam, ni dans les ateliers de Toula (2) : de tels récits nous détourneraient d'un objet plus important ; nous ne pourrions plus donner qu'une idée superficielle de sa vie politique. D'ailleurs, quand il imagina de se mettre à la suite de l'ambassade qu'il envoyait en Hollande, nous

(1) Les idées généralement répandues sur le czar Pierre I.^{er} ont trouvé des contradicteurs non moins éloquens que ses panégyristes. A la tête de ceux-là, on peut placer le célèbre Mirabeau, qui, dans ses *Lettres sur l'ouverture de l'Escaut*, publiées en 1784-5, combattit avec succès les préjugés établis par des auteurs mal informés ou complaisans sur la personne de Pierre et sur la puissance et la civilisation de l'empire Russe. . . .

(2) « On sait, dit Mirabeau, combien le czar Pierre a été admiré, » pour s'être fait inscrire sur le rôle des charpentiers de Saardam, sous » le nom de *Pierre Michailow*. Cette fantaisie grossière et bizarre a été » universellement célébrée, même comme un trait de génie. Bayle, si » recommandable par la justesse et la sagacité de son esprit, étoit loin » de partager cette opinion. Voici ce qu'il écrivait de Rotterdam le » 28 novembre 1697 : *Ce prince* (le grand-duc de Moscovie, comme

ne pouvons croire qu'il voulût seulement apprendre à manier la hache du constructeur (1) ; car il aurait atteint ce but en attirant dans ses états des ouvriers habiles , à l'exemple de son père... Cette manie étrange eût été plus propre à l'avilir qu'à le recommander chez un peuple ignorant et vain , incapable d'en apprécier les motifs. En un mot , maître *Pieter Baas* ne serait même à nos yeux qu'un personnage assez ridicule dans l'histoire , s'il ne rappelait à notre pensée , par d'autres traits de ses voyages et de sa vie entière , le génie d'un capitaine , la sagesse d'un législateur , le caractère d'un grand monarque et l'établissement d'un pouvoir colossal.

Un historien (2) a mis en question , si Pierre I.^{er} avait fait sagement d'abandonner ses états ; lorsque

» on l'appelait alors) a assez de génie pour les mathématiques... mais,
 » du reste, quels travers d'esprit ! Il ne se plaît guère qu'à charpenter, et il
 » passe des jours entiers à travailler comme un ouvrier à la construction des
 » vaisseaux ; on le voit aux ateliers tout comme le plus vil manœuvre. »

.. Pierre, ajoute Mirabeau, charpenta et fit le matelot toute sa vie...
 Le général Manstein dit que, dans ses chantiers, on osait à peine enfoncer un clou sans son ordre. (*Doutes sur la liberté de l'Escaut*, appendice, pag. 11.)

(1) Cette ambassade avait pour but d'obtenir des états généraux de secourir le tzar, dans un armement d'au moins soixante-dix vaisseaux de guerre et de plus de cent galères, qu'il voulait diriger contre les Turcs. Les états généraux s'y refusèrent avec des adoucissements extrêmement obligés... *M. de Meermaan*, sénateur, comte de l'Empire, vient de publier, sur ce voyage de Pierre I.^{er}, un discours plein de particularités intéressantes peu connues, et prises sur les registres des états généraux. Nous y renvoyons nos lecteurs.

(2) *Lévesque*, *Hist. de Russie*, tom. IV.

l'esprit de sédition y fermentait dans toutes les classes, et lorsqu'il était encore en guerre avec les Turcs et les Tartares : la fortune l'a justifié. Mais il venait de prendre Azoff (1); il voulait en faire un arsenal maritime; il croyait déjà dominer sur le Pont-Euxin; il rêvait la chute de l'empire Ottoman; il ne songeait qu'à construire des vaisseaux; les seigneurs, les villes, les monastères, furent sommés d'en fournir, sans avoir l'idée de ce qu'était une marine, et avec la clause que s'ils n'étaient construits dans l'espace de trois ans, la contribution serait double (2). Il engageait des constructeurs étrangers, et, dans son impatience, il résolut de le devenir lui-même.

Quelque temps avant qu'il entreprit de s'avancer en Europe, il avait été sur le point de faire la guerre à l'empereur de la Chine pour quelques wersts de territoire dans un pays où il possédait déjà douze cents lieues carrées de terres inhabitées. Il se contenta pourtant d'y envoyer une députation aussi nombreuse qu'une armée (3); on eut peine à régler les limites entre deux empires séparés par de vastes déserts... On se flattait d'ouvrir une mine inépuisable entre la Chine et la Russie; mais l'idée de ce commerce par

(1) Ce siège avait été dirigé par Gordon, général anglais au service du tzar.

(2) *The present state of Russia*, by capt. John Perry, pag. 151.

(3) Elle était de dix mille hommes. Voyez Voltaire, *Hist. de Pierre-le-Grand*. — Leclerc, tom III, p. 131-139.

caravanes, à travers les steppes de la Grande-Tartarie, n'a peut-être jamais été qu'une brillante chimère (1).

On vit dès le commencement du voyage de Pierre-le-Grand, que ce n'était pas seulement l'envie d'apprendre un métier qui l'amenait en Europe. En passant à Riga, qui appartenait alors à la Suède, il voulut en visiter les fortifications. Le gouverneur suédois refusa d'y consentir : le tzar se vanta hautement qu'il *les visiterait un jour à son aise* (2). Le gouverneur suédois avait rempli son devoir ; Pierre en fit dans la suite un grief à la Suède (3).

A peine le monarque russe savait tailler des mâts, fabriquer des cordages, et carguer une voile, que le bruit d'une sédition le rappela dans ses états. Il avait séjourné quatre mois en Angleterre ; on l'avait vu vivre au milieu des matelots anglais comme sur le chantier de Saardam (4) : mais il avait entretenu des liaisons particulières avec Guillaume ; il en avait obtenu des présens qui étaient à ses yeux d'un prix inestimable (5).

(1) Mably, *Œuvres complètes*, tom. VI, p. 493.

(2) Voltaire, *Hist. de Pierre-le-Grand*, p. 128. — *Mém. de Lefort*. — *The State of Russia*, by capt. John Perry.

(3) Quelques gens de la suite du tzar s'étaient même mis en devoir de prendre les dessins de ces fortifications. (*Ibid.*)

(4) *Discours de M. de Meerman*.

(5) Guillaume lui donna un beau bâtiment de la marine royale, et lui permit d'engager des marins, des ingénieurs, des officiers, des savans et des artistes en tout genre. De ce nombre fut le capitaine John Perry, engagé pour finir le canal qui devait joindre le

On s'étonna de ce que, dans un voyage entrepris pour son instruction, il n'eût point d'abord visité la France et la métropole des arts et du goût : mais Pierre se souvenait sans doute de l'ambassade de 1687 ; peut-être craignait-il un refus ; il était d'ailleurs trop lié avec Guillaume pour être l'ami de Louis XIV ; enfin, il prenait déjà dans son cœur le parti de l'électeur de Saxe, auquel le prince de Conti disputait le trône de Pologne. C'en fut assez pour l'éloigner de la France. Il se hâta donc de retourner par la Pologne, et en passant il prit avec Auguste des arrangemens pour s'établir sur la Baltique (1), tandis qu'on voulait le détrôner à Moscow.

A son retour, la révolte était étouffée dans cette capitale ; le courage et l'habileté du général Gordon ne lui avaient laissé que le soin des vengeances : elles furent terribles. Sophie, soupçonnée d'avoir excité la

Pont-Euxin à la mer Caspienne, canal déjà commencé et abandonné par un Allemand nommé *Brakel*. Perry devait avoir 300 livres-sterl. de gages, être défrayé de tout, et obtenir une gratification après le succès de son entreprise. Il n'en essaya que des dégoûts. L'ouvrage ayant été interrompu, on le retint de force pour l'employer à d'autres travaux. Enfin, il s'estima trop heureux d'obtenir, par l'entremise de l'ambassadeur anglais, la permission de revenir dans sa patrie, sans avoir été payé de ses salaires. Plusieurs autres étrangers furent dupes, comme lui, des promesses du tzar. C'est lui dont nous citons souvent l'ouvrage, où il se montre toujours impartial, malgré les sujets de plainte qu'il eut contre Pierre I.^{er} (Voyez *the State of Russia*, pages 5, 9, 39, 54, 168, 213.)

(1) *Voltaire, Histoire de Pierre-le-Grand.*

sédition, fut forcée de prendre le voile. On fit pendre aux barreaux de la fenêtre de sa cellule, deux des chefs de la révolte ; l'un tenait à sa main la requête par laquelle les séditeux la suppliaient d'accepter la couronne (1). Ensuite, la rage que Pierre avait eu peine à retenir contre sa sœur, se répandit comme un torrent sur la foule des rebelles : des milliers de coupables furent livrés, sans distinction d'âge ou de condition, à des supplices dont la barbarie fait frissonner. Les courtisans de Pierre remplirent l'office de bourreaux ; lui-même il se souilla du sang de ces malheureux (2), et l'on vit pendant plusieurs mois leurs cadavres mutilés, exposés sur les remparts de Moscow. Iwan IV n'avait pas offert de spectacle plus atroce.

Cet exemple donné, Pierre cassa le corps des Streltsis, commença les réformes qu'il avait projetées et l'exécution des plans qu'il méditait depuis dix ans. Il avait senti de bonne heure que, pour fonder un empire redoutable, il fallait acquérir de l'influence en Europe. Dans sa plus tendre enfance, son esprit s'était dirigé avec une avidité toujours croissante vers l'étude des arts qui font la gloire et la puissance des nations. Ses vues se portaient du côté de la mer Baltique, avant qu'il possédât un pouce de terrain sur ses rivages. Il n'attendait qu'une occasion favorable : la mort de (3) Jean

(1) Voltaire, *ibid.* — Lévêque, *Hist. de Russie*, tom. IV, p. 143-145.

(2) *Ibid.*

(3) *The State of Russia*, p. 155.

Sobieski, la vacance du trône de Pologne, venaient de la lui présenter.

Les suffrages des Polonais avaient été partagés entre l'électeur de Saxe et le prince de Conti. Le tzar s'était prononcé d'avance contre le prince français, dont les rapports devaient naturellement porter dans les affaires du Nord une influence défavorable aux intérêts et aux desseins de la Russie. La France était trop éloignée ou trop affaiblie pour soutenir son concurrent. Auguste, appuyé par les troupes de son électorat et par une armée russe, força les suffrages qu'avait librement obtenus son rival. Les troubles s'étant prolongés, les troupes russes restèrent toujours en Pologne ; c'était le premier effet de ce funeste protectorat dont on verra dans la suite tant de fâcheux résultats : mais ces troupes n'étaient alors là que comme une garde avancée sur les frontières de la Suède.

Deux circonstances favorisèrent les desseins hostiles de Pierre contre cette puissance. Il faut se les rappeler.

Les duchés de Holstein et de Sleswick étaient indépendans du Danemarck depuis la cession impolitique que Christian III en avait faite à ses deux frères. Les successeurs de ceux-ci voulaient conserver leur indépendance, tandis que les rois de Danemarck tendaient toujours à recouvrer des domaines aliénés, suivant eux, contre les lois fondamentales du royaume. Les rois de Suède, presque toujours ennemis du Danemarck, se

regardaient comme les alliés naturels des ducs de Holstein. D'ailleurs, Charles XII venait de resserrer ces liens de convenance politique en donnant sa sœur aînée en mariage au duc de Holstein. Frédéric IV, alors roi de Danemarck, en fut mécontent : il méprisait la jeunesse de Charles XII ; il résolut de lui déclarer la guerre, et il ne lui fut pas difficile d'intéresser le tzar à sa cause. Il se fit donc entre eux un traité défensif (1), d'après lequel Pierre s'engageait à déclarer la guerre à la Suède dès qu'il aurait fait la paix avec la Turquie.

D'un autre côté, les troubles de la Livonie ouvraient aux vues de Pierre un champ plus favorable.

Cette province, cédée à la Suède par le traité d'Oliva, avait des privilèges ; le besoin d'argent les fit enfreindre : la diète de Stockholm avait réuni à la couronne des fiefs de l'ordre des chevaliers porteglaives ; la noblesse, soumise à de fortes contributions, se plaignit au roi. Patkul, zélé défenseur des droits de son pays, était allé réclamer leur maintien... Il fut d'abord bien reçu, écouté, ensuite arrêté et condamné à mort. Il vint à bout de sauver alors une vie réservée à un supplice plus affreux. La noblesse livonienne, trompée dans ses espérances, s'adressa à la Pologne, garante de ses droits en vertu du

(1) *Traité du 16 juin 1699.* — Il fut sans effet, parce que Charles XII attaqua le Danemarck avec tant de rapidité, qu'il contraignit Frédéric IV à renoncer à l'alliance du tzar, avant que celui-ci pût prendre part à la guerre. (*Traité de Travendhal*, 18 août 1700.)

traité d'Oliva. La demande fut bien accueillie. Auguste y trouvait le prétexte de rester à la tête d'une armée ; la république polonaise espérait rattacher la Livonie à la Pologne. L'un et l'autre prirent donc cette province sous leur protection.

Sur ces entrefaites, Pierre I.^{er}, faisant un traité offensif et défensif avec la Pologne (1), se déclarait aussi l'ennemi de la Suède et le protecteur de la Livonie. Il avait certainement des vues sur cette province ; la suite l'a bien prouvé : mais il sut d'abord subordonner ses vues de l'avenir aux intérêts du moment. Il avait besoin d'un port sur la Baltique, et il ne pouvait l'obtenir qu'aux dépens de la Suède : voilà ce qui le rendit l'ami, l'allié des Polonais, que la Russie était accoutumée à regarder depuis si longtemps comme ses plus cruels ennemis. Par ce traité, Auguste devait attaquer la Suède du côté de la Livonie et de l'Esthonie ; Pierre, l'Ingrie et la Karélie : mais là, comme dans son alliance avec le Danemarck, celui-ci stipula qu'il n'entrerait en campagne qu'après avoir conclu la paix avec la Turquie.

Les vues du tzar semblaient devoir la rendre difficile. Il voulait faire valoir, pour les progrès de sa puissance, tous les avantages qu'il avait acquis par la prise d'Azoff, dominer sur la mer Noire, passer librement les Dardanelles, porter son commerce et ses armes dans la

(1) *Traité de Préobragenskoï*, 11 novembre 1699.

Méditerranée (1). Le divan balançait à prolonger la trêve de 1698. Enfin lord Paget, alors ambassadeur des Anglais à Constantinople, reçut des instructions particulières du roi Guillaume; il interposa sa médiation (2). Les Turcs consentirent à la prolongation de la trêve pour vingt-cinq ans, à la liberté de la navigation russe dans les mers ottomanes, et à la cession d'Azoff. Ils ne sentirent l'importance de la place qu'ils avaient cédée au tzar, que quand son ambassadeur arriva au port de Constantinople, sur une escadre de vaisseaux de guerre (3). Ainsi l'Angleterre abaissait d'une main le croissant, de l'autre elle allumait la torche qui devait embraser le Nord. C'est à cette médiation funeste qu'il faut attribuer le premier ébranlement du système européen.

Avec la nouvelle de cette trêve, arriva en Suède le manifeste où le tzar rappelait l'insulte qu'il prétendait avoir reçue à Riga, et plusieurs autres griefs aussi futiles. Il savait bien qu'on ne lui donnerait aucune satisfaction, et la guerre fut déclarée (4).

(1) *State of Russia*, by capt. Perry, p. 140, 141.

(2) *Ibid.* p. 203, 204.

(3) Mably, *Droit public de l'Europe*, Œuvres complètes, tom. VI, p. 120 et 121.

(4) Tous les écrivains s'accordent sur l'injustice de cette guerre. Charles XII ne l'apprit que par la nouvelle de l'invasion de la Livonie. *Hist. de Russie*, par Lévesque, tom. IV, p. 167; — par Leclercq, tom. III, p. 181.

On ne s'attend pas à nous voir entrer dans les détails de cette lutte mémorable, où Charles XII fut pendant neuf ans la terreur des Russes, l'arbitre du Nord, et pendant neuf autres années, l'objet de la pitié et de l'admiration qu'on ne put refuser à son courage romanesque ; où son rival, non moins admirable par une valeur plus froide, sut profiter de ses revers, préparer ses succès et maîtriser la fortune. Le récit de ces campagnes brillantes est dans la mémoire de tout le monde : un précis trop resserré en dissiperait le charme ; ne touchons point au chef-d'œuvre de Phidias (1).

Rappelons-nous quelle était la situation de Charles XII après la victoire de Narva. Il venait de faire trois fois plus de prisonniers qu'il n'avait de soldats dans son armée ; il avait porté au plus haut degré la réputation des armées suédoises ; il accablait les Russes du poids de sa gloire : il n'avait, pour accomplir ses desseins, qu'à marcher à Moscow, où l'esprit de discorde et de sédition s'agitait, prêt à renverser le tzar sous les ruines de ses institutions nouvelles (2). La Suède pouvait alors reprendre dans l'Europe, et surtout dans le Nord, l'influence qu'elle avait eue sous

(1) Nous voulons parler de l'Histoire de Charles XII, qui est sans contredit le meilleur des ouvrages historiques de Voltaire.

(2) *The present state of the Russian empire*, by the capt. John Perry, pag. 27 ; *Memoirs of Peter Henry Bruce* ; Williams's *The rise, progress, and present state of the Northern Governments*, vol. II, &c.

Gustave-Adolphe (1). Enfin il n'est pas douteux que si Charles XII eût saisi cette occasion de se rapprocher de la France, il eût mieux soutenu l'honneur de ses armes, assuré le fruit de ses victoires, et peut-être eût-il terminé la querelle qui embrasait alors l'Occident (2). Charles XII, vainqueur du Danemarck, de la Pologne et de la Russie, était regardé comme le premier homme de guerre de l'Europe, comme un héros, dans un âge où les autres n'osent encore prétendre à la renommée. Mais il pensait plus à vaincre qu'à recueillir le fruit de ses victoires. Le détronement d'Auguste, l'élection de Stanislas, étaient moins, dans son esprit, une affaire de calcul politique qu'une idée de vengeance personnelle. Il eut la satisfaction qu'il désirait. Auguste, toujours vaincu, n'eut bientôt que le choix de perdre ses états héréditaires, ou de renoncer authentiquement au royaume qu'il avait déjà perdu. Stanislas, rétabli par la violence, n'inspirait plus le même intérêt aux Polonais. Enfin Charles XII élevait un édifice sans fondement, courait après la fortune qu'il pouvait fixer, et préparait ses malheurs par sa brillante mais aveugle opiniâtreté.

Battu par les Suédois, Pierre apprenait à les vaincre ; menacé de perdre ses états, il pensait encore à les agrandir. Il voyait l'exagération des idées de Charles XII, mais il savait apprécier la faiblesse de ses moyens : il n'avait plus d'armée, et voulait créer une marine ;

(1) Mably, *Œuvres complètes*, tom. VI, p. 353 et 354.

(2) *Ibid.*

réduit à défendre son existence, il pensait encore à policer ses sujets, à réformer des abus, à creuser des canaux ; il perdait des provinces, et il construisait des ports ; menacé dans Moscow, il fondait Saint-Pétersbourg : il nous semble voir le sénat romain vendre les terres sur lesquelles campait Annibal. Avec un ennemi plus puissant et plus prévoyant que Charles XII, la conduite de Pierre-le-Grand n'eût été qu'une série de fanfaronnades ridicules : dans Pierre I.^{er}, c'était une appréciation juste de sa force et du caractère personnel de son ennemi.

Telle était la confiance de Charles XII, qu'après la prise de Mittau, l'invasion de l'Ingrie et la défaite de ses généraux, il ne put revenir de cette aveugle présomption. Il crut qu'il lui suffirait de se montrer pour arracher aux Russes le fruit de leurs premiers avantages et consommer leur ruine : il se croyait assuré de l'alliance de la Porte ottomane ; il comptait sur la révolte des Cosaques furieux d'avoir vu leurs privilèges enfreints par le tzar, et décidés à rentrer sous la protection de la Pologne ; il avait conçu le projet de faire attaquer les Russes en Ingrie par ses généraux, du côté de Kiow par Stanislas, tandis que lui-même allait marcher sur Moscow... Ses entreprises, mal calculées et fondées sur des moyens disproportionnés, échouèrent : la Porte ottomane négligea cette occasion de repousser les Russes dans leurs anciennes limites ; les Cosaques furent adroitement divisés ou séduits ; Mazeppa, leur chef,

n'eut que le temps de se réfugier dans le camp suédois avec quinze à dix-huit cents hommes ; les généraux suédois furent battus en Ingrie ; Stanislas ne put agir ; les renforts que Charles attendait furent entièrement défaits à Lesnaya ; et lui-même, engagé dans un pays ruiné, sans secours, avec une poignée de soldats, vit, après une résistance désespérée, terminer à Poltawa la belle moitié de sa carrière.

17 juin
1709.

Cette journée fatale détruisit l'armée suédoise, sauva Pierre du plus grand danger (1), changea les rapports de la politique, et donna à la Russie, jusqu'alors peu respectée, une influence considérable dans toutes les affaires. Cette puissance y prit la place de la Suède avec un accroissement de moyens qui rompa tout équilibre, et la France y perdit pour toujours un allié qui avait eu la témérité de se croire en état de tenir sans elle la balance du Nord (2).

(1) « Sans cette victoire, dit Perry, Pierre était détrôné ; tout était » mûr pour la rébellion, au sein même de sa capitale. » (*State of Russia*, pag. 27.)

(2) Mably, *Droit public de l'Europe*, Œuvres complètes, tom. VI, pag. 354 et 355. « Il ne serait pas difficile, a dit Favier, de démontrer » que, depuis Gustave-Adolphe, l'alliance de la Suède ne fut jamais » utile à la France, même dans le temps des plus grandes prospérités » des armées suédoises, et que, dans les adversités dont cette nation a » été accablée depuis, son alliance fut toujours onéreuse.... Les vic- » toires de Charles XII auraient été pour Louis XIV un sujet de con- » solation, une ressource même pour la France, si ce conquérant » n'eût pas méconnu et ses intérêts et ceux de l'Europe entière. Il pou- » vait lui rendre la paix et devenir le bienfaiteur de la France et de

Qu'on

Qu'on oppose à la valeur inconsiderée, aux illusions brillantes de Charles XII, la marche invariable de Pierre I.^{er}; l'accord de ses projets, l'ensemble de ses vues et la constance de sa politique, on verra de quel côté devait rester l'avantage. Il ne se contente pas de vaincre : il veut assurer les fruits de sa victoire. Il retourne dans le Nord ; il rétablit Auguste sur le trône de Pologne : mais, sous le prétexte d'une soumission involontaire à la prépondérance des armes de Charles XII, il reprend la Livonie, qu'il avait promise à la Pologne ; il fait revivre les prétentions injustes de ses prédécesseurs sur l'Ingrie ; la Karélie, la Finlande, &c. Par de nouveaux traités avec la Prusse et le Danemarck, il les intéresse à sa cause, en promettant d'appuyer les réclamations de l'une sur la Poméranie, et celles de l'autre sur la Scanie..... Dans le même temps, il met l'empereur d'Allemagne dans son parti (1) ; il lui persuade d'abandonner Charles XII, de défendre l'électorat de Saxe contre les Suédois, et il réussit en quelque sorte

» l'humanité. Il alla se perdre en Ukraine, réduit à chercher un asile
 » en Turquie ; et rentré enfin dans ses états, pour les perdre pièce à
 » pièce, il y reçut toujours les bienfaits de Louis XIV, qu'il n'avait
 » pas voulu secourir. » (*Politique de tous les cabinets de l'Europe*, tom. I,
 pag. 257 et 258.)

(1) Des écrivains éclairés ont blâmé cette alliance impolitique que l'empereur d'Allemagne fit alors contre un monarque malheureux, avec une puissance nouvelle qui se montrait déjà si dangereuse au repos de l'Europe. (*Dictionnaire des sciences morales, politiques et diplomatiques*, article *Génie de Pierre-le-Grand.*)

à liquer tous les états contre cette puissance qu'il vient d'anéantir.

Dans ce même temps, on voyait arriver à Moscow un ambassadeur anglais chargé de faire au tzar une réparation solennelle de l'affront qu'on avait fait à Londres au ministre russe, en l'arrêtant pour dettes. Lord Whitworth, chargé de cette mission, donna hautement à Pierre I.^{er} le titre de *très-haut et très-puissant empereur*, et assura que les créanciers de l'envoyé russe avaient été condamnés à la prison et au bannissement perpétuel (1). Cette réparation était humiliante; elle fut peut-être plus agréable à la fierté de Pierre que le triomphe pompeux dont il s'attribua les honneurs à lui-même, au retour de Poltawa dans sa capitale (2).

Rien de ce qui se passait alors en Europe, n'échappait aux vues dominatrices de Pierre-le-Grand. Il était au comble de sa gloire; en quelques mois, il avait conquis trois provinces sur la Baltique; on assure qu'il

(1) « Il n'en était rien, dit Voltaire, mais il suffisait de le dire. » Comme les lois anglaises d'alors autorisaient l'arrestation de l'envoyé russe, il est difficile de ne pas voir dans la mission et dans le mensonge officiel de lord Whitworth une sorte de bassesse que l'esprit mercantile peut seul expliquer; et tout le monde sera du sentiment de Leclerc, qui dit à ce sujet : « Il fallait que le tzar parût déjà bien redoutable aux Anglais, ou que leur politique prédît l'avenir, pour sacrifier leur fierté à l'intérêt de leur commerce futur avec la Russie, car les souverains ne font point de pareille réparation sans y être forcés. » (*Hist. de la Russie ancienne*, tom. III, pag. 297.)

(2) Voyez la description de cette parodie des triomphes romains dans *l'Histoire de Pierre-le-Grand*, par Voltaire.

allait prendre part à la guerre de la succession d'Espagne (1), lorsque Charles XII détermina enfin la Porte ottomane à lui déclarer une guerre, que d'anciens griefs, des infractions multipliées et de nouvelles prétentions n'avaient que trop bien motivée (2).

De son côté, le tzar n'était pas tellement occupé des affaires du Nord, qu'il n'eût toujours les yeux ouverts sur la conduite de la Porte... Il parut d'abord surpris de cette résolution énergique. Il comptait sur les artifices de Tolstoy, son envoyé, sur la corruption des vizirs, sur la lenteur du divan et sur la faiblesse du grand-seigneur. Mais pourtant, dans le dessein de faire la guerre, il n'avait été que devancé; dès long-temps, il avait pris des mesures pour s'assurer des succès et se faire des partisans dans les états du grand-seigneur. Ses émissaires, parcourant secrètement la Valachie et la Moldavie, excitaient par-tout les Grecs à la révolte. Les hospodars que la Porte avait nommés pour administrer ces provinces, étaient vendus à la Russie. Immédiatement après la rupture, il parut une proclamation du tzar, qui garantissait aux peuples de cette contrée l'exercice exclusif de la religion grecque et l'affranchissement de la domination turque (3). C'est alors qu'on vit un évêque de Jérusalem

(1) *Histoire de la Russie ancienne*, par Leclerc, tom. III, pag. 309.

(2) Voyez le manifeste ottoman et la réponse de Pierre. — *Histoire universelle*, traduite de l'anglais, liv. xxx, pag. 305 et 306.

(3) Perry, *the State of Russia*, pag. 45.

saalem, agent principal de ces intrigues, faire courir, pour la première fois, le bruit qu'on avait trouvé sur le tombeau de Constantin une prophétie qui annonçait que les Turcs seraient chassés de l'Europe par une nation rousse... Mais ces manœuvres furent inutiles. Le tzar se trouva bientôt dans la même situation où Charles XII s'était trouvé avec les Cosaques, si ce n'est qu'après la découverte de leur complot, ceux-ci restèrent affectionnés à Charles, protégèrent sa retraite à Bender, au lieu que les Valaques et les Moldaves, contents de vivre sous le gouvernement des Turcs, ne firent jamais rien pour acheter la liberté ni les privilèges que le tzar leur avait promis (1).

On sait quelle fut l'issue de cette guerre dont Pierre avait attendu et annoncé le succès. Il ne se flattait de rien moins que de planter l'aigle russe sur les minarets du sérail. Il comptait sur le secours des provinces grecques et de la Pologne. Il était lui-même à la tête d'une armée formidable ; il emmenait avec lui cette célèbre captive de Marienbourg, cette belle Catherine, qu'il venait de reconnaître comme son épouse ; il marchait environné du faste de sa cour, comme à une victoire certaine, avec une confiance et une présomption qu'il n'avait jamais montrées, lorsqu'il se trouva tout-à-coup sur les rives du Pruth, sans vivres, sans munitions, enfermé par une armée turque et tartare de 270,000

(1) Perry, *the State of Russia*, pag. 49, 50. — *Memoirs of P. H. Bruce*, pag. 52.

hommes, dans une situation plus périlleuse que n'avait été celle de Charles XII à Poltava. Mais Pierre savait mieux s'accommoder aux circonstances que l'Alexandre du Nord. Il renonça à tous les avantages qu'il s'était promis ; il ajourna ses desseins ; il consentit à restituer Azoff, à détruire le port de Taganrok, à raser toutes les forteresses qu'il avait fait élever sur les frontières de la Turquie. Il s'estima trop heureux de sauver par cet humiliant traité sa liberté, son empire et sa vie (1).

Il nous importe peu de discuter aujourd'hui si ce traité fut l'ouvrage de Pierre ou de Catherine, s'il fut acheté par la corruption, qu dicté par la politique du vizir et en haine de Charles XII ; enfin, si la destruction de l'armée russe était inévitable : les avantages que retirait immédiatement la Porte étaient évidens. « La campagne du Pruth, dit Voltaire (2), fut plus funeste au tzar que ne l'avait été la bataille de Narva ; » car, après Narva, il avait su tirer parti de sa défaite » même, réparer toutes ses pertes et enlever l'Ingrie à » Charles XII : mais, après avoir perdu, par le traité » de Falksen, ses ports et ses forteresses sur les Palus » Méotides, il fallut renoncer à l'empire de la mer » Noire. » Ainsi tous les vaisseaux qu'on commençait

(1) Mably, *Droit public de l'Europe*, Œuvres complètes, tom. VI, pag. 121 - 126. — Leclerc, *Histoire de la Russie ancienne*, tom. III, pag. 335. — Voltaire, *Histoire de Pierre-le-Grand*, p. 225.

(2) *Histoire de Pierre-le-Grand*, pag. 223 - 234.

à y construire pourrrent sur les chantiers. On ramena ce qu'on put à Saint-Petersbourg (1). En vain Pierre voulut-il retarder la restitution d'Azoff (2), il n'était pas assez fort pour manquer impunément à sa parole. Sa mauvaise foi ne servit qu'à faire disgracier le vizir qui lui avait accordé la paix du Pruth; il fut contraint d'en remplir les conditions. Il est difficile d'imaginer jusqu'où son ambition se serait portée, si cet échec n'eût arrêté son essor.

Jusqu'ici Pierre, engagé dans deux guerres où il n'avait paru jouer qu'un rôle défensif, n'avait pas pris la peine de cacher ses prétentions; maintenant, obligé à des ménagemens, remettant à des circonstances plus heureuses des projets auxquels il ne pouvait renoncer, objet de la défiance des alliés mêmes qu'il avait séduits ou effrayés, il semble commencer une autre carrière. Il entre dans les affaires de l'Europe, et, si nouveau dans la politique, il trompe souvent l'expérience et l'habileté des vieux cabinets.

La coutume barbare de faire venir à la cour les plus belles filles de l'empire pour choisir une épouse au tzar, ne pouvait pas convenir au réformateur de sa nation. Il jeta les yeux sur la princesse de Wolfenbittel pour son fils Alexis. Il croyait trouver dans cette alliance un motif pour augmenter son influence en Allemagne. Il n'en recueillit que des chagrins.

(1) Perry, *the State of Russia*, &c. pag. 50.

(2) Leclerc, tom. III, pag. 338. — Voltaire, pag. 223.

Cette malheureuse princesse était digne d'un meilleur sort. Les mœurs dissolues et l'humeur sauvage de son époux la menèrent promptement au tombeau (1).

Tandis que le roi de Suède était retenu à Bender par un entêtement et des circonstances plus dignes de figurer dans les romans de la chevalerie que dans l'histoire d'un monarque, Pierre poursuivait ses succès, il augmentait sa marine, il prenait sur la Baltique les avantages qu'il avait perdus sur la mer Noire. Après la prise d'Aland, il voulut donner aux habitans de sa nouvelle capitale le spectacle triomphal qu'il avait donné à Moscow après la victoire de Poltawa. Il ne figura encore dans cette parade pompeuse qu'en qualité de contre-amiral; mais il tint, en face de son suppléant Rasoumowsky, un discours qui donne une idée de ses projets, de son caractère, et auquel on pouvait aisément reconnaître un grand souverain (2).

(1) On a fait sur cette princesse un roman. On a prétendu qu'elle n'était pas morte, qu'elle avait disparu par l'adresse de la comtesse de Konigsmarck; qu'elle avait été à la Louisiane, à l'île de France, où on l'a vue mariée à un simple sergent, &c. Ces anecdotes suspectes ont été trouvées dans les papiers de Duclos, &c.

(2) Voltaire a donné ce discours d'une manière incomplète. Nos lecteurs ne seront peut-être pas fâchés de le trouver ici, d'après un officier spectateur et témoin oculaire de cette cérémonie:

« Mes frères, qui de vous eût pensé, il y a vingt ans, qu'il construirait une flotte avec moi sur la mer Baltique, et que nous nous établirions dans ces provinces conquises par nos travaux et notre courage? Qui eût cru voir sortir de la race des Russes tant de braves, tant de victorieux soldats et matelots? Tant de nos enfans revenir des contrées

Lorsque Charles XII revint dans son royaume, à la fin de 1714, il trouva l'Europe chrétienne dans un état bien différent de celui où il l'avait laissée. Louis XIV venait d'assurer l'Espagne à son petit-fils et de forcer l'empereur et la Hollande à une paix devenue nécessaire à tous les partis. Au Nord, les prétentions respectives des puissances alliées contre la Suède faisaient entrevoir leur division prochaine. L'électeur d'Hanovre, devenu roi d'Angleterre, voulait agrandir ses états aux dépens des provinces suédoises; le roi de Dane-

étrangères, des hommes accomplis! Les historiens placent le berceau de toutes les sciences dans la Grèce, d'où elles se répandirent en Italie et de là dans toute l'Europe; mais, par la *perversité de nos aïeux*, elles ne purent pénétrer plus loin que la Pologne. Comme les Allemands, les Polonais vécutent long-temps dans la *barbarie où nous sommes jusqu'ici demeurés*; mais enfin, les soins infatigables de leurs princes ont ouvert leurs yeux à la lumière, et ils se sont distingués dans ces arts, ces sciences, ces améliorations sociales qui ont fait l'orgueil de la Grèce. C'est maintenant notre tour, si vous voulez me seconder, m'obéir, vous éclairer. Je puis comparer cette transmigration des sciences à la circulation du sang dans le corps humain. Mon esprit aime à penser qu'un jour elles quitteront les climats qu'elles chérissent aujourd'hui, la France, l'Angleterre et l'Allemagne, pour s'établir durant quelques siècles parmi nous, jusqu'à ce qu'elles retournent dans la Grèce, leur ancienne patrie... Souvenez-vous toujours de cette maxime, *ora et labora* [priez et travaillez]; avec cela soyez sûrs que vous ferez honte aux nations civilisées, et que vous porterez au plus haut degré la gloire du nom russe.»

« Les sénateurs, ajoute Bruce, entendirent ce discours avec un respectueux silence, et répondirent au tzar qu'ils étaient tous disposés à suivre ses ordres et son exemple; mais étaient-ils sincères! C'est à une autre question.» (*Memoirs of Peter Henry Bruce*, pag. 155-156.)

marck redemandait la Scanie ; le roi de Prusse , héritier des anciens ducs de Poméranie , voulait au moins une partie de cette province ; le roi de Pologne réclamait la Courlande ; et le tzar , invoqué comme l'arbitre du Nord , avait lui-même des prétentions ouvertes ou dissimulées sur la plupart des provinces qu'on voulait détacher de la Suède. De là vient cette inconsistance que l'on croit remarquer dans sa conduite politique et militaire. Dans les opérations qu'il entreprenait seul contre la Suède , on le voyait mettre sa promptitude et sa vigueur accoutumées ; dans celles qu'il combinait avec ses alliés , il paraissait faible , incertain , irrésolu. Il envoyait ou retirait ses troupes , alors aussi redoutées comme amies que comme ennemies (1). Les expéditions , en apparence les plus utiles , les plus sagement conçues , les plus redoutables , échouèrent , faute d'intelligence (2) : en un

(1) Dans la campagne de 1710 , le Danemarck avait refusé des troupes russes , de crainte , alléguait-on pour prétexte , qu'elles n'apportassent la peste avec elles ; mais , en effet , de peur de se mettre à la discrétion de Pierre I.^{er} (*Histoire de la Russie ancienne* , par Leclerc , tom. III , pag. 524.)

(2) En 1716 , lorsqu'il fut question de faire une descente en Scanie , et qu'on vit le tzar commander en personne une flotte composée de vaisseaux anglais , danois et russes , la Suède , hors d'état de résister à cette invasion , était menacée de perdre cette province. L'expédition manqua , parce que le tzar n'avait voulu que ruiner le Danemarck par des préparatifs immenses , et parce que le Danemarck conçut des soupçons contre le tzar , dont le projet était de se rendre maître du Sund et de Copenhague. (*Ibid.* pag. 528 , 540. — *Histoire universelle* , liv. xxx. — *Manifeste du roi de Danemarck.*)

mot, les alliés avaient des intérêts trop différens. La puissance de Pierre inspirait trop d'inquiétude, pour qu'on ne dût pas prévoir un changement très-prochain dans la politique du Nord.

Il s'y trouvait alors un homme propre à accélérer cette révolution ; c'était le fameux baron de Goertz, d'abord simple conseiller privé de l'évêque administrateur du Holstein, homme d'un esprit délié, subtil, entreprenant, auquel les projets les plus vastes paraissaient encore trop timides, qui savait tirer parti des choses les plus contradictoires, et qui, sans mission spéciale, sans caractère public, imagina de se jeter entre les puissances belligérantes. « On ne peut, dit » Voltaire, se plier en plus de manières, ni prendre » plus de formes différentes, ni jouer plus de rôles, » que fit ce négociateur volontaire » (1).

Une armée russe s'avancait pour prendre la Poméranie, Wismar et le Holstein. Le baron de Goertz persuade au gouverneur de Stettin de rendre cette place au roi de Prusse, au roi de Danemarck d'occuper Wismar et de vendre Brême et Verden à l'électeur d'Hanovre. Par cet arrangement, le tzar était trompé dans ses projets, et le roi de Suède était dépouillé de tous les avantages obtenus par ses aïeux au traité de Westphalie. Le baron de Goertz eut l'adresse de les ramener tous les deux à ses vues. A Charles XII, il fit entendre que, comme on n'aurait pu défendre ses possessions

(1) *Histoire de Pierre-le-Grand*, pag. 250.

dans son absence, il était plus avantageux pour lui de les laisser jusqu'à la paix comme en séquestre entre les mains de puissances faibles, que de les faire conquérir par un monarque puissant qui ne voudrait plus s'en dessaisir, et qu'il serait alors plus facile d'obtenir des indemnités dans des arrangemens ultérieurs. Charles XII goûta ces raisons; quelques services rendus à l'armée suédoise, la prise de Tonningen facilitée au général Steinbock, achevèrent de le persuader, et l'ingénieur négociateur devint, pour son malheur (1), premier ministre du monarque qu'il dépouillait pourtant de ses provinces.

Il paraissait plus difficile de réconcilier Pierre avec les projets de Goertz. Ce prince n'avait pu voir, sans un violent dépit, l'occupation de Stettin, de Wismar, de Brême et Verden par ses alliés. Il venait de donner en mariage au duc de Mecklembourg, sa nièce, fille d'Iwan; il lui avait promis Wismar, ou plutôt il voulait garder cette place pour lui-même et en faire un port russe : il devait même proposer au duc d'échanger le Mecklembourg contre la Courlande et la Livonie. Il voulait, à tout prix, se faire prince d'Empire, entrer dans les affaires d'Allemagne, quoique l'empereur et les princes du corps germanique eussent constamment

(1) On sait que le baron de Goertz a eu la tête tranchée à Stockholm, après la mort de Charles XII, par un arrêt dont on a voulu trop tard réparer l'infamie.

éludé ou frustré ses desseins (1). Le baron de Goertz caressa soigneusement ces vieilles idées que sa conduite semblait contrarier : il fit entendre au tzar, par son favori Mentschikow, que le temps était venu de se réconcilier avec une puissance qui n'était plus redoutable pour lui, contre des alliés jaloux de sa gloire et de sa grandeur; il lui fit entrevoir la possibilité de lui faire céder le Holstein, et d'y creuser un canal, qui, joignant la mer du Nord à la Baltique, l'affranchirait ainsi des droits imposés au passage du Sund; il fit surtout valoir l'espérance de le faire admettre de gré ou de force dans la diète de l'Empire, en attendant que des circonstances probables et prochaines lui en donnassent la couronne à lui ou à ses successeurs (2). C'en était assez pour assurer au baron de Goertz les bonnes grâces du tzar : celui-là comptait ne donner que des illusions, celui-ci croyait y voir des réalités. Ils se trompaient l'un l'autre : mais la force devait enfin triompher de la ruse.

A l'autre extrémité de l'Europe, il se trouvait en même temps un ministre du caractère de Goertz, mais plus maître en Espagne que celui-ci ne le fut en Suède, le cardinal Alberoni, qui voulait bouleverser la France

(1) Bruce rapporte que, dans la guerre de la succession d'Espagne, Pierre avait offert à l'empereur de lui prêter 26,000 hommes, et de les entretenir à ses frais, s'il voulait lui donner voix dans la diète, et l'admettre comme prince du Saint-Empire. (*Memoirs*, pag. 159-61.)

(2) Willams's *the Rise, Progress and present State of the Northern Governments*, vol. II, pag. 168. — *Histoire universelle*, liv. XXX. — *Histoire de Russie*, par Lévésque, tom. IV, pag. 360.)

et l'Angleterre. Ils parvinrent bientôt à s'entendre; ils associèrent les projets les plus extraordinaires. Il ne s'agissait de rien moins que de chasser le régent de France, de rétablir les Stuarts en Angleterre, et Stanislas à Warsovie. L'infatigable Goertz allait, d'un bout de l'Europe à l'autre, nouer des intrigues; Alberoni prodiguait l'argent en France pour mettre ce qu'il appelait *le feu aux poudres*. On sait comment avortèrent ces projets compliqués, comment la conspiration espagnole fut découverte à Paris, comment furent arrêtés Cellamare en France, Gyllembourg à Londres, Goertz à la Haye; leurs papiers saisis ne laissèrent aucun doute sur leurs projets. Charles XII y était entré avec cette chaleur de tête qui le portait à tout ce qui paraissait extraordinaire. Il s'était fait le général d'une ligue dont Pierre était le véritable chef: l'un se flattait de chasser George I.^{er} de Londres, et de faire une seconde fois couronner Stanislas à Warsovie; l'autre, plus circonspect, sacrifiait Auguste, son ancien allié, à des intérêts nouveaux. Il feignait aussi, dans des conférences secrètes, de vouloir rendre la Livonie à la Suède. Il n'était pas entré ouvertement dans les intrigues de Goertz: mais, alors qu'elles étaient dans la plus grande activité, il imagina de faire un voyage au midi de l'Europe; il le vit secrètement à la Haye, et se rendit en France au moment même où se tramait la conspiration contre le régent (1). Quand on rapproche

1717.

(1) Voltaire, *Hist. de Pierre-le-Grand*, pag. 278 et 286.

de cette circonstance l'accueil magnifique, les égards touchans et l'hommage affectueux que Pierre reçut alors de la cour la plus brillante et de la nation la plus polie de l'Europe, on ne peut se défendre d'un sentiment pénible, en pensant à la manière dont la politique de Pierre I.^{er} payait les procédés généreux de la France envers lui.

Voltaire a donné sur ce voyage des détails aussi flatteurs pour son héros que pour la nation qui l'accueillait si noblement ; il ne nous laisse que des objets plus graves à traiter. Il fut alors question d'un traité d'alliance et de commerce entre la France et la Russie (1) : par ce traité, le tzar devait garantir à la France le traité d'Utrecht, et la France lui assurer ses bons offices par la paix du Nord. Le Gouvernement français y montra quelque répugnance, soit qu'il ne voulût pas sacrifier la Suède à la Russie, soit qu'il craignît de voir entrer celle-ci trop avant dans les affaires de l'Europe. Ainsi le tzar tenait à-la-fois les fils de plusieurs intrigues : peut-être ne paraissait-il solliciter avec tant

(1) *Mémoires du comte de Tessé*, tom. II; *Hist. de la diplomatie française*, tom. IV, pag. 383 et 397.

« Quand cette alliance aurait été conclue, dit Mably, c'eût été sans aucun avantage pour les contractans; car elle était contraire à leurs intérêts. Ce n'est que le commerce qui peut unir les cours de Pétersbourg et de Versailles; et le commerce, à moins qu'on ne traite avec un État purement commerçant, ne l'emporte jamais et ne doit jamais l'emporter sur l'intérêt de la guerre, de la conservation et de la sûreté de ses provinces. » (*Principes des négociations*, Œuvres complètes, tom. V, pag. 97 et 98.)

d'empressement l'alliance de la France, que pour masquer ses projets avec les ennemis du régent. Peut-être en était-il du projet du traité de commerce, comme du mémoire que les docteurs de Sorbonne lui présentèrent pour la réunion de l'église grecque à l'église romaine. Il feignit de l'accueillir (1) ; on crut que la Russie allait devenir catholique ; et Pierre était à peine arrivé à Saint-Pétersbourg, qu'il y donna le spectacle d'une parade indécente contre la religion romaine (2).

Il semblait que la découverte des projets de Goertz et d'Alberoni dût embraser l'Europe ; mais les intérêts étaient si difficiles à concilier dans le Nord, que les choses y restèrent toujours dans le même état. Pierre était encore en guerre avec la Suède : mais on négociait au congrès d'Aland ; et dans cette guerre singulière, les ennemis étaient plus d'accord que les alliés, lorsque la mort de Charles XII, tué devant Frédérickshall, compliqua de nouveau les spéculations de la politique et les embarras de la guerre.

La Russie se trouvait alors en butte à la haine des puissances dont son ambition et ses intrigues avaient alarmé la tranquillité. Le roi de Pologne était personnellement mécontent de Pierre, qui l'avait sacrifié à Stanislas. L'Angleterre était blessée de ce que le tzar avait constamment refusé, dans les négociations ouvertes à Londres, en 1716, d'accorder aux Anglais la

(1) *Mémoires de Stralhemberg*, tom. II, pag. 40 et 82.

(2) *Histoire de Russie*, par Lévesque, tom. IV, pag. 377.

liberté de commercer à Astrakhan et à Kasan, en vertu des anciens privilèges (1). L'empereur voyait avec peine les empiétemens de Pierre dans les États germaniques. Enfin, la Prusse et le Danemarck, contents de leurs dernières acquisitions, craignaient l'accroissement d'un voisin déjà trop redoutable. Ainsi les anciens alliés de Pierre convinrent, au congrès tenu à Brunswick, de faire rentrer les Suédois en possession de la Finlande et de la Livonie, et de ne laisser au tzar que Pétersbourg, Cronstadt et Narva. Il eut l'audace de braver ces difficultés et le bonheur d'en triompher.

De tous les alliés que le tzar avait eus et qu'il était près de traiter en ennemis, c'était l'Angleterre qu'alors il détestait le plus. Il avait été moins choqué de l'occupation de Brême et de Verden que des prétentions d'une politique intéressée qui dérangeait ses desseins : il était trop éclairé pour permettre le monopole à une puissance étrangère dans ses états, à moins qu'elle ne fit à son ambition des sacrifices proportionnés (2). C'est le motif qui l'avait fait entrer dans les projets de Goertz contre George I.^{er}... Maintenant il ne dissimulait plus ses sentimens contre le ministère britannique. Tout annonçait une rupture prochaine; les officiers

(1) « Lorsqu'en 1716, dit le général Manstein, les Anglais demandèrent la liberté de commercer à Astrakhan et à Kasan, Pierre I.^{er} » aimait mieux renoncer à une alliance avantageuse que de leur accorder cette demande. » (*Mém. histor. et milit.* tom. II, pag. 325.)

(2) Voyez à la fin de ce chapitre, note 1.^{re}, S. 7.

anglais qu'il avait attirés et retenus de force, reçurent l'ordre de quitter son service. Il voulut plus d'une fois faire arrêter tous les marchands anglais ; il les menaçait même, en cas de rupture avec leur Gouvernement, de confisquer toutes leurs propriétés, qu'on évaluait alors en Russie à plus de cinquante millions de roubles (1). Soit que cette considération ait retenu l'Angleterre, ou que les autres alliés de la Suède se soient relâchés de la fermeté qu'ils avaient montrée, soit que les ministres suédois eux-mêmes aient cédé à la crainte ou à la corruption (2), après quelques expéditions où Pierre I.^{er} fit trembler, et les Suédois qui lui avaient appris l'art de la guerre, et les Anglais dont il avait voulu apprendre l'art de la navigation, la paix fut signée le 10 septembre (30 août) 1721, sous la médiation d'un négociateur français (3) : ce traité ne fit pas honneur à la politique du régent (4).

Ainsi la Russie acquit, par ses intrigues autant ^{1721,} que par la force de ses armes, la Livonie, objet de prétentions si anciennes et de débats si sanglans,

(1) *Memoirs of Peter Henry Bruce*, pag. 235.

(2) Le général Manstein dit, dans ses Mémoires, que le tzar obtint la place de Wiborg par la trahison d'un ministre suédois auquel il avait promis 80,000 roubles. Enfin on est fondé à croire, dit-il, que Pierre I.^{er} acheta une partie des avantages du traité de Nydstadt, non-seulement en cette occasion, mais même dans celles qui avaient précédé. (*Mém. histor. polit. et milit. tom. I*, pag. 78 et 79.)

(3) M. de Campredon.

(4) Voyez, pour ce traité, le *Corps diplomatique de Dumont*; Mably, *Droit public de l'Europe*, tom. I, pag. 361, 362 et 389.

l'Esthonie, l'Ingrie, une partie de la Karélie et de la Finlande et plusieurs ports sur la Baltique, objet des plus vastes espérances; elle joignit à l'influence que la Suède avait eue dans le Nord, la prépondérance de ses propres moyens. Il était difficile de prévoir que l'union de tant de puissances contre elle, dût avoir de pareilles conséquences.

C'est après la conclusion de ce traité célèbre, que le sénat et le synode décernèrent à Pierre I.^{er} le nom de *grand*, de *père de la patrie*, d'*empereur de toutes les Russies*. Quelques ministres des puissances étrangères le reconnurent le même jour en cette dernière qualité (1). Il n'avait pas besoin pour cela d'invoquer une lettre suspecte, dans laquelle Maximilien donnait ce titre à Iwan III : ses exploits, ses conquêtes, et l'importance qu'il venait d'acquérir, étaient de bien meilleurs titres.

Il ne suffisait pas à l'ambition du nouvel empereur d'avoir assuré la prospérité de son commerce sur la Baltique, sa prépondérance dans le Nord, son influence dans les affaires de l'Occident; il voulait étendre sa domination au midi. Des ingénieurs envoyés depuis long-temps sur la mer Caspienne avaient dressé cette carte dont il fit hommage à l'académie des sciences

(1) Le ministre de France ne reconnut pas le nouvel empereur. Ce n'est qu'en 1745 que la France a accordé le titre impérial aux souverains russes en faveur d'Élisabeth sous les conditions exprimées dans les *Réversales*. (Voyez chap. IX, pag. 324.)

de Paris (1). Il avait des émissaires dans la Perse ; il n'attendait qu'une occasion pour l'envahir, et la révolution qui venait d'éclater dans ce pays, l'accéléra. Des brigandages exercés contre quelques marchands russes établis à Schamachie, sur la rive occidentale de la mer Caspienne, lui servirent de prétexte. Cette partie de la Perse était alors occupée par l'usurpateur Mir-Mahmoud. Pierre I.^{er} demanda réparation du pillage de Schamachie à Schah-Hussein, qui ne pouvait ni l'empêcher, ni le venger... Pierre avait une armée toute prête : il feignit de vouloir défendre le souverain ; en le dépouillant de ses provinces. En entrant dans la Perse, il publia un manifeste, dans lequel il déclarait « qu'il était arrivé sur » les frontières du royaume de Perse, non pour en » vahir quelques provinces, mais pour maintenir sur » le trône le légitime souverain, et pour obtenir satisfaction des brigandages que les rebelles avaient » commis contre les Russes » (2). Après cette déclaration solennelle, il soumit presque sans résistance le Daghestan, il entra à Derbent ; il força le fils du sofî détrôné de lui céder les villes de Derbent et de Bakow, les provinces de Ghilan, de Mazanderan et d'Asterabad. Il lui promettait en retour de le rétablir sur le trône : il garda les provinces, et ne lui donna point de secours.

Au bruit de cette usurpation, le divan s'était ému :

(1) *The State of Russia*, by capt. J. Perry.

(2) *Histoire universelle*, liv. xxx, pag. 333.

il se disposait à prendre les armes (1) ; un ambassadeur avait été sommer Pierre de suspendre ses conquêtes : mais l'intervention des puissances européennes (2) suspendit l'effet des résolutions généreuses du divan, et la politique astucieuse de Pierre les fit changer tout-à-fait. Il lui fit espérer quelques dédommagemens dans la Géorgie, et il revint donner à Moscou le spectacle d'un triomphe qui n'était mérité ni par l'éclat des victoires, ni par l'utilité de la conquête, ni par la sagesse de l'expédition (3).

1723. Ici finit la carrière du conquérant ; mais Pierre ne se reposait des fatigues de la guerre que par les soins

(1) *Memoirs of Peter Henry Bruce*, pag. 269.

(2) Ce fut sur-tout l'ambassadeur de France, M. de Bonnac. On semblait craindre alors que la guerre ne passât de l'Asie en Europe. « On ne conçoit pas, dit à ce sujet un écrivain politique, que, pendant cette guerre avec la Perse, les ambassadeurs des puissances du midi aient retenu le divan prêt à se déclarer contre les nouvelles usurpations du tzar. L'histoire n'a point d'époque moins honorable à leur politique. » (*Dictionn. des sciences morales, économiques, politiques, diplomatiques, &c.*, article *Génie de Pierre-le-Grand.*)

(3) Cette expédition, dont Voltaire fait un récit pompeux, est exactement décrite dans les Mémoires de Bruce, officier anglais, qui en fit partie.... La moitié de l'armée russe y périt de faim et de fatigue.... Les troupes régulières avaient été embarquées sur la mer Caspienne, et il n'y avait sur les vaisseaux de la flotte ni pilotes ni boussoles. (Et c'était Pierre, prince matelot et amiral, lequel avait passé par tous les grades, qui s'embarquait sur la mer Caspienne sans pilotes ni boussoles !) Enfin les Russes montrèrent, dans cette guerre, la barbarie et l'ignorance de leurs aïeux ; c'est ce qu'on peut voir dans le récit que Bruce fait avec la meilleure foi du monde (*pag. 269 et 305*).

laborieux qu'il donnait à l'administration de son empire. Ainsi, de retour à Pétersbourg, il assemble le synode; il veut purger la religion grecque des superstitions qui la dégradent, et l'administration de la justice, des abus qui la dépravent; il semble redoubler de zèle à mesure que le terme de sa carrière approche; l'excès des travaux, des liqueurs fortes, des débauches, les douleurs d'une maladie secrète (1), en avaient précipité la fin : elle arriva dans la cinquante-quatrième année de son âge, le 28 janvier 1725.

Il y a plusieurs hommes à considérer dans Pierre-le-Grand : l'homme privé, le législateur, le politique et le conquérant ; nous l'avons envisagé sous ces deux derniers rapports. Il faudrait reprendre l'histoire de sa vie pour le représenter sous les deux autres : qu'il nous suffise d'en rappeler quelques traits. Il a eu des panégyristes et des détracteurs ; c'est à la postérité de peser le bien et le mal.

Pierre avait une haute taille, une belle figure, une physionomie noble, quelquefois altérée par des mouvemens convulsifs ; un tempérament robuste, ardent, porté à la débauche et prompt à s'enflammer ; un esprit actif, insatiable de connoissances, ambitieux, entreprenant, infatigable. Il savait plusieurs langues ; il était instruit dans quelques sciences ; il s'était exercé

(1) *Mémoires de Bassevitz* ; Busching, *Magasin historique* ; Gordon's *Life of Peter the Great* ; Coxe's *Travels*, vol. I, pag. 500 et 505.

dans les arts mécaniques ; il pratiquait presque tous les métiers (1). Il réunissait toutes les qualités et quelques-uns des vices de sa nation. Il n'avait peut-être pas le feu créateur du génie qui fait les grands hommes (2); mais il avait au plus haut degré ce talent d'imitation particulier aux Russes, et de plus qu'eux, le goût du bon et du beau, l'instinct de la gloire qui fait concevoir

(1) Voici le portrait que le célèbre Burnet a fait, dans son *History of his own times*, de Pierre-le-Grand, avec lequel il eut plusieurs entretiens sur les dogmes de la religion anglicane, dans un voyage du tzar en Angleterre. « C'est un homme d'un tempérament violent, qui s'emporte pour la moindre bagatelle, et n'obéit alors qu'à ses passions. Ce caractère effervescent prend de nouvelles forces encore par l'eau-de-vie et des boissons spiritueuses, pour lesquelles il a un penchant qu'il tâche néanmoins de vaincre avec beaucoup d'efforts. Il est sujet à des mouvemens nerveux, qui sont peut-être la cause qu'il tient la tête penchée vers la terre, et que sa figure forme des mouvemens convulsifs. Il ne manque pas de génie, et il possède plus de connaissances qu'on ne s'y attendrait d'un prince auquel une éducation aussi féroce et barbare est tombée en partage. Un manque de jugement et une certaine inconstance de tempérament ne se font apercevoir en lui que trop souvent et trop distinctement. Il a un goût décidé pour la mécanique, et la nature paraît l'avoir plutôt formé, pour devenir un bon charpentier qu'un grand prince. . . . Il a beaucoup de courage, mais peu de connaissance de l'art militaire, et il paraît même n'en pas faire un grand cas, &c. &c. » Nous ne poursuivrons pas; c'en est assez pour faire apercevoir la sévérité de ce jugement, que l'événement a cependant démenti à plus d'un égard, suivant la remarque judicieuse de M. de Meerman, dont le discours déjà cité nous a fourni cet extrait.

(2) Frédéric-le-Grand a dit : « Pierre-le-Grand mourut, laissant dans le monde, plutôt la réputation d'un homme extraordinaire que d'un

les grands desseins, sur-tout cette énergie, cette inflexibilité de caractère qui, dans un homme destiné à gouverner ses semblables, est un don de la nature non moins heureux que le génie.

Tout ce qui appartient à cet homme extraordinaire, a une teinte romanesque. Entouré d'une noblesse ignorante qui dédaignait, chez ses inférieurs, toute espèce de talens et de vertus, il les a cherchés dans tous les rangs et dans tous les pays. C'est ainsi qu'un officier genevois, le célèbre Lefort, après avoir porté de cour en cour une existence inquiète et malheureuse, devient son ami, son gouverneur, son amiral; et qu'un jeune apprenti, sans la moindre instruction, Mentschikow, passe de la condition la plus obscure à la tête des armées et du gouvernement (1). Ainsi, une prisonnière de guerre enlevée à un soldat, le jour de son mariage, maîtresse du général Bauer et de Mentschikow, la célèbre Catherine, arrête les regards du tzar, captive son esprit, gagne son cœur, le soutient dans ses revers,

» grand-homme, et couvrant les cruautés d'un tyran des vertus d'un législateur. » (*Mémoires de Brandebourg.*)

J. J. Rousseau : « Pierre eut le génie imitatif, et non pas le vrai génie, celui qui crée et fait tout de rien. » (*Contrat social*, ch. VIII.)

Mirabeau le juge encore plus sévèrement. (*Voyez Douces sur la liberté de l'Escaut*, lettre II, p. 67-69.)

(1) Il était *garçon pâtissier*. D'ailleurs, nous n'avons pas besoin de rappeler à nos lecteurs, que la nature de cet ouvrage ne nous permet pas d'entrer dans des détails sur ces personnages célèbres; détails souvent curieux, mais accessoires à notre plan.

l'élève dans sa prospérité, partage son trône et lui succède à l'empire. Quelques jours auparavant, une intrigue amoureuse avec le jeune chambellan Moëns avait failli la faire monter sur l'échafaud (1) On fut étonné de la clémence de Pierre. Heureux s'il eût été aussi indulgent pour un fils égaré que pour une épouse infidèle ! Alexis, élevé dans la rudesse des mœurs de son pays et dans la lâcheté naturelle aux anciens boyards, résistait, comme la nation, aux efforts de Pierre pour le ramener à des mœurs plus douces. Bientôt l'aigreur des reproches fit dégénérer le dégoût du fils en horreur pour les innovations du père. Excité par des moines ignorans et des courtisans barbares, trompé par des rapports artificieux, il quitte les états de son père ; il veut chercher un refuge en Allemagne, en Italie, à Naples. On l'y poursuit, on le rappelle, on lui promet sa grâce ; il revient, et on le juge comme

(1) Voltaire raconte cette aventure, d'après Bassevitz, de manière à justifier Catherine ; mais Busching et Coxe rapportent des preuves indubitables de cette intrigue amoureuse. Moëns, surpris dans un rendez-vous par Pierre, fut mis à la question en présence du prince ; il avoua son crime, et eut la tête tranchée. Madame Balk, sa sœur, dame d'honneur de l'impératrice, reçut cinq coups de knout, et fut renvoyée en Sibérie. On publia, pour sauver le scandale, qu'ils étaient coupables de corruption ; et le lendemain de l'exécution, Pierre conduisit Catherine, dans une voiture découverte, sous le gibet où était encore attachée la tête de Moëns ; et l'impératrice s'écria, sans changer de couleur à cet affreux spectacle : « Quelle pitié c'est, qu'il y ait tant de corruption parmi les courtisans » (Busching, *Magasin histor.* XI, pag. 496 ; Coxe's *Travels*, vol. I, pag. 499 et 500.)

un rebelle. Épouvanté par les menaces, et trompé par la séduction, accusé par des témoins subornés, par une maîtresse infame, il est condamné sur des preuves légères, sur des soupçons, sur des aveux arrachés par la promesse du pardon, . . . et le lendemain on apprend qu'il est mort dans sa prison, en entendant son arrêt. . . . Il n'est pas besoin de répéter ici les discussions contradictoires (1) auxquelles ce triste événement a donné lieu : il n'est que trop bien prouvé qu'Alexis, fils d'une mère répudiée (2), disgracié lui-même presque en naissant, fut victime de la haine et de l'ambition de Mentschikow et de Catherine (3). Il ne sut pas effacer les impressions qu'on faisait sur l'esprit du monarque, auquel on le représentait sans

(1) Voltaire a vainement essayé de disculper la mémoire de Pierre I.^{er} à cet égard. La plupart des écrivains qui en ont parlé, ont démontré l'injustice et la cruauté du jugement d'Alexis. Leclerc a réuni tout ce qui peut servir à éclaircir ce sujet (*Hist. de la Russie ancienne*, tom. III, pag. 420, 500), et il prononce contre l'avis de Voltaire. — Busching et Coxe ont recueilli des documens et des témoignages non moins authentiques, et ajoutent à l'horreur de ce jugement, que le tzarewitch fut mis à mort, dans sa prison, par les mains mêmes de son père. (*Coxe's Travels*, vol. I, p. 513, 524.) De son côté, Bruce raconte dans ses Mémoires, que le tzarewitch fut empoisonné par une potion que lui-même (*Bruce*) alla chercher chez l'apothicaire *Bear*, par l'ordre du maréchal *Weyde*, &c. &c. (*Mem. of P. H. Bruce*, Dublin, 1783, p. 219-221.) Les témoins contemporains varient sur quelques circonstances; tous s'accordent sur le fait.

(2) Pierre avait épousé en premières noces Eudoxie Lapuckin, qu'il renferma dans un couvent après l'avoir répudiée. C'est d'elle qu'il avait eu le malheureux Alexis. (Voyez le *Tableau généalogique*.)

(3) *Coxe's Travels* (*ubi supra*).

cesse comme devant détruire son ouvrage ; et l'on vit ce malheureux père, en qui l'orgueil étouffait la nature, faire à-la-fois les fonctions d'accusateur, de juge, et peut-être. . . . Mais l'histoire n'a pas recueilli des témoignages suffisans pour nous donner le droit d'en dire plus.

Assez d'écrivains se sont plu à retracer les violences auxquelles le tempérament irascible de ce prince le porta trop souvent (1) ; il en rougissait lui-même, et l'on est tenté de le plaindre lorsqu'on l'entend s'écrier dans l'élan d'un repentir généreux : *J'ai réformé ma nation, et je n'ai pu me réformer moi-même !*

Mais cette nation elle-même était-elle bien réformée ! « Le génie de Pierre voulait l'élever, sa rigueur l'écrasa » sait ; *c'était*, suivant l'expression du grand Frédéric, « *de l'eau forte qui rongait du fer* » (2) . . . Il avait fait des réformes salutaires, élevé des palais magnifiques, fondé

(1) Pierre était cruel : il battait ses courtisans, assistait aux exécutions, et faisait lui-même l'office de bourreau, suivant l'antique coutume des tzars. (Gordon's *Life of Peter the Great*, vol. II, pag. 278 ; Coxe's *Travels*, vol. I, pag. 480.)

Voltaire dit, en parlant de son héros : « Les cruautés qu'on » lui reproche étaient un usage de la cour de Moscou, comme de » celle de Maroc. »

(2) Le baron de Stralhemberg, cet officier suédois fait prisonnier à la bataille de Poltawa, qui a vécu dix-sept à dix-huit ans en Russie, nous a laissé, dans ses Mémoires, le jugement le plus impartial qu'on ait peut-être jamais porté sur Pierre I.^{er} Il rapporte tout ce qu'on disait pour et contre, avec une candeur qui inspire la confiance

des institutions utiles en tout genre, et donné des lois sages. En détruisant le corps des Streltsis, en abolissant le patriarcat, il avait affermi l'autorité du trône et prévenu les révoltes qui avaient ensanglanté les règnes précédens. En portant le siège de l'empire à Pétersbourg, en fondant Cronstadt sur la Baltique, il laissait à ses successeurs les élémens d'une grande puissance maritime et commerciale. En établissant des académies, des collèges, des écoles et des manufactures de toute espèce, en attirant à tout prix, et par des promesses souvent illusoires, des savans, des artistes et des officiers étrangers, il se flattait d'exciter l'émulation de son

(*tom. I, pag. 121, 381*). Nous nous bornerons à citer un fragment de ce qu'il dit au sujet des réformes opérées par Pierre-le-Grand, pour éclaircir ce que nous ne pouvons qu'indiquer.

« Toutes ces nouveautés, dit-il, aisées à décrier par le seul nom
 » de nouveautés, faisaient beaucoup de mécontens, et l'autorité des-
 » potique, alors si légitimement employée, n'était qu'à peine assez
 » puissante. Le czar avait affaire à un peuple dur, indocile, devenu
 » paresseux par le peu de fruit de ses travaux, accoutumé à des
 » châtimens cruels et souvent injustes, détaché de la vie par une
 » affreuse misère, persuadé par une longue expérience qu'on ne pou-
 » vait travailler à son bonheur, insensible à ce bonheur inconnu. Les
 » changemens les plus légers et les plus indifférens, tels que celui des
 » anciens habits ou le retranchement des longues barbes, trouvaient
 » une opposition opiniâtre, et suffisaient quelquefois pour causer des
 » séditions : aussi fallut-il porter la rigueur au-delà de celle qui eût
 » suffi avec un peuple plus doux et plus traitable; et le czar y était
 » d'autant plus obligé, que les Moscovites ne connaissaient la gran-
 » deur et la supériorité que par le pouvoir de faire du mal, et qu'un
 » maître indulgent et facile ne leur eût pas paru un grand prince, et
 » à peine un maître. »

peuple. En réunissant les nobles et les bourgeois dans des assemblées (1), il croyait adoucir les mœurs et brusquer l'époque d'un changement qu'il devait laisser faire au temps. En ordonnant aux jeunes nobles russes de voyager, il voulait qu'ils rapportassent avec eux le goût et les arts des pays étrangers; mais ceux-ci n'en rapportaient que des travers et des vices (2). Les bourgeois et les nobles ne trouvaient dans leurs assemblées que des occasions de débauche et de dissolution. Forcés de quitter la barbe et la tunique moscovite, ils conservaient toujours, sous l'élégance d'un habit français, la saleté, le désordre et la rusticité de leurs anciennes habitudes. En un mot, Pierre voulait des artistes, des savans, des marins et des généraux; il aspirait à créer une grande nation, et, au milieu d'un peuple d'esclaves, il ne pensait même pas à faire des hommes (3). Les courtisans qu'il avait formés sur des modèles étrangers, étaient comme des voyageurs au milieu d'un peuple de barbares. Pétersbourg n'était qu'une colonie européenne, établie à grands frais dans un pays sauvage, en dépit de la nature, et sous un ciel rigoureux, qui repousse les arts, les plaisirs et les bienfaits de la civilisation.

(1) *Réglemens particuliers de 1719, sur la tenue des assemblées particulières.* C'était la première fois qu'un souverain prescrivait à ses sujets la manière de s'amuser.

(2) Quelques-uns, venus à Rome et à Paris, s'enfermaient dans des quartiers habités par la populace; et revenus dans leur pays, ils prétendaient juger de la France ou de l'Italie, par ce qu'ils avaient vu.

(3) Mirabeau, *Doutes sur la liberté de l'Escaut*, lettre II.

Pierre avait été plus heureux dans sa carrière politique et guerrière : on ne fut pas assez effrayé de ses succès. Louis XIV, ce prince qui avait à un si haut degré l'instinct des affaires et la connaissance des hommes, sembla seul apprécier les dangers de cette invasion d'un peuple barbare dans le système de l'Europe : dans l'éclat de son règne, il put le mépriser ; à l'époque de ses malheurs, il regretta, sans doute, de ne pouvoir soutenir la Suède, quoique cette puissance eût alors oublié ou négligé ce qu'elle devait à l'alliance de la France. Les autres cabinets, moins prévoyans, craignirent long-temps que les victoires de Charles XII ne le rendissent arbitre et médiateur de l'Europe : ils virent ses revers avec une satisfaction secrète ; ils aidèrent à sa ruine, sans songer qu'une puissance bien plus redoutable allait prendre sa place. Quand ils eurent été mis, par la paix d'Utrecht, en liberté de donner leurs soins à la pacification du Nord, on crut que ces anciens alliés du tzar allaient résister à ses prétentions ; mais le congrès de Brunswick n'amena rien d'utile à la cause générale, et chacun se fit de son épuisement une raison de son indifférence (1). Les menaces de l'Angleterre, la médiation de la France et de l'Allemagne, la haine secrète du Danemarck et de la Pologne, le concert de toutes les puissances contre le tzar, n'aboutirent qu'à faire perdre à la Suède tout

(1) *Dictionnaire des sciences morales, économiques, politiques et diplomatiques*, article *Génie de Pierre-le-Grand*.

proportionnés à la vaste étendue de ses projets; mais on a vu par sa conduite qu'il savait les subordonner aux circonstances, attendre qu'il eût désarmé un ennemi pour en attaquer un autre. D'ailleurs, les puissances, toujours aveugles sur ses empiétements, et alors en discussion pour le règlement de la succession d'Espagne, offraient mille moyens de les tromper, de les affaiblir, de les perdre l'une par l'autre, et n'avaient peut-être pas assez de leurs forces militaires pour résister aux entreprises d'un politique artificieux, d'un conquérant infatigable, et de troupes féroces déjà la terreur de l'Europe : sa mort prématurée peut avoir sauvé le continent de quelque grande catastrophe ; mais ses projets ne furent pas ensevelis avec lui dans la tombe (1).

(1) On assure qu'il existe, dans les archives particulières des empereurs russes, des mémoires secrets, écrits de la main de Pierre I.^{er}, où sont exposés sans détour les projets que ce prince avait conçus, qu'il recommanda à l'attention de ses successeurs, et que plusieurs d'entre eux ont, en effet, suivis avec une persistance, pour ainsi dire, religieuse. L'Anglais sir William Eton, qui a été consul en Russie et en Turquie, et dont le caractère public, les relations et les travaux rendent le témoignage respectable à cet égard, semble avoir eu connaissance de cette pièce, quand il dit : « Ce n'est pas Catherine » qui a conçu d'elle-même le plan qui a été le but principal de ses » opérations politiques. Pierre-le-Grand fut le premier qui le crut praticable, et, depuis ce moment, le cabinet de Saint-Pétersbourg ne » l'a jamais perdu de vue. » (*Tableau de l'empire Ottoman*, vol. II, pag. 165 et 166.) Voici le résumé de ce plan :

» 1.^o Ne rien négliger pour donner à la nation russe des formes et des usages européens ; et dans cette vue, engager les différentes cours et sur-tout les savans de l'Europe, soit par des spéculations d'intérêt, soit par les principes philanthropiques de la philosophie, ou autres motifs encore, à concourir à ce but.

» 2.^o Maintenir l'État dans un système de guerre continuelle, afin d'aguerrir le soldat, et de tenir toujours la nation en haleine et prête à marcher au premier signal.

» 3.^o S'étendre par tous les moyens possibles vers le nord, le long de la Baltique, ainsi que vers le sud, le long de la mer Noire ; et pour ce,

» 4.^o Entretenir la jalousie de l'Angleterre, du Danemarck et du Brandebourg contre la Suède ; au moyen de quoi ces puissances fermeront les yeux sur les usurpations qu'on pourra faire sur ce pays, qu'on finira par subjuguier.

» 5.^o Intéresser la maison d'Autriche à chasser le Turc de l'Europe, et, sous ce prétexte, entretenir une armée permanente, et établir des chantiers sur les bords de la mer Noire, et en avançant toujours, s'étendre jusqu'à Constantinople.

» 6.^o Entretenir l'anarchie dans la Pologne ; influencer ses diètes, et sur-tout les élections de ses rois ; la morceler à chaque occasion qui s'en présentera, et finir par la subjuguier.

» 7.^o Contracter une alliance étroite avec l'Angleterre, et entretenir avec elle des relations directes, au moyen d'un bon traité de commerce ; lui permettre même d'exercer une espèce de monopole dans l'intérieur, ce qui insensiblement introduira une familiarité entre les marchands et les matelots anglais et les nationaux, qui, de leur côté, favoriseront tous les moyens de perfectionnement et d'agrandissement de la marine russe, à l'aide de laquelle il faut aussitôt viser à la domination sur la Baltique et sur la mer Noire, point capital dont dépend la réussite et l'accélération du plan (a).

(a) Il semble que ce soit sur cet article que sir William Eton, le lieutenant-colonel Taylor, et plusieurs autres écrivains anglais, aient fondé leur système, que la prospérité de la Russie ne peut nuire à celle de l'Angleterre. (*Tableau de l'empire Ottoman, Lettres sur l'Inde.*) L'article 8 qui suit n'est pas tout-à-fait si favorable à la politique anglaise ; mais on le voyait dans un avenir plus éloigné.

» 8.^o Il recommande à tous ses successeurs de se pénétrer de cette vérité, que le commerce des Indes est le commerce du monde, et que celui qui peut en disposer exclusivement est le vrai souverain de l'Europe; qu'en conséquence on ne doit perdre aucune occasion de susciter des guerres à la Perse, de hâter sa dégénérescence, de pénétrer jusqu'au golfe Persique, de tâcher alors de rétablir par la Syrie l'ancien commerce du Levant.

» 9.^o Se mêler à tout prix, soit par force, soit par ruse, des querelles de l'Europe, et sur-tout de celles de l'Allemagne; et pour ce,

» 10.^o Rechercher et entretenir constamment l'alliance de l'Autriche, la flatter dans son idée favorite de prédominance; profiter du plus petit ascendant qu'on peut avoir sur elle, pour l'engager dans des guerres ruineuses, afin de l'affaiblir par degrés; la secourir même quelquefois, et ne cesser de lui faire secrètement des ennemis dans toute l'Europe, et particulièrement en Allemagne, en excitant contre elle la jalousie et la méfiance des princes.

Nota. « On y parviendra d'autant plus facilement, disait Pierre, que déjà cette maison orgueilleuse a manifesté plus d'une fois l'ambition de dominer sur les anciens états de l'Europe, et qu'à chaque occasion où elle voudra le tenter, nous enleverons quelques bonnes provinces qui cerneront la Hongrie, que nous finirons par incorporer à notre empire, comme un équivalent. »

» 11.^o Choisir toujours parmi les princesses d'Allemagne des épouses pour les princes russes, et multiplier ainsi les alliances par les rapports de familles et d'intérêt, pour augmenter notre influence dans cet empire.

» 12.^o Se servir de l'ascendant de la religion sur les Grecs désunis ou schismatiques qui se trouvent répandus dans la Hongrie, la Turquie et les parties méridionales de la Pologne, se les attacher par toutes les voies captieuses, se faire appeler leurs protecteurs, et gagner un titre à la suprématie sacerdotale. Sous ce prétexte, et par leur moyen, la Turquie serait subjuguée; et la Pologne, ne pouvant plus se soutenir, ni par ses propres forces, ni par ses liaisons politiques, viendrait d'elle-même se ranger sous le joug.

» 13.^o Dès-lors tous les instans deviennent précieux. Il faut préparer en secret toutes les batteries pour frapper le grand coup et les faire

jouer avec un ordre, une prévoyance et une célérité qui ne donnent plus le temps à l'Europe de se reconnaître. Il faut commencer par proposer séparément, très-secrètement et avec la plus grande circonspection, d'abord à la cour de Versailles, puis à celle de Vienne, de partager avec une d'elles l'empire de l'univers, en leur faisant remarquer que, la Russie étant de fait souveraine de tout l'Orient, et n'ayant plus rien à gagner que ce titre, cette proposition de sa part ne peut leur être suspecte. Il est hors de doute que ce projet ne peut manquer de les flatter et d'allumer entre elles une guerre à mort; qui deviendrait bientôt générale, vu les liaisons et les relations étendues de ces deux cours rivales et ennemies naturelles, ainsi que l'intérêt que seraient nécessitées de prendre à cette querelle toutes les autres puissances de l'Europe.

» 14.° Au milieu de cet acharnement général, la Russie se fera demander des secours, tantôt par l'une, tantôt par l'autre des puissances belligérantes, et après avoir long-temps balancé, pour leur donner le temps de s'épuiser, et d'assembler elle-même ses forces, elle paraîtra se décider à la fin pour la maison d'Autriche; et tandis qu'elle ferait avancer ses troupes de ligne jusqu'au Rhin, elle les ferait suivre immédiatement par une nuée de ses hordes asiatiques; et à mesure que celles-ci avanceraient dans l'Allemagne, deux flottés considérables partiraient, l'une de la mer d'Azoff et l'autre du port d'Archangel, chargées d'une partie de ces mêmes hordes, sous le convoi des flottes armées de la mer Noire et de la Baltique: elles paraîtront inopinément dans la Méditerranée et sur l'Océan pour verser tous ces peuples nomades, féroces et avides de butin, et en inonder l'Italie, l'Espagne et la France, dont ils saccageraient une partie des habitans, emmeneraient l'autre en esclavage pour repeupler les déserts de la Sibérie, et mettraient le reste hors d'état de secouer le joug. Toutes ces diversions donneront alors une latitude entière à l'armée de ligne, pour agir avec toute la vigueur et toute la célérité possible de vaincre et de subjuguier le reste de l'Europe. »

CHAPITRE VII.

Catherine I. — *Pierre II.* — *Anne.* — *Élisabeth.* —
Pierre III. . . .

EN laissant un vaste empire à ses héritiers, Pierre-le-Grand leur laissait aussi tout ce qui pouvait ébranler, affaiblir et diviser leur puissance. Sa loi sur la succession, portée en haine d'Alexis, donnait à l'empereur vivant le droit de désigner son successeur, sans égard à la naissance ou à l'ordre de primogéniture. Cette loi, plausible dans la spéculation, en ce qu'elle semblait promettre le trône à celui qui s'en rendrait le plus digne, était, dans la pratique, une source de désordres et de confusion (1). Chez un peuple plus policé, elle aurait sans doute occasionné des guerres civiles : mais, dans une nation où la civilisation n'était qu'à peine ébauchée (2), où le gouvernement passait, par momens, du despotisme à une oligarchie corrompue, cette loi n'entraîna que des révolutions de cour ou des séditions de caserne ; il suffisait de montrer un maître à ces millions d'esclaves prêts à le prendre de toutes mains. D'ailleurs, on peut observer que, par

(1) Montesquieu, *de l'Esprit des lois*, liv. V, chap. 14.

(2) Coxe's *Travels*, vol. II. — Mirabeau, *Doutes sur la liberté de l'Esprit*, lettre II.

une fatalité singulière, ce Pierre I.^{er}, si jaloux de la conservation de son ouvrage, ne put lui-même désigner son héritier. Tout porte à croire que, dégoûté de Catherine depuis l'aventure de Moëns, il ne voulait pas la laisser régner après lui. Au moment de sa mort, et ne pouvant plus se faire entendre, il écrivit d'une main tremblante, *Rendez tout à.* (1), et ne put aller plus loin. Ces mots, qui semblent être l'expression d'un remords, qui annoncent une restitution, ne pouvaient désigner l'impératrice; ils semblaient plutôt indiquer le petit-fils d'Iwan, frère, ami de Pierre I.^{er}; ou la malheureuse Eudoxie, sa première femme; ou Pierre II, issu de ce premier mariage, lequel régna après Catherine I.^{re} Mais, dans une pareille cour, l'intérêt des premiers courtisans devait prévaloir, et la couronne être le prix de l'audace. Mentschikow avait encore trop à craindre de la vengeance d'Eudoxie : il déclara que Pierre avait désigné Catherine, et il régna sous son nom (2). Sophie avait familiarisé les Russes au sceptre d'une femme.

On s'aperçut bientôt que le génie de Pierre-le-Grand

(1) L'histoire de cette succession est discutée dans le *Voyage de Coxe*, d'après les meilleures autorités (vol. I, p. 504-509). Des mémoires manuscrits de Magnan, cités par M. Castéra, portent que Pierre avait fait un testament, mais que, comme il ne convenait ni à Catherine ni à Mentschikow, ils prirent le parti de le faire supprimer.

(2) M. de Rulhières, *Hist. de l'anarchie de Pologne*, tom. I, pag. 131.

n'était plus au timon des affaires. Catherine suivit le système de son époux, mais avec la faiblesse d'une femme dont la vie n'annonçait pas une longue durée. Son règne n'offre que deux choses à remarquer : les affaires de la succession de Courlande, et le traité de Vienne.

La Courlande, il faut le rappeler, passée sous la suzeraineté de la Pologne par la fameuse concession de Gothard de Kettler, avait été occupée par les Russes dans les dernières guerres du Nord. Dès cette époque, Pierre I.^{er} avait eu l'intention de la réunir, comme la Livonie, à son empire. Le dessein était encore prématuré : mais, en attendant qu'il pût s'accomplir, il consentait à laisser encore ce duché dans la famille de Kettler, et il voulut en accélérer l'occupation par une alliance avec une princesse russe ; dans ce dessein, il avait donné sa nièce Anne Iwanowa en mariage au jeune duc Frédéric-Guillaume (1), alors sous la régence de son oncle Ferdinand. La mort inattendue du jeune duc (2) déconcerta encore les projets de Pierre. Comme il n'était pas issu d'enfants de ce mariage, Ferdinand, dernier prince de la race de Kettler, prit le titre de duc. Les Russes ne purent le lui contester ; mais ils lui suscitèrent mille embarras, et, rentrant en Courlande sous prétexte d'assurer le douaire de la duchesse Anne, ils s'emparèrent, à ce

(1) 31 octobre 1710.

(2) 21 janvier 1711.

titre, des meilleurs bailliages du fief, annonçant ainsi le dessein de s'emparer de la province entière (1).

Cependant la république de Pologne réclamait en vain ses droits. Les Courlandais, ne voulant point de Ferdinand, appelaient le célèbre comte Maurice de Saxe, fils naturel d'Auguste II et de la belle Königsmark; une régence administrait au nom du duc Ferdinand, retiré à Dantzick; et une commission consistoriale polonoise avait décidé, en 1717, que les ducs de Courlande absens seraient censés avoir abdicqué. Dans cette complication d'intérêts, Mentschikow imagina de se faire donner le duché de Courlande: les deux candidats qu'il présentait avec lui, n'étaient là que pour la forme (2). Enfin les États de Courlande furent forcés de casser l'élection qu'ils avaient faite du comte Maurice; mais on ne put encore les résoudre à élire Mentschikow. La mort de Catherine, et la disgrâce du favori sous le règne suivant, firent ajourner de nouveau la soumission de la Courlande aux ordres du cabinet russe.

L'autre événement mémorable du règne de Catherine I.^{re} est le traité de Vienne (3). Cette alliance entre les cours de Pétersbourg, Madrid, Vienne et

(1) *Mémoires manuscrits.*

(2) C'étaient le duc de Holstein et le landgrave de Hesse-Hombourg.
(*ibid.*)

(3) 9 août 1726. — Mably, *Droit public de l'Europe*, Œuvres complètes, tom. VI, pag. 391.

Berlin, était dirigée contre la France, la Suède et le Danemarck. L'Angleterre elle-même s'y vit compromise par la réclamation de l'Espagne, et par le projet remis sur le tapis, de rétablir le prétendant (1). Cette alliance, dont il n'est résulté, pour la Russie, que l'avantage d'une intervention plus immédiate dans les affaires du midi, ne pouvait être utile à l'Autriche que contre la Porte ottomane, et dans le temps où cette dernière puissance s'avancait vers l'Europe; mais la Russie, qui s'était annoncée avec des prétentions plus hautes et des moyens plus dangereux, était bien autrement redoutable à l'Autriche, dont elle s'approchait peu à peu par ses usurpations en Pologne. En considérant le traité du côté de la Russie, le maréchal de Munich le regardait comme désavantageux à ses intérêts, en ce que la Russie, obligée de fournir des secours à la réquisition de l'Autriche, aurait à soutenir dix querelles étrangères, au lieu d'une seule pour son propre compte; mais, par cette raison seule, on connaît assez la politique russe, pour croire que Pierre I.^{er} lui-même aurait conseillé cette alliance.

Plus heureuse que l'auteur de la loi de succession, Catherine I.^{re}, jeune encore, mais avertie de sa mort (2)

(1) *Histoire du ministère de Walpole*, tom. I, pag. 397.

(2) Elle n'avait que trente-huit ans. Elle mourut, suivant quelques historiens, d'un ulcère au poumon, ou, suivant Leclerc, par l'effet d'un poison lent (*Hist. mod.* tom. I, pag. 21). Le fait est qu'il règne sur cette mort, comme sur celle de Pierre-le-Grand, une incertitude dont on retrouve bien d'autres exemples dans l'histoire de Russie.

par de longues douleurs, eut le temps de désigner son héritier; et ce fut Pierre II, fils de ce malheureux Alexis dont elle avait sans doute hâté la condamnation (1). Ce choix ne pouvait être qu'une réparation tardive. Si Pierre II mourait sans enfans, le testament de Catherine appelait au trône Anne Pétrowna, épouse du duc de Holstein, et sa postérité. Après Anne, était nommée la princesse Élisabeth; et enfin Nathalie, fille du tzarewitch Alexis (2).

Comment Mentschikow put-il concevoir ou supporter l'idée de voir passer la couronne au fils d'un prince qu'il avait en quelque sorte conduit à l'échafaud, au petit-fils de cette Eudoxie qu'il tenait encore tout-à-l'heure enfermée dans un couvent? S'était-il mis à l'abri de toute vengeance? était-il assuré de dominer le jeune prince, ou pensait-il à le sacrifier à un projet plus hardi, comme Boris Godounow avait fait du dernier rejeton de la race de Rurick? Les mémoires du temps ne laissent que des soupçons à cet égard (3). Quoi qu'il

(1) » Telle était la méchanceté de la plupart des nobles russes, dit » Williams, qu'à peine cette déclaration fut-elle connue, ils conspi- » rèrent contre elle et voulurent placer de suite Pierre Alexiowits sur » le trône.» (*The rise, progress and present state of the Northern Go-* *vernments*, vol. II, pag. 207.)

(2) *Mémoires de Stralhemberg*, tom. I, pag. 225 et 226. — Leclerc, *Hist. moderne de Russie*, tom. I, pag. 22 et 23. — Voyez l'Appendice : *Tableau généalogique des souverains de Russie depuis l'avènement de la maison Romanow*, n.º I.º, §. 2.

(3) Des mémoires particuliers manuscrits, qui nous semblent mériter confiance, disent que le testament de Catherine fut supprimé,

en soit, on le vit bientôt dissoudre le conseil de régence que Catherine avait établi, administrer seul, s'emparer de l'autorité suprême et de la personne même du prince, jusqu'à ce qu'une misérable extorsion de quelques ducats (1) fut la cause ou le prétexte de sa disgrâce et de la chute d'un pouvoir que des proscriptions cruelles et des malversations énormes, sous trois règnes, n'avaient jamais pu ébranler. Toutefois, il ne faut pas confondre Mentschikow dans la foule des courtisans célèbres qui n'ont eu d'autre mérite que la faveur du monarque. Mentschikow avait rendu de grands services à la Russie : Pierre-le-Grand l'avait nommé généralissime de ses troupes ; il l'avait quelquefois chargé de l'administration de son empire : ce choix renouvelé

et que le comte de Wratislaw, ambassadeur de l'empereur Charles VI, Ostermann et Bassewitz, fabriquèrent, de concert avec Mentschikow, celui qu'on publia. Ce rapport semble ne pas s'accorder avec la dissolution du conseil de régence qui suivit bientôt après. Mais Mentschikow n'avait-il pas intérêt de ménager d'abord les complices qu'il crut ensuite devoir éloigner ? Quoi qu'il en soit, cette anecdote fournit une donnée de plus sur cette cour, où les conjurations et les impostures ont été si fréquentes.

(1) Les maçons de Pétersbourg avaient offert une somme de 9,000 ducats à Pierre II. Il voulait l'envoyer à sa sœur par un chambellan, auquel Mentschikow ordonna de la porter dans son appartement, disant que le prince était trop jeune pour faire un bon emploi de cet argent. Ce propos, rapporté au souverain, décida la disgrâce de Mentschikow, chez lequel on trouva, lors de son arrestation, pour trois millions de roubles en pierreries, bijoux, &c. Voyez, pour les détails de cette disgrâce célèbre, les *Mémoires de Stralhemberg*, tom. I, pag. 226 et suiv. ; — de *Manstein*, pag. 10, 17, &c. &c.

suffit à l'éloge du favori. Tant de faveur dut exciter l'envie (1). Il succomba, sous un prince faible, aux efforts de ses ennemis. La renommée de ses malheurs nous dispense de parler de son exil; il se montra plus grand dans les déserts glacés de la Sibérie qu'au milieu des pompes de la cour. C'est un exemple mémorable de la vérité de cette maxime : « Qu'il est plus » aisé de supporter l'excès du malheur que de se dé- » fendre des illusions de la prospérité. »

De la domination de Mentschikow, Pierre II ne fit que passer sous celle des *Dolgorouki*. Leur sœur était déjà fiancée à ce prince; ils étaient au faite de la grandeur, lorsque sa mort prématurée les engagea dans d'autres intrigues, et, des degrés du trône, les porta sur l'échafaud (2). 1730.
29 janv.

Anne Pétrowna, duchesse de Holstein, désignée par le testament de Catherine I.^{re} pour succéder à Pierre II, étant morte avant lui, son fils, Pierre III,

(1) « Son mérite supérieur, dit Williams, ses talens comme général » et comme homme d'état, furent enviés par la noblesse russe, dont » l'ignorance et le défaut de toute vertu sociale ne pouvaient être » comparés qu'à leur méchanceté brutale. . . Ce grand homme jetait » des perles devant ces pourceaux du Nord, qui cabalaient et machi- » naient sa perte pour prix des services signalés qu'il leur avait rendus. » Dans cette méprisable engeance, on distinguait sur-tout les princes » *Dolgorouki*, &c. &c. » (Williams, *The rise, progress, &c.*, vol. II, pag. 211 - 214. — Coxe's *Travels*, vol. I, pag. 482 et 483.)

(2) Voyez leur fin tragique sous le règne d'Anne, *Mém. de Manstein*, tom. I, pag. 64 et 65.

était l'héritier présomptif de la couronne, ou bien elle devait retourner à la branche aînée des *Romanow*; mais, dans cette cour où les lois n'étaient respectées que quand elles étaient appuyées de la force, personne ne pensa au successeur légitime. Il fut question d'exclure du trône les descendants de Pierre I.^{er}, et c'est ainsi qu'auraient été récompensés les nobles efforts qu'il avait tentés pour faire de la Russie une nation (1). Le conseil souverain, le sénat, les généraux, s'assemblèrent. Quelques ambitieux, tels que les *Dolgorouki*, avaient rêvé une espèce de république oligarchique, à la tête de laquelle ils devaient mettre la duchesse douairière de Courlande, qu'ils croyaient trop heureuse d'accepter le titre d'impératrice aux conditions qu'on voulait lui dicter (2). Anne les accepta en effet; mais, bientôt après, une conjuration ourdie par ses partisans remit entre ses mains l'autorité absolue,

(1) Williams, *The rise, &c. &c.*, tom. II, pag. 216.

(2) *Mém. de Stralhemberg*, tom. I, pag. 226 et suiv. — *Mém. de Manstein*, pag. 10-19. — Voici quelles étaient les conditions proposées par l'assemblée des oligarques et acceptées par Anne : 1.^o l'impératrice ne gouvernera que d'après les délibérations du conseil souverain; 2.^o elle ne fera de son chef ni la paix ni la guerre; 3.^o elle ne mettra aucun impôt, et ne disposera d'aucune charge de conséquence sans l'agrément du conseil; 4.^o elle ne punira de mort aucun noble, avant qu'il ait été convaincu d'un crime capital; 5.^o elle ne confisquera les biens de personne; 6.^o elle ne pourra, dans aucun cas, disposer des domaines de la couronne, ni les aliéner; 7.^o elle n'aura pas la liberté de se marier ni de se choisir un successeur, sans demander et obtenir, sur ces points importants, l'agrément du conseil souverain, &c.

et la Russie tomba sous le despotisme inflexible de Biren, son amant, « esprit altier, ame féroce, qui » méditait froidement d'horribles cruautés, et prétendait s'en justifier par la nécessité, disait-il, de traiter » ainsi le peuple russe (1). »

Ne nous arrêtons point sur ces exécutions sanglantes et ces exils non moins cruels que les supplices, sur ces confiscations juridiques et ces proscriptions plus nombreuses que celles de Marius et de Sylla, où la vengeance et l'avidité spoliatrice se couvrirent trop souvent du voile de l'intérêt d'état. Biren semblait vouloir peupler les déserts de la Sibérie des débris de la noblesse russe ; mais c'est son administration politique qui doit sur-tout attirer nos regards.

On y remarque un phénomène unique dans l'histoire de Russie, et qui sort du système ordinaire de cette puissance, d'ajouter toujours de nouvelles possessions à l'empire déjà le plus vaste de l'univers ; c'est la renonciation que l'impératrice Anne fit, lors de son

(1) Ce Biren, qui gouverna la Russie pendant dix ans, était petit-fils d'un officier de la maison du duc de Courlande, Jacques III. Ses enfans entrèrent au service de Pologne et de Russie. Son petit-fils Ernest fut placé comme gentilhomme de la chambre à la cour de la duchesse de Courlande par la protection de Bestucheff, grand-maitre, que Biren persécuta ensuite avec une ingratitude révoltante. C'est de là qu'il parvint à la faveur de la duchesse et à la dignité de premier ministre de Russie. Il prétendait être de la famille des *Biron* de France par un cadet qui avait passé en Courlande, dans les dernières guerres que l'ordre teutonique y avait soutenues. A son entrée chez la duchesse, il avait pris le nom et les armes de cette maison. (*Mém. mss.*)

les districts déjà détachés de la Courlande pour son douaire, et de donner l'investiture de ce duché à celui qu'elle voudrait bien honorer de son choix. Tel était le prix auquel Frédéric-Auguste III obtint la protection des Russes.

La Porte ottomane n'avait pas vu avec indifférence qu'au mépris du traité du Pruth, alors en vigueur, la Russie osât écarter, à main armée, du trône de la Pologne, un prince élu par les vœux unanimes de la nation; elle fit, dans cette occasion, plusieurs réclamations énergiques, accompagnées de démonstrations menaçantes : mais, comme celles-ci ne furent suivies d'aucun effort soutenu, elles ne servirent qu'à constater la faiblesse de la Turquie (1), qui perdit ainsi l'occasion de faire une guerre utile à la sûreté générale, et fut elle-même attaquée peu après dans une position moins favorable (2). D'un autre côté, le cabinet de Versailles, indécis, ne consulta pas assez l'intérêt commun et l'honneur personnel du prince. Dix vaisseaux de ligne eussent suffi pour battre la marine russe ou la tenir en échec dans le port de Cronstadt. Quinze à vingt mille hommes pouvaient défendre Dantzick, où s'était réfugié Stanislas, relever le courage des Polonais, le ressentiment des Suédois et l'indignation des Turcs. On se contenta d'envoyer à Dantzick trois régimens, dont le

(1) *Politique de tous les cabinets de l'Europe*, tom. III; *Mémoires de M. de Vergennes*, pag. 107.

(2) Mably, *Droit public de l'Europe*, Œuv. comp., tom. VI, p. 136.
courage

courage héroïque parut accuser la faiblesse de leur gouvernement. Forcés de capituler, ils devaient être remis dans un port neutre de la Baltique, et, par une perfide équivoque, on les conduisit captifs dans le port de Cronstadt (1).

Quant à Stanislas, échappant, comme par miracle, à travers mille dangers, à la fureur des soldats d'une puissance qui n'était en guerre ni avec la France ni avec la Pologne, il fuyait errant, déguisé, proscrit, dans ce royaume que le vœu de toute sa noblesse l'avait appelé à gouverner (2). Ses partisans n'opposèrent plus que des forces indisciplinées et une résistance inutile aux oppresseurs barbares de la Pologne (3), et Frédéric-Auguste III fut couronné sous les drapeaux du célèbre Munich : le traité de Vienne a consacré ses droits (4).

(1) On a vu, dans la guerre actuelle avec l'Angleterre, un exemple de cette perfidie, à l'égard de la garnison du Cap (*Saint-Domingue*), qui devait (d'après l'art. 2 de la capitulation) être renvoyée en Europe, sur parole de ne point servir jusqu'à parfait échange. — Il est évident que le mot *Europe* avait été mis par erreur au lieu de *France* : car, si cette garnison eût dû être conduite en Angleterre, il était ridicule de dire qu'elle était renvoyée sur parole, &c. &c. Cependant, c'est sur cette étonnante équivoque que dix-neuf cents hommes furent conduits et ont été retenus en Angleterre pendant huit ans !

(2) *Mémoires de Manstein*, tom. I, pag. 137 - 139.

(3) *Ibid.* pag. 328 et 329. — M. de Rulhières fait, de cette violation du territoire et des droits de la Pologne, un récit que nous ne pouvons ni répéter ni abrégé. Nous affaiblirions les couleurs animées de son brillant pinceau (*Hist. de l'anarchie de Pologne*, tom. I, pag. 146 - 158).

(4) *Traité du 18 novembre 1738*. Recueil de Wenck, t. I, p. 88 et suiv.

1737. Dans le même temps, la terreur des armes russes termina les affaires si long-temps discutées en Courlande. Le duc Ferdinand, dernier rejeton de la race de Kettler, venait de mourir : Maurice de Saxe n'était pas en état de faire valoir ses prétentions. Les États de Courlande furent forcés de recevoir *Ernest Biren* pour souverain. Son règne s'annonça par des violations de droits inouïes (1). Le nouveau roi de Pologne s'empressa de lui donner l'investiture ; formalité sans conséquence , qu'il ne pouvait plus refuser : la Courlande était dès-lors une province russe.

Anne, débarrassée de ces deux affaires, satisfaite d'avoir donné à la Pologne et à la Courlande deux souverains qui auraient toujours besoin de sa protection contre leurs sujets , était enfin en liberté de se venger des intentions hostiles que la Porte avait manifestées , ou plutôt de poursuivre le projet annoncé par Pierre I.^{er}, d'anéantir le *traité du Pruth* (2). Le prétexte qu'elle fit valoir, d'une invasion des Tartares, était bien faible ; mais l'habileté d'Ostermann (3) n'en put trouver d'autre (4). C'est alors que Munich annonça hautement le projet médité avant lui, de

(1) *Mémoires de Mauvoisin*, tom. I, pag. 328 et 329.

(2) Voyez plus haut, chap. VI, pag. 174.

(3) Ministre des affaires étrangères.

(4) *Mémoires de Mauvoisin*, tom. I, pag. 143.

relever l'empire Grec (1) en répandant des manifestes pour soulever les peuples soumis à la domination ottomane. On ne récapitulera pas ici les événemens d'une guerre où l'Autriche fut entraînée contre ses intérêts; guerre qu'il n'avait pas tenu au sultan Mahmoud d'éviter, et dont il se pressa de sortir après deux campagnes (2), où les deux partis obtinrent des succès plus brillans qu'utiles (3). La Turquie dut à la médiation de la France une paix assez honorable par l'acquisition de Belgrade, mais fatale par rapport à la révocation des traités antérieurs (4), et par des lacunes où la politique astucieuse du cabinet russe trouva dans la suite des ressources qu'elle a trop bien su faire valoir. 1739-17 oct.

Un génie particulier, funeste au repos de l'Europe, semblait présider aux destinées de la Russie, et la délivrer d'un ennemi au moment où elle en provoquait un autre. Ainsi la Suède opprimée depuis si long-temps, où l'ambassadeur de Russie Bestucheff ne cessait d'entretenir et d'irriter les factions; la Suède, envers laquelle le cabinet russe venait de commettre une action qui outrageait, d'une manière atroce, la nation, le droit

(1) *Mémoires de Manstein*, tom. I, pag. 147.

(2) Le général Manstein rend compte, dans ses *Mémoires*, de ces deux campagnes. Nous y renvoyons le lecteur.

(3) *Politique de tous les cabinets*, tom. III. *Mém. de M. de Vergennes*, pag. 107 et 108.

(4) Mably, *Droit public*, *Œuv. comp.*, tom. VI, pag. 148. « Par le traité de Belgrade, dit ce publiciste éclairé, la Russie rendait toutes les conquêtes faites sur les Turcs, excepté Azoff, mais démoli,

des gens et l'humanité (1) ; la Suède, réduite à prendre les armes pour se défendre, semblait attendre que son ennemi eût fait la paix avec la Turquie et remis ses armées en bon état. Si elle l'eût attaqué en 1738, il eût été dans un grand embarras : « mais la cour de Stockholm consumait le temps en plaintes et en négocia-

« d'ailleurs, il n'y était pas question de Taganrok. Ce silence laissait à
 » la Russie le droit équivoque de construire une citadelle. Les limites
 » du Dnieper n'y étaient pas réglées, afin que la Russie pût s'y établir
 » un jour, au préjudice de la Pologne. On n'y parlait pas des affaires
 » de cette dernière puissance; ce qui semblait autoriser la Russie à y
 » exercer telle influence qu'elle voudrait : mais les Russes renonçaient
 » encore (*art. 1 et 2*) au privilège d'avoir une flotte dans la mer Noire.
 » Ce traité paraît peu favorable en comparaison des avantages de
 » la campagne. Aussi se flattait-on de pouvoir le rompre avec l'appui
 » de l'Autriche, quand la mort de Charles VI, les embarras de Marie-
 » Thérèse, et la menace d'une guerre de la part de la Suède, firent
 » que le gouvernement russe s'estima trop heureux de compléter la
 » paix de Belgrade par la convention de Constantinople en 1741. »

(1) Nous voulons parler de l'affaire du major Zinkler, que le cabinet russe (c'est-à-dire, le duc de Courlande Biren, le comte d'Ostermann et le maréchal de Munich) fit assassiner pour avoir les dépêches qu'il portait à Constantinople. Il faut en lire les détails dans les Mémoires du général Manstein. « L'impératrice désavoua cette horrible action, » dit-il; elle protesta solennellement n'en avoir eu aucune connaissance; ses ministres présentèrent des mémoires à toutes les cours, » pour ôter tout soupçon contre la cour de Russie; et pour que les » assassins mêmes ne pussent trahir le secret; ils furent tous arrêtés et » conduits en Sibérie, où ils ont passé plusieurs années dans des » cachots. L'impératrice Élisabeth étant montée sur le trône, les fit » relâcher et placer dans des régimens de garnison, bien avant dans » l'intérieur du pays. » (*Mémoires historiques, politiques et militaires du général Manstein*, tom. II, pag. 54 - 56.)

» tions, pendant que celle de Pétersbourg agissait
 » et faisait jouer tous les ressorts imaginables pour
 » rompre ses mesures. La guerre ne se déclara que
 » quand la Russie fut plus en état de la faire (1). »

L'impératrice Anne ne devait pas voir la fin de cette 1741.
 guerre. Peu de temps avant sa mort, elle avait marié
 sa nièce Anne avec le prince Antoine-Ulric de Brunsw-
 wick. Ces jeunes époux semblaient destinés à monter
 sur le trône. L'impératrice en disposa en faveur de
 leur fils Iwan ; mais cet enfant naissait pour une
 captivité qui ne devait finir que par une mort tra-
 gique. Par le même testament, Biren était nommé
 régent jusqu'à la majorité du prince. On voit qu'en
 écartant le père et la mère, il avait voulu régner sous
 le nom d'un enfant (2).

Le gouvernement d'Anne avait été oppressif et dur
 comme le génie de Biren ; mais il fut constamment
 heureux. Des étrangers subalternes administraient l'em-
 pire sous un maître étranger lui-même, et leur admi-
 nistration n'avait amélioré ni les lois ni les mœurs (3).
 Anne, affable, généreuse, mais faible, et d'un naturel
 curieux, ne perdait pas de vue son favori, qui lui

(1) *Mémoires de Maustein*, pag. 53 et 54. Nous citons ici les propres
 expressions du général russe. « Dans son manifeste, la Suède prouva,
 » dit Mably, que la Russie avait violé plusieurs articles du traité de
 » Neystadt. » (*Droit public*, tom. III, pag. 106.)

(2) *Mémoires de Stralhemberg*, tom. I, pag. 230.

(3) *Williams's The rise, &c.*, vol. II, pag. 216 et 217.

racontait toutes les anecdotes de la cour et de la ville, et lui cachait les affaires d'état (1). On a loué ses mœurs, en la comparant aux deux impératrices qui lui ont succédé. Sa cour offrait de la magnificence sans goût, et des profusions énormes sans libéralité (2). On y accueillait les projets les plus extravagans et les plus gigantesques (3). L'ignorance et la vanité nationale y ouvraient un libre accès aux intrigans, aux aventuriers de toutes les nations. Alors aussi les Anglais dirigeaient le commerce et la marine, si toutefois on pouvait appeler *un commerce* le monopole exercé par les négocians britanniques, et une *marine*, quelques vieux *bâtimens* hors de service, presque sans équipages, débris informes de celle que Pierre-le-Grand avait créée moins de trente ans auparavant.

1740. On se serait à peine aperçu de la mort de l'impératrice Anne, si le gouvernement de Biren n'avait été renversé bientôt après par une conspiration que tramèrent ses anciens amis, presque sous ses yeux, dans

(1) *Mémoires manuscrits.*

(2) Le général Manstein, témoin oculaire des fêtes données à la cour d'Anne, notamment au mariage de sa nièce, donne une description piquante des toilettes, où l'on voyait un accord étrange de richesse, de mauvais goût, de luxe et de malpropreté... et cela au milieu du XVIII.^e siècle!!! (*Mémoires historiques, &c.*, tom. II, pag. 63.)

(3) Des mémoires particuliers disent que les projets alors adoptés auraient exigé une dépense de 200,000,000 roubles à l'époque où la Russie n'en avait pas 50,000,000 de revenus.

l'intérieur du palais (1). Il fut arraché de son lit pour être envoyé en Sibérie, et les habitans de Pétersbourg apprirent en se réveillant qu'ils avaient de nouveaux maîtres... Le maréchal de Munich avait tramé ce complot ; il devait bientôt éprouver le même sort que Biren. La mère d'Iwan VI, qu'il avait fait déclarer régente et grande-duchesse de Russie, se crut assez forte pour braver ses devoirs d'épouse et de mère ; elle avait publiquement pris pour amant le comte de Lynar : elle allait se faire déclarer elle-même impératrice, lorsque, dans une conjuration d'une autre espèce (2), on vit Élisabeth portée sur le trône par quelques soldats du régiment de Préobragenskoï (3).

1741
18 déc.

Élisabeth était fille de Pierre-le-Grand et de Catherine I.^{re} On se rappelle qu'elle avait été appelée au trône par le testament de sa mère, après Pierre II, si celui-ci mourait sans postérité ; mais comment parler de droits légitimes dans cette confusion où les cabales, la corruption, et la loi de Pierre, jetaient la cour impériale ! Aussi Élisabeth, malgré les titres qu'elle

(1) Le général Manstein, acteur principal dans cette révolution, nous en a laissé les détails. (*Mémoires*, tom. II, pag. 92 - 109.)

(2) Nous regrettons de ne pouvoir donner les particularités de cette autre conjuration. On les trouvera dans le *Voyage de l'abbé Chappe en Sibérie*, dans ceux de *Coxe*, dans les *Mémoires de Manstein*, et dans l'*Antidote*, pag. 151.

(3) Elle n'avait avec elle que quatre cents grenadiers des gardes, quand elle entra au palais pour en chasser la régente. (*Antidote*, pag. 151.)

avait, ou qu'elle croyait avoir, tranquille tant qu'elle fut libre de se livrer à ses goûts, n'eût peut-être jamais entrepris de détrôner Iwan et sa mère, si elle ne s'était trouvée gênée dans ses plaisirs. Son caractère affable la rendait chère au peuple. Elle s'était attachée à plaire aux gardes : elle avait déjà pris plusieurs amans dans ce corps redoutable. Elle était entourée de gens qui voulaient faire leur fortune, et qui lièrent en sa faveur des intrigues dont ils ne pouvaient sortir que pour monter sur l'échafaud, s'ils ne l'élevaient sur le trône (1). Elle se laissa couronner.

A l'avènement d'Élisabeth, on vit porter des jugemens d'une horrible sévérité contre les personnages les plus distingués du dernier règne de la régente : mais ils ne furent pas exécutés ; l'exil remplaça les supplices (2). Le grand duc et la grande duchesse furent renfermés. Le jeune Iwan, détrôné à l'âge de quinze mois, alla déplorer le malheur d'avoir des droits à la couronne, dans une forteresse dont il ne devait plus sortir. La Russie trembla : mais elle fut étonnée de ne plus voir couler de sang.

(1) Un des principaux agens de cette conjuration fut un chirurgien, Français d'origine, nommé *Lestocq*. C'est lui qui, déjà soupçonné par la régente, et se trouvant à la toilette d'Élisabeth, se mit à dessiner sur une feuille de papier, d'un côté une couronne, et de l'autre une roue, et lui dit ensuite : « Tenez, madame, il n'y a pas de milieu ; ou bien » l'une pour vous, ou bien l'autre pour moi. » La révolution eut lieu le lendemain. (*Antidote*, pag. 151.)

(2) Munich, Ostermann, &c. &c. furent condamnés à être écartelés ; mais on se contenta de les envoyer en Sibérie.

Un esprit paresseux, un caractère facile, un tempérament voluptueux, un goût ardent pour les plaisirs, rendaient la nouvelle impératrice incapable d'application aux affaires. Elle devait être gouvernée par ses ministres; et Bestucheff, Russe de nation, mais élevé à Londres, homme profondément immoral, parvenu à force de bassesses, ingrat envers tous ses bienfaiteurs, ennemi de la France, vendu à l'Angleterre, et disposé à entraîner son pays dans tous les projets qui pouvaient servir son insatiable cupidité (1), Bestucheff fut l'homme qui gagna la confiance d'Élisabeth.

Sous un pareil ministre, le système russe ne devait être favorable ni à la France ni à la Suède. Aussi, quoique l'impératrice eût des obligations personnelles à M. de la Chétardie, ambassadeur français, qui avait contribué à la dernière révolution, quoiqu'il fût parti

(1) *Manstein*, tom. II, pag. 312. — Voici comme Rulhières dépeint Bestucheff: « Génie vigoureux, mais sans culture, sans moralé, sans aucun soin de sa réputation, ce ministre perdu de luxe comme le furent tous les courtisans de ce règne. » (*Histoire de l'anarchie de Pologne*, tom. I, pag. 179.)

Un écrivain contemporain qui l'a encore mieux connu, en parle ainsi: « Bestucheff a été mis à la tête des affaires de la Russie par le crédit de l'Angleterre, à laquelle il est dévoué, et dont il reçoit des pensions. Il avait l'esprit des affaires; mais il ne les dirigeait que par l'impulsion du ministère anglais près de la cour, lequel dictait, le plus souvent, les instructions de ceux que la Russie envoyait dans les cours étrangères. » (*Mém. man.*) — Voyez ce que M. Castéra dit de la corruption de Bestucheff, *Vie de Catherine II*, tom. I, pag. 101.

comblé de ses bienfaits et assuré de ses dispositions favorables envers la France, Bestucheff avait peu à peu changé l'esprit de l'impératrice, et bientôt il suivit ouvertement la politique dont il attendait davantage pour lui-même. Il maintint l'alliance avec l'Autriche; il continua la guerre avec la Suède; il resserra les liaisons avec l'Angleterre. Après des négociations infructueuses, après des intrigues plus efficaces pour semer la division dans l'armée suédoise, après une longue suite de marches et de retraites, toujours précipitées, où l'armée russe donna mille preuves de son ancienne barbarie (1), les Suédois se trouvèrent enfin enfermés à Helsingfors, et réduits à capituler comme les Romains aux Fourches Caudines, mais sans pouvoir comme eux relever leur fortune.

En vain, pour détourner les effets de l'ambition russe, on s'occupait de faire revivre l'union de Calmar et d'offrir au roi de Danemarck la succession au trône de Suède. « Il était important pour toute l'Europe d'op-
» poser à la Russie une masse de puissance capable
» d'occuper son ambition dans le Nord (2). » La Prusse,

(1) *Mémoires de Manstein*, tom. II, pag. 233 - 236. Voyez sur-tout comment ce général raconte la rébellion des Russes contre les officiers étrangers employés dans leur armée. Cet orgueil de l'ignorance, dont on a déjà vu tant d'exemples, se manifesta, dans cette occasion, avec une fureur dont les excès font frémir. (*Ibid.*)

(2) Mably, *Droit public de l'Europe*, Œuv. compl., tom. VII, pag. 113 et suiv.

la Pologne et la Suède y étaient également intéressées ; la fortune de la Russie dérangerait cette sage combinaison. La diète suédoise, effrayée, crut obtenir des conditions plus modérées, en offrant la succession de la couronne au jeune duc de Holstein Gottorp, neveu de l'impératrice. Mais celui-ci venait d'être appelé à la cour de Russie, et, pour son malheur, il avait accepté la succession d'Élisabeth. A son défaut, la diète de Stockholm jeta les yeux sur Adolphe-Frédéric, évêque de Lubeck, de la même maison de Holstein ; mais cette condescendance n'empêcha point que dans le traité d'Abo, qui fut conclu bientôt après (1), la Russie n'exigeât quelques districts de la Finlande, ainsi qu'une alliance défensive tout-à-fait à son avantage, et qu'elle n'exerçât sur le gouvernement suédois une influence telle, que les Russes furent alors tentés de regarder la Suède comme une province de la Russie (2).

On sait que Louis XV n'aimait pas la Russie (3) ; c'était bien moins par le ressentiment d'avoir vu la Pologne enlevée à son beau-père, que par un effet

(1) *Traité du 16 juin 1743.* — *Ibid.* — *Recueil de Wenck*, tom. II, page 36.

(2) *Mémoires de Manstein*, tom. II, pag. 299.

(3) Le général Manstein dit, dans ses Mémoires, qu'il avait été question de marier Élisabeth à Louis XV ; que Pierre II en avait fait les avances, et que la cour de France les avait éludées. — On trouve des garans plus sûrs des sentimens de Louis XV sur la Russie dans les *Mémoires* de MM. de Vergennes, Favier, Tercier ; dans la *correspondance secrète* de M. d'Argenson, &c. &c.

de cet esprit de réserve et de prévoyance qui le caractérisait. Mais que pouvait sa sagesse timide contre l'audacieuse politique du cabinet de Pétersbourg ! Entré malgré lui, comme auxiliaire, dans la guerre de la succession de Charles VI, il crut devoir s'adresser à la modération personnelle d'Élisabeth ; il lui demanda sa médiation par une lettre qui honorait le caractère des deux souverains (1) ; il imagina de lui renvoyer ce même la Chétardie pour qui elle avait des sentimens de bienveillance. Mais Élisabeth ne voyait plus les affaires par elle-même ; les artifices de Bestucheff triomphaient de ses intentions généreuses : il osa renouveler sur un courrier français le crime commis dans le règne précédent sur le major Zinkler ; il altéra les dépêches ; il trompa indignement la bonne foi de l'impératrice ; il fit renvoyer sous escorte, comme un prisonnier d'état, l'ambassadeur français, ce même homme auquel elle devait en partie sa couronne ! « Depuis cette » affaire, dit le général Manstein, les cours de France » et de Russie ont toujours eu l'une pour l'autre une » espèce de froideur (2). » Était-ce assez pour venger un pareil attentat !

1756. Une révolution nouvelle s'annonçait alors dans le système politique de l'Europe. Il serait trop long d'expliquer ici comment les querelles sur les limites

(1) Cette lettre est rapportée par Leclerc, *Histoire de la Russie moderne*, tom. II, pag. 192 et 193.

(2) *Mémoires de Manstein*, tom. II, pag. 313 et 314.

de l'Acadie servirent de prétexte à l'agression scandaleuse de l'Angleterre contre la France ; comment des considérations d'un ordre nouveau firent conclure entre la France et l'Autriche ce fameux traité d'alliance de 1756 (1), sujet si rebattu de vaines discussions (2). L'inconvénient le plus réel de ce traité fut peut-être l'accession de la Russie (3), la part qu'elle prit à une guerre où elle devait être étrangère, le prétexte qu'elle y trouva de détruire l'influence française en Pologne (4), et de violer impunément le territoire de cette république par le passage continu de ses troupes, et sur-tout la défiance naturelle que cette union éphémère de la Russie et de la France devait inspirer à la Porte ottomane (5). D'ailleurs, la paix que le traité de 1756 procura entre la France et l'Autriche, balançait-elle les

(1) *Recueil de Wenck*, tom. III, pag. 141.

(2) Voyez *Politique de tous les cabinets de l'Europe*, tom. III, pag. 160-308. — *Mémoires de M. de Vergennes*. — *Discours de Favier*. — *Notes de M. de Ségur*, &c. &c.

(3) *Recueil de Martens*, sup., tom. III, pag. 33.

(4) Il y avait alors un plan de soustraire les Polonais au joug de la Russie. Le comte de Broglie dominait à la diète. La Pologne allait se relever : mais, quand la France entra dans cette guerre, elle cessa de regarder les Russes comme ennemis, et cent mille de ces barbares traversèrent la Pologne en maîtres. (*Histoire de l'anarchie de Pologne*, liv. III.)

(5) Le plus fort argument contre le traité de 1756 était, dit un écrivain distingué, que cette alliance ôtait à la France la confiance et l'amitié de la Porte. Il suffisait, pour en anéantir le mauvais effet, de garantir dans ce même traité (comme on l'a fait depuis) l'intégrité du territoire ottoman en Europe. (*Politique de tous les cabinets*, tom. III.)

inconvéniens que nous indiquons ! C'est une question affirmativement décidée par l'expérience et par les politiques les plus éclairés. On ne pouvait s'attendre que le résultat de cette guerre de sept ans serait d'augmenter la renommée militaire des Russes et l'ascendant de leur cabinet. Ils obtinrent des succès contre le premier capitaine de l'Europe (1) ; ils pénétrèrent jusque dans sa capitale ; dans le même temps, ils dominaient en Suède, en Pologne, et jusque dans le cœur de l'Allemagne ; la possession du Holstein leur donnait une voix à la diète de l'Empire et inquiétait la maison d'Autriche (2) ; en un mot, la politique russe allait toujours au but de Pierre I.^{er}, quoiqu'il n'y eût eu en Russie, suivant l'expression de Robert Walpole, « que des mino- » rités faibles, ou des femmes plus occupées des dou- » ceurs que des devoirs de la royauté (3). »

Cette guerre, dont les actions entrent moins dans notre sujet que les résultats (4), durait encore lorsqu'Élisabeth mourut, à l'âge de soixante-deux ans, dans
 1761.
 25 déc. les douleurs d'une longue maladie. Douce, bienfaisante, éclairée, la fille de Pierre-le-Grand tenait à son système, à ses engagemens. Elle en appréciait les avan-

(1) Frédéric-le-Grand, roi de Prusse.

(2) Mably, *Droit public de l'Europe*, Œuvres complètes, tom. VII, pag. 113 - 115.

(3) *Histoire du ministère de Walpole*.

(4) On peut consulter, pour les détails de cette guerre, l'histoire composée par le prince qui en fut le héros, et l'ouvrage infiniment recommandable de M. le baron de Jomini sur le même sujet.

tages ; et , toute jalouse qu'elle était de son autorité , elle fut presque toujours gouvernée par des favoris mal disposés pour la France (1). On l'a surnommée *la Clémentine* : c'était une vertu nouvelle et peut-être imprudente chez les Russes (2). Elle avait juré , en arrivant au trône , que sous son règne aucun de ses sujets ne serait puni de la peine capitale ; mais elle conserva des supplices plus cruels que la mort (3). Elle répandait des larmes en signant une déclaration de guerre , et les entreprises de son cabinet ont fait verser des flots de sang pendant la plus grande partie de son règne. Nous n'avons point parlé de sa vie privée , de ses terreurs superstitieuses , de ses intrigues galantes , de ses profusions pour ses amans : elle n'avait aspiré au trône que pour jouir avec sécurité des douceurs de l'amour. Elle s'en vantait (4). Fière de ses attraits , elle ne put pardonner ni à Frédéric-le-Grand les railleries qu'il s'était permises , ni à madame de Lapuckin le tort de la surpasser (5) en beauté. C'est peut-être la raison principale de la guerre acharnée qu'elle poursuivit contre

(1) *Mémoires manuscrits.*

(2) Les Russes n'étaient pas assez civilisés , dit Williams , pour être gouvernés par une princesse aussi douce qu'Élisabeth : ils abusèrent de sa clémence. (Williams's *The rise , progress and present state of the Northern Governments* , vol. II , pag. 232. — *Manstein* , tom. II , pag. 225.)

(3) Le knout et la torture.

(4) Elle disait souvent à ses confidentes : « Je ne suis contente que quand je suis amoureuse. »

(5) Madame de Lapuckin était impliquée dans cette conspiration de

l'un, et du supplice infame qu'elle fit subir à l'autre. Malgré les erreurs de sa vie privée et de sa politique, elle a laissé une mémoire que son peuple a long-temps chérie (1). Elle avait les faiblesses et les charmes de son sexe : elle n'avait presque rien des mœurs de son pays (2).

Au moment de la mort d'Élisabeth, une sombre terreur remplissait le palais. Pétersbourg attendait dans un morne silence le souverain qu'il plairait aux gardes de lui donner. On n'osait demander si la clémente Élisabeth vivait encore, de peur de paraître desirer sa mort ou de craindre l'avènement de son successeur. Le grand duc Pierre III était tombé dans la disgrâce de sa tante ; on ne savait s'il était déshérité. Il avait été question, dans le conseil secret, de lui substituer son fils, et de donner la régence à sa femme. Le trône parut un moment vacant, Pierre III y fut porté par quelques favoris, et toute la cour salua son nouvel empereur.

marquis de Botta, qui avait eu pour but de changer l'acte de la succession. . . . Elle fut condamnée à subir le supplice du knout, qui lui fut infligé publiquement de la manière la plus indécente et la plus atroce. (*Voyage en Sibérie*, par l'abbé Chappe. — *Coxe's Travels*, vol. I, pag. 468 et 469.)

(1) Le maréchal de Muntch a tracé le portrait de cette princesse. Ce morceau, fait par un grand homme qui avait lieu de se plaindre d'elle, est digne d'être transmis à la postérité. (Leclerc, *Histoire de la Russie moderne*, tom. II, pag. 148 et 149.)

(2) *Voyage en Sibérie*, de l'abbé Chappe d'Auteroche.

Il semble que la fortune ait voulu rassembler sur Pierre III toutes ses faveurs , et l'accabler de toutes ses disgrâces.. Jeune et doué d'une figure noble, d'une taille imposante, réunissant en lui le sang de Charles XII et celui de Pierre I.^{er}, souverain d'un petit état, il est appelé à choisir entre deux couronnes. Élisabeth lui cherche dans toute l'Allemagne une princesse digne de sa destinée, et Catherine d'Anhalt-Zerbst est choisie. On admirait les grâces de ce couple auguste. A la veille de ses noces, une maladie affreuse vient défigurer Pierre III. Bientôt il ne reste à Catherine que l'ambition de monter sur le trône. Le dégoût amène la haine, et les deux époux sont à peine unis que des dissensions scandaleuses les séparent. Ceux qui voulaient écarter Pierre du trône, excitent son goût pour la débauche, et le rendent odieux à sa tante. Éloigné du cabinet et du conseil d'état, sans consolations domestiques, entouré d'espions (1), n'ayant de liberté que pour se livrer à des goûts dissolus ou bizarres (2), il se consolait de ses chagrins dans les bras d'une maîtresse imprudente, et

(1) « Pierre, abandonné, sans éducation, éloigné des affaires » politiques, était entouré d'espions qui faisaient les rapports les plus » défavorables de sa conduite à sa tante, déjà trop alarmée de la » crainte d'une révolution pareille à celle qui l'avait placée sur le » trône. A Pétersbourg, il vivait moins comme un héritier du trône, » que comme un prisonnier d'état. » *Coxe's Travels*, vol. II, pag. 111.

(2) *Ibid.* — Mallet du Pan, *De Peril de la balance politique*, in-8.°, Londres, 1789.

dans ses parades militaires d'Oranienbaum. Epris d'une admiration romanesque pour Frédéric - le - Grand , à qui Élisabeth faisait la guerre, il s'honorait d'avoir été *lieutenant* au service de Prusse. Il vantait les belles manœuvres de son héros ; il singeait toutes ses habitudes ; il semblait désirer la défaite de la nation qu'il était appelé à gouverner (1). Fier de son régiment de Holstenois, il ne pouvait déguiser, pour les gardes russes, un mépris qui lui coûta peut-être dans la suite le trône et la vie. Ses travers, ses propos, ses débauches, rapportés aux oreilles de sa tante, aigrissaient de jour en jour le mécontentement de cette princesse, et, dans l'incertitude où cette division jetait les esprits, l'orgueil féroce, la cupidité, la dissolution et la haine, parcourant l'enceinte de ce palais si tranquille à l'extérieur (2), annonçaient quelque changement fatal à Pierre III, lorsqu'un moment de résolution retarda cette triste destinée qu'il ne pouvait éviter.

En montant sur le trône, Pierre III changea subitement le système du gouvernement; il fit sa paix avec

(1) C'est par la crainte de déplaire au grand duc, que le général Fermor n'avait osé poursuivre ses succès contre Frédéric-le-Grand. Au surplus, il paraît que Frédéric ne tenait pas beaucoup de compte à Pierre III de son admiration. . . . S'il l'a loué dans son Histoire de la guerre de sept ans, il l'a maltraité dans sa correspondance secrète. Il écrivait au comte de Falkenstein, l'un de ses favoris : « Le pauvre empereur a voulu imiter Pierre I.^{er}, mais il n'en avait pas le génie. » Alors Pierre III était tombé du trône.

(2) *Voyage en Sibérie*, de l'abbé Chappe, pag. 187.

la Prusse (1), et tous les états commencèrent à craindre que Frédéric n'usât de tout son ascendant sur son admirateur, et n'eût bientôt à ses ordres une armée de cent mille Russes. Les prétentions de Pierre III inquiétaient également le Danemarck et l'Empire (2). On prétend qu'il voulait faire une alliance des princes de la maison de Holstein contre ceux de la maison de Bourbon, balancer la ligue des puissances du Midi par la fédération de celles du Nord; rendre le royaume de Pologne héréditaire, en réformer la constitution, et la donner au prince Henri de Prusse (3). Enfin, dans ce règne de quelques mois, l'Europe entière se crut menacée d'une foule de révolutions (4); mais il serait difficile d'étayer de tels pressentimens sur des vues politiques que Pierre III avait adoptées sans combinaison, et qu'il suivait sans ménagement (5). Il est moins difficile d'apprécier ses idées dans l'administration de son empire. Il avait la prétention d'achever l'ouvrage ébauché par Pierre I.^{er} Il voulait licencier les gardes qui s'étaient rendus les maîtres du trône, comme autrefois les Streltsis; il s'occupait de séculariser les immenses biens du clergé.

(1) *Traité de paix entre la Prusse et la Russie*, Recueil de Martens, supplément, tom. III, pag. 208.

(2) Mably, *Droit public de l'Europe*, Œuvres complètes, tom. VI, pag. 392 et 393.

(3) Williams's *The rise, progress, &c.*, vol. II, pag. 235-242. — *Histoire universelle*, trad. de l'anglais, in-4.^o, tom. XXX.

(4) Tooke's *Life of Catherine II*, tom. I, pag. 187-191.

(5) *Mémoires manuscrits*.

Il honorait sa noblesse par de nouveaux privilèges (1). Il se proposait de rendre la liberté aux serfs. Il avait aboli la chancellerie secrète (2) et rappelé tous les proscrits (3). Enfin ce prince, qui, suivant l'expression de Mallet du Pan, *n'a peut-être été connu en Europe que par les calomnies de ses assassins*, se fit aimer par des qualités populaires (4); mais la mobilité violente de son caractère, les travers de son esprit, gâtèrent les qualités de son cœur, et les écarts de sa conduite démentirent les présages qu'avait fait concevoir la sagesse de ses intentions. Il avait pris Pierre I.^{er} pour modèle; mais la prévoyance et l'inflexible caractère de ce prince

(1) Ukase du 18 février 1762. — *Voyage de l'abbé Chappe*, pag. 190 et 191. L'*Antidote* donne à entendre, en voulant relever les erreurs de l'abbé Chappe, que les nobles russes ne se souciaient pas d'aller à la guerre. C'est ce qu'on avait vu sous le règne de Pierre I.^{er}, qui fut réduit à les y contraindre. . . . Il n'a jamais fallu de pareils édits à la jeunesse française de tous les rangs. (*Antidote*, pag. 170 - 177.)

(2) Cette chancellerie secrète, établie par Mikhaïl Alexiowitz, était mille fois plus atroce dans ses procédés que le tribunal de l'inquisition. Un fils pouvait y dénoncer son père, une femme son époux, un esclave son maître. Les accusés étaient condamnés sans être entendus. . . . Dans d'autres cas, un esclave n'avait qu'à prononcer en public les mots terribles *slavo i delo* (qui signifient littéralement *parole et action*, mais dont le sens est, « je vous dénonce criminel de lèse-majesté en parole et en action »), pour que le maître fût condamné à recevoir le knout, quand l'esclave persistait dans son accusation après l'avoir subi lui-même. (*Antidote*, pag. 188 et 189.)

(3) « Je jouis à Pétersbourg du spectacle singulier d'y voir réunis » Biren, Munich et Lestock, dit l'abbé Chappe. » (*Voyage en Sibérie.*)

(4) Coxe's *Travels*, vol. II, pag. 43.

n'étaient dans Pierre III que l'enthousiasme irréfléchi d'une manie souvent ridicule. De là vient la différence de leur destinée : l'un sans modèle , sans autorité , sans moyens , avec une troupe d'étrangers et de jeunes gens , vient à bout d'enlever à sa sœur la couronne qu'elle portait avec quelque gloire ; l'autre , dans la maturité de son âge , avec une autorité établie , après des exemples salutaires et des informations certaines , avec des soldats fidèles , et encore à la tête d'une armée , se laisse détrôner par une femme.

confident de ses amours, elle conspirait contre Pierre III, long-temps avant qu'il fût sur le trône. En apparence sans crédit et sans pouvoir, en butte à la jalousie ou à la haine d'un époux qu'elle avait mortellement offensé; elle s'était fait une cour particulière dans la cour d'Élisabeth, des amans dans le corps redoutable des gardes, et bientôt elle trouva des complices jusque dans le cabinet de l'empereur. En conspirant contre son époux, elle se faisait plaindre comme une victime de sa tyrannie; étrangère dans Pétersbourg, elle caressait la barbarie nationale; ennemie de la superstition, elle s'astreignait scrupuleusement aux pratiques minutieuses de l'église grecque (1). Cependant, ni ses conférences secrètes avec des ministres étrangers, ni ses liaisons avec des factieux, ni ses habitudes intimes avec une princesse intrigante, avide d'honneurs, d'argent et de renommée (2), ni ses menées séditieuses, ni les avis de quelques sujets fidèles et d'un monarque éclairé (3), ne purent éclairer Pierre III sur les dangers

professe. D'ailleurs, il n'est pas inutile d'observer qu'en rendant justice aux connaissances étendues, au jugement éclairé de W. Tooke, l'*Annual Register* de 1798 lui reproche d'avoir été très-partial envers Catherine, dont l'ambition fut insatiable et les mœurs dissolues, dit le rédacteur. (*New annual Register for 1798*, pag. 268.)

(1) W. Tooke's *Life of Catherine II*, vol. I, pag. 203.

(2) La princesse d'Aschkoff.

(3) Frédéric II, voyant l'orage qui s'annonçait, avait fait avertir Pierre III par écrit et par ses ambassadeurs de penser à lui. Pierre III répondit au roi qu'il n'avait rien à craindre, et à ses ambassadeurs de

dont on l'environnait. Jusqu'au dernier jour , jusqu'à sa dernière heure , il conserva sa magnanime et fatale confiance. Ses gardes étaient déjà corrompus par les *Orloff* ; les officiers et les magistrats , la noblesse et le peuple , venaient de prêter , dans l'église cathédrale de Kasan , entre les mains de l'archevêque de Novogorod , en présence de Dieu , un serment de lèse-majesté ; enfin Catherine , échappée en captive d'une petite maison de plaisance , était maîtresse de la capitale et souveraine de l'empire , que Pierre , enfermé dans Oranienbaum , refusait encore de croire à l'attentat commis à Pétersbourg (1).

Nous n'entreprendrons pas de peindre , après des écrivains distingués , les scènes lugubres , tragiques ou burlesques de cette nuit qui changea le sort de plusieurs peuples , où tant de conjurés furent surpris de conspirer ensemble , et de ce jour plus funeste où le malheureux Pierre III se vit successivement

ne pas toucher une matière qui lui était odieuse. (Histoire de la guerre de sept ans, tom. II, pag. 293 et 294.)

(1) Coxe , ce voyageur anglais si exact , si intéressant et si judicieux dans ses discussions historiques , en a rendu compte avec les ménagemens qu'il devait peut-être aux bontés dont l'impératrice l'avait comblé. Mais tous les détails de cette conjuration , recueillis depuis par MM. Castéra , Tooke , &c. &c. , ont confirmé la vérité du récit que Rulhières allait lire dans quelques cercles choisis , et que Catherine ne put parvenir à faire supprimer. Depuis que la publication n'a plus offert de dangers , Catherine a trouvé des détracteurs plus exagérés que ses panégyristes.

abandonné de ses courtisans, de ses généraux et de ses soldats. Quelques heures plutôt, il triomphait peut-être de la trahison : il n'avait qu'à marcher à Pétersbourg avec ses fidèles troupes du Holstein ; il avait pour lui la justice de sa cause et l'épée de Munich. Un moment de résolution eût sans doute renversé l'ouvrage des conjurés ; mais l'audace et le caractère qui décident les événemens, étaient du parti de Catherine.

La postérité donnera des regrets au récit du traitement qu'éprouva ce prince, qui s'était lui-même abandonné à la pitié de son épouse. Elle frémit d'horreur en apprenant comment, déplorable jouet de la faiblesse ou de la perfidie, diffamé par un manifeste dans lequel on lui reprochait des projets qui l'auraient sauvé (1), réduit par la violence à consacrer par d'indignes aveux sa propre ignominie, il fut enfin immolé dans sa prison, par la main des favoris de Catherine,

(1) Manifeste du 28 juin (9 juillet) 1762. — Catherine accuse Pierre III d'avoir voulu abolir la religion grecque, parce qu'il avait accordé une chapelle luthérienne à ses soldats du Holstein dans le château d'Oranienbaum ; 2.^o d'avoir voulu la répudier, et faire déclarer illégitime son fils Paul ; 3.^o d'avoir fait la paix avec le plus grand ennemi de la Russie. — La seconde de ces accusations était dénuée de vraisemblance. Si Pierre III eût eu l'intention qu'on lui supposait, il n'eût pas montré tant de confiance, et cette réserve l'eût sauvé : quant aux autres griefs, il suffit d'observer, pour en apprécier la valeur, que Catherine elle-même fut ensuite la protectrice de tous les cultes, l'alliée et l'amie du roi de Prusse.

à la terreur d'une révolution nouvelle. En vain un manifeste hypocrite apprit à l'Europe que Pierre III venait de mourir par un *accident hémorrhoidal* : la mort de ce malheureux monarque était nécessaire au dénouement de cette mystérieuse tragédie, et Catherine elle-même donna la preuve la plus évidente du crime, par la faveur scandaleuse dont elle honora si constamment les meurtriers de son époux.

Si l'on devait croire légèrement à des témoignages souvent hasardés, cette princesse aurait voulu s'assurer, par un autre attentat, la couronne qui lui coûtait déjà si cher.

On se souvient de ce jeune Iwan qui naquit presque sur le trône, et ne connut d'autre berceau que sa prison. Élisabeth l'avait laissé vivre dans sa captivité; Pierre III voulait adoucir son sort (1). Catherine régnait depuis deux ans, lorsqu'un lieutenant des gardes, Mirowitch, voulut tenter la délivrance du jeune Iwan : les officiers de service auprès du prince le massacrèrent, et Mirowitch porta sur l'échafaud la peine d'une tentative insensée. On crut même à la cour de Russie que le malheureux Mirowitch n'avait été que l'instrument et la victime aveugle d'une haute ambition. Mais

(1) Il l'avait été voir dans la forteresse de Susselbourg. Il voulait lui faire bâtir un appartement commode : on répandit, après le succès de la conjuration, qu'il voulait y faire enfermer Catherine. Busching a donné des détails intéressans sur cette entrevue, dans son *Magasin historique*.

L'histoire doit plus de respect à la mémoire des grands souverains : elle ne fonde ses récits ni sur des anecdotes de cour, ni sur des bruits populaires, ni sur des conjectures incertaines (1).

Les circonstances de l'élévation de Catherine annoncèrent ou même déterminèrent le caractère de sa

(1) William Coxe a discuté avec la sagacité qui le distingue, les raisons qui le portent à croire que l'impératrice Catherine ne fut point coupable du nouveau crime dont on l'accusait dans toute l'Europe et jusque dans sa cour. Il dit que Mirowitch, arrière-petit-fils d'un compagnon du célèbre Mazeppa, avait demandé à Catherine la restitution des biens de son bisaïeul, confisqués par un arrêt de Pierre-le-Grand, lors de la défection des Cosaques, et que le refus de l'impératrice porta Mirowitch à conspirer contre elle en délivrant le jeune Iwan. D'ailleurs Coxe nomme les complices de Mirowitch et entre dans tous les détails du jugement, de manière à prouver la réalité de cette conspiration. . . . Mais J. Williams, qui écrivait à peu près dans le même temps son histoire sur les gouvernemens du Nord, rapporte cette entreprise et les bruits qui en couraient alors avec des couleurs moins favorables. « Une grande partie de la nation russe assurait, » dit-il, que le lieutenant d'infanterie, loin d'être un séditieux et de » vouloir exciter une rébellion dans l'empire, était un instrument » aveugle de la cour, et qu'il fut immolé à des intrigues; qu'il avait » été informé, sinon par l'impératrice elle-même, au moins par des » gens qui avaient reçu ses instructions immédiates, que son entreprise » lui serait agréable, et qu'au lieu de lui donner la récompense qu'il » attendait, elle lui fit couper la tête, quand elle vit l'indignation » générale que ce crime avait excitée.

» Je ne ferai point de réflexion sur ces événemens, dit Williams » en terminant son récit; j'ai établi les faits, j'abandonne le reste au » jugement de mes lecteurs. » (Coxe's *Travels into Russia*, vol. II, p. 29 et suiv. — Williams's *The rise, progress, and present state of the Northern Governments*, vol. II, pag. 270.)

politique astucieuse et violente : elle sentit qu'il lui fallait faire des conquêtes pour affermir sa puissance, et occuper l'orgueil barbare de ses sujets pour contenter son ambition. Elle disposait d'une puissance énorme ; elle avait une belle armée : mais le trésor impérial était épuisé. Elle s'occupa donc, pendant le cours des deux premières années de sa vie, à observer l'état des puissances de l'Europe. Bestucheff, qu'elle avait rappelé de son exil, le vieux maréchal de Munich qu'elle avait réconcilié avec son usurpation (1), l'entretenaient des projets les plus gigantesques... Elle témoignait une prédilection particulière en faveur de l'Angleterre (2), mais elle ne se déclarait pas contre la France ; elle sembla d'abord vouloir quitter l'alliance de la Prusse, mais elle ne prit point parti pour Marie-Thérèse : elle observait, et en attendant une occasion de se montrer au dehors, elle tentait quelques améliorations dans le

(1) Le maréchal de Munich est resté fidèle à Pierre III jusqu'au dénouement de la révolution. Si ce malheureux monarque l'en eût cru, Catherine n'aurait pas régné.

(2) Un homme d'état, alors à la cour de Pétersbourg, écrivait en 1763 : « L'Angleterre, à qui elle (Catherine II) n'a aucune obligation » personnelle, tient plus essentiellement à son cœur. La roideur et » même la brusquerie anglaise se sont établies chez elle sous l'aspect » de la force et de la noblesse des sentimens. Les derniers succès de » l'Angleterre ont d'ailleurs achevé de montrer en grand cette nation » à ses yeux, et je sais que l'impératrice disait souvent et volontiers, » qu'il n'y avait plus que deux nations en Europe, la Russie et l'Angleterre. » L'on peut heureusement appeler de ce jugement. (*Mém. man. de M. D. B.*)

rendit sa mémoire plus chère que sa personne ne l'avait été (1).

Il faudrait entrer dans de longs développemens, pour donner une idée juste des circonstances qui précédèrent et préparèrent une catastrophe dont le contre-coup retentit encore cinquante ans après en Europe.

Depuis la fatale alliance de Pierre I.^{er} et d'Auguste, la Pologne avait été liée au système de la Russie. Les troupes russes n'y étaient pas encore en garnison, mais en état de passage habituel, sous des prétextes divers. En vain la Porte ottomane et les Tartares de Crimée avaient réclamé contre des violations de territoire incessamment renouvelées : les rois de Pologne semblaient moins jaloux de leur indépendance que leurs voisins, et la nation, accoutumée à une alliance de protection, se laissait insensiblement désarmer. On ne voyait dans les grandes places de l'État que des hommes amollis par le luxe et le goût des jouissances de la vie ; l'énergie nationale s'était assoupie dans cette longue et trompeuse tranquillité de la république. L'approche d'une nouvelle élection devait rendre le mouvement à ce corps engourdi : l'orgueil excita la rivalité de quelques familles puissantes ; mais l'influence que la Russie voulait exercer, tint la nation entière dans l'attente, l'incertitude et l'effroi (2).

(1) Rulhières, *Histoire de l'anarchie de Pologne*, tom. II, pag. 101.

(2) *Ibid.*

C'était dans les derniers siècles un grand et singulier spectacle que ces diètes solennelles, où les grands du royaume, les princes des premières maisons de l'Europe, les souverains des contrées voisines, et les généraux fameux par leurs victoires, venaient briguer les suffrages d'une noblesse belliqueuse, en exposant à l'envi ce qu'ils avaient fait d'héroïque, les vertus qui les rendaient dignes du trône, et les avantages que leur élévation promettait à la Pologne (1). Après la mort d'Auguste III, on ne vit point cet illustre concours : le despotisme russe avait fermé la barrière, la terreur avait éloigné les candidats. Le nouvel électeur de Saxe fut le seul étranger qui s'offrit; mais Catherine fit un signe (2), et il se retira.

Jamais l'Europe ne s'était trouvée dans une circonstance plus favorable aux desseins de la Russie. Les traités de Paris et d'Hubertsbourg (3) venaient de lui rendre une paix que toutes les puissances avaient chèrement achetée. L'Angleterre seule, sortie d'une lutte si dangereuse, avec des avantages permanens, ne croyait plus avoir besoin d'alliance pour soutenir sa

(1) Rulhières, *Histoire de l'anarchie de Pologne*, tom. II, pag. 106.

(2) « L'impératrice lui écrivit de ne pas compromettre ses intérêts » et sa dignité dans une affaire où il ne pourrait réussir. (*Tooke's Life of Catherine II*, vol. I, pag. 362.)

(3) Traité de Paris, 10 février 1763, entre la France, l'Espagne et l'Angleterre, *Recueil de Martens*, tom. I, pag. 33. — Traité d'Hubertsbourg, 15 février 1763, entre l'Autriche et la Prusse, *ibid.* pag. 51.

prépondérance. Les liens de l'Autriche et de la France s'étaient un peu relâchés dans leurs revers ; le cabinet de Versailles sur-tout avait besoin d'une politique adroite ou d'une résolution vigoureuse pour regagner l'influence qu'il avait perdue. Enfin, Frédéric-le-Grand lui-même se trouvait avoir acquis, après une guerre héroïquement soutenue, plus de gloire que de sécurité : détaché d'un allié qui venait de le sacrifier à ses intérêts maritimes, isolé sur le continent, il avait cherché à se rapprocher de la Russie, et, dans ces conjonctures difficiles, la vacance du trône de Pologne lui en offrit les moyens. Dès qu'il apprit l'intention que l'impératrice Catherine avait d'y porter un Polonais de son choix, il chargea son ministre à Warsovie de seconder l'ambassadeur russe qui se trouvait dans cette capitale, et de « faire, au sujet de l'élection future, » les insinuations les plus fortes et les plus nerveuses, » tant aux primats qu'aux plus grands seigneurs de la » Pologne (1). »

Une démarche si amicale décida l'impératrice à conclure avec Frédéric ce traité d'alliance défensive (2), dont toute l'importance était dans l'article secret par lequel les deux puissances s'engageaient à s'opposer à ce que le royaume de Pologne devint héréditaire, et à ne pas souffrir les entreprises de ceux qui tenteraient

(1) *Mémoires de 1772 jusqu'en 1773*. Œuv. posth. de Frédéric, tom. V, pag. 19.

(2) *Récueil de Marten*, tom. I, pag. 89-94.

d'y changer la constitution (*), ou d'y introduire le pouvoir absolu. Par le même traité, les deux puissances promettaient de protéger les dissidens contre l'oppression de l'église dominante; enfin, par une convention secrète, elles s'engageaient à prendre des mesures pour que l'élection tombât sur un Piast, et ce Piast était Stanislas Poniatowski (2). Voilà le premier degré qui conduit au démembrement de la Pologne.

Toutes les clauses de ce traité sont des atteintes criantes aux droits d'une nation indépendante. Certes, exclure de la couronne tout candidat étranger, dans un pays où elle était élective, était déjà une violation évidente de la liberté polonaise; mais prescrire à tout un peuple des lois intérieures, lui ôter la faculté de réformer des abus devenus intolérables, et de chercher dans l'hérédité du trône la garantie de son repos et de son bonheur, c'était annoncer que la Pologne devait désormais demander à Pétersbourg ses lois et ses marques.

Un prince étranger, capable par sa puissance personnelle de défendre celle de la république, ne pouvait convenir à ceux qui méditaient de l'asservir (3). Ils

(1) « On verra bientôt, dit Williams, comment les deux puissances » tinrent à ce traité, quand elles jugèrent que la situation des affaires » leur permettait de le violer impunément. » (*The rise, progress and present state of the Northern Governments*, vol. II, pag. 268.)

(2) *Œuvres posthumes de Frédéric*, tom. V, pag. 19 et 20.

(3) Mallet du Pan, *du Pêril de la balance politique*, pag. 63.

ne voulaient pas non plus d'un Polonais dont le crédit, l'opulence, les longs services ou l'énergie pussent lui donner une influence contraire à leurs vues : il fallait un roi de Pologne qui eût des talens et des vertus plus propres à le faire aimer de ses sujets, qu'à le faire craindre de ses protecteurs ; dont le caractère flexible leur promît de la complaisance, et qui fût forcé par la reconnaissance, et par l'irrégularité de son élection, de rester à jamais dans la dépendance de ceux qui le plaçaient sur le trône. Catherine avait cru trouver toutes ces conditions dans la personne de Poniatowski (1).

Faut-il retracer la situation déplorable où se trouva bientôt la Pologne, au milieu des factions religieuses et des partis politiques soulevés par la perfidie du cabinet russe ! Faut-il rappeler la pitié cruelle que Catherine parut prendre au sort des Polonais, et cette proclamation où elle annonçait que l'armée envoyée pour dicter ses volontés à la diète, allait protéger leur indépendance ! Ces outrages sont dans la mémoire de tout le monde.

Il existe encore des témoins et des victimes de ces violations scandaleuses du droit des nations et de l'hu-

(1) La haine et l'esprit de parti ont trop décrié ce prince, que ses vertus et ses qualités aimables rendaient digne du trône, si la protection de Catherine n'eût voulu l'y porter par des moyens odieux. Dans un pays moins agité par des factions intérieures ou des intrigues étrangères, il aurait pu faire le bonheur du peuple qu'il eût été appelé à gouverner. (Voyez Cox's *Travels*, vol. 1, pag. 16 et 17.)

manité. Ils ont vu leurs provinces pillées, leur capitale envahie, la salle de la diète investie par des Cosaques, les représentans de la nation assaillis à coups de sabre dans le sanctuaire de la souveraineté nationale, et le respectable Malakouski emportant le bâton de maréchal de la diète à travers des soldats féroces qui venaient donner un roi à la Pologne (1). Ceux qui ont échappé aux proscriptions, à l'exil, à la captivité, ont été porter leur douleur et leurs protestations dans toute l'Europe. On les a entendus, on les a plaints, sans les secourir. Les efforts diplomatiques du comte de Broglie, les représentations pacifiques de la Porte ottomane, n'ont pu arrêter le cours de la violence et des iniquités. Le candidat de la Russie fut couronné en contravention des lois fondamentales de la Pologne (2).

(1) Frédéric rend compte de ces horribles scènes avec une légèreté révoltante. « Bientôt, dit-il, dix mille Russes s'approchèrent de Warsovie, tandis que, sur les frontières de la Pologne, les troupes prussiennes faisaient des démonstrations qui pouvaient convaincre ces républicains, ainsi que les puissances étrangères, que ceux qui voudraient s'ingérer dans cette élection contre la volonté de la Russie et de la Prusse, trouveraient à qui parler et feraient bien d'y songer plus d'une fois. » (*Mémoires de 1763 à 1775*, pag. 21.)

Mais on trouvera le même tableau avec des couleurs mieux assorties à ce sujet dans Williams, *The rise, progress, &c. of the Northern Govern.*, vol. II, pag. 272 - 274; — Tooke's *Life of Catherine II*, vol. I., pag. 361 - 368; — Mallet du Pan, *du Pêril de la balance politique*, pag. 62-64; — Rulhières, *Histoire de l'anarchie de Pologne*, liv. vi, &c.

(2) Un article des *Pacta conventa* déclare nulle toute élection faite pendant le séjour des troupes étrangères sur le territoire de la Pologne. . . . « C'est cette infraction et les réglemens bientôt dictés par

Les ambassadeurs de plusieurs puissances, anciennes alliées de la république, se retirèrent, cessant de considérer en nation indépendante un état subjugué par le protectorat militaire de l'impératrice, qui n'en travailla que plus activement à y compléter sa domination.

Poniatowski, monté sur le trône, voulut exercer les droits de la souveraineté, et faire oublier par la dignité de sa conduite l'illégalité de son choix (1). Ainsi, par son inspiration, et sous ses auspices, passèrent d'abord à la diète plusieurs actes dignes d'un meilleur temps, tels que l'abolition du *liberum veto* (2); privilège si cher à la vanité individuelle, aliment éternel de dissensions civiles... Mais l'intérêt de la Russie était de conserver ou de rétablir dans la constitution de Pologne tout ce qui pouvait y perpétuer le désordre, et Poniatowski déplut à Catherine, sans pouvoir gagner l'affection de ses sujets.

Il y avait en Pologne, comme dans tous les autres pays chrétiens, des sectes détachées de la religion dominante, des Grecs non unis, des Ariens, des Luthé-

» Catherine qui occasionnèrent tous les troubles. » (Williams, vol. II, pag. 27.)

(1) Coxe's *Travels*, vol. I, pag. 16 et 17.

(2) Droit en vertu duquel l'opposition d'un seul député pouvait arrêter les délibérations d'une diète. Les nobles polonais tenaient tellement à ce droit, que, dans quelques circonstances où l'entêtement d'un seul homme compromettrait la tranquillité de l'État, ils ont mieux aimé faire massacrer l'opposant opiniâtre que de renoncer à ce qu'ils appelaient leur *plus beau privilège*.

riens, des Calvinistes ; le Gouvernement polonais les avait tolérés, même à l'époque où les persécutions religieuses faisaient ailleurs couler des flots de sang. Ils avaient obtenu sous Sigismond Auguste, à la diète de Wilna, en 1563, le privilège de voter aux diètes d'élection ; mais enfin l'empire de la religion dominante, le retour des principales familles au catholicisme, la division de ces sectes, la diminution considérable du nombre des sectaires (1), firent juger utile de les exclure, en 1733, des charges et des dignités de l'État. Quelques-uns réclamèrent les clauses du traité d'Oliva, qui leur étaient favorables : Catherine II se prétendit garante de l'exécution d'un traité où la Russie n'avait point été partie. Elle se déclara protectrice suprême des dissidens ; elle assura leurs assemblées de sa bienveillance ; elle fit circuler leurs protestations ; elle présenta leurs mémoires à la diète. D'abord elle exigea leur admission au sénat, dans le ministère, à la diète ; ensuite elle se renferma dans des généralités : elle perpétuait ainsi à dessein cette querelle envenimée qu'elle eût été fâchée de voir finir, et qu'il eût peut-être été sage à la diète d'étouffer par des concessions prudentes. Mais, dans

(1) Pour apprécier les motifs de la conduite de Catherine, il suffit d'observer qu'à l'époque où elle prit sous sa protection la cause des dissidens, il n'y avait pas, dans toute la Pologne, cinq cent cinquante gentilshommes à qui leur naissance eût donné l'entrée des diètes et des charges, et que les autres jouissaient de l'exercice de leurs droits civils comme le reste des citoyens.

facharnement des partis religieux, Catherine trouvait mille moyens d'exercer sa politique tour-à-tour astucieuse et violente. Tantôt elle feignait de rappeler les proscrits ; tantôt elle flattait les nombreux ennemis de Poniatowski de l'espoir de le renverser du trône , et de rendre l'indépendance à la Pologne. Elle convoqua une confédération nouvelle pour délibérer sur le salut de l'État : mais les nonces, à peine arrivés à Radom, s'y trouvèrent encore entourés de troupes russes (1). La même tyrannie les rappela à Warsovie : le dictateur moscovite Repnin (2) y reproduisit les demandes des dissidens, et, mêlant la dérision à la violence, il exigea l'envoi d'une ambassade à l'impératrice, pour la remercier de ses *soins paternels*. En vain ces procédés ouvrent les yeux des confédérés ; le plus grand nombre veut se retirer ; toutes les issues étaient gardées ; chacun est forcé de dévorer son indignation... Deux prélats, un palatin, veulent résister à l'oppression russe ; ils sont enlevés pendant la nuit et traînés captifs en Sibérie (3). La terreur préside à la diète, qui adopte les actes qu'on lui présente à la pointe des baïonnettes (4) ; et la

(1) Coxe's *Travels*, vol. I, pag. 17 - 22. — Tooke's *Life of Cath. II*, vol. I, p. 414. — Rulhières, *Histoire de l'anarchie de Pologne*, liv. VIII. — Mallet du Pan, pag. 76 - 80.

(2) Il était ambassadeur auprès du roi et de la république de Pologne.

(3) L'évêque de Cracovie, celui de Kiovie, le palatin de Cracovie et son fils.

(4) Les actes relatifs aux dissidens sont rapportés dans le *Recueil de Martens*, vol. I, pag. 378 - 450.

république entière offre le spectacle d'un peuple conquis et tyrannisé par ses conquérans (1). C'est ainsi que le prince Repnin pacifiait la Pologne (2).

Cependant il s'élevait un orage qui annonçait tous les maux dont la Pologne était menacée. Les puissances qui avaient favorisé les vues de la Russie, commençaient à en voir les dangers (3). Ceux qu'elle écrasait essayèrent de se relever. Une poignée de nobles rassemblés en Ukraine donna le signal. Encouragés par l'Autriche, et sur-tout par la France, ils se

(1) Coxe's *Travels*, vol. I, pag. 22. — Williams, vol. II, pag. 280. — Tooke's *Life of Catherine II*, vol. I, pag. 418. — Mallet du Pan, *du Péril de la balance politique*, pag. 78 et 79.

(2) Frédéric, l'allié de Catherine, ne put dissimuler lui-même l'iniquité de ces procédés et l'indignation générale qu'ils excitaient. « Le prince Repnin, dit-il dans ses Mémoires, n'employa que des moyens violens pour subjuguier la diète. »

(3) « Le despotisme avec lequel la cour de Pétersbourg agissait dans cette république, révoltait les Sarmates ainsi qu'une partie de l'Europe contre la Russie. La cour de Vienne avait peine à cacher sa jalousie et son mécontentement. La France, qui conservait encore des restes de cet esprit de grandeur qui s'était tant manifesté du temps de Louis XIV, ne pouvait digérer qu'il arrivât un grand événement en Europe, sans qu'elle y eût aucune part. Le duc de Choiseul, qui jouissait de la puissance royale sans en avoir le titre, était l'homme le plus inquiet et le moins endurant qui fût jamais né en France. Il envisageait l'élection d'un roi de Pologne sans le concours de son maître, comme une avanie faite au royaume. Pour venger cet affront idéal, il aurait incessamment engagé la France dans une nouvelle guerre, s'il n'avait été retenu par l'épuisement des finances et par l'éloignement de Louis XV pour de pareilles entreprises. » (*Œuvres posthumes*, tom. V, pag. 26-32.)

rendirent maîtres de Cracovie , d'une partie de la Podolie , et se rassemblèrent dans la forteresse de Bar , dont le nom a été donné à cette confédération si célèbre par ses discordes et par ses infortunes ; mais ces efforts généreux ne firent que procurer aux Russes l'occasion de consommer leur ouvrage. Après quelques succès , la confédération , abandonnée à elle-même , sans ordre dans ses plans , sans suite dans ses opérations , laissa dans un état plus déplorable la patrie qu'elle avait voulu sauver.

1768. Où trouver des expressions pour donner une idée du tableau que la Pologne offrit à cette époque ? Toutes les calamités se répandirent , avec les Russes , sur cette terre désolée. La fureur du carnage ne cessa point après les combats ; l'innocence désarmée fut poursuivie ; le paisible laboureur fut égorgé sur sa charrue , le prêtre au pied des autels , les enfans entre les bras et jusque dans le sein de leurs mères. On vit de vastes plaines couvertes de cadavres laissés sans sépulture. Le meurtre , le viol et l'incendie souillèrent la chaumière du pauvre , comme le palais du magnat et les asiles de la religion. Enfin il n'y eut aucun genre de férocité dont les Russes n'offrissent le modèle. A peine furent-ils surpassés par ces affreux Zaporogues , qui , sortis de leurs antres à la voix de l'impératrice , armés par le fanatisme et le brigandage , soulevant les Grecs contre les catholiques , et les paysans contre leurs maîtres , réunirent tous les excès

des guerres civiles à toutes les horreurs d'une invasion de barbares. Ne développons point ces scènes épouvantables (1).

• Aucune des puissances de l'Europe n'était spectatrice indifférente des malheurs de la Pologne : mais, dans les unes, la crainte arrêtait l'indignation ; dans les autres, l'intérêt calculait l'effet de ces calamités. Il serait important d'expliquer comment s'est préparée, poursuivie, opérée presque sans résistance, une catastrophe qui a ébranlé le monde : *Hoc opus, hic labor est*. Si, dans l'histoire moderne, il est difficile d'exposer la situation de la plus petite puissance sans développer ses rapports avec les autres, à plus forte raison est-il impossible de suivre les progrès de la monarchie russe sans jeter, de loin en loin, les yeux sur les états dont ce pouvoir colossal a si subitement changé les relations ou les intérêts.

Avant que cette masse énorme fût mise en mouvement, il n'y avait eu en Europe, depuis plusieurs siècles, que des guerres de conservation ; nous n'en exceptons pas même celles de Charles-Quint et de François I.^{er}... Elles ne tendaient qu'à préparer l'équilibre établi par les traités de Westphalie. Mais, dès que la Russie s'annonce dans le Nord, elle entre brusquement dans le système général avec l'intention d'y dominer et

(1) Tooke's *Life of Catherine II*, vol. II, pag. 3. — Mallet du Pan, *du Périel de la balance politique*, pag. 83 et 84. — Rulhières, *Histoire de l'anarchie de Pologne*, tom. III, pag. 81 - 85.

avec des forces proportionnées à son ambition. Ses desseins ont pour but unique et constant l'accroissement d'un territoire immense, et d'une population d'autant plus redoutable qu'elle est vaguement appréciée. Les états voisins, inquiets, alarmés pour leur existence, cherchent en vain leur sécurité dans des combinaisons que le plus léger accident peut dissoudre. Ils se défendent avec des forces étrangères et vacillantes, contre une puissance dont toute la vigueur est dans elle-même : ils opposent des alliances éphémères à un système constant et régulier ; et tandis que l'intérêt particulier les isole, la Russie s'avance, s'élève et les domine par l'ascendant d'une politique invariable (1).

Une seule puissance, à l'autre extrémité de l'Europe, marchait, avec une persévérance égale, par une route différente. Elle avait rêvé la domination maritime et commerciale, et elle était déjà fort avancée dans son dessein. Quoique les projets si chers à l'orgueil de Pierre I.^{er} semblassent contrarier les vues du cabinet britannique, il était trop éclairé pour ne pas voir les causes qui s'opposaient à l'accroissement de

(1) « A cette époque (après la nomination de Poniatowski au trône de Pologne), Catherine était déjà la dictatrice de l'Europe. . . L'ambition qu'on a tant reprochée à Louis XIV, ses acquisitions mêmes, n'étaient rien en comparaison de la domination que la czarine venait d'acquérir en Pologne. Cependant les uns avaient mis l'Europe en feu, et l'on s'était endormi sur les usurpations de Catherine. » (Tooke's *Life of Catherine II*, vol. I, pag. 397. — *Tableau des gouvernements de l'Europe*, par Spittler, 2.^e partie, pag. 420.)

la marine russe. La situation de ce vaste empire sur six mers, l'abondance des matières premières pour la construction et l'équipement des flottes, étaient des avantages plus brillans que solides. Il y avait dans la position physique et morale, dans l'ignorance et la barbarie de la nation, des obstacles invincibles au perfectionnement d'un art qui suppose la connaissance de presque tous les autres. Aussi l'Angleterre ne craignait pas même de prêter à la Russie des vaisseaux et des officiers : la communication des lumières lui semblait impossible ; son orgueil souriait à voir l'inexpérience et la timidité des esclaves dont on voulait faire des marins, comme on leur aurait ordonné d'être tailleurs ou charpentiers La nation russe, aussi novice en commerce qu'en marine (1), voyait sans jalousie, même avec une espèce de vanité, des étrangers exploiter dans son sein les trésors de son territoire. Catherine, si éclairée sur ses intérêts, mais subordonnant ceux de l'avenir à ses desseins du moment, venait d'accorder à l'Angleterre une espèce de privilège exclusif (2). Ainsi cette dernière puissance attendait sans effroi les mouvemens que l'ambition russe allait exciter en Europe.

(1) *Essai sur le commerce de Russie*, par Rimbart, Paris, 1777.

(2) Traité de 1766, *Recueil de Mariens*, tom. I, pag. 141. — Il étendait les privilèges des Anglais, de manière à leur accorder le commerce exclusif. « Catherine fut portée, dit Tooke, moins par inclination que par le désir de s'assurer l'amitié ou même les secours des Anglais dans la guerre qu'elle méditait contre la Turquie. » (*The life of Catherine II*, vol. I, pag. 425.)

L'Angleterre et la Russie étaient peut-être alors les seules puissances dont les intérêts et les projets pussent s'accorder, du moins pour un temps, au-delà duquel la prévoyance humaine ne pouvait guère aller (1). Il faudra souvent se rappeler ces idées, pour expliquer la conduite du Gouvernement anglais dans le cours des usurpations de la Russie.

Les autres nations n'avaient pas les mêmes raisons de souffrir l'humiliation de la Pologne : mais celles-ci étaient enchaînées par la terreur ; celles-là cherchaient des avantages incertains dans les variations de la balance politique, et le reste, éclairé dans ses vues, était toujours timide dans ses résolutions.

La Suède, alors à la veille d'une révolution salubre, était encore en proie aux fureurs des factions. Son roi, gémissant sous le joug d'un sénat ambitieux, gouverné par l'influence russe, ne pouvait entendre les invitations de la France. Le cabinet danois, opprimé par l'insolence d'un autre dictateur

(1) Un écrivain anglais que nous avons déjà cité, sir William Eton, se plaît à développer cette idée, que « les intérêts de l'Angleterre et de » la Russie sont inséparables. . . qu'elles ne sont rivales ni en marine, » ni en commerce; que la prospérité de l'une ne peut nuire à celle de » l'autre. . . ; que même l'expulsion des Turcs hors de l'Europe et le » rétablissement de l'empire Grec seraient plus avantageux encore à » l'Angleterre qu'à la Russie; que loin d'être une usurpation, ce serait » un acte de justice. . . &c. &c. » (*Tableau historique, politique et mod. de l'empire Ottoman*, trad. de l'anglais, tom. I, *Préface*, pag. XII, et tom. II, p. 165 et suiv.)

moscovite (1), était retenu dans une alliance qu'il ne pouvait aimer. L'affaire du Holstein, laissée jusqu'alors en suspens, fut l'épouvantail éternel d'un vieux monarque et de son faible successeur (2). La gloire, les conseils et l'appui du grand Frédéric, pouvaient relever la ligue du Nord ; mais ce prince, sorti d'une guerre dangereuse, avec des accroissemens inespérés, peut-être plus redoutable par sa renommée que par ses moyens, mécontent de l'Angleterre, trop prévenu contre la France, inquiet sur la Russie, incertain s'il devait s'agrandir par la voie des armes ou par les intrigues du cabinet, attendait des événemens plus décisifs pour démasquer ses batteries. Près de lui, l'Autriche, gouvernée par la modération de Marie-Thérèse, éclairée de la sagesse de Kaunitz, voyait bien les progrès menaçans de la Russie ; mais elle se souvenait trop d'avoir vu les Ottomans aux portes de Vienne. Elle ne voulait pas souffrir les Russes aux bords du Danube ; elle redoutait leur influence en Pologne : mais elle était embarrassée par la politique équivoque et l'attitude militaire de Frédéric. Une explication franche eût peut-être arrêté les entreprises de Catherine.

(1) M. de Saldern.

(2) Cette affaire fut terminée en 1773, par les traités d'échange du Holstein contre les comtés d'Oldembourg et Delmenhorst, que l'impératrice céda ensuite au comte de Holstein le 30 juillet. Voy. *Recueil de Martens*, tom. I, pag. 315 - 334, et tom. VI, pag. 144.

A l'approche d'une crise qui menace l'Europe, il est pénible de voir cette puissance, dont l'influence avait eu jusqu'alors tant de poids sur les affaires générales, l'antique Hercule gaulois, réduit à contempler la chute du système qu'il a fondé ! Moins affaiblie peut-être par une guerre désastreuse, par la défection de ses alliés, par la pénurie de ses finances, que par l'esprit du monarque et les factions de la cour, la France ne semblait plus avoir d'autre sentiment que la crainte d'une guerre nouvelle avec l'Angleterre (1). Cette crainte avait déjà donné à ses négociations en Pologne le caractère d'une intrigue plus que celui d'une intervention généreuse. Le traité de 1756, conclu avec l'Autriche dans la vue de ne pas avoir à soutenir à-la-fois une guerre maritime et une guerre continentale, aurait sans doute eu des effets plus salutaires, si les deux puissances eussent associé la Porte ottomane à leurs intérêts, ou si, du moins, elles l'eussent exceptée du *casus fœderis* (2). Il n'est pas douteux que l'intervention de la France, de l'Autriche et de la Porte, avec ou sans le concours de la Prusse, eussent rendu l'indépendance à la Pologne, et retardé les progrès de la Russie. Mais cet oubli des intérêts de la Porte ottomane jetait maintenant de l'embarras dans toutes les négociations. Il

(1) Mémoire du comte de Vergennes, inséré dans la *Politique de tous les cabinets*, tom. III, pag. 116.

(2) *Ibid.* pag. 307-309. — *Histoire de la diplomatie française*, t. VI, pag. 82.

était en effet devenu facile de donner au divan des soupçons sur les intentions amicales de la France. Il n'écoutait qu'avec répugnance les représentations énergiques des ministres français (1). Trompé sur le but de Catherine dans l'élection de Poniatowski, il avait fermé les yeux sur les désordres qui suivirent, sur l'arrogance des Russes, et sur les malheurs des Polonais, lorsque la violation de son territoire et l'incendie de Balta, par une bande de Cosaques, lui découvrirent l'étendue du péril. Il fit alors ce qu'il aurait dû faire plusieurs années auparavant ou retarder de quelques mois (2). Mais il entendait mieux la voix de l'honneur que les calculs de la politique : il fit comparaître devant lui l'ambassadeur russe Obreskow ; il le somma de déclarer si les Russes avaient évacué la Pologne (3). Obreskow hésita, demanda du

(1) On trouve, dans la *Politique de tous les cabinets* (tom. III, pag. 115 — 135), le mémoire que M. de Vergennes présenta ; à cette occasion, au divan. Ce mémoire est rempli d'idées justes qui devaient éclairer la politique et soulever l'indignation des Ottomans. Mais le divan pouvait répondre au négociateur français : *Medice, cura te ipsum* . . . C'était bien peu qu'un bon mémoire dans de pareilles circonstances.

(2) Frédéric a blâmé, dans ses mémoires, la précipitation des Turcs à déclarer la guerre ; il prétend que, six mois plus tard, les Russes eussent été pris au dépourvu. (*Mémoires de 1763 à 1775*, pag. 37, 38.)

(3) Le divan agissait en vertu de l'art. 3 du traité du Pruth, ainsi conçu : « Aucune troupe moscovites ne pourront rester en Pologne, » sous quelque prétexte que ce soit ; le czar ne pourra se mêler en aucune manière du gouvernement de la nation polonaise, encore moins y faire rentrer ses troupes à l'avenir. »

Cet article, confirmé par le traité de Constantinople, n'avait pas été rappelé dans celui de 1739 ; mais il n'était pas abrogé.

temps pour avoir une réponse du prince Repnin. La sienne parut évasive : on l'envoya aux Sept-Tours, et la guerre fut déclarée (1).

1768. On vit alors une preuve éclatante des ressources innombrables de l'empire ottoman : en quelques mois, cinq cent mille hommes furent rassemblés des extrémités de l'empire, leurs approvisionnemens faits, leur artillerie pourvue; et le drapeau du prophète parut sur les rives du Borysthène.

L'appareil de ces forces était redoutable, et le trésor ottoman avait de quoi le soutenir. Les Janissaires conservaient encore cette indomptable intrépidité qui avait répandu la terreur de leur nom dans toutes les parties de l'ancien monde. Ils avaient même dans leurs rangs des ingénieurs et des artilleurs français expérimentés : mais ils ne pouvaient assujettir leur fougue impétueuse à l'immobilité de la discipline; et la valeur la plus brillante ne put tenir contre le courage mieux dirigé des Russes. Les changemens continuels de plan et de généraux, l'insubordination pire que la lâcheté, la corruption pratiquée dans le sein du divan (2), servirent encore mieux Catherine que l'habileté de ses

(1) La Porte ottomane publia, dans cette circonstance, un manifeste où ses justes griefs étaient exposés d'une manière évidente : l'impératrice essaya d'y répondre, mais ce fut *très-imparfaitement*; la meilleure réponse à faire était d'évacuer la Pologne. (Williams's *The rise, progress and present state of the Northern Governments*, v. II, p. 285, 286.)

(2) Mallet-du-Pan, *Du Péril de la balance politique*, pag. 101, 102.

généraux et la résignation stupide de ses soldats (1).

Tout inégale que cette lutte paraisse, elle mérite de fixer notre attention, par les passions, les intrigues et les intérêts qu'elle excita, par les variations de la politique et le résultat de ses combinaisons. C'est un spectacle où nulle puissance ne fut désintéressée; c'est l'époque où l'ambition russe fit jouer toutes ses manœuvres. Il est plus intéressant d'en suivre les effets que de développer les détails de la guerre.

De la part de la Porte ottomane, l'invasion de son territoire avait été l'occasion de la guerre; mais l'affranchissement de la Pologne en était le véritable but. L'impératrice Catherine imagina d'armer les Polonais contre leurs libérateurs; et la diète, docile à ses ordres, déclara la guerre à la Porte. C'était insulter étrangement au malheur de la Pologne. Cette alliance monstrueuse, pareille au supplice inventé par Mézence (2), ne donnait à Catherine qu'un allié sans force, sans argent, abandonné aux désordres de l'anarchie; mais elle le préparait à la dépendance absolue. Elle n'était donc pas inutile à ses vues.

(1) Le grand Frédéric donne de cette guerre une idée moins pompeuse que les écrivains de l'impératrice: « Les généraux de Catherine, » dit-il, ignoraient la castrométrie et la tactique; ceux du sultan » avaient encore moins de connaissances, en sorte que, pour se faire » une idée juste de cette guerre, il faut se représenter des borgnes » qui, après avoir bien battu des aveugles, gagnent sur eux un ascen- » dant complet. » (*Mémoires de 1763 à 1775*, pag. 39.)

(2) *Mortua quin etiam jungebat corpora vivis.* (Virg. *Æneid.* lib. VIII.)

Bientôt les armées russes s'étendirent des rives du Danube au Kuban ; et quoique le roi de Prusse eût jugé leurs victoires si faciles, il n'en parut pas moins alarmé : il craignit « que son alliée, devenue trop puissante, ne » voulût, avec le temps, lui imposer des lois comme à » la Pologne ; cette perspective était aussi dangereuse » qu'effrayante. La cour de Vienne était trop éclairée » sur ses intérêts pour ne pas avoir des appréhensions » semblables, et le péril les rapprocha (1). »

Joseph II, assis depuis quatre ans sur le trône impérial, se gouvernait encore par les conseils de Marie-Thérèse. L'Autriche voyait avec horreur le voisinage des Russes, et leur projet déjà évident de garder la Valachie et la Moldavie. Enfin Frédéric et Joseph avaient reconnu, dans deux entrevues qu'ils eurent à ce sujet, qu'ils étaient « la seule barrière à opposer désor- » mais à ce torrent débordé qui menaçait d'inonder » l'Europe. » C'était le système invariable de Kaunitz (2). Dans cette anxiété politique, la Turquie invoqua les deux puissances comme médiatrices. Mais les négociations traînaient en longueur, et la Russie poursuivait ses succès. D'un côté la Prusse ménageait son allié ; de l'autre, l'Autriche devait consulter la France, et toutes deux observaient l'Angleterre. Sur ces entrefaites, M. de Choiseul fut disgracié. Ce mi-

(1) *M.moires de 1763 à 1775*, par Frédéric.

(2) *Ibid.* — et *Politique de tous les cabinets de l'Europe*, mêm. de M. de Breteuil, tom. III, pag. 48.

nistre, attaché par sentiment et par prévoyance à la maison d'Autriche, appuyait vivement ses résolutions; il était prêt à les soutenir par la force des armes, en dépit de l'Angleterre. Son éloignement sembla ôter toute énergie au cabinet de Versailles; et celui de Vienne se refroidit (1).

Dans cet intervalle, le prince Henri de Prusse fit un voyage à Pétersbourg; et à son retour, les vacillations de la politique parurent cesser. Le premier partage de la Pologne venait d'être décidé (2). 1770.

Il faut soigneusement distinguer, dans cette iniquité sociale, la conception du projet d'avec les résultats. Quand Pierre-le-Grand traçait à ses successeurs la route de la Pologne, quand il leur indiquait le moyen de l'asservir et de la subjuguier (3), il n'imaginait pas que des voisins clairvoyans voudraient intervenir dans le règlement de la succession qu'il léguait à ses héritiers;

(1) *Mémoires de 1763 à 1775*, par Frédéric.

(2) *Tableau historique et politique de l'Europe, de 1786 à 1796*, tom. I, pag. 44, par M. de Ségur. — L'auteur de la *Vie de Catherine II* rapporte que, dans une des conférences que Catherine II eut, dans ce voyage, avec le prince Henri, elle lui avait dit, en parlant du partage de la Pologne: « J'épouvanterai la Turquie, je flatterai l'Angleterre; » chargez-vous d'acheter l'Autriche pour qu'elle endorme la France. » Ce propos, devenu si célèbre, n'a sans doute été arrangé que d'après les événemens dont il donne une idée peu exacte. . . . Catherine était trop adroite et trop éclairée pour s'expliquer avec une franchise si faconique et si brusque dans une négociation de cette importance. Cela n'est ni dans son caractère, ni dans sa politique.

(3) *Résumé du plan de Pierre I.^{er}*, pag. 177, art. 6.

et Catherine elle-même, en mettant Poniatowski sur le trône, en se déclarant protectrice et législatrice de la Pologne, ne pensait pas être bientôt réduite à partager le Jëgs qu'elle voulait peut-être plus tard, mais sans doute tout entier (1). Des troubles imprévus, des contrariétés du moment, une résistance inattendue, et la guerre avec la Porte, ont modifié le plan principal; mais il était toujours le même : on attendait de l'avenir l'occasion d'en compléter l'exécution.

Il n'est pas aisé de déterminer l'époque à laquelle Frédéric-le-Grand tourna ses vues sur la spoliation de la Pologne, ni la part qu'il y prit (2). Ce prince éclairé, si franc sur d'autres matières, n'a pas laissé échapper son secret à cet égard. Sans doute il voyait avec chagrin l'accroissement énorme de la puissance russe : il l'a témoigné dans plusieurs occasions; mais peut-être se flattait-il de pouvoir lui opposer une digue assez forte, par une augmentation de puissance relative. Les électeurs de Brandebourg avaient toujours convoité la partie de la Pologne qui séparait l'ancienne Prusse de leurs posses-

(1) Coxe dit que le roi de Prusse fit la première proposition du partage, mais que l'impératrice y montra d'abord quelque répugnance, parce qu'elle ne trouvait aucun avantage matériel à partager un territoire sur lequel elle régnait déjà, et qu'elle ne s'y résigna que par la crainte que la Prusse ne se joignît contre elle à la Turquie. (*Travels into Russia*, vol. I, pag. 39 — 42.)

(2) Mallet-du-Pan (*Du Péril de la balance politique*) dit que le roi de Prusse entra malgré lui dans ce projet : mais les mémoires posthumes de ce prince laissent lieu d'en douter.

sions électorales. Frédéric lui-même avait éprouvé, dans la dernière guerre, l'inconvénient de ne pouvoir aller de Berlin à Kosnigsberg, sans passer sur des terres étrangères (1). A la fin de cette guerre, il avait même proposé au cabinet de Vienne de lui céder la Silésie, à condition qu'on lui garantirait la Pologne prussienne, Thorn et Dantzick ; et Marie-Thérèse s'y était refusée (2)... Ce projet d'extension, tant de fois manifesté, l'avait rendu fort attentif aux démarches de la Russie ; il devait craindre qu'elle ne fût un jour assez redoutable pour tirer seule avantage de la situation de la Pologne, et il se crut forcé d'en partager la dépouille : il prêta l'oreille aux premières ouvertures qu'on lui en fit. L'intérêt du moment lui ferma les yeux sur les dangers de l'avenir. Cette vérité perça malgré lui dans ses mémoires.

Quant à l'Autriche, elle n'avait point de compensation équivalente à se promettre des envahissemens de la Russie ; elle ne redoutait rien tant que ce voisinage. Elle ne voulait pour prix de sa médiation, demandée par la Porte ottomane, que certaines portions de territoire qui lui avaient été enlevées par la paix de Belgrade, acquisitions qui n'étaient pas alarmantes pour ses voisins. Enfin elle se trouvait dans un état à ne pas desirer le moindre déplacement dans les puis-

(1) *Coxe's Travels*, vol. I, pag. 41 — 43.

(2) *Williams, 's The rise, progress and present state of the Northern Governments*, vol. II, pag. 287, 288.

sances. On en juge par sa conduite, comme par l'examen de ses intérêts.

Le cabinet de Vienne avait fait occuper le comté polonais de Zips : on crut pouvoir en conclure qu'il consentait d'avance au partage de la Pologne ; mais il protesta bientôt de sa répugnance à cette idée, en déclarant solennellement qu'il n'entendait regarder cette occupation que comme un garant des sommes que la république devait à la maison d'Autriche, offrant d'ailleurs de retirer ses troupes du comté, si la Prusse et la Russie voulaient retirer les leurs du territoire de la Pologne (1). Sa justification est dans le témoignage de Frédéric. Ce prince n'a pu dissimuler que, par son traité d'alliance avec Catherine, il s'était obligé de déclarer la guerre à l'Autriche, si cette puissance persistait à s'opposer au partage (2) ; et jusque dans ses aveux, il est aisé de voir que s'il fût franchement entré dans le système de l'Autriche, Catherine eût peut-être été forcée de respecter l'indépendance de la Pologne.

Mais dès que Frédéric eut adopté les idées de cette princesse, la situation du cabinet de Vienne devint plus embarrassante. D'un côté, on lui faisait entendre que la Russie était disposée à restituer aux Turcs les conquêtes qu'elle venait de faire entre le Niester et le

(1) *Mémoires de 1763 à 1775*, pag. 63.

(2) *Ibid.* pag. 68, 69.

Danube ; de l'autre, on le somrait d'opter entre le partage de la Pologne et la guerre contre la Russie fortifiée de l'alliance de la Prusse (1). Rassuré sur le danger du voisinage des Russes, il fut ébranlé par leurs menaces. En jetant les yeux sur les autres États, il n'y voyait pas de contre-poids à la ligue formée contre lui. Les Turcs, toujours battus, ne pouvaient plus offrir une diversion convenable. La France se prononçait assez hautement contre le démembrement de la Pologne ; mais l'idée d'une guerre faisait trembler la vieillesse de Louis XV. L'Angleterre avait aussi annoncé quelque opposition à ce projet ; mais cette opposition n'était ni grande, ni loyale, ni désintéressée : elle n'était fondée que sur des raisons de commerce. Le cabinet britannique craignait que Thorn, Dantzick, ne tombassent entre les mains du roi de Prusse, et en cela il était d'accord avec les vues de Catherine ; mais dès que la liberté du port de Dantzick fut assurée, l'Angleterre laissa faire une iniquité qui devait enfanter de nouvelles divisions.

Dans son isolement, l'Autriche crut devoir songer à tirer quelque avantage relatif, d'une entreprise qu'elle ne pouvait empêcher. Elle céda, sous la condition d'une égalité parfaite. Elle se flatta de maintenir l'ancien équilibre ; mais il était rompu. La puissance morale des rois était ébranlée ; la première brèche

(1) *Ibid.* pag. 77, 78.

au système politique de l'Europe était ouverte (1).

Bientôt on vit que la Russie voulait tirer tout l'avantage de cette spoliation scandaleuse, où les lots paraissaient égaux (2). Elle ne voulut point abandonner le privilège odieux qu'elle s'était arrogé. Il lui appartenait d'achever l'ouvrage qu'elle avait commencé. Son ambassadeur fut chargé de notifier ses volontés. On frémit d'indignation, en lisant cette déclaration où l'ambassadeur Stackelberg reprochait aux Polonais les discordes et les malheurs que la politique russe leur avait apportés (3)... Faut-il ajouter à cette insolence les outrages, les affronts et les violences qui extorquèrent à la diète la ratification de cet envahissement ? Elle

(1) Tooke's *Life of Catherine II*, vol. II, pag. 123.

(2) Ce premier partage coûta cinq millions d'habitans à la Pologne... Le pays échu à la Russie était le plus vaste : il avait pour limites la Dwina et une ligne tirée au travers du duché de Lithuanie, de Polosk, jusqu'à l'extrémité du territoire de Rohankow sur le Dnieper, 3040 lieues carrées et 1,800,000 habitans. Les pays cédés à l'Autriche s'étendaient depuis Cracovie jusqu'au territoire de Choczim : Frédéric eut Elbing et la Prusse polonaise. « Dans ce partage, dit Coxe, la Russie avait le territoire le plus étendu, la Prusse le plus commerçant, l'Autriche le plus populeux. » (*Travels into Russia*, vol. I, pag. 42.) Voyez, pour les pièces relatives au premier démembrement, le *Recueil de Martens*, tom. I, pag. 461 — 469; tom. IV, pag. 110, 135 — 486.

(3) Par cette proclamation, comme par le traité de cession du 18 septembre 1773, art. IV, S. M. I. de toutes les Russies renonçait, pour elle et ses successeurs, à tous droits et prétentions qu'elle pouvait avoir sur le reste de la Pologne. Elle leur garantissait l'intégrité de son territoire; et vingt-deux ans après, la même politique a renouvelé le même attentat, &c...

invoqua vainement, contre des sophismes soutenus par les baïonnettes, la foi des traités d'Oliva, de Weylau, de Moscow, la garantiè de la France, de l'Angleterre, et des puissances copartageantes, la pitié due aux malheurs de la Pologne, les droits de la morale, de la justice universelle, et le danger d'une violation qui ébranlait la base de tous les trônes (1). L'ambition russe fut inflexible : elle réduisit un monarque à la nécessité de rétracter des intentions généreuses, et de ratifier le démembrement du royaume qu'il voulait défendre (2). Dix ans d'oppression avaient préparé cette catastrophe (3).

On crut qu'après cette humiliation, la malheureuse Pologne allait jouir d'une indépendance si chèrement achetée ; mais elle continua d'être accablée du protectorat

(1) Réponse que Stanislas fit faire aux déclarations des cours de Pétersbourg, &c., 17 septembre 1773. *Recueil de Martens*, tom. I, pag. 470.

(2) Traité de cession signé à Varsovie le 18 septembre 1773. *Ibid.* pag. 481 — 485.

(3) Le témoignage des écrivains contemporains est unanime sur l'injustice et la violence des procédés qui ont amené le démembrement de la Pologne. « L'histoire ne peindra jamais avec trop d'énergie, » dit Mallet-du-Pan, l'exécution et les horribles suites de cette entreprise : elles feront la honte de notre siècle ; et il serait au-dessus des forces de la politique la moins scrupuleuse de préméditer jamais un système d'injustice et de violences tel que celui dont la Pologne a offert le tableau dix années consécutives. Qu'on écarte les inculpations outrées et les exagérations de la douleur, il restera une chaîne d'événemens prouvés par la notoriété publique, par les actes officiels et authentiques, enfin par les témoignages de certitude les moins suspects. . . . » (*Du Péril de la balance polonaise*, pag. 62, 63.)

militaire de l'impératrice. Les troupes russes furent cantonnées dans tous ses districts, comme l'armée nationale. Poniatowski conservait le nom de roi ; mais l'ambassadeur moscovite dirigeait toutes les affaires dans le sens de sa cour : enfin, le royaume était gouverné comme une province conquise, et Catherine dominait dans Warsovie comme dans Pétersbourg (1).

Ce n'était pas assez d'avoir vu la Pologne humiliée et morcelée ; il fallait assurer sa dépendance, la mettre dans l'impossibilité de venger ses outrages, et préparer sa ruine. Rien ne parut plus propre à faciliter l'exécution de ce dessein, que d'aggraver les défauts d'une constitution déjà vicieuse, et de perpétuer l'esprit de faiblesse, de discorde et d'anarchie dans l'État qu'on aspirait à subjuguier. L'impératrice de Russie ne voulait plus qu'un prince étranger pût ajouter le crédit de sa puissance particulière à l'éclat de la couronne de Pologne. En conséquence, elle imagina de faire présenter à la diète générale une constitution nouvelle, où les étrangers étaient exclus du trône, le *liberum veto* soigneusement conservé, les privilèges anarchiques de l'ordre équestre confirmés et l'autorité royale anéantie (2). De toutes les injures faites à un État indépen-

(1) *Mém. de Frédéric*, pag. 214, 215. — *Coxe's Travels*, tom. I, pag. 105. — *Tooke's Life of Catherine II*, pag. 115.

(2) La note suivante, remise par le ministre russe Stackelberg aux délégués de la diète, le 13 septembre 1773, peut donner une idée des changemens opérés dans le gouvernement :

dant, celle-ci était, peut-être, la plus criante : elle fut commise au nom des trois cours copartageantes ;

« Les cours sont si fort intéressées à la pacification de la Pologne, qu'elles, pendant qu'on s'occupe à mettre ces traités en état d'être signés et ratifiés, leurs ministres ne croient pas devoir perdre un temps précieux pour rétablir l'ordre et la tranquillité de ce royaume. Nous allons donc communiquer à la commission une partie de ces lois fondamentales, à l'acceptation de laquelle nos cours ne souffriront aucune contradiction.

» 1.^o La couronne de Pologne sera *élective* à perpétuité : tout ordre de succession demeure prohibé ; toute personne qui tenterait d'enfreindre cette loi, sera déclarée *ennemie de la patrie*, et poursuivie en conséquence.

» 2.^o L'élection des étrangers au trône ayant été fréquemment une occasion de troubles et de discordes, ils en seront exclus ; et il sera passé en loi qu'à l'avenir nul ne pourra être élu roi de Pologne et grand-duc de Lithuanie, s'il n'est Polonais de race, né noble et possédant des terres dans le royaume. Le fils ou petit-fils d'un roi ne pourra être élu immédiatement après la mort de son père ou de son aïeul ; et il ne pourra l'être qu'après l'intervalle de deux règnes.

» 3.^o Le gouvernement de Pologne sera et demeurera à perpétuité un gouvernement libre, indépendant, et de *forme républicaine*.

» 4.^o Les vrais principes de ce gouvernement consistent dans une exacte observation des lois et dans l'équilibre des trois ordres ; savoir, le roi, le sénat et l'ordre équestre. Il sera établi un conseil permanent, investi du pouvoir exécutif. L'ordre équestre [la noblesse], exclu jusqu'ici de l'administration des affaires dans l'intervalle des diètes, y participera comme il sera ordonné par des arrangemens ultérieurs. »

« Par le premier de ces articles, dit Coxe, la maison de Saxe et tous les princes étrangers qui pouvaient ajouter à la puissance de la Pologne par leurs possessions héréditaires, étaient déchus du droit de concourir pour cette couronne. Par le second, l'exclusion des fils et petit-fils du roi éloignait toute perspective d'une souveraineté héréditaire, et perpétuait les maux inséparables de la *monarchie élective*, la plus misérable forme de gouvernement. Par le troisième, le *liberum veto* et les privilèges de l'ordre équestre étaient confirmés

mais le ministre russe était , en effet , le principal et l'unique agent de cette odieuse manœuvre.

En vain , les commissaires délégués par la diète générale pour examiner la constitution nouvelle , défendirent-ils leurs lois avec plus de courage que la diète elle-même n'avait défendu son territoire. Il s'écoula plus d'un an avant qu'on pût ébranler leur fermeté par les menaces ou les promesses ; mais enfin , la terreur et la corruption déterminèrent la majorité des délégués à consentir au changement de leur gouvernement. La commission fut dissoute le 13 avril 1775 : tous les articles de la constitution furent confirmés par la diète générale ; et c'est alors seulement que le cabinet de Saint-Pétersbourg crut avoir accompli la première partie de son plan.

Mais revenons à des événemens dont nous avons interrompu l'ordre chronologique , pour ne pas nuire à la clarté des récits.

En même temps que l'impératrice jetait les

» dans leur plus grande extension : enfin , par le dernier , les prérogatives de la couronne , déjà si réduites , étaient encore diminuées , &c.

» Les puissances copartageantes firent peut-être moins de tort à la république en la dépouillant de ses plus belles provinces , qu'en permettant dans son sein les principes de désordre et d'anarchie , en établissant d'une manière permanente cette excessive liberté , mère des factions , qui est devenue la cause de sa ruine. Sous prétexte de réformer la constitution , ils consacrèrent ses défauts : ils prirent toutes les précautions propres à empêcher ce malheureux pays de sortir jamais de son déplorable état. » (Coxe's *Travels into Poland, Russia*, vol. I, pag. 47, 48, 50, 51.)

filets de sa domination sur la Pologne, elle travaillait à réduire la Suède à subir son joug. La haine invétérée des Suédois contre les Russes ne l'avait pas détournée du dessein d'achever, par la séduction et l'intrigue, l'ouvrage commencé sous Pierre I.^{er} par la violence. La constitution imposée, en 1720, à ce royaume, avait mis toute l'autorité dans les mains d'un sénat usurpateur, soutenu par la faction russe des *Bonnets* (1). Là, comme en Pologne, on voulait ôter toute autorité au roi. Les successeurs de Gustave-Wasa n'étaient plus, suivant l'expression de Sheridan, « que des poupées » parées, à certains jours, des attraits de la royauté. » L'ambassadeur russe, tout puissant à Stockholm, y dictait des lois, répandait l'or, flattait les nobles factieux de l'espérance de faire de la Suède une république sous la protection de sa souveraine; projet conçu vingt ans auparavant par lord Carteret, ambassadeur d'Angleterre (2), dans le but de réduire la Suède en province russe. Enfin, les cabales des grands éclairaient, l'agitation du peuple était extrême, le désordre était à son comble; les *Bonnets* étaient sur le point

(1) Tout le monde sait qu'il y avait en Suède deux partis, celui des *Bonnets*, partisans de l'oligarchie républicaine, soutenu par la Russie et l'Angleterre, et celui des *Chapeaux*, partisans du pouvoir monarchique, encouragé par la France. Nous regrettons de ne pouvoir entrer dans plus de développemens sur la révolution de 1772; mais l'excellente histoire de Sheridan nous en dispense. Elle fait suite aux *Révolutions de Suède*, par l'abbé de Vertot, in-12, Paris, 1794.

(2) *Hist. univ.* trad. de l'angl., liv. xxx.

d'invoquer les secours de la Russie comme garante de la constitution de 1720, lorsque l'énergie héroïque d'un jeune monarque, digne héritier de Wasa, aidé par les conseils et les secours de la France, détruisirent en deux heures l'ouvrage d'un demi-siècle d'intrigues, l'influence de la Russie et le pouvoir monstrueux de l'oligarchie (1).

Toute l'Europe applaudit à cette révolution, qui ne pouvait déplaire qu'aux ennemis de la Suède. Frédéric, parent du jeune roi, qui venait d'obtenir ce beau triomphe, n'avait pas dissimulé sa satisfaction : il lui importait d'arracher à l'ambition russe l'influence dangereuse qui s'étendait autour de ses propres États ; et sans doute cette querelle eût dès-lors allumé une guerre générale dans le nord, si les intérêts que Catherine avait à défendre au midi, n'eussent un peu calmé son ressentiment (2) : mais l'opiniâtreté avec laquelle les Ottomans repoussaient ses prétentions exagérées et dans les congrès et sur le champ de bataille, la forçait d'ajourner ses projets sur la Suède. Presque toujours vaincus, ils lui opposaient toujours une résistance infatigable. Il semblait que, comme l'Antée de la fable, le divan n'eût qu'à frapper la terre pour puiser des forces nouvelles et en faire sortir des armées plus nombreuses. Attaqué par la

(1) *Hist. de la révol. de 1772*, par Sheridan.

(2) *Mém. posth. de Frédéric-le-Grand, de 1763 à 1775*, pag. 878.

violence ou la perfidie sur le Danube et dans la Crimée, en Égypte et dans la Morée ; il montrait par-tout un front redoutable ; et Catherine voyait souvent s'évanouir les brillantes chimères dont la flatterie avait caressé son orgueil. Arrêtons-nous sur ces événemens.

Le cabinet russe entretenait depuis long-temps des intrigues pour soulever les Grecs, sujets du grand-seigneur ; l'identité de religion en offrait mille prétextes. C'était un des articles du catéchisme politique de Pierre-le-Grand : il fut religieusement suivi par tous ses successeurs. L'indolente Élisabeth elle-même faisait pensionner, jusqu'au fond de la Morée et dans les montagnes de l'Albanie, des popes chargés de préparer les peuples à ce qu'on appelait leur délivrance. Catherine reprit ce projet avec toute l'ardeur de son ambition (1). Dans le nombre de Grecs attirés à sa cour, et renvoyés dans leur pays avec des moyens de corruption, était un certain *Papaz Ogli* qui s'attacha particulièrement aux Orloffs, et les enflamma d'un beau zèle pour opérer cette révolution. C'était un spectacle bien étrange que de voir la plus despotique des souveraines ne s'occuper que de projets de républiques pour la Suède, la Pologne et la Grèce ; et ses courtisans,

(1) « Dans toutes ses liaisons politiques, dit sir William Éton, Catherine a eu pour but l'expulsion des Turcs de l'Europe et le rétablissement de l'empire grec. » (*Tableau histor. polit. et mod. de l'Empire ottoman*, trad. de l'anglais, Paris, 1801, vol. II, pag. 165.)

descendans des Scythes, aussi barbares que leurs aïeux, s'enivrer de la gloire de relever la ville de Lycorgue (1) et les mommens de Périclès (2).

Tout-à-coup on fut étonné de voir sortir de la Baltique une escadre russe, destinée à faire la conquête de la Grèce. Les hommes instruits dans l'art de la marine ne purent s'empêcher de sourire de pitié à la vue de ces bâtimens lourds et mal construits, de leurs équipages composés de matelots ignorans. Personne ne crut qu'ils pussent arriver au terme de l'expédition. Mais les promesses de l'impératrice attirèrent des officiers et des matelots anglais; et, à force de soins, de peines et d'opiniâtreté, cette flotte, échappée avec des dangers immens des glaces du nord, se montra enfin à la vue des îles riantes de l'Archipel.

1778. On connaît l'affaire de *Tchissac*; on sait que la bravoure héroïque du capitain-pacha Pesserré dans une position mal choisie, ne put empêcher l'incendie de sa flotte. Cet avantage était dû à l'audace de trois officiers anglais; tout l'honneur en fut pour Alexis Orloff, dont l'ignorance grossière avait plus d'une fois exposé la flotte, et fit ensuite manquer le but final de l'expédition (3). Cependant il en reçut le surnom de *Tchissac*; on lui fit construire un palais; on lui éleva dans les jardins de l'impératrice une colonne rostrale,

(1) Sparte.

(2) Athènes.

(3) Tooke's *Life of Catherine II*, vol. II, pag. 44, 45.

comme celle que Rome, triomphant pour la première fois de Carthage, avait consacrée à la gloire de Duillius. Vain trophée d'une victoire stérile ! Après une course si périlleuse, après tant de pertes en hommes, en argent, en honneurs, les vaisseaux russes ne purent franchir les Dardanelles : leurs drapeaux n'osèrent se montrer sur les côtes du Péloponnèse (1) ; et les enfans de Sparte et de Messène, trompés par tant d'indignes manœuvres, livrés à la vengeance des Ottomans, ont vainement attendu leur liberté de la générosité des Moscovites (2).

Un pacha d'Égypte, abusé dans le même temps, comme les habitans de la Morée, par les sollicitations, les promesses et l'argent des Russes, voulut se révolter contre l'autorité de la Porte. Il ne lui resta bientôt d'autre ressource que d'implorer la clémence du grand-seigneur (3).

(1) Il faut lire, dans l'ouvrage de Rulhières, liv. XI, les détails de cette expédition, dont nous n'avons pu donner qu'une légère esquisse. C'est un des meilleurs morceaux de cette brillante histoire. — On la trouve aussi dans la *Vie de Catherine* par W. Tooke, vol. II, pag. 31-39.

(2) « Ces libérateurs ne s'y étaient montrés que par des brigandages. » (Mallet-du-Pan, *Du Péril de la balance politique*, pag. 105.)

Quant à ces projets de faire soulever la Grèce, un voyageur anglais moderne dit, avec assez de raison : « Il est fort douteux que, malgré la conformité de religion, les Grecs eussent long-temps souffert le joug ou la protection des Russes, qu'ils détestent autant qu'ils haïssent les Turcs et les Tartares. » (Clarke's *Travels*, in-4.º, London, 1810, vol. I, pag. 447.)

(3) William Tooke's *Life of Catherine II*, vol. II.

Mais la Crimée offrit un champ plus heureux aux espérances de Catherine. Cette contrée si célèbre par les rêves de la mythologie, cette Chersonèse taurique, déjà fameuse au temps des Argonautes, qui tenta l'ambition des Grecs, qui fut occupée par Mithridate, conquise par les Sarmates, les Alains, les Goths et les Kosars, avait passé, depuis cinq siècles, de la domination commerciale des Gênois, sous le sceptre belliqueux des descendans de Gengis-khan. Les Tartares avaient encore la bravoure, la franchise et les mœurs simples de leurs aïeux ; mais ils ne pouvaient plus rien contre ces masses de fer et de feu, que la discipline moderne et la perfection de l'art militaire opposaient à leur fougueuse intrépidité. Dans les revers que la puissance ottomane venait d'essuyer, il n'était pas difficile à la cour de Pétersbourg de persuader au khan de Crimée que la protection de la Russie était plus puissante que celle de la Porte ; il fut encore plus aisé d'éveiller son orgueil, et de le porter à se déclarer indépendant (1). Il brisa imprudemment des liens que l'identité de mœurs, de langue, de religion, devait lui rendre chers, et que plusieurs siècles avaient fortifiés (2). La Porte ottomane voulut en vain le rappeler au sentiment des intérêts communs et aux devoirs de l'obéissance : il persista dans son erreur ; et

(1) Foote's *Life of Catherine II*, vol. I, pag. 452 - 456.

(2) Le khan de Crimée était d'ailleurs l'héritier présomptif de la famille des Ottomans, si elle venait à s'éteindre.

Le traité de Kainardgy consacra bientôt cette défection, devenue si fatale à tous deux (1).

Nos regards s'arrêtent avec peine sur ce traité, monument de la faiblesse des Ottomans, avant-coureur de leurs désastres (2). Il est vrai qu'ils avaient d'abord essuyé des revers, perdu des villes et des provinces. Romanzow, Kamenskoï et Suwarow, avaient répandu au loin la terreur et les dévastations : mais aussi le grand-visir avait mis l'armée russe en péril à Silistrie ; il avait fait échouer l'expédition envoyée en Romélie (3). La Russie était épuisée d'hommes et d'argent ; elle ne recevait quelques secours de l'Angleterre, qu'en accordant au commerce anglais d'immenses avantages (4) ; d'ailleurs, la révolte de Pugatschew (5)

(1) Williams's *The rise and present state of the North. Govern.* v. II, p. 126.

(2) *Annual Register for 1774*, pag. 10, &c.

(3) *Mém. de 1763 à 1775*, par Frédéric, pag. 109, 110.

(4) *Tooké's Life of Catherine II*, vol. II, pag. 157.

(5) *Yemelha Pugatschew*, fils d'un Cosaque et Cosaque lui-même, déserteur, rentré en Russie, profita d'une révolte des Cosaques du Jaik, se fit passer pour Pierre III, souleva les esclaves, et porta la dévastation dans toutes les provinces méridionales de l'empire. On ne peut lire sans horreur les excès auxquels il se porta... « Encore redoublé après plusieurs défaites, il avait attiré dans son parti, dit Frédéric, les peuples qui habitent les bords du Jaik jusqu'à ceux de Moscow : la noblesse même commençait à se laisser séduire ; et il ne manquait à ce chef de parti que l'assistance de la fortune pour commander la révolution qu'il se proposait de faire dans cet empire. » (*Mémoires de 1763 à 1775*, pag. 115.) « Il a montré, ajoute Mallet-DuPan, le péril où, en temps de guerre, un homme hardi, moins cruel et plus sage, pouvait plonger la Russie. » (*Du Péril de la balance poli-*

et la peste de Moscow lui avaient enlevé huit cent mille hommes ; six cent mille Tourgouths , fatigués de la tyrannie moscovite , étaient allés chercher une existence plus paisible , sous la protection de l'empereur de la Chine (1). Ces pertes , accumulées sur une population déjà si faible , semblaient devoir faire de la Russie un vaste désert. Enfin , les victoires qui avaient ébloui les yeux de l'Europe au commencement de cette guerre , avaient beaucoup perdu de leur éclat , dans le cours de la dernière campagne (2). Il n'était plus temps pour l'impératrice d'affecter la hauteur et les prétentions qu'elle avait montrées au congrès de Fockhani (3) : elle était réduite à invoquer la médiation de la Prusse , si long-temps inutile , lorsque le grand-visir , enfermé à Schumla , et n'osant se faire jour l'épée à la main , se crut obligé d'accepter toutes les propositions que Romanzow voulut lui prescrire (4). Pressé entre la honte et la crainte , il les signa dans

nique, pag. 105.) Enfin , il fut battu par le colonel Michelson , livré par les siens , et amené à Moscow , où il eut la tête tranchée le 21 janvier 1774. (Coxe's *Travels*, vol. II, pag. 59 - 68.)

(1) Cette émigration célèbre a eu lieu en 1770 , le 10 décembre. Ces Tourgouths , partis des bords du Wolga au nombre de 600,000 , arrivèrent sur ceux de l'Ily le 9 août 1771 , au nombre de 300,000 seulement. La moitié de la horde avait péri , en combattant les Russes ou les autres hordes qui s'opposaient à leur passage.

(2) *Mémoires de 1763 à 1775*, par Frédéric , pag. 109 , 110.

(3) *Ibid.* pag. 114.

(4) Ce traité fut conclu le 10/21 juillet 1774 , près du village de Kutschouc Kainardgy. En voici les principales conditions :

la tente du maréchal, sur un tambour : il ramena ses troupes à Andrinople, et y mourut de douleur.

Ainsi, au moment où Catherine était menacée des plus cruels revers, la fortune semblait aller au-devant de ses vœux : après avoir mis les Polonais à ses pieds, elle lui rendait Azoff, si chère à Pierre I.^{er} ; elle rouvrait à ses spéculations ambitieuses la mer Noire et les Dardanelles, et lui faisait espérer, pour la seconde moitié de sa carrière politique, des succès plus brillans que ceux de la première.

Art. III. Indépendance absolue des Tartares de la Crimée, du Budjak, du Kuban, &c.

Art. XI. Liberté de commerce sur la mer Noire.

Art. XVIII. Cession à la Russie du fort de Kimburn.

Art. XIX. Cession à la Russie de Yenicalé et de Kertsch dans la Crimée, et de leurs districts jusqu'à la mer d'Azoff.

Art. XX. Cession à la Russie d'Azoff et de son district.

Art. XXI. Cession à la Russie des deux Cabardes, &c.

(*Recueil de Martens*, tom. IV, pag. 607-638.)

CHAPITRE IX.

Suite du Règne de Catherine II.

JAMAIS la puissance russe n'avait jeté plus d'éclat qu'à l'époque de la paix de Kainardgy. La Pologne écrasée n'opposait plus d'obstacle aux vues de Catherine. L'indépendance de la Crimée, l'ouverture des mers ottomanes, offraient une perspective immense à son ambition. La Prusse et l'Autriche étaient associées à ses entreprises. L'Angleterre était achetée, ou indifférente à tout ce qui ne touchait pas à ses intérêts maritimes. La France, affaiblie par son inertie plus que par des revers, sous le gouvernement d'un jeune monarque et d'un vieux ministre (1), observait avec effroi les orages qui s'annonçaient : ainsi Catherine était en liberté de suivre les vastes plans qu'elle avait médités.

En dégageant les Tartares de la dépendance ottomane, la Russie s'était ménagé les moyens de tenir à sa solde leurs légions turbulentes. Bientôt elle voulut s'ingérer dans l'élection de leurs khans. A la faveur des divisions qu'elle avait excitées dans la

(1) Louis XV était mort le 10 mai 1774... et Louis XVI avait appelé au ministère le comte de Maurepas.

famille des descendans de Gengis-khan, son influence fit élire *Shahim-Gherai* (1); et cette élection forcée, comme celle de Poniatowski, promettait les mêmes résultats. Les Tartares étaient divisés; des troupes russes s'avancèrent pour pacifier la Crimée, comme elles avaient pacifié la Pologne. Le khan dépossédé chercha un asile à Constantinople; il sollicita des secours; il offrit de rendre à la Porte ottomane un hommage qu'elle avait perdu: mais la fidélité due aux traités, la prudence, ou peut-être la corruption, l'emportèrent dans le divan sur le ressentiment de cette injure; et le candidat des Russes resta en possession d'une autorité qu'il soumit dès-lors à leur vasselage (2).

Un autre grief provoqua en vain l'honneur ottoman, La Valachie et la Moldavie abandonnées à regret par Catherine, étaient remplies d'habitans qui professaient la religion grecque. L'impératrice leur avait fait accorder des privilèges (3) dont la garantie lui permettait d'exercer sur eux un patronage direct. Bientôt elle en attire une partie dans ses États et veut rendre le reste indépendant: elle s'arroe le droit d'empêcher que les

(1) *Mém. posth. de Frédéric*, tom. V, pag. 196. — *Shahim-Gherai* avait autrefois été fait prisonnier par les Russes, et retenu en ôtage à Pétersbourg. (Clarke's *Travels*, vol. I, pag. 467.)

(2) *Tooke's Life of Catherine II*, pag. 359, 360. — *Mallet-du-Pan*, *Du Péril de la balance politique*, pag. 110, 111.

(3) Article 16 du traité de Kainardgy, *Recueil de Martens*, tom. IV, pag. 623.

gouverneurs ou *kaspadars* de Valachie et de Moldavie soient déposés sous aucun prétexte. Elle ajoute à ces réclamations quelques plaintes vagues sur les restrictions que la Porte mettait au commerce russe. Au reste, le cabinet de Pétersbourg n'élevait peut-être à-la-fois tant de prétentions injustes, que pour obtenir ce qu'il désirait le plus ; et comme il se relâcha de celles qu'il avait annoncées sur la Valachie et la Moldavie, la Porte crut gagner beaucoup en acquiesçant à la nomination du protégé de l'impératrice en Crimée, à la conclusion d'un nouveau traité de commerce qui mettait en péril la sûreté future de Constantinople, et à celle d'une convention additionnelle qu'on lui présenta comme le sceau d'une éternelle réconciliation (1). Cette inutile condescendance n'a fait qu'enhardir l'insolence de ses ennemis. La paix que Rome achetait à prix d'or dans sa décadence, invitait les barbares à venir la ravager.

Frédéric-le-Grand dit, dans ses Mémoires, que la France détourna les Ottomans du projet de faire alors la guerre à la Russie ; l'état des affaires générales permet de le croire. L'Europe et l'Amérique étaient en feu pour la succession de Bavière et la querelle de l'Angleterre avec ses colonies. Le cabinet français, déjà

(1) Convention du 10 mars 1779. — *Recueil de Martens*, tom. III, pag. 349. — Mallet-du-Pan, *Du Péril de la balance politique*, pag. 112. — *Mémoires de Frédéric*, de 1763 à 1775, pag. 126.

engagé dans celle-ci , craignait d'être compromis dans une guerre contre la Prusse , en vertu de son alliance avec l'Autriche. Dans cette crise , la France ne pouvait agir vigoureusement , ni pour la Porte ottomane , ni pour l'Autriche ; sa médiation même était trop faible. La Russie fut donc invitée par Frédéric à s'y joindre ; et on la vit figurer comme garante du traité de Westphalie auquel elle n'avait pas concouru : de cette double médiation , résulta pour l'Empire d'Allemagne le traité de Teschen (1) , et pour la Russie l'avantage d'entrer plus avant dans les affaires de l'Europe.

Bientôt il s'offrit à Catherine une occasion plus favorable de montrer son influence et sa domination ; circonstance singulière où les cabinets de Londres et de Pétersbourg parurent sérieusement divisés pour la première fois , où l'un fut pris dans les pièges qu'il avait tendus , et l'autre fit servir la défense d'une cause générale à l'accroissement de sa prépondérance particulière : c'est la plus belle époque de la vie politique de Catherine. Là commence l'examen d'une contestation qui embrase encore les deux mondes ; il faut nous y arrêter (2).

(1) Le traité de Teschen est du 13 mai 1779. *Recueil de Martens* , tom. II , pag. 1. — Voyez les *Mémoires* sur cette guerre de 1778 , par Frédéric-le-Grand , pag. 221 — 290.

(2) Les écrivains ne sont pas d'accord sur les détails de cette célèbre affaire. M. Castéra , et sir W. Tooke , d'après M. Castéra , en font

« On a cru quelque temps en Europe que le projet d'une neutralité armée était dû au grand Frédéric ; c'est l'opinion que M. Fox énonça en 1791 (1). Les Anglais étaient autorisés à accréditer cette erreur ; car, outre que la vérité des faits a quelque chose de mortifiant pour un de leurs habiles négociateurs, elle fournit une nouvelle preuve de l'esprit d'intrigue et de discord que leurs ministres portent dans toutes les cours (2).

» A la paix de 1763, l'Angleterre crut pouvoir se passer de toutes liaisons continentales par l'ascendant de sa marine ; mais la révolution qui se fit tout-à-coup dans ses colonies d'Amérique, l'alliance de la France et de l'Espagne avec les Américains, l'attitude imposante que prirent tout-à-coup ces deux puissances, et le début effrayant de cette guerre, firent alors sentir au cabinet britannique le besoin des alliances continentales qu'il avait négligées ; il jeta les yeux sur la Russie.

» Il s'agissait de séparer l'Autriche de la France,

honneur à l'habileté de M. de Vergennes. (Voyez *Vie de Catherine*, par M. Castera, tom. II, pag. 295-304 ; — par Tooke, tom. II, pag. 484, 405.) Nous avons cru devoir suivre l'opinion d'un écrivain dont l'ouvrage est plus récent, et qui nous paraît mieux informé. Voy. le *Memoire sur la conduite de la France et de l'Angleterre à l'égard des neutres*, in-8.°, Paris, 1810, pag. 55-82.

(1) *Annual Register for 1791*. — Débats relatifs aux armemens contre la Russie.

(2) *Mémoires du comte de Goertz*.

et la Prusse de la Russie que la paix de Teschen avait plus étroitement unies (1). Cette révolution diplomatique demandait un agent habile, actif et délié; et le cabinet de Londres envoya le chevalier Harris (aujourd'hui lord Malmesbury) à Saint-Pétersbourg.

» Le comte Panin était alors premier ministre. L'alliance de la Russie et de la Prusse avait été son ouvrage; il en voyait les avantages; il avait vieilli dans ces idées et dans cette prédilection. Éclairé sur les intérêts de son pays, en garde contre toute innovation qui pouvait engager la Russie dans une querelle étrangère, il était prévenu d'avance contre une alliance avec l'Angleterre; aussi le chevalier Harris ne s'adressa-t-il pas directement au comte Panin: il vit dans le caractère de l'impératrice et du prince Potemkin des dispositions plus favorables. Il flatta les passions du favori; il caressa les idées ambitieuses de Catherine sur Constantinople; il lui fit même entrevoir que la cour de Londres ne serait pas éloignée d'entrer dans ses vues. Enfin, à cette perspective séduisante, Catherine s'était décidée à une alliance et même à une médiation armée, si le comte Panin, qu'il fallait enfin instruire de ce projet, ne l'eût pas combattu par les armes de la raison, de la justice et de la saine politique.

(1) On n'a pas besoin de rappeler l'origine de la froideur qui existait entre les cabinets de Londres et de Berlin: elle datait de la paix de 1763.

» Le chevalier Harris ne se rebuta point. On lui donnait à entendre que, dans la multitude des événemens qu'une guerre amène nécessairement, il pourrait s'en trouver dont les circonstances seraient plus favorables au succès de sa négociation.

» Un de ces événemens présagés vint en effet bientôt réveiller les espérances et renouer les intrigues du chevalier Harris. Deux bâtimens russes furent arrêtés dans la Méditerranée par les Espagnols, qui les conduisirent à Cadix, et les confisquèrent avec leurs cargaisons. Catherine, qui suivait avec ardeur les projets de Pierre-le-Grand, et qui se regardait elle-même comme la créatrice du commerce dans ses États, fut vivement blessée de l'insulte faite à son pavillon. Dans le premier mouvement de son indignation excitée par le chevalier Harris et le prince Potemkin, elle fit remettre au chargé d'affaires d'Espagne deux notes qui avaient pour objet d'obtenir satisfaction de sa cour, et envoya ordre à l'amirauté de Cronstadt d'armer, avec la plus grande célérité, une flotte de quinze vaisseaux de ligne et de six frégates, destinée à obtenir, par la force, la réparation qu'on voudrait lui refuser par la voie des négociations.

» Le comte Panin était trop habile pour heurter directement l'opinion de l'impératrice : il affecta donc de partager son ressentiment contre l'Espagne ; mais, en l'engageant à le faire éclater, il lui conseilla d'entendre ses vues bien au-delà d'un intérêt particulier et

momentané, lui faisant entendre qu'il appartenait à une aussi grande souveraine de prendre sous sa protection les droits de tous les neutres, méconnus par les puissances belligérantes. Recueillant ensuite tout ce que les conventions existantes et les écrits des publicistes offraient de plus favorable à ces droits, il en forma un plan de neutralité, qu'il présenta à Catherine comme un système qu'elle aurait la gloire d'avoir créé, qui rallierait tous les peuples autour d'elle, la rendrait la législatrice des mers, et qui la conduirait à faire la paix maritime, comme elle avait fait à Teschen la paix continentale.

» Un projet de cette nature ne pouvait manquer de plaire à l'orgueil de Catherine. » Elle n'avait pas toujours eu ces idées libérales (1); mais dès que ce plan prit à ses yeux l'aspect d'un protectorat universel, elle le saisit avec une espèce d'enthousiasme : elle approuva la déclaration où son ministre avait consigné les principes de la neutralité, la liberté du commerce neutre et la franchise des pavillons (2).

(1) Ce qui porte à le croire, c'est que, vers la fin de 1778, les cours de Copenhague et de Stockholm ayant sollicité la Russie de s'unir à elles pour faire valoir les principes adoptés depuis, le cabinet de Pétersbourg ne fit que des réponses évasives et déclinatoires : il ne voulut pas paraître agir par l'inspiration de ses voisins ; et peut-être fallait-il des circonstances pareilles à celles que firent naître les intrigues du chancelier Harris, pour décider le comte Panin. (*Mémoire précité.*)

(2) Cette déclaration est du 26 février — 6 mai 1780. (*V. Recueil*

Cette déclaration fut immédiatement envoyée à toutes les puissances maritimes, sans que le chevalier Harris eut la moindre idée d'un projet si contraire aux vues du cabinet britannique. Les cours de Stockholm, de Copenhague, de Vienne, de Lisbonne, de Naples et la Hollande, y accédèrent successivement par des actes ou des traités, dans lesquels les mêmes principes sont textuellement énoncés. Du côté des puissances belligérantes, la France et l'Espagne répondirent à cette déclaration, de manière à faire ressortir l'accueil injurieux qu'elle reçut à la cour de Saint-James (1). Le chevalier Harris offrit vainement de reconnaître les principes de la neutralité, si Catherine voulait s'engager dans une alliance offensive et défensive avec l'Angleterre (2). Le comte Panin évita ce nouveau

de Martens, tom. II, pag. 79.) Les principes qu'elle proclame, sont connus de la plupart de nos lecteurs; mais ils ne peuvent être trop souvent rappelés à leur attention: 1.^o « Que les vaisseaux neutres puissent naviguer librement de port en port et sur les côtes des nations en guerre; 2.^o que les effets appartenant aux sujets desdites puissances en guerre, soient libres sur les vaisseaux neutres, à l'exception des marchandises de contrebande; 3.^o que, pour déterminer ce qui caractérise un port bloqué, on n'accorde cette dénomination qu'à celui où il y a, par la disposition de celui qui l'attaque avec des vaisseaux arrêtés et suffisamment proches, un danger évident d'enterrer, &c. &c. »

(1) On peut voir ces pièces dans le *Recueil de Martens*, tom. IV, pag. 345, 346. — Il nous suffit de rappeler que le cabinet de Londres éludait toute espèce d'explication sur les principes reconnus par toutes les nations...

(2) M. Fox a dit, dans la séance du 25 mai 1801: « L'Angleterre a piégé.

piège; et enfin, les intrigues, les bassesses et les guinées de l'envoyé anglais, ne servirent qu'à le faire tromper plus complètement (1).

C'était sans doute une grande et noble idée que de prendre en main la défense de droits si nécessaires à la prospérité des nations; mais Catherine II y vit sur-tout l'avantage d'exercer une espèce de domination législative sur les puissances qu'elle liait à son système. Il s'ensuivit dans ses relations avec l'Angleterre une froideur remarquable: mais le monopole anglais sembla subsister comme de lui-même; et l'espérance de le régulariser par de nouveaux traités soutint toujours une liaison, cent fois près d'être rompue. De son côté, l'impératrice profitait des embarras des puis-

» hésité à répondre à la notification du système de la neutralité armée, » et elle a fini par s'y refuser tout-à-fait. . . » Mais alors, pourtant, elle offrit de se départir de ses droits, et de reconnaître la maxime contenue dans l'article 2 de la déclaration, *que le pavillon couvre la marchandise*, ou que tout vaisseau libre rendrait la marchandise libre, si la Russie voulait entrer en ligue offensive et défensive avec la France. (*New annual Register for 1801*, pag. 105.)

(1) « Les Anglais, dit Frédéric dans ses *Mémoires*, ont manqué, de » tout temps, d'art et de souplesse dans leurs négociations. Attachés » avec acharnement à leurs intérêts, ils ne savent pas flatter ceux des » autres; ils pensent qu'en offrant des guinées, ils peuvent tout obtenir. » (*Mémoires de 1763 à 1775.*) »

Ce jugement, un peu sévère, peut s'appliquer à plusieurs circonstances de la négociation du chevalier Harris; les témoins de cette intrigue conviennent qu'il a manqué d'art, mais non pas de *souplesse*. (*Tooke's Life of Catherine II*, vol. II, pag. 397.)

sances belligérantes pour suivre avec plus d'activité ses desseins sur la mer Noire et la Crimée; et sa fortune venait de lui donner un auxiliaire sur lequel sa politique n'avait osé compter.

Tant que Marie-Thérèse avait vécu, le cabinet autrichien, l'œil ouvert sur les prétentions de la Russie, réservé même dans son association avec elle, redoutait son voisinage et l'accroissement de sa puissance (1); mais cette princesse venait de mourir (en 1780); et sa modération ne retenait plus l'inquiète activité du génie de Joseph II. La sagesse de Kaunitz fut forcée de céder à la turbulence de son jeune maître; et mille projets de conquêtes et de réforme entrèrent à-la-fois dans la tête de ce prince qui ne sut en achever aucun.

Dans un voyage qu'il fit à Pétersbourg en 1780, il avait été question du partage de l'empire ottoman et du rétablissement des républiques grecques (2). Pour le faire entrer dans ses idées, Catherine s'engageait, tantôt à favoriser l'échange de la Bavière contre les Pays-Bas (3), tantôt à soutenir ses prétentions sur l'ouverture de l'Escaut et son projet d'établir une marine à Ostende, en dépit des réclamations de la Hollande et de l'Angleterre. En cela même, le but de Catherine était d'avoir, sous le nom de son allié, un port où les

(1) *Mém. posth. de Frédéric*, tom. V, pag. 77-83.

(2) *Tooke's Life of Catherine II*, vol. II, pag. 404, 405.

(3) *Ibid.*

vaisseaux russes pussent relâcher dans les expéditions qu'elle méditait (1). Joseph, aveuglé par des espérances dangereuses, quitta la Russie, également étonné de la grandeur et des faiblesses de Catherine, et de ce mélange de luxe et de barbarie que ce pays avait offert à ses regards (2).

Fortifiée par une alliance si contraire aux vrais intérêts de l'Autriche, l'impératrice continua ses préparatifs avec sécurité. Le commerce de la mer Noire avait pris une grande activité ; mais la possession de la Crimée était devenue nécessaire à l'accomplissement de ses desseins : elle s'occupa sans délai des moyens de la réunir à son empire.

Shahim Gherai n'avait été élevé à la dignité de khan que pour être l'instrument, et bientôt la victime de l'ambition de Catherine. A peine était-il sur le trône, qu'elle lui avait envoyé, sous le titre d'ambassadeur, un espion chargé de le rendre odieux à son peuple, d'acheter les mécontents et d'allumer la guerre civile (3). Les Tartares avaient en horreur les Russes, leurs usages, leur gouvernement. On avait d'abord persuadé au malheureux Shahim de solliciter les faveurs de la cour ; il avait obtenu le cordon de Sainte-Anne et le grade de lieutenant-colonel dans les gardes Préobragenskoï ;

(1) *Doutes sur l'ouverture de l'Escaut*, par Mirabeau, lettre II, pag. 75, 76, &c.

(2) *Tooke's Life of Catherine II*, vol. II, pag. 408.

(3) *Clarke's Travels*, part. I, pag. 466. •

honneur subalterne qui le dégradait aux yeux des Tartares. Les agens russes lui avaient inspiré le goût de leurs mœurs , de leurs frivolités , de leurs débauches , de leur barbarie , de leurs folles prodigalités et de leur discipline militaire. On lui faisait concevoir , à lui qui chancelait sur son trône , l'idée d'avoir une marine et de dominer sur la mer Noire ; et tandis que l'accroissement prodigieux de ses dépenses excitait des murmures , l'ambassadeur russe , actif dans sa double intrigue , ne cessait d'encourager à-la-fois les folies du khan et les complots des mourzas , jusqu'à ce qu'une révolte générale , venant à éclater , réduisit enfin le khan épouvanté à s'enfuir à Taman , et à implorer le secours des Russes : c'est où la perfidie l'attendait.

Alors pénétrèrent de toutes parts , jusqu'au cœur de la Crimée , les légions hyperboréennes dès long-temps rassemblées pour cette expédition. Le sang coula , mais non pas dans les combats : nulle victoire n'honora cette conquête. Elle fut achetée par des proscriptions et proclamée sur des échafauds. Des milliers de nobles Tartares furent lapidés ou massacrés sous les yeux du khan , par ceux-mêmes qui les avaient poussés à la révolte. Le malheureux Shahim et ses sujets , plus indignement trompés , virent trop tard l'effet de leurs discordes et le piège où ils étaient tombés. Long-temps abusé par des promesses , forcé de vendre la souveraineté qu'il avait avilie , envoyé prisonnier dans Kaluga , réduit à la misère la plus profonde , exposé

aux traitemens les plus barbares, il fut enfin abandonné à la vengeance ottomane ; on le jeta sur la frontière. Il fut saisi par les Turcs et envoyé à Rhodes, où il eut la tête tranchée (1).

Après cette invasion, tramée avec tant de perfidie , 1783.

(1) Malgré les efforts généreux que fit le consul français pour le sauver.

Le Doct. E. D. Clarke attribue le plan et l'exécution de l'invasion de la Crimée à Potemkin. Ce récit semble en effet s'accorder avec le projet qu'on avait prêté à Catherine de le faire couronner roi de Tauride : c'est ce qu'il importe peu de discuter aujourd'hui.

« Que si on me demande, dit Clarke en terminant son récit, ce » que les Russes firent en Crimée après cette acquisition obtenue par » tant d'excès, de cruautés, et devenue par-là même plus chère à leurs » yeux, je répons en peu de mots : Ils ont dévasté le pays, coupé les » arbres, abattu les maisons, renversé les temples et les édifices publics, » détruit les aqueducs ; ils ont ruiné les Tartares, outragé leur culte, » exhumé le corps de leurs aïeux, jeté leurs cendres au vent, abandonné » leurs restes sur le fumier aux animaux immondes, et violé » sans distinction la tombe des infidèles et la sépulture des saints. . . » *Auferre, rapere, trucidare, falsis nominibus, imperium, atque ubi solitum » dinem faciunt, pacem appellant.* » (Clarke's Travels, pag. 472.)

Dans un autre endroit le même voyageur dit : « Pour juger de » ce qu'était Baktcheseraï, il faudrait au moins pouvoir prendre » quelque idée de l'état de ses ruines, et cela est très-difficile. L'effroyable et sauvage barbarie des Russes trouva dans la magnificence » de cette capitale, de quoi exercer à souhait leur passion favorite pour » la destruction. (*Ibid.* pag. 466.)

» Telle est la véritable nature de la protection russe ; telle est » l'espèce d'alliance que les Russes peuvent former avec toute nation » assez faible pour se soumettre à leur joug, ou devenir leur dupe. » (*Ibid.* pag. 446.) »

exécutée avec tant de cruauté, et qui violait si scandaleusement la foi des traités conclus avec la Porte ottomane, on ne s'attendait pas à voir cette puissance accusée d'avoir elle-même enfreint le traité de Kainardgy : le cabinet de Pétersbourg eut l'audace de le faire dans le manifeste qu'il publia, pour justifier cette sanglante usurpation (1).

A cette violation nouvelle, la Porte indignée, mais livrée à elle-même, délibéra si elle ne vengerait pas sa sûreté compromise et son honneur outragé. La prise de la Crimée par les Russes diminuait sa puissance sur la mer Noire et lui fermait absolument la mer d'Azoff. Mais l'influence d'un ancien allié (2) modéra des mouvemens qu'exigeait la saine politique. On lui fit craindre des désastres; on lui représenta l'attitude

(1) *Recueil de Martens*, tom. IV, pag. 444. Suivant ce manifeste, « c'était l'amour du bon ordre et de la tranquillité qui avait amené les » Russes en Crimée. . . . L'inquiétude naturelle aux Tartares avait » affaibli et ruiné l'édifice que les soins bienfaisans de Catherine » avaient élevé pour leur bonheur, en leur procurant la liberté et » l'indépendance sous l'autorité d'un chef élu par eux-mêmes. . . . » Enfin, les dépenses occasionnées par la nécessité de rester toujours » armée pour la protection de la Crimée, et la nécessité de mettre fin » à ses troubles, l'obligeaient à réunir à l'empire russe la presqu'île » de Crimée, l'île de Taman, et tout le Kuban, comme une juste » indemnité des pertes et des dépenses faites pour y maintenir la paix » et le bonheur. » (*Ibid.*)

(2) Le cabinet de Versailles, sorti non sans gloire de la guerre d'Amérique, craignit encore de se trouver dans l'embarras, entré un ancien allié et l'Autriche,

de l'empereur prêt à seconder la Russie avec deux cent mille hommes : enfin le conseil de temporiser l'emporta sur celui de se défendre. Le grand-seigneur se contenta de faire faire une réponse éloquente au manifeste russe ; et voulant toujours conjurer l'orage qui grossissait sur sa tête, il consentit à souscrire un nouveau traité (1), par lequel Catherine acquit, sans combat, la possession de la Crimée et du Kuban, une population de deux cent mille individus, des droits nouveaux sur la mer Noire, et des avantages calculés pour la destruction prochaine de l'empire ottoman. 1784.

Dès ce moment, le repos laissé à la Porte ne fut employé qu'à développer les moyens de lui faire la guerre. Bientôt la Géorgie subit le même joug que la Crimée (2). Héraclius et Salomon, souverains de Kachet et de l'Imiret, effrayés par la présence inopinée d'une armée russe, ou gagnés par la séduction, firent hommage de leurs États à Catherine. En Égypte, sur le Danube et dans l'Archipel, ses consuls étaient autant d'émissaires chargés de corrompre les vassaux du grand-seigneur (3). Elle protégeait ouvertement les hospodars qui avaient été chassés comme des rebelles ; elle allait jusqu'à s'ingérer dans l'administration intérieure du

(1) *Recueil de Martens*, tom II, pag. 373.

(2) *Ibid.* pag. 505.

(3) *Tooke's Life of Catherine II*, vol. III, pag. 167. — *Manifeste de la Porte ottomane*.

divan, et à prescrire le déplacement des officiers qu'elle n'avait pu corrompre (1). Plus le divan montrait de condescendance, plus les demandes de la Russie devenaient impérieuses.

A ces différens que tant de traités ne terminaient point, à ces vexations toujours suivies de nouveaux empiétemens, se joignirent des outrages, avant-coureurs d'autres usurpations. A la cour de Pétersbourg, dans les cercles, au théâtre, le nom ottoman était voué à la haine ou au ridicule. Tous les arts célébraient la destruction de l'empire et de la religion des califes; l'imprimerie enfantait mille projets de partage; la gravure représentait Catherine relevant les ruines de la Grèce, et foulant aux pieds l'étendard du prophète. On nommait hautement le jeune prince destiné à monter sur le trône de Constantin (2). On élevait le favori Potemkin sur celui de l'antique Dacie (3); et toute cette cour, ivre d'orgueil et d'adulation, se

(1) Mallet-du-Pan, *Du Péril de la balance politique*, pag. 119, 120.

(2) C'était le jeune Constantin, second fils de Paul I.^{er}, auquel on avait donné une nourrice grecque, et qui aurait été du voyage en Tauride, si la rougeole, qui lui survint quelques jours avant le départ, ne l'en eût empêché. (*Tooke's Life of Cath. II*, vol. III, pag. 140.)

(3) Il était question d'ériger en royaume les provinces turques de Valachie et de Moldavie ou la Tauride, et d'en mettre la couronne sur la tête de Potemkin. C'est un projet connu de tous ceux qui ont été, dans ce temps, à la cour de Pétersbourg.

crovait déjà transportée des bords glacés de la Néva sur les rivages magnifiques du Bosphore.

C'est alors qu'eut lieu ce voyage fastueux, cette pompe triomphale (1), où Catherine, escortée d'une armée de quarante mille hommes, suivie de tous les ambassadeurs des premières puissances, marchait au bruit des acclamations de vingt peuples, transplantés à grands frais sur son passage (2). Reçue aux bords du Dnieper par un roi de Pologne, à Kherson par un empereur d'Allemagne, elle alla prendre possession de cette belle Tauride, alors déserte, et encore fumante de l'incendie qu'elle avait allumé. 1787.

Mais tant d'outrages, d'ostentation et de demandes non interrompues, avaient enfin réveillé l'honneur du divan; et l'impératrice était encore à Kherson, sur *le chemin de Byzance*, que le pavillon ottoman vint y chagriner ses regards (3) : elle n'était pas rentrée à Pétersbourg,

(1) Nous ne pouvons donner qu'une idée bien imparfaite de ce fameux voyage, dont on trouvera les détails dans la *Vie de Catherine*, par M. Castera, tom. III, pag. 1-19, et par W. Tooke, tom. III, p. 740 et suiv.

(2) Potemkin avait fait amener, des provinces les plus éloignées, des serfs auxquels on avait fait faire des habits neufs et des maisons dans le genre de celles qu'on trouve au marché de Moscow, en sorte que dans cette marche romanesque et triomphale tout offrit aux yeux de Catherine l'aspect de l'abondance et du bonheur. C'est d'après ce voyage que Catherine et ses écrivains ont jugé la Russie, dans leur ouvrage intitulé l'*Antidote*. (Clarke's Travels.)

(3) L'impératrice lut en arrivant à Kherson, sur la porte orientale, une inscription grecque qui signifiait : *C'est ici qu'il faut passer*

que la mer Noire était couverte de voiles turques, et que les drapeaux du grand-seigneur parurent sur ces rivages indignés de l'orgueil moscovite.

18 août. A la nouvelle de la déclaration de guerre, la cour de Pétersbourg ne put dissimuler sa joie. La précipitation des Ottomans lui épargnait le scandale de l'agression, qu'elle avait mieux préparée (1). L'alliance

pour aller à Byzance. Cette flatterie dut lui plaire; mais durant le court séjour qu'elle y fit, quatre vaisseaux de ligne turcs, et seize frégates, vinrent mouiller sous ses yeux, à l'embouchure du Borysthène. Ces vaisseaux ne voulaient ni ne pouvaient sans doute rien tenter; mais leur aspect fatiguait Catherine; elle les contemplait avec dépit, et ne pouvait en détourner ses regards. « Voyez-vous, disait-elle à ses courtisans, il semble que ces Turcs ne se souviennent plus de Tchermé! » (*Tooke's Life of Catherine II*, vol. III, pag. 140.)

(1) Un homme d'état dont les lumières, le caractère personnel, et le rang qu'il occupait, rendent l'autorité respectable, dit « que Catherine ne voulait pas et ne pouvait pas faire la guerre, qu'elle n'avait alors que des vues vagues et éloignées, dont elle remettait l'exécution à des temps plus favorables. » Nous ne pouvons nous rendre à un témoignage que tant de faits contredisent. Si Catherine n'avait pas voulu la guerre, pourquoi ces préparatifs, cette attitude hostile, ces paroles menaçantes, ces allusions insultantes à la chute de l'empire ottoman, ces provocations continuelles, ces usurpations successives, cet appareil d'un triomphe avant la victoire? M. Pitt l'a dit lui-même dans la chambre des communes, le 27 février 1792: « Les causes d'offense furent toutes du côté de la Russie. Il y avait de sa part un système constant d'usurpations continuelles sur les Turcs (a). » Quoique Catherine fût habituée à compter sur la patience du divan, elle s'était mise à l'abri d'une attaque dangereuse. Elle avait attiré dans son parti ce même Joseph II qui disait à un ministre français « qu'il aimait mieux voir les turbans à Constantinople, que les

(a) *New annual Register for 1792*, pag. 23.

de Joseph II assurait à Catherine une armée de quatre-vingt mille hommes, qui marchèrent immédiatement vers la Moldavie. Elle avait elle-même des troupes dans le Kuban et dans la Crimée; une armée nombreuse, campée depuis Kaminiek jusqu'à Balta; une flotte sur la mer Noire; une autre dans la Baltique, destinée pour la Méditerranée. C'est dans l'Archipel, en Égypte, dans les Dardanelles, qu'elle voulait attaquer l'empire ottoman. Elle avait désiré, prévu, préparé cette guerre; et dans le temps même qu'elle accusait la Turquie d'avoir enfreint les traités, elle faisait répandre de nouveau ces prophéties si bien assorties à la superstition des Russes, qui leur promettaient l'empire de Byzance.

Une inquiétude générale avait saisi l'Europe à l'époque du célèbre voyage de Crimée: on crut la balance politique menacée d'un bouleversement total. L'Autriche et la Russie trouvèrent dans toutes les

» chapeaux russes. » Elle n'avait pas de temps à perdre pour profiter de ses dispositions et de l'incertitude des autres puissances. Enfin, tel parut le danger, que malgré la répugnance du cabinet de Versailles à des mesures vigoureuses, le ministre français à Constantinople se vit forcé de pousser le divan à la guerre. D'ailleurs, que cette guerre ait été dans l'intention directe de Catherine, ou l'effet de l'ambition particulière de Potemkin, c'est ce qu'il importe peu de discuter. Il s'agit de savoir si on peut l'imputer à la Russie, et il nous semble que la question a été complètement résolue. (*Politique de tous les cabinets de l'Europe, Mémoires de Vergennes, tom. II, pag. 39 et suiv.— Tableau historique et politique de l'Europe, tom. I, pag. 80-86.*)

cours une froideur ou une désapprobation décidée (1); mais toutes étaient alors fatiguées par des guerres coûteuses, ou embarrassées par des liens qui contrariaient leur politique habituelle. La France avait conclu avec la Russie un traité de commerce (2); il était également avantageux pour les deux nations d'échanger directement les productions de leur sol ou de leur industrie. Mais quoique la jalousie de l'Angleterre eût profité de cette circonstance pour inspirer à la Turquie de la défiance sur les sentimens de la France, les intérêts du commerce n'avaient point changé, dans l'esprit du cabinet de Versailles, ceux de la politique : il tenait toujours étroitement à une alliance non interrompue de deux siècles ; il regardait toujours avec inquiétude les accroissemens de la puissance russe, et, sans l'embaras de ses finances, il ne serait pas resté tranquille spectateur de la querelle suscitée par la Russie à l'empire ottoman (3). L'Angleterre, plus piquée de la suspension de son traité de commerce, et du projet de neutralité armée, qu'ef-

(1) *Tooke's Life of Cath. II*, vol. III, pag. 208.

(2) Traité du 11 janvier 1787. — *Recueil de Martens*, tom. III, pag. 1. — Il n'est pas inutile de faire observer, 1.^o que, lors de ce traité, la Russie avait demandé que la France reconnût les principes de la neutralité maritime, ce que la France avait déjà fait, et qu'elle renouvela en termes exprès; 2.^o que la Russie s'engagea, de son côté, à ne conclure aucun traité de ce genre, avec aucune puissance, sans exiger la reconnaissance des anciens principes. C'est ce qui retarda si long-temps le renouvellement du traité de l'Angleterre avec la Russie.

(3) *Tooke's Life of Cath. II*, vol. III, pag. 208.

frayée des progrès de la marine russe, poussait la Turquie à la guerre, lui promettait des subsides, défendait à ses matelots et à ses officiers de prendre du service sur les bâtimens russes (1); mais ce n'était qu'une guerre d'inertie. Forcée d'avouer les dangers dont l'ambition de la cour de Pétersbourg enveloppait l'Europe (2), elle tenait peut-être encore plus à la cause moscovite qu'à celle de l'ancienne alliée de la France. L'Espagne s'était décidée à ne pas laisser entrer de flotte russe dans la Méditerranée; mais elle était trop épuisée, trop fatiguée de la dernière guerre, pour qu'on pût compter sur la vigueur de cette résolution. Le Danemarck ne pouvait voir avec plaisir l'agrandissement de ce pouvoir colossal, qui avait déjà rendu l'indépendance du nord si précaire; mais il était gagné par le marché du Holstein, et le cabinet russe entretenait soigneusement la vieille haine des Danois contre la Suède, en sorte que de toutes ces puissances, également pénétrées de leurs dangers communs, une seule, la plus faible et la plus exposée, la Suède, se trouva la plus franche, la plus généreuse et la plus prompte à défendre les intérêts de tous.

(1) Tooke's *Life of Catherine II*, vol. III, pag. 208.

(2) Le chancelier de l'échiquier rappela dans cette circonstance l'opinion de Montesquieu sur la nécessité de soutenir l'empire turc, comme essentiel à la liberté de l'Europe, « sur-tout, dit-il, quand il » est menacé par l'ascendant d'une puissance dont les progrès sont » alarmans, et l'ambition sans bornes, telle que la Russie. » (*New annual Register for 1792*, pag. 23.)

Est-il besoin de rappeler ici ses griefs, la haine éternelle qui semblait séparer les Suédois et les Russes, la perte des provinces dont la cession mit ce royaume au dernier rang des puissances, et le réduisit quelquefois aux extrémités de la faim (1), et sur-tout les intrigues pratiquées dans les provinces, à Stockholm, et jusque dans le palais, pour ébranler la fidélité des sujets, et préparer la ruine de l'État (2)? Le voyage

(1) La Suède tirait autrefois des grains de la Livonie. Quand cette province eut été cédée à la Russie, l'existence des Suédois dépendit souvent de la complaisance du cabinet de Pétersbourg. (Voy. pag. 268, note 1.^{ère})

(2) Mallet-du-Pan fait un tableau énergique de ces manœuvres. « On » ranima, dit-il, les semences de l'incendie éteint en 1772; le comte » Rasoumowski, ministre de l'impératrice, reprit le rôle de ses pré- » décesseurs : tout fut mis en œuvre pour troubler l'intérieur de » l'État, et pour réunir une faction contre le roi. L'envoyé mosco- » vite ne mettait pas plus de retenue dans ses discours que dans » ses actions; il exerçait une séduction publique et prêchait ouverte- » ment la révolte. Il calomniait le roi auprès de ses peuples et auprès » de l'impératrice : ces procédés inouis s'exécutaient dans la capi- » tale, sous les yeux mêmes de la cour. Jamais plénipotentiaire ne » brava plus audacieusement le respect des souverains, les droits de » l'hospitalité et les devoirs de son emploi. Ces succès parvinrent au » comble, à l'instant où le roi de Suède eut arrêté de pourvoir à la » sûreté de la Finlande, et de mettre en mouvement sa flotte et son » armée. Le comte Rasoumowski perdit toute mesure : ses déclara- » tions furent des outrages, des appels à la nation contre son souve- » rain; insidieuses et emportées à-la-fois, ces notes hostiles respiraient » un fiel amer, et tendaient à le verser dans tous les cœurs. Dans » ces conjonctures, le Gouvernement consulta ce qu'il devait à son » honneur, à la tranquillité publique et au maintien du droit des » gens; il cessa de reconnaître le ministre d'une puissance dans le

de Gustave III à Frédérickshall, en 1783, son entrevue avec Catherine, n'avaient pu étouffer les ressentimens, ni fait cesser ces odieuses manœuvres. Des officiers russes avaient été en Finlande reconnaître les lieux susceptibles d'attaque, et sonder les dispositions des habitans. Un général suédois, comblé des faveurs de son maître, et gagné par l'impératrice, le baron de Sprengporten, trahissait ouvertement ses devoirs, sa patrie et son prince; il prêchait la révolte à ceux dont il devait encourager la fidélité.

Gustave III avait enfin osé venger les droits de la majesté royale outragée. Il avait renvoyé l'ambassadeur moscovite, et déclaré une guerre généreuse à ceux qui lui faisaient une guerre infâme. Mais la perfidie qui l'assiégeait dans sa capitale, conspira jusqu'au milieu de son camp. On a essayé d'affaiblir les torts de Catherine et l'insolence de son ambassadeur; mais la suite de la guerre n'a que trop bien prouvé les dangers de ses manœuvres et la réalité de ses conspirations. Bientôt des agens russes pratiquèrent les officiers de l'armée de Finlande; on les entendit délibérer sur le droit que Gustave III avait d'armer la nation suédoise pour la défense de son honneur et de sa tranquillité. Quelques-uns s'oublièrent jusqu'à sacrifier leur devoir

» perturbateur du repos de l'État, et le força d'abandonner le théâtre
 » où il exerçait des talens si dangereux. — Non-seulement l'impé-
 » ratrice approuva solennellement la conduite de son ministre; elle
 » fit encore un de ses principaux griefs de l'éloignement de cet en-
 » voyé, &c. &c. » (*Du Péril de la balance politique*, pag. 133, 134.)

et le salut de leur patrie aux séductions d'une puissance ennemie, jusqu'à désertre la bannière de leur souverain à l'heure même du danger ; et enfin, après quelques succès, avant-coureurs de ceux que promettait le bon état de la flotte et de l'armée, au moment où les Suédois allaient venger, dans Pétersbourg, les injures de leurs aïeux, on vit des régimens entiers refuser d'écouter la voix du souverain qui les conduisait à la victoire. Il n'est pas temps d'examiner ici quelles furent les causes des revers de Gustave III (1). Il avait prévu tout ce

(1) Des militaires, des hommes d'état, des écrivains sans mission, ont blâmé la conduite de Gustave III dans cette guerre. Il nous appartient d'autant moins d'en juger que nous n'en pouvons pas suivre tous les événemens. On a dit que, si Gustave eût attendu le départ de la flotte russe qui était dans le port de Cronstadt, prête à faire voile pour la Méditerranée, il eût pu mener son armée, dans dix jours, à Pétersbourg, ou que, si au lieu de s'arrêter au siège de Frédérickshall, il fût allé droit à cette capitale alors ouverte et sans autre garnison que les gardes, il eût terminé la guerre et renversé en quelques semaines l'ouvrage de la vie de Pierre I.^{er} ; mais ces assertions mériteraient d'être examinées plus soigneusement. Catherine pouvait être chassée de Pétersbourg ; mais Gustave eût-il pu s'y maintenir ! Il faut convenir cependant que l'impératrice montra dans cette occasion un plus grand caractère que le roi de Suède, en refusant la condition qu'il lui prescrivait, en rassurant ses troupes et en attendant l'armée de Michelson. Si Gustave l'eût imitée, si, lorsque des officiers rebelles, après avoir montré une lâche répugnance devant Frédérickshall, lui déclarèrent qu'ils ne pouvaient entreprendre une guerre offensive sans le consentement de la nation, ce prince eût fait punir le premier qui donna ce scandale déshonorant (le colonel Hesteko), il serait entré dans Saint-Pétersbourg, et retourné triomphant dans Stockholm, où les lâches déserteurs furent accueillis par les huées et le mépris du peuple.

qui

qui pouvait assurer son triomphe.... La Prusse et l'Angleterre lui promettaient des secours; elles avaient arrêté le Danemarck déjà gagné par le cabinet russe et prêt à mettre le siège devant Gothembourg: mais, à ce service près, les secours tant attendus se bornèrent, de la part de la Prusse, à des intrigues; de la part de l'Angleterre, à des promesses (1); et Gustave III, laissé seul dans une lutte inégale, avec des soldats séditieux, n'ayant pas la fermeté d'affronter la rébellion, comme il bravait les dangers sur le champ de bataille, après deux campagnes navales, mêlées de succès et de revers, après trois ans d'une guerre entreprise sous de meilleurs auspices, se crut heureux de consentir au traité de Væra (2) qui recula encore les limites russes, et de ramener à Stockholm une armée factieuse,

(1) « Si l'Angleterre s'était alors déclarée, dit Tooke, le roi de Suède serait devenu fort redoutable à la Russie. Placé sur le point le plus vulnérable de cet empire, soutenu par la flotte anglaise et les armées prussiennes, ce prince aurait pu porter le fer et le feu dans le cœur de l'empire, et peut-être opéré une de ces révolutions extraordinaires qui rendent le gouvernement russe si remarquable; et les peuples paraissent mûrs pour cet événement. » (*The life of Catherine II*, vol. III, pag. 275.)

(2) Traité du 14 août 1790. — *Recueil de Martens*, tom. III, pag. 175. — Ce traité rappelle et confirme ceux de Nisdat et d'Abo. Il recule les frontières de la Russie jusqu'à Kymenei-gorod; et il accorde aux Suédois la permission de tirer de la Livonie une certaine quantité de grains, sans droits. « Privilège qui fut souvent violé, dit W. Tooke, » tom. III, pag. 265.

qui y fut reçue avec toutes les marques de l'indignation populaire.

1795. Tout faible que parut cet ennemi, la paix de Varela était dans ce moment d'un avantage plus réel pour la Russie que la conquête d'une province : elle la mettait en mesure de continuer sans distraction la guerre contre les Turcs.

Les succès de cette grande entreprise n'avaient pas répondu aux brillantes espérances de Catherine et de Potemkin (1). La famine, la peste, toutes les calamités d'une guerre longue et cruelle, avaient désolé les provinces tartares et frontières des puissances belligérantes. Il fallait apporter les vivres de l'armée à d'immenses distances ; toutes les forces de l'empire étaient sacrifiées à la vanité de Potemkin ; Oczakow, trophée de sa gloire, avait été achetée (en 1788) par la perte de vingt mille hommes. Les moindres succès faisaient couler des flots de sang ; les provinces épuisées ne pouvaient plus suffire aux recrutemens ; on était réduit à y comprendre les exilés de la Sibérie. Mais Catherine poursuivait une guerre indécise, avec une obstination inébranlable. Elle voyait la Pologne prête à secouer le joug, la Prusse disposée à seconder ce généreux

(1) Lors de l'expédition du roi de Suède, Catherine disait à lord Whitworth, qui lui faisait des menaces toujours stériles : « Puisque votre maître est décidé à me chasser de Saint-Pétersbourg, j'espère qu'il me permettra de me réfugier à Constantinople. » (Tooke, tom. III, pag. 284.)

dessein , le cabinet de Vienne se détachant peu-à-peu d'une alliance impolitique , et l'Angleterre toujours armée de vaines menaces : cependant elle édulait ou rejetait hautement toute idée de négociations (1). Tandis que les puissances s'épuisaient en démonstrations hostiles ou en intrigues diplomatiques , elle poursuivait ses projets , elle faisait des efforts prodigieux : la fortune sourit enfin à son orgueilleuse opiniâtreté. La campagne de 1790 sembla devoir combler ses plus chères espérances. La Moldavie , la Valachie et la Bulgarie même furent envahies et livrées aux dévastations. Le sac d'Ismail est un monument éternel de la férocité des Russes. Byzance crut les voir à ses portes.

Alors furent renouvelées les prophéties tant de fois répandues sur la restauration de l'empire d'Orient ; alors furent pratiquées des insurrections nouvelles dans la Morée , encore souillée du sang répandu par la vengeance ottomane ; alors parurent à Pétersbourg des députés qui vinrent solennellement offrir à Constantin l'empire de la Grèce (2). Ce jeune enfant accepta cette imprudente offrande en bégayant ; mais elle n'a pas été ratifiée par le destin.

Les députés , renvoyés au camp de Potemkin , devaient concerter avec lui les opérations de terre et de mer. On avait fait équiper une flottille grecque ; on

(1) Mallet-du-Pan , *Du Péril de la balance politique* , pag. 137.

(2) Cette adresse est rapportée par M. Castera , *Vie de Catherine* , tom. III , pag. 83 - 86.

devait lui fournir de l'argent et des munitions : mais la répugnance des Grecs , leur méfiance déjà trop bien justifiée , les intérêts différens des parties , et quelques intrigues étrangères embarrassèrent cette affaire ; les armemens faits dans la Morée furent ralentis , l'escadrille de Lambro fut battue : la Russie laissa traiter en pirate celui qu'elle avait autorisé à combattre sous son pavillon ; et le projet d'un empire grec fut encore ajourné.

L'Europe portait sur cette guerre des regards attentifs et inquiets. Toutes les puissances voulaient voir cesser cette lutte si dangereuse à l'équilibre politique. L'Autriche elle-même, depuis la mort de Joseph II, arrivée le 2 février 1790, était plutôt spectatrice que belligérante. Quelques avantages, quelques provinces d'une possession incertaine, ne pouvaient balancer, dans l'esprit éclairé de Léopold II, le danger du voisinage et de l'agrandissement des Russes ; il ne songeait donc qu'à se retirer sans éclat d'une lutte où l'avait jeté la fougue irréfléchie de son prédécesseur (1).

(1) Un écrivain infiniment estimable a dit de Joseph II : « Qu'il » était ambitieux sans génie, qu'il ne laissa jamais l'Europe en repos, » et qu'il échoua dans presque tous ses projets. » Ce jugement est trop sévère. On ne peut dissimuler que Joseph II n'ait eu un caractère trop entreprenant ; mais jamais souverain de la maison d'Autriche n'a été dans une position plus fâcheuse que la sienne. Il était dans la destinée de la Russie et de la Prusse de rompre l'équilibre établi en Europe par le traité de Westphalie, et Joseph II fut contemporain de Frédéric et de Catherine ; il prit les rênes du gou-

L'Angleterre et la Prusse jouaient dans cette querelle le rôle le plus embarrassé. Le cabinet de Londres ne voulait pas de changement dans les rapports politiques des États : il feignait même de redouter l'ambition de la Russie (1). Il se plaignait hautement de l'ingratitude de cette nation qui devait aux Anglais l'avantage d'être une puissance maritime (2). Cependant il la ménageait toujours par l'espoir de faire avec elle un traité de commerce, et de détruire celui de la France. A ce prix, il aurait dicté la paix sans égards pour les intérêts de la Porte. Les lois générales de la politique étaient évidemment sacrifiées, dans le parlement britannique, aux spéculations avaries du cabinet. D'abord celui-ci avait armé une flotte formidable; bientôt il la désarma : il avait regardé la cession à la Russie d'Oczakow et de la Bessarabie, comme exposant la sûreté d'un État nécessaire au maintien de la balance européenne (3); ensuite il l'abandonna.

vertement au moment où ces deux souverains avaient atteint le plus haut degré de leur gloire et de leur puissance. On peut, sans déprécier son caractère et ses talents, trouver dans cette circonstance seule, l'explication de sa vie agitée et du peu de succès de ses desseins.

(1) Voyez ce qu'en disait le chancelier de l'échiquier, pag. 285, note 2.

(2) *New annual Register for 1792*, pag. 21. Discours de lord Hawkesbury.

(3) *Ibid.* Discours des lords Elgin, Grey, du comte Fitzwilliam, de M. Fox et de M. Pitt, pag. 22 - 33.

C'est dans l'indignation excitée par des calculs intéressés, que la Porte fit remettre à sir Robert Ainslie une note si virulente contre la politique artificieuse et avide de la Grande-Bretagne (1).

En Prusse, Frédéric-Guillaume II suivait avec circonspection le système du grand Frédéric; il profitait des embarras de la Russie pour augmenter son influence sur les affaires de Pologne: il voulait avoir Thorn et Dantzick; mais il aimait mieux les acquérir par une cession volontaire, que par une nouvelle conspiration avec Catherine. Le nom russe était en horreur à Warsovie; l'ambassadeur de Prusse (2) eut ordre d'y désavouer l'idée du nouveau partage, et d'assurer « que le » dessein de Frédéric-Guillaume était de rendre à la Pologne son éclat, sa gloire et sa liberté, et de garantir à l'Europe de l'ambition des barbares du Nord (3). » Enfin, on vit alors conclure entre la Prusse et la Pologne une alliance qui semblait promettre à celle-ci le rétablissement de son antique indépendance (4).

Dans cette complication d'intérêts et d'intrigues, Catherine, occupée tour-à-tour de projets militaires et de négociations, dirigeait ses généraux et ses ambassadeurs.

(1) *New annual Register for 1792*, pag. 27, 28.

(2) M. de Lucchesini.

(3) *Tableau historique et politique de l'Europe, pendant le règne de Frédéric-Guillaume II*, p. 163 - 172.

(4) *Traité du 29 mars 1790. — Recueil de Martens*, tom. III, pag. 163 - 165.

On dit qu'elle fut un moment sur le point de s'allier avec le cabinet de Versailles, et de rendre l'indépendance à la Pologne ; mais les troubles de la France et l'esprit des Polonais la firent bientôt changer de résolution. Dans cette situation singulière, où tant de puissances s'observaient, se redoutaient, où l'Angleterre menaçait les ports de la Baltique, Catherine l'Inde britannique (1), Frédéric-Guillaume la Bohême, il fallait choisir entre une paix prompte ou un embrasement général. L'Autriche fit le premier pas vers un arrangement : elle offrit de cesser les hostilités avec les Turcs, et de rester *in statu quo ante bellum* (2).

Cette défection préparait l'orgueil de Catherine à fléchir. La mort de Potemkin venait la débarrasser des engagements qu'elle avait pris avec lui, comme de la domination qu'il exerçait sur elle : l'effet qu'elle attendait de la révolution française, la rendit plus traitable ; et après bien des subterfuges diplomatiques, où son avidité disputait avec acharnement la possession

(1) Catherine voulait envoyer une armée russe par le pays des Usbecks et le royaume de Cashmire, pour reléver le trône du Mogol et chasser les Anglais de l'Inde.

Ce projet avait été présenté à Catherine par le prince de Nassau-Siegen, qui disait l'avoir reçu d'un officier français, nommé Saint-Genis. Il est détaillé dans le *Tableau historique, politique et moderne de l'empire Ottoman*, par sir William Eton, qui était le confident du prince Potemkin, et qui fit, dit-on, connaître le projet au cabinet de Londres. (Vol. II, pag. 269 et suiv.)

(2) Convention et déclaration de Reichembach, 27 juillet, 1.^o 2 et 13 août 1790. — *Recueil de Martens*, tom. III, pag. 174.

d'Oczakow (1), la paix de Jassy fut signée le 9 janvier 1792. (2). Par ce traité, le Dniester devint la limite des deux empires. Les privilèges de la Moldavie et de la Valachie furent conservés. Catherine, sortie du songe brillant qu'elle avait fait de donner un empereur à Byzance, ne chercha pas long-temps un objet digne d'occuper son active ambition. L'infortunée Pologne attirait depuis quelque temps ses regards.

Peut-être n'existe-t-il pas, dans l'histoire des Polonais, d'époque plus honorable à leur caractère, que celle où leur indépendance fut attaquée et enfin anéantie dans la dernière invasion des Russes (3):

(1) Oczakow, située à l'embouchure du Bog et du Dnieper, était une position importante, sur-tout pour le projet que Catherine avait sur la Pologne. Le cabinet britannique l'avait long-temps disputée à l'ambition de Catherine, et il l'avait enfin cédée par des considérations peu honorables. Voici ce que disait à ce sujet lord Landsdown, dans la séance du 17 février 1794: « Par la faute de nos ministres, nous fîmes la paix de Jassy, en laissant Oczakow dans les mains de la Russie, et nous ajoutâmes à la valeur de cette ville, en lui permettant de saisir toute la partie orientale de la Pologne.... Par ce moyen, elle a tout ce qu'il faut pour commencer ses opérations contre Constantinople, tandis que nous nous mêlons des affaires de la France. Quant à son alliance, où sont les forces si long-temps attendues de la Russie! A-t-elle jamais rempli ses promesses! Sa politique invariable a été de brouiller les pouvoirs du midi de l'Europe afin de les épuiser. » (*New annual Register for 1792*, pag. 93-97.)

(2) *Recueil de Martens*, tom. V, pag. 67.

(3) « Scène de perfidie et de méchanceté, dont les annales de l'Europe n'avaient pas offert d'exemple: catastrophe terrible et sanguinaire au-delà de toute expression!... » (*New annual Register for 1794*, pag. 288.)

peut-être que jamais cette nation infortunée ne développa plus de patriotisme, de sagesse et d'énergie qu'au moment qui précéda sa ruine (1) ; on eût dit que l'illustre victime se parait de toutes ses vertus pour aller à un glorieux supplice.

Le premier partage de la Pologne avait coupé toute communication avec les alliés naturels qui pouvaient et qui voulaient sincèrement la défendre (2) : elle était investie par un cordon d'ennemis ; son territoire était couvert de troupes étrangères ; elle n'avait point d'armée nationale : mais la prolongation de la guerre ottomane, les différens élevés entre la Russie, la Prusse et l'Angleterre, le dernier traité d'alliance avec la Prusse, les protestations amicales de Frédéric-Guillaume II, et l'espérance d'un meilleur avenir, avaient réveillé dans les Polonais le sentiment de leur antique énergie. Catherine, jalouse de l'influence que la Prusse exerçait en Pologne, et furieuse de voir les symptômes qui s'annonçaient, mais craignant de mettre ses armées entre le feu des Turcs et celui des Polonais, affectait plus de modération envers ceux qu'elle traitait naguère avec tant de hauteur et de mépris. Elle fit donc proposer une alliance offensive et défensive au roi Stanislas ; mais il n'était alors question, dans toutes les provinces de la Pologne, que d'organiser un

(1) *Tableau politique de l'Europe*, tom. I, pag. 319.

(2) La France et la Turquie.

gouvernement plus sage, et de briser les fers de la tyrannie. L'ambassadeur russe, dont l'hôtel était toujours plus fréquenté que le palais du monarque polonais, se trouva tout-à-coup dans l'isolement. Les nobles firent des sacrifices ; les bourgeois offrirent leur fortune et leurs bras ; une diète sage et patriotique s'occupa sans retard des réformes nécessaires : le roi, partageant l'enthousiasme universel, seconda ces généreux efforts ; et la constitution publiée le 3 mai 1791, fut le résultat incontestable de la volonté nationale (1).

Dans cette constitution, tant calomniée depuis par calcul, on rendait les dynasties électives, le trône héréditaire, les ministres responsables ; la religion catholique était déclarée religion dominante, on tolérait les autres ; on préparait l'affranchissement des serfs ; on appelait les bourgeois à tous les emplois civils et militaires qui donnaient la noblesse, et la noblesse formait les deux chambres législatives (2) : enfin, les abus de l'ancienne oligarchie étaient détruits, et les bienfaits d'une civilisation nouvelle assurés. Presque tous les souverains félicitaient le roi et la république de ce changement. C'était une belle époque pour la Pologne ; mais elle ne fut que comme un rayon du soleil, au milieu de la tempête.

(1) *Tooke's Life of Catherine II*, vol. III, pag. 336.

(2) *New annual Register for 1791*.

Reçue avec enthousiasme par la voix unanime de la nation, cette constitution n'avait pour ennemis que quelques nobles dévoués à la Russie, ou dont l'ambition se voyait à regret privée des chances d'arriver au trône (1). Ils formèrent le noyau de cette fameuse confédération de Targowitz, à laquelle on peut attribuer les derniers malheurs de la Pologne. Elle était à peine organisée, que l'impératrice força le roi de s'y joindre (2), et qu'elle envoya sur-le-champ une armée pour appuyer les mécontents. Malgré la hauteur de ces menaces et la violence de cette agression, on crut un moment que la noble résolution des Polonais et l'habileté de leurs généraux allaient assurer l'indépendance du pays, et venger l'affront fait à la couronne. Ils s'étaient flattés de retenir dans leurs intérêts la puissance qui s'était engagée à les défendre (3) : mais dans les discordes pratiquées entre eux, l'énergie nationale fut tout-à-coup paralysée, on perdit le fruit des premiers avantages obtenus, on laissa s'affaiblir

(1) *New annual Register for 1794*, pag. 288.

(2) Catherine écrivait alors à Stanislas une lettre dans laquelle elle lui mandait « qu'elle ne lui pardonnerait d'avoir trompé ses espérances que lorsqu'il se joindrait aux fédérés de Targowitz qui venaient à la tête des Russes pour renverser la constitution du 3 mai, et pour rétablir l'ancienne dont elle avait été garante. » (*Tooke's Life of Cath.*)

(3) Par le traité d'alliance des 27 et 29 mars 1790, le roi de Prusse avait garanti l'intégrité de la Pologne, la liberté des diètes, &c. (*Recueil de Martens*, tom. III, pag. 161.)

l'intérêt que les alliés prenaient à la cause de la Pologne ; et le roi, effrayé du résultat des divisions qui s'annonçaient, trompé par les promesses captieuses de Catherine, crut éviter de grands malheurs en ordonnant à son armée de poser les armes, et en accédant à la confédération factieuse de Targowitz... Alors tout fut perdu... L'armée russe entra dans Warsovie (1).

Dans cette agression violente, exécutée ouvertement contre un peuple allié et paisible, on est étonné que les puissances qui tout-à-l'heure le félicitaient du rétablissement de ses droits, qui lui garantissaient l'indépendance et l'intégrité de son territoire, n'osassent point employer leurs bons offices ou leurs forces pour faire respecter leur parole ou montrer l'effet de leur protection. Mais la paix de Jassy, conclue par la médiation de l'Angleterre, avait été comme l'arrêt

(1) Des écrivains plus passionnés qu'instruits de l'état réel de la Pologne à cette époque, ont attribué à la faiblesse de Stanislas Poniatowski des malheurs qui n'étaient peut-être que l'effet des divisions intestines des Polonais, autant que des violences de la Russie : il ne faut cesser de le dire pour l'instruction de leurs enfans. Le jugement que Coxe a porté sur Stanislas, nous semble pouvoir s'appliquer à toutes les circonstances de ce règne. « On en conçut les plus belles » espérances, dit ce judicieux écrivain ; et ces présages flatteurs, » d'abord réalisés, furent bientôt dissipés par les factions turbulentes » de l'intérieur, et par les intrus de l'étranger : ainsi, le règne du » plus aimable des souverains qu'ait eus la Pologne, était destiné à » montrer les effets désastreux de cette excessive liberté presque incompatible avec l'existence d'un gouvernement. » (*Travels into Poland*, vol. I, pag. 17.)

de mort de la Pologne. Bientôt le roi de Prusse se vit encore dans la nécessité de combattre les prétentions de Catherine, ou de démembrer la Pologne avec elle. Il se crut autorisé à abandonner un souverain qui désespérait lui-même de sa cause : il quitta le parti des opprimés pour passer dans celui des oppresseurs. Il serait trop long de chercher à expliquer les contradictions apparentes de sa conduite (1), ou les moyens qu'il avait de résister aux projets de la Russie. La possession commerciale de Thorn et de Dantzick lui fascina les yeux sur les dangers d'un nouveau partage, et il y consentit.

Alors parut cette déclaration du 9 avril 1793, au nom de la Russie et de la Prusse, où l'Autriche ne figurait que par un assentiment *supposé* (2) ; alors se

(1) « Les vrais motifs de ce changement de système étaient l'effroi que lui causait la révolution française, et la crainte d'avoir à combattre la Russie en même temps qu'il serait forcé de faire la guerre à la France. » (*Tableau historique et politique de l'Europe*, tom. II, p. 245.)

Ainsi la Russie, poussant les cabinets de Vienne et de Berlin contre la France, recueillait seule les fruits d'une guerre où elle ne voulait pas alors s'engager.

(2) Il suffit d'une phrase de cette déclaration, pour prouver que l'Autriche, alors engagée dans la guerre avec la France, n'avait pas encore pris une part *active* au projet de la Russie :

« Leurs Majestés l'impératrice de Russie et le roi de Prusse, avec l'assentiment de S. M. l'empereur des Romains, n'ont pu trouver de moyens plus efficaces pour leur *sûreté respective*, que celui de resserrer la Pologne dans des limites plus étroites, en lui fixant une existence et des proportions relatives au degré convenable à une puissance du moyen ordre. » (*Déclaration du 9 avril 1793.*)

fit un nouveau partage (1), qui n'était qu'un arrangement préliminaire, pris avec la rapidité qu'exigeaient les circonstances. Rien ne s'opposait dès-lors au démembrement définitif, que la difficulté de s'entendre avec l'Autriche. Le séjour des troupes russes et prussiennes sur le territoire de la Pologne paraissait y rendre toute résistance inutile ; les Polonais étaient par-tout traités en rebelles. Le roi, prisonnier dans Warsovie, était réduit, par le traité qu'il signa lui-même, à la qualité d'ami. L'espèce de diète qu'on assembla à Grodno était entourée par vingt mille Russes ; toutes les villes étaient occupées militairement, les campagnes désolées, les Polonais connus pour être attachés à leur pays, transportés en Sibérie ou fugitifs dans les pays étrangers, et tous dépouillés de leurs biens (2). Dans ce même temps on parlait encore à la Pologne de réforme, d'alliance et de constitution (3), comme pour insulter, par cette dérision, à

(1) Traités de cession et de limites entre S. M. l'impératrice de toutes les Russies et S. M. le roi et la république de Pologne, 13 juillet 1793. — *Idem* entre la Prusse et la Pologne. (*Recueil de Martens*, tom. V, pag. 162 et 202.)

(2) *New annual Register for 1794*, pag. 292 - 295. — *Tableau historique et politique de l'Europe*, tom. II, pag. 256 - 259.

(3) Dans un des projets que la diète fut contrainte d'accepter, on arrêtait qu'il ne pourrait être fait aucun changement dans la constitution polonaise, sans le consentement de l'impératrice de Russie et de ses successeurs. Dans un autre, on supprimait un ordre établi en 1791, pour récompenser les services militaires. Enfin l'impératrice porta l'excès du despotisme jusqu'à demander la réduction des

la douleur d'un peuple dont on voulait compléter la misère et l'asservissement !

Il reste pourtant de cette diète de Grodno, jusque dans l'acte de cession qu'elle fut contrainte de signer, un monument éternel de l'énergie naturelle des Polonais, et des violences inouïes qu'on exerçait sur eux. Les nonces léguèrent solennellement à leur postérité le soin de la vengeance nationale (1) ; leur appel retentit dans toutes les provinces..... L'indignation qui bouillonnait dans leurs cœurs généreux, se répandit comme un torrent dans les vastes plaines de ce malheureux pays.

Des régimens compris dans la réforme ordonnée par la Russie, refusèrent de rendre leurs drapeaux, leurs armes et leurs uniformes, qui leur donnaient encore une idée de leur nation. Des paysans, long-

forces militaires de la Pologne à 16,000 hommes. C'est ce qui déterminait la dernière révolution. (*Ibid.*)

(1) *New annual Register for 1793*, pag. 120. — L'acte d'adhésion de la diète, signé à Grodno, le 24 septembre 1793, contient les plaintes les plus vives sur la captivité du roi, sur les violences exercées contre les membres de la diète, sur les dévastations commises en Pologne par les troupes étrangères.... Il se termine ainsi : « Dans » cette situation, nous déclarons solennellement, que dans l'impos- » sibilité d'empêcher, même au péril de nos vies, l'effet d'une force » oppressive, nous laissons à notre postérité, peut-être plus heureuse » que nous, les moyens qui nous manquent de sauver notre patrie ; » et ; dans cette espérance, nous acceptons le projet qui nous a été » présenté par l'ambassadeur russe, quoique contraire à nos vœux, à » nos loix, à nos opinions, &c. Fait à Grodno, le 24 novembre 1793. »

temps vexés par des soldats féroces, coururent, armés des instrumens du labourage, sous les drapeaux de la patrie. Des nobles polonais, proscrits, exilés ou fugitifs, se montrèrent de toutes parts; et l'acte d'indépendance fut signé, le 24 mai 1794, dans Cracovie, évacuée la veille par les Russes.

Ce n'était pas, comme l'ont fait répandre les ennemis de la Pologne, l'insurrection d'une faction *jacobine*, mais l'élan généreux d'une nation qui cherchait, dans son désespoir, des ressources contre la tyrannie. La politique russe se servait alors, avec l'astuce la plus perfide, de l'exemple d'une révolution étrangère avec laquelle l'insurrection des Polonais n'avait aucun rapport (1).

Il n'entre pas dans l'objet de cet ouvrage de raconter les exploits, les traits d'héroïsme et de résignation sublime qui signalèrent cette époque de malheurs et de gloire pour la Pologne. Souvent l'artillerie

(1) « Dans toutes les déclarations publiées par le ministre russe, on accusait les Polonais d'être d'intelligence avec les révolutionnaires français, de former en Pologne des clubs affiliés à celui de Paris (a) &c. Cette accusation était dénuée de fondemens et de vraisemblance : loin qu'il existât des clubs jacobins en Pologne, les orateurs les plus distingués avaient parlé avec force contre les orateurs français; et les nobles polonais qui venaient de fortifier l'aristocratie de leur constitution, en rendant la monarchie héréditaire, devaient plutôt s'attendre au retour des démocrates qu'à celui des têtes couronnées. » (*Tableau historique et politique de l'Europe*, tom. II, pag. 254.)

(a) Déclaration faite à Grodno, 9 avril 1793.

formidable des Russes, leur opiniâtre férocité, leur discipline rigoureuse, cédèrent au courage désordonné des Polonais, à la confusion de leurs attaques, à la rage dont une cruelle oppression les avait animés (1). L'insolent Igelstrom, qui avait si long-temps régné dans leur capitale, en fut chassé (2). . . . Le roi de Prusse lui-même fut contraint d'en lever le siège. Le drapeau de la Pologne reparut à-la-fois dans toutes ses anciennes possessions : on put douter un instant si elle n'allait pas redevenir une nation. . . . D'ailleurs, c'était peut-être par un artifice de Catherine, que Frédéric-Guillaume s'était consumé en efforts inutiles : elle allait également à son but par l'épuisement de la Prusse et par la destruction de la Pologne (3).

Au reste, cette dernière nation n'avait pas offert un tel spectacle depuis les jours de sa splendeur.

(1) Il faudrait citer sur-tout l'affaire de *Wraclawice*, où 12,000 Russes furent battus par 4,000 Polonais, sans artillerie, armés pour la plupart de faux et de piques. Les Russes, dispersés et battus, perdirent dans cette action mémorable 3,000 hommes ; on leur prit douze pièces de canon. L'enthousiasme fut tel, qu'un corps de paysans s'empara d'une batterie, avec des faux, &c. (*Tableau historique et politique de l'Europe* ; tom. II, pag. 264.)

(2) *Mémoire sur la révolution de Pologne*, trouvé à Berlin en 1805, rédigé par le quartier-maitre général de Pistor, Paris, 1806.

L'objet principal de ce mémoire est le récit de la révolution du 18 avril 1794. Malgré les efforts que le général russe fait pour donner une couleur favorable à sa cause, il ne peut y déguiser la valeur et le zèle patriotique des Polonais.

(3) *New annual Register for the year 1794*, pag. 391.

Soixante mille hommes, animés du desir de la gloire et de l'indépendance, opposaient encore une résistance héroïque aux efforts d'une coalition formidable (1) : mais la fortune rendit tous les efforts du courage inutiles. Kosciusko perdit une bataille, au moment où la victoire semblait lui sourire (2) ; et moins d'un mois après, la liberté polonaise rendit le dernier soupir dans le faubourg de Praga.

(1) Il faut le dire cependant : « les puissances coalisées ne s'accor-
 » daient ni dans leurs sentimens, ni dans leurs intérêts, ni dans leurs
 » plans. L'Autriche était encore entrée la dernière dans cette con-
 » juration. Lors du siège de Cracovie par l'armée prussienne,
 » Kosciusko comptait tellement sur la neutralité des Autrichiens,
 » qu'il avait offert de remettre cette ville, jusqu'à la fin de la guerre,
 » entre leurs mains, et qu'il avait ordonné de respecter leur terri-
 » toire ; enfin, on doutait encore de l'accession de la cour de Vienne
 » que le traité de la Russie et de la Prusse était déjà publié. » (*New
 annual Register for the year 1794*, pag. 296 - 299.)

« Le conseil national établi à Varsovie après l'expulsion des Russes,
 » a fait publier un traité trouvé chez l'ambassadeur russe, d'après
 » lequel la Russie et la Prusse devaient posséder les provinces qu'elles
 » avaient prises ; l'Autriche devait être mise en possession de la Bavière
 » dont l'électeur recevait en échange l'Alsace et la Lorraine. » On peut
 » douter de l'existence de ce traité. . . . (*Tableau historique et politique
 de l'Europe*, tom. II, pag. 270.)

Ce traité n'a sans doute jamais été qu'un projet du cabinet russe. Ce qu'on peut en conclure de plus juste, c'est qu'il ne voulait pas alors admettre l'Autriche au dernier partage de la Pologne. D'ailleurs, les sectateurs les moins éclairés peuvent voir ce que ce projet ou traité avait de désavantageux pour la Prusse et de ridicule à l'égard de la France, qui avait déjà prouvé qu'elle saurait bien défendre ses provinces, dont la Russie disposait si libéralement.

(2) Bataille de Maciejowiz perdus par Kosciusko le 10 octobre 1794.

L'histoire ne peindra jamais avec des couleurs trop vives ces tableaux déplorables où la férocité russe a surpassé tout ce qu'elle avait osé au temps d'Igor ou d'Iwan IV , sur les rives du Bosphore ou dans les champs de la Livonie. Quelle plume pourra jamais retracer cet assaut terrible où des cadavres amoncelés servirent de degrés aux assaillans, et cette scène plus épouvantable , qui suivit la soumission des vaincus , où le barbare Suwarow étendit pendant deux jours le crêpe de la mort sur une population nombreuse, où le courage désarmé des pères, des époux, des enfans, fut puni par le pillage, le viol et le massacre (1) ! Que le récit de ces horreurs soit transmis à la postérité, et que, si jamais un Polonais rendu à sa patrie pouvait balancer à la défendre, l'histoire lui dise : *Souviens-toi de Praga!*

Aux jours du massacre succéda celui de l'opprobre national..... Dans cette cruelle extrémité, la cité de Warsovie va faire ses soumissions, offrir ses clefs au farouche Suwarow ; et tout dégouttant du sang des Polonais, il répond à leurs députés, *qu'il n'est pas en guerre avec la république* (2). Après cette bar-

(1) « Neuf mille braves Polonais périrent dans l'assaut. Trente mille victimes de tout sexe, de tout âge et de tout rang, furent immolées dans le pillage. » (*New annual Register for the year 1794* pag. 303. — *Tableau histor. et polit.*, tom. II, pag. 275, 276.)

(2) *New annual Register*, 1794, pag. 303.

bare ironie, il saisit les clefs de la capitale, il traverse en triomphateur ses rues désertes, il reçoit les complimens du monarque qu'il venait de détrôner. Stanislas subit cette humiliation, et reçut l'ordre de quitter sa capitale, le 7 janvier 1795 (1).

Quelques partis de Polonais échappés au massacre, répandus dans les campagnes, ou réfugiés dans la profondeur des forêts, mais poursuivis, dispersés et proscrits, furent contraints, en attendant le jour de la vengeance, de céder la terre natale à leurs oppresseurs; et la Pologne déchirée disparut tout-à-fait de la liste des nations (2).

Après avoir suivi les progrès de cette politique artificieuse et cruelle, ce long enchaînement d'intrigues et de violences, on ne peut plus méconnaître l'auteur de cette grande iniquité sociale. Pierre I.^{er}, nous l'avons déjà dit, avait conçu l'idée de cette protection dictatoriale qui devait conduire ses successeurs à l'asservissement complet de la Pologne. Catherine se crut destinée à l'accomplir. Elle n'avait pas pensé qu'elle dût acheter le consentement de ses voisins en les appelant au partage; mais du moins elle voulut

(1) Il est mort en 1798 à Grödno.

(2) Acte d'abdication de S. M. le roi de Pologne, du 25 novembre 1795. (*Recueil de Martens*, tom. VI, pag. 714, &c.) — Déclarations et conventions relatives au partage de la Pologne. (*Ibid.* tom. VI, p. 699-707.) — Voyez, pour le résultat des trois partages, *Tooke*, vol. I, pag. 282.

encore y dominer. Elle s'arrogea le honteux honneur de diriger seule les manœuvres les plus odieuses. Il est à remarquer que, quand elle quitta pour un moment cette scène de douleurs, l'espoir se ranima dans le cœur des Polonais ; les puissances qui avaient coopéré au premier partage, devinrent amies de la Pologne : mais dès que Catherine fut en liberté d'y reprendre son influence et ses projets, les alarmes y reparurent, le système politique changea, les violences s'y renouvelèrent, et la ruine de l'État fut consommée.

A la chute de cette antique barrière, l'édifice de la politique européenne fut ébranlé jusque dans ses fondemens. On fut effrayé des dangers auxquels la civilisation même allait être exposée (1). L'histoire offre bien des invasions exécutées par des barbares, ou des conquêtes entreprises par des peuples policés, après des déclarations de guerre injustes ou légitimes : mais jamais on n'avait vu d'usurpation conduite avec

(1) Nous n'avons pas besoin de citer ici des témoignages... : l'histoire de nos jours en est pleine ; il faudrait citer tous les écrivains modernes. Le célèbre Burke disait qu'on regretterait un jour « d'avoir » toléré la consommation de cette grande iniquité. » (*Lettres sur les ouvertures de paix en 1798*, pag. 165.) — « Un temps viendra, dit alors » un autre écrivain anglais, où notre nation regrettera d'avoir cédé la » Pologne à la rapacité de l'empire russe, et où nous verrons, avec » une terreur trop bien fondée, les progrès énormes et rapides de » cette dangereuse puissance. » (*New annual Register for the year 1794*, pag. 305.)

plus compter ni sur l'existence de ses Gouvernemens, ni sur la durée de sa civilisation.

Mais quelle était sur-tout, au milieu de cette catastrophe, la situation de la France alors en proie aux désordres de l'anarchie ! Dépouillée depuis long-temps de sa prépondérance continentale, elle venait de perdre sa puissance maritime et ses richesses coloniales : on ne peut contempler sans effroi l'état de faiblesse et d'inégalité relative où elle se fût trouvée, en sortant des transports de la fièvre politique qui la dévorait, sans un concours de circonstances et de succès qu'il était impossible à la prudence humaine de prévoir.

C'était précisément cette révolution terrible qui dérobaît alors aux yeux du vulgaire des cours et des nations, les dangers du changement énorme qui venait de se faire dans la balance politique. Les cabinets de Pétersbourg et de Londres profitèrent adroitement d'une erreur générale ; c'est de là qu'après tant de froideurs, de mécontentemens mutuels, de négociations qui ressemblaient à des querelles, elles associèrent les intérêts de leur ambition et les projets de leur politique. C'est de ce moment qu'il faut les regarder comme incessamment appliquées à la ruine de la France. D'autres puissances l'ont combattue avec des vues vagues et des moyens différens : c'est dans la ligue anglo-russe que l'on trouve un dessein plus systématique et plus dangereux.

Nul des souverains n'avait annoncé avec plus d'énergie que Catherine le dessein de faire la guerre à la France : dès 1790, en se réconciliant avec le roi de Suède, elle se flattait de lui procurer l'honneur de cette belle conquête (1). Immédiatement après la paix de Jassy, elle parlait d'envoyer une armée sur le Rhin ; mais elle n'exécuta point ce projet : elle n'avait alors d'autre idée que de laisser l'Autriche et la Prusse s'épuiser dans une querelle dont elle se flattait de recueillir tous les fruits. Elle était derrière leurs armées, comme on voit des bas-officiers derrière les bataillons russes pour contenir la lâcheté et punir les fuyards. Au moindre signal de défection, elle les menaçait (2) de son ressentiment ; et tandis qu'elle paraissait toute attentive à leurs entreprises, toujours avec une armée prête à les seconder, elle était la tête d'un grand corps dont l'Autriche et la Prusse n'étaient réellement que les bras. Elle partageait l'empire du monde avec l'Angleterre.

La suspension absolue du commerce français en Russie fut le premier sacrifice de Catherine à l'avidité du cabinet de Saint-James (3). Dès ce moment le commerce anglais retrouva en Russie la faveur et les

(1) Tooke's *Life of Catherine II*, vol. III, pag. 265.

(2) Au moment où le roi de Prusse abandonna la première coalition, elle menaça de le jeter sur le Rhin.

(3) Tooke's *Life of Catherine II*, vol. III, pag. 355. — Ukases du 8 février 1793 ; *Recueil de Martens*, tom. VII, pag. 166, &c.

privilèges qu'une politique plus éclairée avait jugés si nuisibles aux intérêts de cet empire. Alors l'impératrice, sacrifiant les droits des neutres à des haines passagères, et renversant de ses mains le monument qu'elle avait élevé à sa gloire, jeta le premier brandon d'une guerre inextinguible (1). Bientôt portant, dans la cause des intérêts britanniques, un orgueil qu'elle affectait partout pour la sienne, elle voulut commander à la Suède et au Danémarck de cesser toute espèce de commerce avec la France (2) : mais du reste, elle ne fit que des démonstrations hostiles. Douze vaisseaux de ligne qu'elle arma, en 1795, pour prendre part à la guerre maritime, n'arrivèrent dans les ports anglais que pour réparer. Ils n'osèrent se montrer sur les mers; et ses alliés la prièrent de les reprendre (3).

(1) « La convention entre S. M. britannique et l'impératrice de » toutes les Russies, signée à Londres le 25 mars 1793, est le monu- » ment le plus authentique de l'astuce et de l'ambition britanniques. » Par l'article 3, les deux puissances s'engagent à prendre toutes les » mesures qui seront en leur pouvoir pour troubler le commerce de » la France. Par l'article 4, elles s'engagent à unir tous leurs efforts » pour empêcher d'autres puissances non impliquées dans cette guerre » de donner une protection quelconque, soit directement, soit indi- » rectement, en conséquence de leur neutralité, au commerce ou à » la propriété des Français, en mer ou dans les ports de France. » (*Mémoire sur la conduite de la France et de l'Angleterre à l'égard des neutres*, pag. 93, 94.)

(2) Notes remises par M. Nodbeck et par le baron de Krudner, envoyés russes, aux cours de Stockholm et de Copenhague. (*Ibid.* pag. 95, 96.)

(3) Tooke's *Life of Catherine II*, vol. III, pag. 375.

A la faveur des grands intérêts que la révolution française mettait en mouvement, Catherine poursuivait son système d'agrandissement. Débarrassée de toute crainte du côté de la France, intimidant la Prusse, encourageant l'Autriche, en accord parfait avec l'Angleterre, elle marchait presque sans obstacle à son but. On assure que, par un article secret du traité de Varela, Gustave III lui avait cédé la Finlande, pourvu qu'elle l'aidât à conquérir la Norwège (1). L'exécution de cette clause avait été différée par les embarras de la guerre de Turquie et de Pologne. Elle fut indéfiniment ajournée par la mort de Gustave III. De là se réveillèrent les anciens ressentimens et les vieilles prétentions. L'envoyé russe voulut faire à la cour du régent, duc de Sudermanie, ce que Rasoumowski avait osé dans celle de Gustave III. Il y trouva des traîtres qui voulaient renverser la régence : la publication de leurs papiers et des pièces d'un jugement solennel ont incontestablement prouvé que les conspirateurs, agissant de concert avec l'ambassadeur russe, étaient bien assurés de l'appui de sa souveraine (2). D'après cet éclat, d'après le refus que fit bientôt le jeune roi de Suède d'épouser une princesse russe, au moment où tout était prêt pour la cérémonie du mariage (3), on crut que l'orgueil de Catherine allait

(1) Tooke's *Life of Catherine II*, vol. III, p. 378.

(2) *Ibid.* p. 359.

(3) *Ibid.* p. 362.

tirer de ce double affront une vengeance éclatante. Mais elle craignit d'alarmer la coalition qu'elle animait contre la France ; et d'ailleurs elle s'occupait du soin de compléter sans bruit et sans opposition, par l'intrigue plus que par la violence, l'usurpation d'une province riche et peuplée, long-temps convoitée par ses prédécesseurs, et restée sans suzerain depuis la destruction de la Pologne : nous voulons parler du duché de Courlande et de Semigalle où régnait encore le fils de Biren (1).

Depuis long-temps on inspirait aux nobles Courlandais le desir de passer sous la domination russe : attirés à Pétersbourg par toute sorte de distinctions, de faveurs et de plaisirs, ils préféraient le séjour d'une grande capitale à celui de Mittau, et l'autorité d'une impératrice puissante et libérale à celle d'un duc avide dont ils ne pouvaient oublier l'origine. Les grands étaient séduits par la vanité : le peuple fut gagné par l'intérêt ; il menaça les négocians et les propriétaires courlandais de les assujettir, en vertu d'une ancienne convention tirée de la poussière des archives de Livonie, à faire passer toutes leurs marchandises par Riga. C'était sans doute une condition absurde et tyrannique, que celle d'obliger une province maritime, qui avait des rades et des ports, d'aller embarquer ses denrées sur un territoire étranger ; mais

(1) Pierre.

l'impératrice , feignant d'en exiger l'exécution rigoureuse , envoya des ingénieurs pour tracer un canal destiné au transport des denrées de Mittau à Riga. Dès-lors , les Courlandais alarmés virent plus d'avantage à être ses sujets que ses voisins. Tout étant ainsi disposé , l'impératrice manda le duc Pierre à Pétersbourg. On assembla les états de Courlande ; on leur fit part des intentions de l'impératrice. Plusieurs conseillers se récrièrent en vain contre des prétentions tyranniques. Un général russe, le comte Palhen, parut dans l'assemblée : l'acte de soumission fut signé sans résistance (1) ; et le duc apprit le lendemain qu'il était sujet de l'impératrice.

Cette acquisition nouvelle était encore une addition à la part de la Russie dans le démembrement de la Pologne. On s'en aperçut à peine dans le monde politique, alors occupé d'événemens plus importans.

Mais il ne suffisait pas de ces usurpations paisibles pour occuper le génie actif de Catherine : elle songeait à reprendre les provinces restituées à la Perse par la prudence éclairée de l'impératrice Anne (2). On trouva , comme sous Pierre I.^{er}, le prétexte de prendre le parti d'un rejeton de la race des Sophis, contre Aga Mahmed (3). Cette expédition fut plus brillante qu'utile : elle n'aboutit qu'à la prise de Derbent ; et, par

(1) *Recueil de Martens*, tom. VI, p. 476 et 477, et tom. VII, p. 508.

(2) *Tooke's Life of Catherine II*, tom. III, pag. 373.

(3) *Ibid.*

une circonstance unique dans l'histoire, un vieillard de cent vingt ans, le même commandant qui, en 1723, avait rendu cette place à Pierre-le-Grand, vint encore, à la fin du siècle, en remettre les clefs à un favori de Catherine II (1).

Ainsi, cette princesse avait réuni à son immense empire, par la force de ses armes ou les intrigues de sa politique, la Crimée, le Kuban, plusieurs provinces de la Perse, la Courlande, et presque la moitié de la Pologne (2). Elle avait un pied dans la tombe; et, bien assurée du secours de l'Autriche et de l'Angleterre, elle se croyait prête à soumettre la France, à punir la Prusse de la paix de Bâle (3), à réaliser enfin le premier vœu de son ambition, c'est-à-dire, à repousser

(1) Valérien Zouboff.

(2) D'après une évaluation publiée en 1796 par le major Oppermann, voici le résultat des acquisitions faites par la Russie durant le règne de Catherine II :

	Versts carrés.	Population.
Au premier partage de la Pologne, en		
1773.	76,558.	1,226,966.
Sur la Porte ottomane, en 1774 et 1783.	113,100.	171,610.
<i>Ibid.</i> en 1791.	23,053.	42,708.
Deuxième partage de la Pologne en 1793.	202,383.	3,745,663.
Soumission de la Courlande.	16,273.	387,922.
Troisième partage de la Pologne.	94,645.	1,407,402.
TOTAL.	<u>526,012.</u>	<u>6,982,271.</u>

(3) Le premier traité de la triple alliance entre la Russie, l'Angleterre et l'Autriche, est du mois de février 1795. Un autre devait être signé le même jour que l'impératrice mourut, traité en vertu duquel elle devait fournir immédiatement à la coalition une armée de 65 à

des Ottomans au-delà du Bosphore (1). Elle voyait en idée sa domination s'étendre du promontoire de Moron jusqu'au golfe de Bothnie ; des rives de la Vistule jusqu'aux mers du Japon (2). Une mort subite trompa ses espérances, et ne laissa à cette fière souveraine, ni la consolation d'embrasser ses enfans, ni la faculté de dicter ses dernières volontés (3).

On connaît plusieurs portraits de Catherine II : des écrivains séduits ou complaisans, l'ont ornée, à l'exemple du peintre *Lampi* (4), de tous les dons de

80,000 hommes. L'Angleterre s'engageait de son côté à payer 100,000 liv. sterl. par mois, outre l'entretien des troupes, &c. « Catherine voulait secourir l'empereur, chasser le roi de Prusse aux bords du Rhin ; et pour lui faire sentir la nécessité absolue de retourner à la coalition, elle fomentait des révoltes en Prusse, à Dantzick et en Sibérie. » Ce projet est indubitable. (*Mémoires secrets sur la Russie*, Amsterdam, 1800, tom. I, pag. 194.)

(1) *Tooke's Life of Catherine II*, vol. III, pag. 378.

(2) Sir W. Eton dit : « Catherine voulait chasser les Turcs de l'Europe, conquérir le Japon, une partie de la Chine, &c. &c. » et il donne le détail de ses plans. (*Tableau de l'empire Ottoman*, Préface pag. xvi — vol. II, pag. 270-274.)

(3) Elle mourut d'une attaque d'apoplexie, le 6/17 novembre 1796. Dans la matinée, elle avait paru fort gaie, et avait encore pris du café selon sa coutume. (*Vie de Catherine II*, par M. Castéra, vol. III, p. 174.)

(4) « Le bas du visage de Catherine avait quelque chose de rude et de grossier ; ses yeux gris-clair, quelque chose de faux ; et un certain pli à la racine du nez lui donnait un air un peu sinistre. Le célèbre *Lampi* l'avait peinte depuis peu (quelque temps avant sa mort) avec ressemblance, quoiqu'extrêmement flattée : cependant Catherine remarqua qu'il n'avait pas tout-à-fait oublié ce malheureux pli qui caractérise sa physionomie ; elle en fut très-mécontente, et dit

la nature ; d'autres l'ont enlaidie de tout ce que le vice et le crime offrent de plus hideux : c'est entre ces jugemens passionnés qu'il faut chercher la vérité. Dans un rang plus obscur, Catherine aurait eu tous les charmes d'une femme aimable ; dans sa vie politique, elle offrit, au milieu des excès d'une ambition exagérée, les qualités d'un grand monarque.

Née en Allemagne, tenant de la nature des goûts voluptueux, et de son éducation des idées philosophiques, elle affecta d'abord les mœurs russes, la décence d'une mère de famille et les pratiques superstitieuses de l'église grecque. Elle avait sacrifié son époux au désir de régner et peut-être à sa sûreté personnelle. L'histoire n'a pas prouvé qu'elle fût coupable de la mort du malheureux Iwan et de celle d'une jeune princesse, fille naturelle ou légitime d'Élisabeth, que le barbare Orloff alla chercher jusque dans le fond de l'Italie (1) : mais il est trop certain que

» que Lampi lui avait donné l'air trop sérieux et trop méchant : il
 » fallut retoucher et gâter le portrait, qui paraît maintenant être
 » celui d'une jeune nymphe, &c. &c. » (*Mémoires secrets sur la Russie*,
 Amsterdam, 1800, tom. I, pag. 87, 88.)

A propos du portrait de cette princesse, madame Lebrun en fit un d'imagination, après la mort de Catherine. Voici le conseil badin qu'on lui donnait pour le rendre parfait : « Prenez pour toile la carte
 » de l'empire des Russies, les ténèbres de l'ignorance pour le fond,
 » les dépouilles de la Pologne pour draperie, &c. &c. » (*Ibid.*
 pag. 88, 89.)

(1) Cette aventure serait un des crimes les plus odieux que l'histoire puisse recueillir, si elle était fondée sur des témoignages moins obscurs.

la même ambition désordonnée de Catherine lui inspira toujours une aversion mêlée d'effroi pour ce prince, son fils (1), qu'on avait voulu couronner avec elle, à la

Voici l'extrait de ce que MM. Castera et Tooke en ont rapporté d'après les mémoires de l'abbé Gorani. Cette personne, si connue sous le nom de la princesse Tarrakanof, était la plus jeune des trois enfans qu'Élisabeth avait eus de son mariage clandestin avec le grand-veneur Alexis Gregoriewitch Rasowmowski. Elle avait été envoyée en Italie, où elle était encore, âgée d'environ quinze ans, lorsque, pendant la révolution de Pologne, quelques seigneurs polonais formèrent le dessein de l'enlever et de la mettre à la place de Catherine. Sur le bruit de ce complot, peut-être imaginaire, l'impératrice résolut de la faire enlever. . . . Alexis Orloff se chargea de cette mission difficile. Rien ne peut égaler l'atrocité des ruses qu'il employa pour venir à bout de son entreprise : il serait trop long de rapporter comment il feignit, pour cette jeune princesse, une passion violente ; comment il lui promit de la venger, de la mettre sur le trône de ses aïeux ; comment, après l'avoir séduite, il aposta des misérables qui firent le rôle de prêtres et de magistrats, et comment, après ces noces criminelles, l'infortunée fut entraînée sur la flotte russe, conduite à Pétersbourg, enfermée dans la forteresse, et, quelques années après, noyée dans les eaux de la Néwa, ou plutôt étranglée par les ordres de l'impératrice. (Tooke's *Life of Catherine II*, vol. II, pag. 57, et suiv.)

(1) « Ce prince (Paul I.^{er}) annonçait dans son enfance des qualités » qu'elle (Catherine) a étouffées par ses mauvais traitemens ; il avait » de l'esprit, de l'activité, des dispositions pour les sciences, des sen- » timens d'ordre et de justice : tout a péri faute de développement. » Elle a moralement tué son fils, après avoir long-temps balancé si elle » devait s'en défaire. Sa haine contre lui est la seule preuve qu'il est » fils de Pierre III. Il eut le malheur d'être renié par l'un et détesté » par l'autre. » L'auteur des *Mémoires secrets* ajoute des détails dont un témoignage individuel peut difficilement garantir la vérité, au jugement sévère de l'histoire. (*Mém. secrets sur la Russie*, vol. I, pag. 180 § 1.)

révolution de 1762. Par la négligence qui présidait à son éducation, par le mépris qu'il inspirait aux courtisans, il semblait dévoué de bonne heure au sort de son père. Ainsi Catherine, comblant de faveurs les meurtriers de son époux, et repoussant le plus doux sentiment de la nature, semblait annoncer un tyran à l'empire qu'elle allait gouverner. Mais les craintes qu'elle avait pu inspirer furent heureusement trompées; elle était moins cruelle qu'ambitieuse. L'attentat qui signala le commencement de son règne, n'est pas le seul point de ressemblance qu'elle eut avec cette reine de Babylone, dont la flatterie lui donna le nom et les grandeurs fabuleuses (1).

Plus agréable que belle, elle conserva les charmes de sa figure jusque dans un âge très-avancé. Elle affectionnait l'habit russe, qu'elle portait à merveille. Coquette, aimable, affectueuse, et même familière dans son intérieur, elle reparaisait sous la pourpre, avec toute la majesté d'une impératrice. Le désordre connu de ses mœurs ne nuisait pas même au respect qu'inspirait sa présence. Elle goûta les plaisirs de l'amour, sans en faire voir les faiblesses. Dans les autres cours, l'amant d'une souveraine était caché dans l'ombre ou paré d'un autre titre; à la cour de Catherine, ce fut une place, une dignité qui avait son rang, ses prérogatives, ses appointemens réglés, et qui, donnée

(1) Voltaire n'appelait jamais Catherine que la *Sémiramis du nord*.

quatorze ou quinze fois, ne demeura presque jamais vacante un seul jour (1). Ailleurs, ces amans disgraciés auraient été immolés à la jalousie ou à l'orgueil de leur impérieuse maîtresse, comme ceux d'Élisabeth d'Angleterre ou de Christine de Suède. Catherine se crut trop puissante pour les craindre, ou bien elle respecta dans eux le choix dont elle les avait honorés. La plupart allèrent, en la quittant, étaler dans les provinces de l'empire, ou dans les cours de l'Europe, la magnificence de ses bienfaits et l'insolence de leur ancienne faveur.

De tous ces favoris, un seul vit son crédit survivre à l'amour de l'impératrice, et la gouverna sans la dominer; c'est le célèbre Potemkin. Cet homme d'une structure colossale et d'un esprit supérieur, dans qui l'on voyait un assemblage singulier de vertus et de vices, de paresse et d'activité, les recherches de la

(1) On nous pardonnera de ne pas donner ici une description détaillée de la manière dont les amans de Catherine II étaient choisis, examinés, reçus, traités et congédiés. Il y a des ouvrages qui ne laissent rien à désirer à cet égard. (*Vie de Catherine II*, par M. Castéra, tom. II, pag. 194 et suiv. — Tooke's, *idem*, vol. II, pag. 271-274. — *Mémoires secrets*, tom. I, pag. 140-178.) L'auteur des *Mémoires secrets* fait, à ce sujet, une réflexion dont on ne peut s'empêcher de reconnaître la justesse :

« Catherine, avec tout le génie et l'esprit qu'elle a montré, dit-
 » avec toute la décence qu'elle affectait extérieurement, doit avoir
 » bien connu et bien méprisé les Russes, pour avoir osé élever si sou-
 » vent à côté d'elle tant de jeunes gens tirés de la foule, et les offrir
 » aux respects et aux hommages de toute la nation, sans autres titres
 » que ceux dont elle avait à rougir. » (*Tom. I, pag. 145.*)

mollesse et la rudesse de la barbarie, devait plaire à sa souveraine. Il la servait avec passion : elle fut tour-à-tour fidèle de son cœur et l'objet de sa gloire. La nature semblait avoir fait ces deux grands caractères l'un pour l'autre. Quand l'amour les eut dégagés de ses chaînes, l'ambition, la politique et l'amitié les unirent par des liens plus solides ; et l'on vit dès-lors les amans de Catherine n'être souvent que les courtisans de Potemkin (1).

Envieuse du suffrage des Français, qu'elle regardait comme les arbitres du goût et les distributeurs de la renommée, Catherine n'a jamais pu pardonner ni à l'abbé Chappe son *Voyage en Sibérie*, ni à M. de Choiseul le refus qu'il lui avait fait du titre d'impératrice (2), ni à Louis XV son éloignement pour une

(1) M. de Ségur a tracé (*Tableau historique de l'Europe*, tom. II) un portrait de Potemkin, où son talent n'a rien laissé à refaire.

On en trouve un autre dans les Œuvres de M. Senac de Meilhan, qui a fait comme une espèce de mosaïque, en rapprochant divers passages extraits des écrits de Tacite. . . . C'est assurément une idée fort bizarre que celle de travestir le peintre austère de *Sejan* et d'*Agricola*, en flatteur d'un satrape moscovite. (*Œuvres philosoph. et litt.*, tom. II, pag. 132, Hambourg, 1795.)

(2) L'intérêt des événemens nous a empêchés de parler de la négociation qui fut entamée entre la Russie et la France, au sujet du titre impérial. Il n'avait été accordé à Élisabeth, en 1745, et à ses successeurs, que sous la condition qu'à chaque avènement ils donneraient des lettres *reversales*, portant que le titre nouveau pris par les souverains russes ne changerait rien au cérémonial ni aux préséances reçues entre les deux cours et leurs ministres. — Catherine ayant

nation encore barbare ; mais sa vanité n'en chercha pas moins à captiver les écrivains français, comme sa politique affait par-tout débaucher des artisans et des laborieux. Spirituelle, éclairée, laborieuse ; elle a composé dans notre langue plusieurs ouvrages (1) : elle a comblé de ses bienfaits les artistes et les littérateurs ; et cependant elle n'aimait ni les lettres, ni les arts ; elle ne les regardait que comme les instrumens de sa gloire. La renommée de Pierre I.^{er} l'importunait ; la mémoire de son époux lui était odieuse, et cependant elle n'a fait que suivre et développer leurs projets. C'est sous son règne que des savans voyageurs ont été jusque sous la zone glaciale explorer les régions lointaines de cet empire ; et par les recherches laborieuses des Gmelin, des Pallas, des Guldenstaëdt, ces contrées inhabitables, ces steppes immenses où se perdent cent peuples nomades, ont été décrites mieux que certaines

refusé des reversales, on lui refusa le titre d'impératrice. Ce refus donna lieu à des échanges de notes qu'on peut voir dans le *Recueil de Martens*, tom. I, pag. 30-31. Enfin, l'affaire s'arrangea au moyen d'une reconnaissance donnée pour toujours et conforme au sens des reversales : cela n'empêcha point que les agens russes n'eussent de temps en temps, avec les agens français, des querelles dont l'honneur n'est pas resté aux premiers, comme dans celle de M. le marquis du Chatelet, &c. D'ailleurs, pour éviter la mortification de la présence, la Russie n'envoyait ordinairement qu'un ministre dans les cours où la France avait un ambassadeur.

(1) Il faut compter au premier rang, d'abord son *Instruction pour la formation d'un Code de lois*, lequel n'est pourtant qu'une compilation des ouvrages de Montesquieu et de Beccaria ; ensuite les pièces qu'elle composa pour le théâtre de l'*Hermitage*, et sur-tout sa *Correspondance*.

contrées civilisées de l'Europe. Mais si l'on en excepte ces estimables ouvrages, fruits précieux d'un courage infatigable et d'un esprit d'observation, nulle production littéraire n'a honoré le règne de Catherine. Les muses avaient regardé d'un oeil plus favorable les jours d'Élisabeth (1).

Tandis qu'à l'extrémité occidentale de ses États, Catherine jetait, comme des grains de sable, des milliers d'esclaves immolés à l'orgueil de ses vues politiques, elle attirait, à grands frais, de toutes les parties de l'Europe, des malheureux destinés à périr sur les rives désertes du Volga. Elle fondait des colonies et des villes dont les noms pompeux figurent encore sur les cartes, et qui n'ont pas duré plus que ces peuplades éphémères que Potemkin avait transplantées sur le Dniéper, lors du voyage triomphal de la Tauride (2). Dans le même temps, et pour satisfaire son orgueil romanesque, on vit venir à Saint-Pétersbourg, des extrémités de l'Asie, quelques centaines de Tourgouths, de Baskhirs, de Kalmoucks et de Samoïèdes, étonnés de se trouver ensemble. On leur fit lecture d'un code de lois dont leurs peuplades sauvages

(1) Les célèbres Sumarokoff et Lomonosoff ont fleuri sous le règne d'Élisabeth. (Voyez chap. XI.)

(2) « De 300,000 colons, la plupart Allemands, que Catherine » avait attirés dans son empire, il ne restait, moins de dix ans après, » que 28,293 individus des deux sexes, formant 7,185 familles dispersées dans les environs de Saratof, Kief et Tzaritzin. » (Tooke's *Life of Catherine II*, vol. II, pag. 302, 303.)

n'avaient pas besoin. Ils les écoutèrent sans les entendre ; ils s'en retournèrent avec des médailles de législateurs, et leurs lois n'ont pas même été connues dans les pays qu'elles devaient civiliser.

Il paraît bien étrange, mais il est vrai de dire que cette princesse qui affectait la gloire de donner des lois, des mœurs et des lumières à ses sujets, n'a presque rien fait pour adoucir leur sort, pour préparer leur affranchissement, ni pour éclairer leur superstitieuse ignorance. Sa vanité n'aspira qu'à frapper les regards du vulgaire. Dans ses plus belles institutions, elle sembla plutôt rechercher l'éclat que la solidité. L'art militaire avait fait quelques progrès sous les Munich et les Romanzow ; mais la marine était dégénérée de sa première splendeur. Le commerce, dont Catherine se flattait d'être la créatrice, était exploité par les Anglais. Les arts, encouragés dans quelques objets de luxe, étaient même, pour les besoins ordinaires de la société, exercés par des étrangers. Pétersbourg offrait plus que jamais le contraste de la civilisation et de la barbarie : dans cette cour hyperboréenne, sous l'influence d'un climat glacé, on voulait effacer les pompes de l'Orient et le luxe de Versailles (1) ; on affectait les goûts, on oubliait les usages de la moderne Athènes ; on s'épuisait en dépenses d'ostentation ; les prodigalités de la débauche

(1) *Coxe's Travels*, vol. I, pag. 441.

ŷ surpassaient tout ce qu'on raconte des empereurs romains les plus dissolus (1), et la corruption descendant du trône dans les classes inférieures, on vendait impunément les faveurs, les places, les dignités et la justice au profit d'une vingtaine de courtisans (2). Tel fut ce règne si fameux par des usurpations sans exemple et des dépenses sans mesure, règne vanté, mais peut-être aussi désastreux pour le peuple russe que pour l'Europe (3). Tellé était cette cour si célébrée, en apparence polie, heureuse et brillante, mais

(1) M. Castera et sir W. Tooke, font monter les largesses que Catherine fit à ses amans, à la somme de 92,820,000 de roubles. Le prince Potemkin figure dans cette liste pour 50 millions, les frères Orloff pour 17 millions, &c.; l'entretien annuel du favori, pour 250,000 roubles. L'auteur des *Mémoires secrets*, qui a vécu long-temps dans l'intérieur de la cour, dit que les sommes données publiquement aux favoris, surpassent de plus d'un tiers l'évaluation de MM. Castera et Tooke, « et, quelqu'énorme que paraisse cette » somme, ajoute-t-il, elle n'équivaut pas aux dons secrets dont Catherine comblait ses favoris. (*Mémoires secrets*, vol. I, pag. 177.) Et » cette grande, cette généreuse Catherine, laissait son fils et ses » petits-fils manquer du nécessaire. Le *grand-duc de toutes les Russies* » n'avait que 30,000 roubles d'apanage, payés en papier. » (*Ibid.* pag. 274.)

(2) Williams's *The rise, progress and present state of the North. Governments*, vol. II.

(3) A la mort de Catherine, les assignations de banque étaient tellement multipliées, qu'elles perdaient 60 pour cent. « Elle semblait, en » mourant, avoir laissé à la Russie deux horribles fléaux, la guerre » et la banqueroute de l'État. » (*Mémoires secrets*, tom. I, pag. 194. — Voyez chap. XI.)

que l'on pouvait comparer à ces palais de glace élevés pour quelques jours sur les bords inféconds de la triste Néva (1).

(1) On n'a pas besoin de rappeler ici ce fameux palais de glace que l'impératrice Anne fit élever pour les noces d'un prince Galitzin, son bouffon. (*Mémoires de Manstein*, tom. II, pag. 73, 74.)

CHAPITRE X.

Paul I.^{er} — Alexandre.

ICI nous pourrions nous arrêter. Catherine II a cessé de régner. Son règne est la période la plus instructive et la plus remarquable de l'histoire de Russie : le récit des événemens qui l'ont illustré, est appuyé sur la notoriété publique, et sur des documens dont on ne peut récuser l'authenticité.

Il nous reste une tâche plus difficile à remplir. L'intérêt des circonstances nous entraîne à suivre les progrès de la puissance russe jusqu'à l'époque d'une guerre qui peut changer ses destinées ; mais désormais les faits vont nous occuper plus que les personnes. L'histoire ne doit parler que d'après les contemporains dont elle recueille et pèse tous les témoignages ; la vérité ne peut résulter que de l'accord et de l'ensemble des documens ; la grandeur des événemens , la distance de la scène et la difficulté de réunir les matériaux nécessaires , ôtent peut-être à l'observateur le droit de juger définitivement des hommes et des choses qu'il voit passer sous ses yeux : nous ne sommes que des témoins pour la postérité.

1796. Paul I.^{er}, tenu si long-temps à l'écart par la jalouse ambition de Catherine, si négligé dans son éducation, né avec un tempérament fougueux et des idées de

justice et de véritable gloire , apporta sur le trône des sentimens peu favorables à la mémoire de sa mère (1), et un système de gouvernement qu'il avait long-temps médité dans sa retraite.

A son avènement , tout prit dans le palais un aspect militaire. Le sévère uniforme des Holstenois remplaça les brillans habits de cour; les pratiques minutieuses d'une discipline austère, le spectacle des *watch-parades* succédèrent aux plaisirs de *Peterhoff* et aux fêtes de l'*Hermitage*. Les courtisans, amollis par une vie licencieuse, se plièrent en frémissant aux rigueurs d'un régime si nouveau; mais le peuple espéra quelque soulagement. Paul annonça des réformes utiles et des intentions généreuses. Les prisons d'état s'ouvrirent; la Sibérie rendit presque tous ses exilés, et des actes d'une justice éclatante signalèrent le commencement d'un règne qui restera peut-être encore long-temps enveloppé des nuages de la calomnie.

Un des traits les plus remarquables de la vie de Paul I.^{er} fut la réparation solennelle qu'il crut devoir à la mémoire de son père. Le corps de Pierre III avait été enseveli sans honneur, sans monument, sans inscription, comme à la dérobee, dans un caveau du

(1) L'auteur des *Mémoires secrets* assure que Catherine avait projeté avec Potemkin d'écarter Paul I.^{er} du trône et de lui substituer son fils Alexandre. La mort de Potemkin ébranla cette résolution; et celle de Catherine arriva si subitement, qu'elle ne put changer l'ordre de la succession. (*Mémoires secrets sur la Russie*, tom. I, pag. 184.)

monastère de Saint-Alexandre Newski. Paul se fit montrer, par les vieux moines, cette tombe ignorée. On ouvrit le cercueil en sa présence ; il paya aux tristes restes qui s'offrirent à ses yeux, le tribut d'une douleur touchante, et regarda comme un devoir filial de leur donner la sépulture des souverains. Il les fit transporter au palais à Pétersbourg ; le nom de Pierre III, qu'on n'avait osé prononcer depuis trente-cinq ans, parut tout-à-coup dans le programme du deuil où l'on prescrivait à-la-fois le service et les honneurs funèbres à rendre à Pierre et à Catherine. On aurait pu croire, en lisant le *prikas*, que ces deux époux venaient d'expirer ensemble (1). Placés sur le même lit de parade, ils furent exposés pendant plusieurs jours à la contemplation de la piété publique.

Une scène plus mémorable marqua le jour du convoi funèbre. Quelques-uns des assassins de Pierre III existaient encore. Le plus célèbre, Alexis Orloff, le vainqueur de Tcheshmé, vivait à Moscow. Le souvenir de ses exploits, l'aspect de sa vieillesse, la magnificence de sa vie, n'avaient pu effacer la mémoire de son crime. Un ordre de l'empereur le fit venir à Pétersbourg pour assister au convoi de son auguste victime. Tout un peuple fut témoin de cette scène de deuil et de vengeance. Derrière le char mortuaire qui portait les deux époux, auprès du cercueil de Pierre III, on voyait Orloff, jadis si superbe, marchant à pas lents et mal

(1) *Mémoires secrets sur la Russie*, tom. I, pag. 184.

assurés, les yeux attachés à la terre, les mains jointes, portant sur son visage la pâleur de la mort. A côté d'Orloff, était l'empereur, *faisant, par ce sublime et mystérieux sacrifice aux mânes de son père, une action digne d'un très-grand caractère* (1). Le cortège funèbre alla dans cet ordre depuis le palais jusqu'à la citadelle. Les corps de Pierre III et de Catherine y furent déposés sous la même voûte; leurs tombeaux se touchent, et on lit au-dessus cette inscription :

Divisés pendant leur vie, unis à leur mort.

Il suffirait peut-être de cet acte de justice solennelle et de piété filiale, auquel on ne trouve rien à comparer, ni dans l'histoire ancienne, ni dans l'histoire moderne, pour donner une grande idée du caractère de Paul I.^{er}; mais son règne offre encore d'autres traits où l'on peut en reconnaître l'empreinte. Entouré de quelques vieux amis restés, dans l'obscurité, fidèles à la mémoire de son père, il brava la jeunesse insolente et séditieuse de la cour de Catherine; odieux à ces gardes prétoriennes, dont la turbulence et la corruption avaient si souvent disposé du trône, il eut l'audace et la prudence de les mettre hors d'état de lui nuire, en incorporant dans leurs rangs des soldats dévoués et fidèles (2).

(1) Clarke's *Travels*, part. I, chap. 5. « Après cette cérémonie, dit » Clarke, Orloff reçut l'ordre de quitter l'empire; et dernièrement il » voyageait en Allemagne et dans le midi de l'Europe. »

(2) *Mémoires secrets*, tom. I.

Quoique Paul eût montré dans toutes les parties de son gouvernement des idées opposées au système de sa mère, il était dans la fougue de son tempérament et dans ses principes de se déclarer contre la France ; mais ce que Catherine méditait par ambition et par intérêt, il le voulut par un instinct d'honneur et de justice ; ce qu'elle aurait peut-être toujours laissé en projet pour tromper ses alliés, il l'exécuta pour accomplir sa promesse. Entraîné par une erreur générale, il consentit à renouveler le traité d'alliance et de commerce avec l'Angleterre (1) : il envoya deux armées contre la France. On vit alors, pour la première fois, des hordes sauvages échappées des steppes arides que ne peuvent fertiliser l'Ob, l'Irtisch et la froide Lena, inonder les champs féconds de la Lombardie et les plaines conquises sur l'Océan par l'industrie des Bataves. Mais la férocité de Suwarow n'y trouva point une autre Ismaïl ; le sol français ne fut point souillé de la présence de ces barbares ; et du haut des rocs de l'Helvétie, sembla tomber tout-à-coup le prestige de leur renommée militaire (2).

A peine entré dans une coalition sans accord, l'ins-

(1) Traité de commerce du 11 février 1797. (*Recueil de Martens*, tom. VI, pag. 722.) — Traité d'alliance du 29 décembre 1798. (*Ibid.* tom. VII, pag. 457.)

(2) Nous ne faisons qu'indiquer ces brillantes campagnes, dont les détails si glorieux pour les armes de la France sont étrangers à l'objet de cet ouvrage.

tinct droit de Paul I.^{er} lui fit apercevoir qu'on ne s'y battait point pour la cause qu'il croyait défendre. Il s'indigna de n'être que le champion subsidiaire du cabinet britannique. Il vit que, sous prétexte d'imposer des lois à la France, l'Angleterre avait successivement affaibli toute puissance maritime et commerciale qui lui faisait ombre ; que les conquêtes faites ou à faire sur la France étaient précaires, incertaines et coûteuses, tandis que les entreprises de l'Angleterre en faisaient une puissance à part et soumettaient le monde entier à son monopole ; qu'à la faveur de la confusion et des troubles, les principes de la neutralité maritime, si essentiels à la prospérité des États, étaient tombés en désuétude, sacrifiés à des haines passagères et tout-à-fait rayés du code universel. Ainsi, Paul I.^{er} jetant les yeux sur ses États où le monopole anglais enchaînait l'industrie nationale, fut épouvanté des résultats d'une lutte imprudente. Passionné pour l'art militaire, il ne pouvait refuser son admiration aux exploits mêmes de ses ennemis ; il changea de système avec la franchise brusque qui signalait son caractère (1). Indigné, d'ailleurs, de voir

(1) Les écrivains anglais, et quelques orateurs mêmes, se sont attachés à flétrir la mémoire de Paul I.^{er} des accusations les plus outrageantes... Lorsqu'il entra dans la coalition, on vanta sa sagesse : lorsqu'il eut signalé la perfidie de la politique anglaise, on lui prodigua les noms d'insensé, de maniaque, de tyran (a) ; on voulut faire passer le changement soudain de son système comme l'effet d'un caprice : et cepen-

(a) *Annual Register for the year 1802, pag. 279.*

qu'au mépris d'une convention formelle (1), et de ses représentations réitérées, l'Angleterre s'obstinait à retenir Malte qu'elle devait remettre à l'ordre dont il

dant il était fondé sur des faits notoires, sur des griefs évidens aux yeux de toute l'Europe.

On a vu comment, dans la guerre de la révolution, le cabinet de Saint-James avait amené Catherine à violer elle-même les principes de son système. Peut-être cette princesse ne croyait-elle pas y déroger, et ne faisait-elle en cela que considérer la France comme étant, à cette époque, hors de la loi commune des nations. Mais, lorsque la guerre eut changé d'objet, et que les puissances continentales furent revenues aux principes du droit des gens, elles durent aussi revenir à ceux du droit des neutres. Cependant la marine anglaise poursuivait le cours de ses violences; elle avouait alors hautement des principes contraires à ceux qu'elle avait éludés; elle niait ouvertement la franchise des pavillons; elle établissait le droit de blocus illimité, de visite et de confiscation.... Ces prétentions furent soutenues par divers actes de violence, tels que l'attaque de la frégate danoise *le Hanfræa* (en décembre 1799), celle de *la Freya* (25 juillet 1800). Ces violences, et sur-tout l'injure faite au pavillon suédois dans la rade de Barcelonne (4 septembre 1800), donnèrent lieu à des représentations qui ne furent pas écoutées, à des notes diplomatiques où le Gouvernement britannique fit connaître l'orgueil de ses prétentions... C'est à la suite de ces procédés, d'une négociation qui dura six mois, et de l'affaire de Malte, que Paul I.^{er} renouela l'association de la neutralité maritime armée, et qu'il changea de système... Ce n'était sans doute pas la fétêt d'un *caprice*. (Voyez les pièces relatives à ces faits, *Koncil de Marais*, tom. II du supplément, pag. 344-474.)

1. Pièces relatives à la nomination de Paul I.^{er} à la grande maîtrise de l'ordre de Malte, *Koncil de Marais*, tom. VII, pag. 166-450. Rien n'était plus étrange que cette nomination d'un prince schismatique à la première dignité d'un ordre essentiellement catholique.... Sous le règne de Pierre I.^{er} ou de Catherine, c'eût été une nouveauté dange-reuse; sous Paul I.^{er}, ce ne fut qu'une bizarrerie....

était

était devenu grand-maître, il prit subitement contre elle la résolution énergique qu'il avait montrée contre la France (1).

Alors se reproduisirent ces importantes questions d'indépendance et de neutralité maritimes, agitées vingt ans auparavant. Paul I.^{er}, plus désintéressé que sa mère, se montra digne d'exercer un protectorat devenu salutaire à toutes les nations du nord. Alors on vit avec terreur les progrès qu'avait faits le despotisme insulaire durant la tempête politique excitée par ses artifices. L'Angleterre fit bien plus qu'elle n'avait tenté en 1780 contre la ligue du nord. Bientôt ses flottes portèrent le fer et le feu dans le port de Copenhague (2), menacèrent Calscronä, et demandèrent par-tout, à force ouverte, la renonciation aux droits maritimes, non moins importants pour les peuples, que l'indépendance de leur territoire.

Il serait superflu d'examiner aujourd'hui quel eût alors été le résultat d'une alliance sincère, dégagée de toute spéculation personnelle, entre deux grandes puissances placées aux deux extrémités de l'Europe. Sans doute l'exemple de la Russie eût éclairé d'autres sou

(1) Déclaration (15 août 1800) de l'empereur de Russie aux cours du nord, pour les inviter à une association maritime. (*Recueil de Mariens*, supplément, tom. II, pag. 368.-29 août 1800, publication du séquestre des propriétés anglaises en Russie. (*Ibid.* pag. 371.) — 18 novembre 1800, embargo sur les vaisseaux anglais. (*Ibid.* p. 373.)

(2) Attaque de Copenhague, par Nelson, le 2 avril 1801.

verains. L'ancien équilibre de l'Europe pouvait encore se rétablir avec quelques modifications. L'Angleterre pouvait être attaquée au centre de sa domination commerciale avec moins de danger que sous Catherine II(1). L'énergie combinée de toutes les puissances pouvait assurer leur indépendance maritime, et leur procurer une paix plus durable que celle d'Amiens. L'apparition d'une flotte anglaise devant Cronstadt n'aurait pas ébranlé l'opiniâtreté naturelle de Paul I.^{er} Il avait d'immenses moyens de vengeance : sa mort seule pouvait rassurer le gouvernement britannique ; le vœu des Anglais l'appelait publiquement (2) : elle arriva le 23 mars 1801.

N'arrêtons point nos regards sur ce spectacle dont le palais des tzars a déjà offert des exemples inouis dans l'histoire moderne. Ailleurs le poignard d'un assassin ose attenter à la vie des rois, par la surprise et dans l'obscurité ; ici, c'est dans son palais, entouré de ses courtisans, au milieu de sa famille, qu'un monarque, luttant contre ses meurtriers, tombe étouffé par leurs efforts, sans que personne vienne à son secours, sans qu'une seule voix réponde à ses cris. Contraignons notre indignation, étouffons les soupçons ; laissons le voile épais qui couvre encore cet attentat,

(1) Paul I.^{er} était décidé à entreprendre une expédition dans l'Inde. Quarante-cinq mille cosaques étaient déjà désignés pour en faire partie. (Clarke's *Travels*, ch. XIII.—*Note tirée du manusc. d'Heber.*)

(2) Clarke's *Travels*, chap. I.

puisque la justice souveraine ou la piété filiale ne l'ont pu soulever (1).

Jamais la mort d'un souverain n'apporta plus de changement dans le système d'un cabinet, que celle de Paul I.^{er} : le caractère de son successeur l'avait fait prévoir (2).

A la haine qui semblait devoir séparer pour toujours les

(1) On a hautement accusé le Gouvernement britannique de cet assassinat, d'après l'axiome : *Is fecit cui prodest*. Cette accusation, qu'il a repoussée avec des marques d'indignation, avait été malheureusement justifiée par la joie indécente que tous les Anglais témoignèrent de cet événement, et par la part que leur Gouvernement prit quelque temps après à une entreprise non moins odieuse...

(2) Quoique nous ne puissions nous permettre de porter ou même d'approuver un jugement définitif sur un personnage encore vivant, et que ce soit à la postérité seule à juger ceux que la Providence appelle à gouverner les peuples, nous avons cru pouvoir rappeler à l'attention de nos lecteurs quelques fragmens du portrait de ce prince, tel qu'il a été tracé long-temps avant qu'il montât sur le trône : on pourra les appliquer aux circonstances déjà connues de son règne :

« On trouve presque réalisé dans ce jeune prince cet idéal qui nous
» enchante dans Télémaque... On pourrait aussi lui reprocher les
» mêmes défauts que le divin Fénelon laisse à son élève : mais ce
» sont peut-être moins encore des défauts que l'absence de quelques
» qualités qui ne se sont point encore développées en lui, ou qui ont
» été repoussées de son cœur par les alentours méprisables qu'on lui
» a donnés. Il a de Catherine une grandeur de sentimens et une égalité
» d'humeur inaltérable, un esprit juste et pénétrant, et une discrétion
» rare, mais une retenue, une circonspection qui n'est point de son

Anglais et les Russes, aux vexations dont les premiers se plaignaient d'être victimes, succédèrent tout-à-coup les intelligences, les égards et les complaisances. Ce qu'une flotte redoutable et des menaces insolentes de l'amiral Parker devant Cronstadt n'avaient pu obtenir, la mort imprévue de Paul I.^{er} l'opéra sans délai, sans difficulté, sans secousse, comme par enchantement (1). Il ne fut plus question ni de la remise de Malte, ni des droits de la neutralité : les Anglais se retrouvèrent, presque sans le demander, en possession de leurs

» âge, et qui serait de la dissimulation, si l'on ne devait point l'attribuer à la position gênée où il s'est trouvé entre son père et sa grand-mère, plutôt qu'à son cœur, naturellement franc et ingénu... » Paul, devinant les intentions de Catherine en faveur de ce fils, a toujours eu de l'éloignement pour lui : il ne lui trouve ni son caractère, ni ses goûts; car Alexandre paraît se prêter par obéissance plus que par inclination à ce que son père exige de lui. La nature l'a doué des plus aimables qualités. . . . Au reste, il est un caractère heureux, mais passif. Il manque de hardiesse et de confiance pour rechercher l'homme de mérite, toujours modeste et retenu : il est à craindre que le plus importun ou le plus effronté, qui est ordinairement le plus ignare ou le plus méchant, ne parvienne à l'obséder. Se laissant trop aller aux impulsions étrangères, il ne s'abandonne pas assez à celles de sa raison et de son cœur. Il sembla perdre l'envie de s'instruire en perdant ses maîtres et sur-tout le colonel La Harpe, son premier précepteur, à qui il doit ses connaissances. Un mariage trop précoce a pu amortir son énergie; et malgré ses heureuses dispositions, il est menacé de devenir un jour la proie de ses courtisans... » (*Mémoires secrets sur la Russie*, Amsterdam, 1800, vol. I, pag. 270-273.)

(1) *Annual Register for the year 1801*, pag. 279, 280.

biens et de leurs privilèges (1). Le traité de commerce fut rétabli dans tous ses avantages; et les actes si célèbres de la neutralité armée furent annullés dans la même année, par une convention maritime où le principe essentiel de la convention de 1780, « que le » pavillon couvre la marchandise », fut tout-à-fait abandonné (2), concession importante que l'Angleterre a regardée comme la sanction solennelle de son droit et le *palladium* de sa puissance commerciale (3).

Dans la même année, un traité de paix fut conclu entre la France et la Russie (4). Il ne changeait rien à leur situation positive : il devait même rétablir des rela-

(1) 18 Mai 1801, ukase portant levée de l'embargo décerné contre les Anglais. (*Recueil de Martens*, supplément, tom. II, pag. 464.)

(2) Convention maritime entre la Grande-Bretagne et la Russie, avec les articles séparés, 17 juin 1801. (*Recueil de Martens*, supplément, tom. II, pag. 482 - 484.)

Déclaration explicative de l'art. 3. (*Ibid.* tom. III, pag. 192.)

Par cette convention, l'Angleterre eut l'air de faire quelques sacrifices, en bornant le droit de visite aux vaisseaux de guerre armés par le Gouvernement, en désignant les objets de contrebande, en reconnaissant que le blocus d'une place maritime doit être effectué par une force capable d'en empêcher l'entrée; mais ces concessions étaient exprimées dans des termes si vagues, qu'elles n'ont pu défendre les neutres de nouveaux outrages, et qu'elles ont été ouvertement violées par les ordres du conseil de 1806.

(3) Les ministres s'en sont hautement glorifiés dans les deux chambres, séance du 13 novembre 1801. (*New Annual register for the year 1802*, pag. 256 - 268.)

(4) Traité entre la France et la Russie, conclu à Paris, le 8 octobre 1801. (*Recueil de Martens*, supplément, tom. II, pag. 551.)

tions plus amicales entre deux États, dont l'influence était décisive et dont les intérêts étaient communs.

Si le traité d'Amiens eût été fidèlement observé, si les droits des neutres eussent été religieusement respectés, l'équilibre de l'Europe pouvait alors, malgré les changemens énormes qui venaient de s'y faire, être fondé sur des bases non moins solides que celles du traité de Westphalie. La Russie avait pris dans le nouveau système la place de la Suède ; une puissance maritime, supérieure à toutes les autres, exerçait une action continuelle sur le Continent : mais l'accroissement territorial de la France avait compensé la diminution de sa force maritime. Impénétrable à ses ennemis, en paix avec l'Autriche et la Prusse, en alliance étroite avec l'Espagne et la Turquie, elle avait repris sa place de puissance prépondérante ; elle balançait avantageusement celle qui pesait à l'autre extrémité de l'Europe. Mais le Gouvernement britannique ne voulait lui laisser ni ses conquêtes, ni les sûretés nécessaires à son existence continentale, ni les moyens de relever sa marine : il rompit le traité dont l'Europe avait attendu sa tranquillité. Tandis qu'il travaillait à consommer la ruine de la plus belle des colonies françaises (1) par des pratiques secrètes avec les révoltés, il étendait sourdement son influence sur tous les cabinets. Celui de Pétersbourg, ouvert à ses

(1) Saint-Domingue.

intrigues, s'était engagé à ne pas souffrir les ennemis de la France dans l'empire russe (1); et son ambassadeur entretenait à Paris des intrigues contre la sûreté du Gouvernement (2).

Par une convention (3) conclue, en 1800, entre la Porte ottomane et la Russie, la république des Sept-Iles était établie sous la protection suzeraine de la Porte. On ne sait comment concilier avec cette suzeraineté le droit que la Russie s'était réservé par l'article 5, de tenir garnison dans les ports et forteresses des Sept-Iles; mais du moins, il avait été stipulé que ces troupes évacueraient les Sept-Iles après la cessation de la guerre, et cependant elles y restaient toujours malgré les alarmes de l'Autriche (4) et les représentations de la France. C'était comme un poste militaire occupé pour favoriser la reprise des anciens projets sur la Morée.

Cependant le pacte d'Amiens était déchiré. L'Angleterre étendait ses prétentions et les exerçait d'une manière scandaleuse sur les puissances du nord. Le cabinet de Pétersbourg les protégeait ouvertement. En même temps qu'il sommait la France d'évacuer le territoire que ses troupes occupaient en Italie et en Allemagne, il prenait sous sa protection spéciale une propriété particulière du

(1) Traité du 8 octobre 1801, art. 3.

(2) M. de Marcaff.

(3) Convention du 21 mars 1800, conclue à Constantinople. (*Recueil de Martens*, supplément, tom. II, pag. 276.)

(4) *Annual Register for the year 1804*, pag. 218.

roi de la Grande-Bretagne (1). Ces difficultés auraient pu se terminer amicalement sans l'inimitié que l'ambassadeur russe professait ouvertement pour la France. Il semblait qu'il voulût jouer à Paris le rôle des Stackelberg et des Rasowmowski à Warsovie et à Stockholm ; mais il s'était trompé de temps et de lieu. Il fut obligé d'en partir ; et on dut s'étonner que son souverain, dont on vantait le caractère pacifique, eût récompensé sa conduite hostile d'une pension de 12,000 roubles et d'une place au collège des affaires étrangères (2).

Une rupture ouverte devait résulter de ces dispositions. Aussi, dès que l'Angleterre eut entraîné l'Autriche dans sa querelle, la guerre fut annoncée avec l'assurance de la victoire (3). A entendre les prédicateurs de cette nouvelle croisade, la Russie devait armer cinq à six cent mille hommes ; elle en avait trois cent mille déjà campés entre la mer Noire et la mer Baltique : des escadres tout appareillées, montées par soixante mille matelots, devaient jeter cent mille Russes en Italie (4). Il ne s'agissait rien moins que de faire évacuer toute l'Allemagne et l'Italie par les troupes françaises, de rétablir le roi de Sardaigne en Piémont ;

(1) Le Hanovre.

(2) *New annual Register for the year 1804*, pag. 209.

(3) *Ibid.* pag. 211.

(4) Le traité de subsides conclu entre l'Angleterre et la Russie, le 11 avril 1805, portait que l'armée russe, destinée à se joindre à l'armée autrichienne, serait de 180,000 hommes. (*New annual Register for 1806*, chap. 1.^{er}, et pag. 173 - 180.)

d'enlever à la France tous ses alliés (1). Des projets de spoliation et de partage tombaient chaque jour de la plume libérale des gazetiers britanniques ; mais la foudre d'Austerlitz a dissipé tous ces rêves de l'orgueil (2).

Plus nous avançons dans l'histoire de nos jours, ^{2 déc.} ^{1805.} moins il est nécessaire de remettre sous les yeux de nos lecteurs les détails des traités ou des événements qui ne sont oubliés de personne. Le cabinet de Londres, trompé dans ses calculs, attribuait à l'ambition de la France des conquêtes qui n'ont été successivement que l'effet de la résistance opposée à ses projets, et de son acharnement à faire des ennemis à la France.

Lorsque l'armée russe, échappée du désastre d'Austerlitz, eut regagné ses foyers, par un effet de la modération du vainqueur, on crut qu'une paix prompte serait le résultat d'un procédé généreux. L'influence anglaise retarda encore ce bienfait ; ce ne fut que plusieurs mois après, que l'on vit arriver à Paris un négociateur russe, muni des pouvoirs les plus étendus et d'une promesse impériale de ratifier sans restriction les articles dont il conviendrait (3). Par le traité qu'il conclut bientôt après (4), la Russie ne perdait rien

(1) *Ibid.*

(2) Lord Castlereagh excusa en deux mots les fautes de la coalition : « La diligence de l'ennemi a été hors de tous les calculs. » (*New annual Register for the year 1806*, chap. II.)

(3) Pleins pouvoirs donnés à M. Doubril, 30 avril 1806. (*Recueil de Martens*, tom. IV, supplément, pag. 308, 309.)

(4) Copie du traité de paix (non ratifié) conclu entre la France et la Russie, à Paris, le 8 - 20 juillet 1806. (*Moniteur*, n.º 359.)

ni de son territoire, ni de son influence. Cependant le traité ne fut pas ratifié; le plénipotentiaire russe fut accusé d'avoir conclu *trop vite*, et d'avoir agi d'une manière contraire à ses instructions (1). Son véritable crime était d'avoir séparé sa cause de celle de l'Angleterre (2).

Dans les difficultés nouvelles qui embarrassaient les négociations générales, le sort de l'Hanovre excitait les plus vives discussions: la Prusse l'avait reçu comme en dépôt; et dans les démêlés diplomatiques qui se croisèrent avec les négociations britanniques, elle se trouva tout-à-coup en état d'hostilité contre la France. L'Angleterre triompha de voir cette rupture de deux nations long-temps amies; et la Russie se retrouva encore armée, derrière ce nouvel allié qu'elle vit accabler (3) avant d'arriver à son secours. C'est alors que, battue et menacée pour la première fois depuis un siècle, sur son territoire, elle eut encore le bonheur d'arrêter, par un nouveau traité (4), le vainqueur de Friedland, aux rives du Niemen.

7 juillet
1807.

Ce fut un spectacle imposant que de voir deux grands souverains peser, entre deux armées formi-

(1) Article officiel publié dans la *Gazette de Pétersbourg*, le 13-25 août 1806. — *Recueil de Martens*, supplément, tom. IV, pag. 312.

(2) *New annual Register for 1806*, chap. xi.

(3) Bataille d'Iéna, 14 octobre 1806.

(4) Traité de Tilsitt, entre la France, la Russie et la Prusse. (*Recueil de Martens*, supplém., tom. IV, pag. 436 et suiv.)

dables, les destins de l'Europe. On ne discuta dans cet auguste congrès, ni des partages de provinces, ni des projets de discorde, mais les moyens de rendre le repos à la terre et de consoler l'humanité des longs maux qu'elle avait éprouvés. On comprit alors qu'il ne pourrait y avoir de prospérité pour les États du continent; que dans le rétablissement de leurs droits par la paix maritime (1). Les deux Empereurs s'engagèrent à conquérir l'un et l'autre; à soutenir des intérêts communs, par tous les moyens de leur puissance (2). Le vœu solennel de cette noble amitié fit tressaillir les deux mondes; le caducée impérial se montra sur la Tamise, et l'on crut que le temple de Janus allait être fermé pour jamais.

De si brillantes espérances furent trompées; l'orgueil britannique repoussa l'idée de céder à ce concert généreux. Il répondit par une agression scandaleuse contre une puissance neutre, par l'enlèvement de la flotte

(1) Note adressée par le ministre des relations extérieures à M. le comte de Románzow, chancelier de Russie, Paris, le 25 avril 1812.

(2) « L'empereur Alexandre offrit sa médiation au Gouvernement anglais, et s'engagea, si ce Gouvernement ne consentait à conclure la paix, en reconnaissant que les pavillons de toutes les puissances doivent jouir d'une égale et parfaite indépendance sur les mers, à faire cause commune avec la France, à sommer, de concert avec elle, les trois cours de Copenhague, de Stockholm et de Lisbonne, de fermer leurs ports aux Anglais, et de déclarer la guerre à l'Angleterre; et à insister avec force auprès des puissances, pour qu'elles adoptent les mêmes principes. » (*Ibid.*)

danoise, par l'incendie de Copenhague (1), au vœu d'une pacification générale. Il n'est pas besoin de rappeler l'indignation universelle qu'excita, même en Angleterre, cette violation inouïe du droit des gens et des nations. Le Gouvernement britannique ne l'a point réparée. Ce n'était en effet qu'une conséquence de son système, ou que l'application du mot si connu d'un de ses plus célèbres ministres (2).

Au moment où la guerre maritime va reprendre une face nouvelle, il n'est pas inutile d'en rappeler la cause et l'objet à l'attention de nos lecteurs. Depuis plus d'un siècle, on observe, avec une sorte d'effroi, que les intérêts du commerce ont allumé plus de guerres que ceux de la politique. Les anciens n'ont point connu ce fléau : Athènes et Lacédémone se disputaient la domination de la Grèce ; Rome et Carthage combattaient pour l'empire du monde ; ce n'est que dans les temps modernes qu'on a versé le sang humain pour des spéculations mercantiles. Mais tel est l'état actuel des nations policées, que le commerce est devenu comme la moitié de leur existence ; il multiplie les jouissances de la vie ; il sert au perfectionnement des arts ; il déve-

(1) Bombardement de Copenhague. — Prise de la flotte danoise, 13 août — 7 septembre 1807.

(2) On sait que lord Chatam, réduit un jour par un négociateur français à la honte de reconnaître l'injustice des procédés du Gouvernement britannique, lui disait : « Eh, Monsieur, si nous voulions être » justes avec les Français, nous n'aurions pas six mois à vivre. »

loppe les bienfaits de la civilisation (1). La découverte d'un nouveau monde et les progrès de l'art de la navigation ont signalé son importance. Dès-lors l'indépendance maritime est devenue aussi précieuse que l'indépendance territoriale. La propriété du commerçant naviguant sous un pavillon libre a dû être aussi sacrée aux yeux d'un monarque éclairé que celle du sujet paisible voyageant dans son empire ; il a dû défendre les

(1) « La grandeur d'un État, et le bonheur de ses sujets, dit » Hume, sont inséparables de la prospérité du commerce. » (*Hume's Political Essays*, London, 1767, vol. I, pag. 283.)

« La perte du commerce fait bientôt perdre à une nation la con- » sidération et la supériorité dont elle lui était redevable. » (*Lettres sur l'Inde*, trad. de l'anglais, du lieutenant-colonel Taylor, pag. 239.)

« Ce n'est pas uniquement la guerre, dit Raynal, qui décide de » la prépondérance des nations, comme on l'a cru jusqu'à nos jours. » Depuis un demi-siècle, le commerce y a beaucoup plus influé, » Tandis que les puissances du continent mesuraient ou partageaient » l'Europe en portions inégales que la politique, par ses ligués, ses » traités et ses combinaisons, mettait toujours en équilibre, un » peuple maritime fondait pour ainsi dire un nouveau système, et » soumettait par son industrie la terre à la mer, comme la nature l'y » a soumise elle-même par ses lois. Elle créait ou développait ce vaste » commerce, qui a pour base une excellente agriculture, des manu- » factures florissantes, et les plus riches possessions des quatre parties » du monde. C'est cette espèce de monarchie universelle que l'Europe doit » ôter à l'Angleterre, en redonnant à chaque État maritime la liberté, la » puissance qu'il a droit d'avoir sur l'élément qui l'environne. C'est un sys- » tème de bien public, fondé sur l'équité naturelle. Ici, la justice est l'expression » de l'intérêt général. On ne saurait trop avertir les peuples de reprendre » toutes leurs forces, et d'employer les ressources que leur offrent le climat et » le sol qu'ils habitent, pour acquérir l'indépendance nationale et individuelle » où ils sont nés. » (*Histoire philosophique et politique des Établissements eur- » péens dans les deux Indes*, 1780, tom. X, pag. 169, 170.)

droits de sa marine comme la dignité de sa couronne. Il ne faut donc pas s'étonner que des esprits éclairés se soient alarmés des progrès et des usurpations que l'Angleterre faisait insensiblement depuis un siècle, dans une partie si essentielle de la puissance et de la prospérité des nations. Les événemens postérieurs n'ont que trop justifié leurs craintes.

Après avoir long-temps éludé toute explication sur les droits maritimes généralement reconnus, l'Angleterre s'est trouvée en état de les combattre et de les violer ouvertement. Elle avait successivement, par la violence ou la perfidie, affaibli ou ruiné toute puissance rivale de la sienne, sans distinction d'ennemie ou d'alliée. Elle avait insensiblement assujetti les nations au joug de son monopole et de son industrie ; elle ne voulait enfin reconnaître d'autres lois que celles qui pouvaient consacrer sa tyrannie ; elle avait même osé enfreindre son dernier traité avec la Russie, par la déclaration dérisoire du blocus des côtes de l'Elbe au port de Brest, en 1806. Sa prédominance maritime ôtait dans le moment toute espérance de la combattre avec succès. On imagina de paralyser les ressources par lesquelles elle entretenait ses flottes formidables sur l'Océan, sa domination dans l'Inde et les discordes en Europe. On résolut de briser les liens qui rendaient les peuples ses tributaires : c'était la frapper au cœur, avec ses propres armes. Là s'étaient déjà dirigées (1) les attaques de

(1) Décret de Berlin du 21 novembre 1806.

la France; là se portèrent les vues des puissances intéressées au traité de Tilsitt (1). Cette alliance offensive et défensive emportait une obligation d'un genre nouveau : elle était plus naturelle et plus facile ; elle épargnait l'effusion du sang humain ; elle n'était pas moins sacrée. Toute guerre a ses sacrifices : celle-ci imposait des privations ; mais ces privations du moment promettaient d'immenses avantages pour l'avenir.

D'après l'accueil outrageant que reçut à Londres la médiation de la Russie, et sur-tout d'après la sanglante injure faite, sous les murs de Copenhague, au droit des nations et de l'humanité, il était impossible au cabinet russe d'éluder ou de différer l'exécution des engagemens pris à Tilsitt. Il déclara donc la guerre à l'Angleterre; il proclama de nouveau les principes de la neutralité armée, et s'engagea à ne jamais déroger à ce système (2). Mais on put observer que dès-lors il ne songeait qu'à tirer un avantage particulier des arrangemens pris pour l'intérêt commun. C'est là qu'il faut observer le caractère de sa politique.

Qu'on se rappelle avec quel acharnement, avec quelle persistance d'énergie, de violences et de trahi-

(1) « Le grand intérêt de la paix maritime domina dans le traité de Tilsitt; tout le reste en fut la conséquence immédiate. » *Note du ministre des relations extérieures* à M. de Romanzow, 25 avril 1812.

(2) *Note du ministre des relations extérieures* à M. le comte de Romanzow, 25 avril 1812.

sons, les souverains russes suivaient, depuis un siècle, le projet d'annexer la Finlande à leur empire. Pierre I.^{er} la regardait comme le complément de son ouvrage. Catherine II enviait cette possession autant que celle de la Pologne; et la conquête de l'une eût précédé le partage de l'autre, si cette princesse ne s'était trouvée dans une position difficile entre la Turquie, la Prusse et l'Angleterre. Le cabinet russe voyait l'avantage de s'étendre sur le golfe, de prolonger le boulevard de Pétersbourg. Il se souvenait que l'expédition de Gustave III avait mis cette capitale en danger. Ce n'était point pour s'établir sur les rocs glacés de la Scandinavie qu'on avait pratiqué tant de manœuvres et osé tant de violences à Stockholm, dans les diètes et jusque dans la cour du monarque : la conquête de la Finlande était le but éternel de ces hostilités.

Quoique la Suède ne fût depuis long-temps qu'un allié onéreux à la France, et sans influence dans le système général; quoique le prince qui la gouvernait eût perdu récemment une occasion favorable de recouvrer une partie de son ancienne puissance (1), et qu'il eût sacrifié les intérêts permanens de sa couronne à des passions frivoles et passagères, la France devait encore desirer qu'après la paix de Tilsitt ce prince apprécîât

(1) « La France avait offert à Gustave IV, avant et pendant la » guerre de 1806 à 1807, les avantages les plus signalés. Ce prince » les a lui-même rappelés à l'empereur Alexandre, dans sa réponse » au manifeste russe. » (*New annual Register for 1808*, chap. XIV.)

le danger de sa situation, et voulût rentrer dans le système continental. Mais le cabinet de Pétersbourg se pressa de considérer comme ennemie, la puissance qu'il avait tout-à-l'heure pour alliée. Comme il venait de partager sans scrupule les dépouilles de la Prusse (1), il se hâta d'attaquer par la force, et par les moyens si anciennement pratiqués (2), la province qu'il convoitait avec tant d'ardeur. Alors, zélé pour le système qu'il a trahi dans la suite, il commença cette guerre avant qu'on pût la prévenir; et la Finlande lui fut acquise (3), au prix du détronement d'un souverain trompé par lui comme par l'Angleterre (4). Sans doute que, dans cette entreprise, la France n'avait pas à hésiter entre les intérêts d'un ennemi et ceux d'un allié; mais pourtant une ancienne affection la reportait encore vers les Français du nord; la cession de la Finlande blessait les souvenirs de l'ancienne politique: c'était un sacrifice pénible au maintien de l'union continentale.

A la même époque, on vit les aigles russes poursuivre le croissant sur les deux rives du Danube: malgré la promesse que la Russie avait faite, lors du traité

(1) Par le traité de Tilsitt, la Russie avait acquis, dans l'ancienne Pologne, le cercle prussien de Bialistock, dont l'étendue est évaluée à 480 milles carrés, et la population à 439,780 individus.

(2) *New annual Register for 1808*, chap. XIV.

(3) Traité du 5 - 17 septembre 1809.

(4) *New annual Register for 1808*, pag. 283.

de Tilsitt, d'évacuer la Valachie et la Moldavie (1), elle y avait laissé ses troupes ; elle y continuait ses manœuvres (2) : l'armistice conclu par la médiation de la France venait d'être rompu (3). Des révolutions avaient ensanglanté le sérail ; un nouveau sultan était placé sur le trône ottoman (4), et le cabinet russe suivait avec ardeur des projets contraires aux intérêts de la France.

D'autres circonstances avaient compliqué les affaires générales de l'Europe. L'Angleterre, encouragée par la destruction de la marine danoise, et profondément blessée des déclarations hostiles de la Russie, avait jeté le masque, outré toutes mesures, et proclamé hautement le despotisme qu'elle voulait exercer, en assujettissant toutes les nations neutres à ne naviguer désormais qu'avec son autorisation, et en leur faisant payer un droit qui marquait leur dépendance (5). Tandis qu'elle se mettait en état de guerre contre l'Europe entière, elle voulait s'assurer les moyens d'en perpétuer indéfiniment la durée par les tributs qu'elle pré-

(1) Note du ministre des relations extérieures à M. le comte de Romanzow, 25 avril 1812.

(2) *New annual Register for 1807*, chap. IX.

(3) Traité d'armistice entre la Russie et la Porte, 24 août 1807. (Recueil de Martens, supplément, tom. IV, pag. 456.)

(4) Révolution du 28 juin 1808. Le sultan Mustapha est déposé, Mahmoud, cousin du sultan Sélim, est proclamé.

(5) Ordres du conseil de 1807.

tendait imposer à tous les peuples (1). La France dut répliquer à cette nouvelle usurpation, en déclarant *dénationalisés* tous les pavillons qui se soumettraient à ces arrêts. Elle ne pouvait plus regarder comme neutres ceux qui laissaient violer leur neutralité.

Non content de cette entreprise inouïe sur l'indépendance des nations, le cabinet britannique, cherchant par-tout des ennemis à la France, avait tenté de faire en Espagne, par la perfidie, ce qu'il avait exécuté en Danemarck par la plus atroce violence. N'ayant pu ébranler la fermeté du roi Charles IV, qui ne voulait pas lui sacrifier les intérêts de son royaume, il avait formé un parti contre ce monarque ; il s'était servi du nom du prince des Asturies : on avait vu le père renversé du trône au nom de son fils, les ennemis de la France en possession de l'Espagne, les Français forcés par l'honneur et l'intérêt de l'État de se porter au secours de Charles IV, la sédition excitée contre eux, et la guerre de la péninsule allumée (2).

Ainsi un an s'était à peine écoulé ; depuis la paix de Tilsitt, que les affaires de Copenhague, d'Espagne, et les ordres publiés en 1807 par le cabinet britannique, avaient déjà placé l'Europe dans une situation inattendue (3). La complication des intérêts nouveaux annonçait des germes de discordes, lorsque la

(1) Note du ministre des relations extérieures à M. le comte de Romanzow, 25 avril 1812.

(2) *Ibid.*

(3) *Ibid.*

conférence d'Erfurt fit espérer qu'on allait resserrer ou du moins renouer les liens formés à Tilsitt. L'affection des deux Empereurs y parut la même ; mais la suite prouva que la politique du cabinet russe était dès-lors changée. La France venait de faire à son ambition un sacrifice considérable ; elle avait consenti à ne point le troubler dans ses vues sur la Finlande, la Valachie et la Moldavie (1). A ce prix il se montra pénétré du même désir de rétablir la paix maritime et aussi fermement attaché qu'à Tilsitt, aux principes de la franchise des pavillons. Il fit quelques démarches inutiles pour une pacification que l'Angleterre s'obstinait à repousser ; mais là se bornèrent ses efforts pour la cause continentale ; il ne pensa qu'à poursuivre le succès de sa cause particulière. Bientôt on fut scandalisé de voir que , demeuré spectateur dans une guerre où il devait être partie (2), il voulût ensuite entrer en partage du bénéfice de la victoire (3), et que, pour-

(1) Note du ministre des relations extérieures à M. le comte de Romanzow, 25 avril 1812.

(2) « En 1809, l'Autriche fit la guerre à la France. La Russie, » contre le texte précis des traités, ne fut d'aucun secours à votre » Majesté : au lieu de cent cinquante mille hommes qu'elle pouvait » faire marcher, et qui devaient seconder l'armée française, quinze » mille hommes seulement entrèrent en campagne ; et lorsqu'ils dé- » passèrent la frontière russe, le sort de la guerre était déjà décidé. » (*Rapport du ministre des relations extérieures à sa Majesté l'Empereur et Roi, communiqué au Sénat le 3 juillet 1812.*)

(3) Par le traité de Vienne (14 octobre 1809), la Russie a obtenu, dans la vieille Gallicie, un district peuplé de 400,000 habitants, et d'une étendue de 175 milles carrés géographiques.

suivant ses projets sur le Danube, il se montrât tout-à-fait indifférent aux avantages d'un système que l'intérêt, l'honneur et la foi des traités avaient garanti.

Qui ne dut croire, au refus répété que fit le cabinet anglais de répondre aux ouvertures pacifiques des deux Empereurs, que la marine russe sortirait enfin de son inertie, qu'elle chasserait les Anglais de la Baltique, et sur-tout qu'un Gouvernement éclairé travaillerait sincèrement à détruire dans le sein de l'empire russe le fléau de l'industrie nationale, l'influence des Anglais plus fâcheuse que leur présence dans la Baltique ! Mais dans toute la durée de cette guerre singulière, entreprise de concert avec la France, après quelques parades navales faites pour soutenir l'attaque de la Finlande, on ne vit plus un vaisseau russe attaquer un bâtiment anglais ; et, sans quelques proclamations, publiées de loin en loin, comme pour en imposer à la France, la postérité ne saurait pas que la Russie et l'Angleterre ont été en état de guerre pendant quatre ans.

Bientôt les engagemens de Tilsitt et d'Erfurt furent ouvertement violés. Dès la fin de 1809, la Russie permit, en faveur de l'Angleterre, l'exportation de ses bois de construction et de ses productions navales : ces objets, qu'on devait alors regarder comme instrumens de guerre (1), ne pouvaient être payés que par des denrées anglaises que la complaisance ou la corruption laissait pénétrer de toutes parts dans les pro-

(1) *New annual Register for 1809*, chap. xvii.

vinces russes ; d'où résultait une double infraction à des traités si solennels et si nécessaires.

A cette faveur accordée au commerce anglais succédèrent des ukases plus hostiles envers la France que des manifestes ; les produits de l'industrie ou du sol français furent repoussés du territoire d'une puissance alliée, avec plus de rigueur que les denrées anglaises (1) : on vit alors que le cabinet russe ; ayant tiré du système continental tous les avantages qu'il en prétendait, aspirait à reprendre ses anciennes liaisons. Jusqu'à ce moment il n'avait fait une guerre active qu'aux anciens amis de la France ; il s'était enrichi de leurs pertes, et maintenant il tournait contre elle les mêmes armes qu'il avait juré d'employer contre l'Angleterre. Voilà des faits dont il faut laisser le développement à l'histoire, mais qui sont prouvés aux

(1) Un ukase du 19 décembre 1810 a ouvert les ports de la Russie à tout bâtiment anglais chargé de marchandises coloniales, propriétés anglaises, pourvu qu'il prît le masque d'un pavillon neutre. Le même édit a prohibé implicitement l'importation des draps, des soieries, des toiles, des objets de mode, dans le but apparent d'encourager ces divers genres de fabrication sur le territoire russe... Si cette intention eût été sincère, quoique la France dût y perdre, elle ne pouvait s'en plaindre. La mesure eût été salutaire et dans les intérêts du continent ; mais on avait raison de douter de cette sincérité. On sait qu'à l'exception de quelques draps grossiers, fabriqués en Russie pour l'habillement des troupes et des serfs, cette nation tirait, dans les dernières années, tous ses draps, de Silésie, de Saxe et de France. Ainsi, en les prohibant par l'ukase du 19 décembre 1810, elle voulait en tirer d'Angleterre ; elle annonçait évidemment l'intention de reprendre ses liaisons avec l'ennemi du continent.

contemporains par des documens certains et par la notoriété publique (1).

Ainsi, un traité solennel fut anéanti par un simple ukase. Cet acte était une renonciation évidente au système continental, et une sanction publique des prétentions de l'Angleterre, qui dès ce moment aussi se regarda comme en état de paix avec l'empire russe. Sans doute le cabinet de Pétersbourg n'avait pu se résoudre à violer ses engagemens qu'après avoir décidé de faire la guerre à la France.

En effet, l'ukase était à peine connu à Paris, qu'on entendit parler de l'arrivée de cinq divisions de l'armée russe de Moldavie sur les bords de la Vistule (2); et les discussions diplomatiques s'annoncèrent par des armemens.

Cependant l'armée du duché de Varsovie était encore sur le pied de paix; une partie même était en Espagne: toutes les troupes françaises étaient en deçà du Rhin, à l'exception d'un corps de quarante

(1) Voyez les *Pièces officielles* communiquées au Sénat le 3 juillet 1812; elles ne laissent aucun doute. D'ailleurs la France pourrait même invoquer à cet égard le témoignage de ses ennemis. Les journaux anglais de 1811 sont remplis d'assurances, tous les jours renouvelées, sur les intentions du Gouvernement russe de favoriser le commerce anglais. Ils ne parlent que de convois de 2 à 300 voiles entrés dans la Baltique, et des préparatifs immenses de la Russie contre la France. (On peut consulter sur-tout le *Courrier* des 17 et 29 avril, des 8, 9, 12, 13 et 17 juin, &c. &c. &c.)

(2) Note du ministre des relations extérieures à M. le comte de Romanzow, 25 avril 1812.

mille hommes rassemblés à Hambourg pour la défense des côtes de la mer du Nord, et pour le maintien de la tranquillité dans les pays nouvellement réunis. Les places réservées en Prusse n'étaient occupées que par des troupes alliées; et il n'était resté à Dantzick qu'une garnison de quatre mille hommes (1). Ainsi les préparatifs de la Russie ne pouvaient avoir qu'un objet offensif. Ils étaient commandés par le sentiment de son infidélité politique; et dès qu'ils furent effectués, on vit commencer des négociations où l'objet réel de la guerre fut déguisé de la part de la Russie, sous des considérations nulles dans les grands intérêts qui avaient lié les deux Empereurs.

Il n'est pas besoin de rappeler à la mémoire des lecteurs ces faits que la France n'a pas craint de soumettre au jugement du monde entier (2). Les défiances que le cabinet russe élevait sur l'existence du duché de Warsovie, étaient sans fondement: ses protestations sur l'Oldembourg avaient été, par leur forme autant que par leur objet réel, une offense grave et sensible à l'affection et à l'honneur d'un allié fidèle. La réunion de cette petite souveraineté, comprise dans l'enclave des villes anséatiques, n'ajoutait rien par son importance à la puissance de l'Empire français: elle ne

(1) Note du ministre des relations extérieures à M. le comte de Romanzow, 25 avril 1812.

(2) Pièces communiquées au Sénat le 3 juillet 1812.

pouvait être l'objet d'une guerre sanglante entre deux grandes nations ; mais elle assurait l'exécution du système continental ; elle était dans l'esprit du traité de Tilsitt. D'ailleurs la France offrait de la payer, non pas sans doute par le duché de Warsovie, dont l'existence paraissait si alarmante au cabinet russe, mais par une indemnité dont sa générosité accoutumée pouvait faire apprécier la valeur.

Au reste, l'objet essentiel et peut-être unique à décider dans cette négociation, était la question du système auquel les deux puissances étaient étroitement liées. La solution de cette difficulté eût promptement aplani les autres ; tous les intérêts étaient subordonnés à ce point capital ; et c'est à cet égard que les négociateurs russes éludaient toute explication franche et positive (1). Ils demandaient que les troupes françaises évacuassent le territoire qu'elles occupaient en vertu des anciens traités, et pour le maintien du même

(1) Il est impossible de ne pas voir la plus grande répugnance à se prêter aux rigueurs nécessaires du système continental, dans ce passage de la note du prince Kourakin, du 18 (30) avril 1812 :

« Sans dévier aux principes adoptés par l'empereur de toutes les
 » Russies, pour le commerce de ses Etats, et pour l'admission des neutres
 » dans les ports de sa domination, principes auxquels sa Majesté ne saurait
 » jamais renoncer, elle s'oblige, par un effet de son attachement pour
 » l'alliance formée à Tilsitt, à n'adopter aucun changement aux me-
 » sures prohibitives en Russie, et sévèrement observées jusqu'à pré-
 » sent contre le commerce direct avec l'Angleterre ; sa Majesté est
 » prête, de plus, à convenir d'un système de licences à introduire

système que le cabinet russe devait défendre : c'était vouloir éloigner les obstacles que la vigilance française mettait, aux tentatives du monopole britannique. Dans le même temps, des agens russes qu'on crut envoyés pour concilier les différens, employaient toutes les ressources de la séduction pour suborner des misérables dont la trahison ne pouvait qu'aigrir les esprits et précipiter l'époque d'une guerre sanglante.

Maintenant qu'enfin l'union des cabinets de Londres et de Pétersbourg n'était plus douteuse, le Gouvernement français crut que c'était désormais au premier artisan des discordes de l'Europe qu'il devait adresser ce qu'il avait à dire à la Russie ; il répéta cette noble démarche dont l'Angleterre n'a jamais su profiter pour sauver ses imprudens alliés (1). Elle fut encore infruc-

» en Russie, à l'exemple de la France : *bien entendu qu'il ne pourra être admis qu'après qu'il aura été reconnu ne pouvoir augmenter, par ses effets, le préjudice qu'éprouve déjà le commerce de la Russie.* »

Combien les expressions d'attachement à l'alliance de Tilsit, sont faibles et vagues à côté de celles qui défendent les principes du commerce russe ! Qui ne sait que, sans avoir de commerce direct, l'Angleterre n'avait besoin que d'un pavillon neutre pour conserver ses liaisons avec la Russie ! D'ailleurs il n'est pas besoin d'observer qu'ici le cabinet russe, cédant à des pertes et à des plaintes passagères, entendait bien moins les intérêts du commerce général, que ceux de quelques commerçans. La France aussi a des pertes à supporter ; mais elle ne veut sacrifier à des considérations passagères ni l'honneur du présent, ni les intérêts de l'avenir.

(1) Lettre du ministre des relations extérieures à lord Castlereagh, secrétaire d'état pour les affaires étrangères de sa-Majesté britannique,

Réponse de celui-ci. (*Pièces communiquées au Sénat le 3 juillet 1812.*)

tueuse. Le cabinet de Saint-James rendit toutes négociations impossibles. Il fallait lui sacrifier les droits que la France défendait depuis dix ans, et pour le maintien desquels elle venait de conclure avec l'Autriche et la Prusse une alliance spéciale (1). Il n'est resté de cette tentative qu'un monument nouveau de la modération française.

Cependant le génie qui préside aux destinées de la France, avait opéré, en quelques mois, ce que la puissance russe préparait depuis deux ans. D'innombrables légions accourues des rives de l'Elbe, du Tage et du Tibre, étaient déjà transportées sur ces bords renommés par leurs précédens exploits. Un rayon de paix parut au milieu de la tempête qui s'annonçait; il fut bientôt dissipé. L'honneur français s'indigna qu'on osât encore exiger l'évacuation d'un territoire occupé en vertu des traités : il était étrange que des alliés de la Carthage moderne, s'érigeant en Popilius (2), voulussent enfermer dans un cercle déshonorant celui que l'expérience devait leur avoir appris à redouter. « Mais » la fatalité les entraînait; les vaincus avaient pris le

(1) Traités des 24 février et 14 mars 1812. — *Ibid.*

(2) Popilius, député du sénat romain vers Antiochus, roi de Syrie, pour l'empêcher d'attaquer Ptolémée, roi d'Égypte et allié de la république, voyant que ce prince hésitait à lui donner satisfaction, traça avec sa baguette un cercle autour de lui, et lui dit de répondre à la demande du sénat avant de sortir de ce cercle. Antiochus, épouvanté, fit sortir ses troupes des villes d'Égypte qu'elles occupaient. (*Valer. Max.* liv. VI, chap. IV. — *Tit-Live*, l. 43, c. 12.)

» ton de vainqueurs » (1) : la France dut appeler de cette audace à son glaive.

A ce moment terrible où le cabinet de Pétersbourg jeta sa fortune dans la balance des combats, la Russie était arrivée à l'apogée de sa grandeur; ses dernières acquisitions dans l'ancienne Pologne l'avaient rendue plus redoutable au duché de Warsovie, à la Prusse et à l'Autriche; maîtresse de la Finlande, elle avait écrasé la Suède : des hauteurs du Caucase elle menaçait également les deux successeurs des Kalifes (2). C'est un phénomène particulier à son histoire, que dans ses revers

(1) Second Bulletin de la grande armée.

(2) L'importance des affaires de l'Europe nous a détournés de celles de l'Asie; mais l'ambition russe ne perdait de vue ni les unes ni les autres. La guerre entreprise contre la Perse, dans les dernières années du règne de Catherine II, avait été terminée en 1797, par le traité de Teflis, en vertu duquel la Russie fut mise en possession des villes de Derbent et de Bakou, d'une partie des provinces du Daghestan et du Schirwan, et de tout le pays situé sur la rive gauche du Kour.

En 1801, après la mort du czar Georges Ibrakliewitz, au moyen des intrigues pratiquées en Grusie, cette contrée était passée, comme la Crimée, du protectorat à la dépendance absolue de l'empire de Russie. (*Proclamation du 25 Janvier 1801. — Recueil de Martens, supplément, tom. II, pag. 285.*)

En juillet 1811, l'État d'Imiret, ou basse Géorgie, a encore été réuni à cet empire, et divisé en six districts, dont chacun est peuplé de trente mille habitans.

Quelques mois auparavant (avril 1811), la prise des forteresses de Poti, d'Anaps et de Sudshukale, avait complété la domination russe sur toute la Circassie, et l'a interposée entre les Turcs et les Persans, de manière à rendre leurs communications difficiles et leur situation périlleuse. (*Voyez l'Appendice n.º III.*)

même elle ait encore fait des conquêtes, et qu'en perdant de sa renommée militaire, elle n'ait point cessé d'augmenter sa domination territoriale. Nous en avons aperçu la cause dans l'esprit de sa politique : il nous reste à jeter un coup-d'œil rapide sur son climat, ses provinces, sa population, ses forces de terre et de mer, ses finances, ses institutions, et sur la condition civile et morale de ses habitans. C'est par-là qu'on peut achever d'apprécier la nature et les effets de sa puissance.

CHAPITRE XI (1).

État de l'Empire russe au commencement du XIX.^e siècle.

Étendue
de
l'Empire.

L'IMAGINATION ne peut contempler sans une espèce d'effroi un empire qui s'étend des mers du Japon jusqu'à la Vistule, et du pôle Arctique jusqu'au Phase, qui est deux fois plus grand que l'Europe, et qui occupe la neuvième partie de la terre habitable (2). Sous ce rapport, il surpasse l'empire d'Alexandre et celui des Césars (3) : mais la domi-

(1) Sans doute on n'attend pas que nous donnions de grands détails sur la statistique de cet empire. Ce chapitre ne peut remplacer une géographie ; mais l'Appendice remplira à quelques égards les vides que nous sommes forcés d'y laisser.

(2) « L'empire de Russie, dit Storch, s'étend, tant en Europe qu'en Asie, depuis le 39.^e degré jusqu'au 207.^e de longitude, et depuis le 42.^e 1/2 jusqu'au 78.^e de latitude septentrionale. Il comprend donc cent soixante-huit degrés de longitude et trente-cinq et demi de latitude. » (Storch, *Tableau de l'empire de Russie*, tom. I, pag. 1. Ce territoire a été augmenté depuis que Storch a écrit son tableau : sa longueur est d'environ dix-neuf cent milles d'Allemagne, sa surface d'environ trois cent vingt-quatre mille milles carrés (environ 453,000 lieues).

(3) « Les possessions de l'empire romain s'étendaient l'espace de trente-deux degrés : la Russie en comprend trente-cinq et demi. Mais si l'on réfléchit que la domination des Romains s'étendait sur la plus belle partie de la zone tempérée (depuis le 24.^e degré jusqu'au 50.^e), et que le sol, dans toute cette étendue, était le plus fertile et le plus fécond des trois parties de la terre, cet avantage apparent s'évanouit. » (*Ibid.* — Gibbon's *Hist. of the fall and decline of the Roman Empire*, London, in-4.^o, vol. I, pag. 33.

nation romaine comprenait les provinces du monde les plus fertiles, les mieux peuplées; et la moitié des possessions russes offre l'aspect d'une solitude profonde et d'un hiver éternel. Auguste avait recommandé à ses successeurs de ne pas porter plus loin les limites de l'empire (1); Adrien les fixa aux rives de l'Euphrate: mais l'ambition russe, comprimée à l'Occident par la résistance des peuples civilisés, ne s'est pas arrêtée là même où la nature semble repousser l'homme et lui refuser l'existence.

Un tel empire doit offrir des différences prodigieuses dans le climat, l'aspect physique, et dans les productions de ses provinces. Aussi, dans quelques-unes, on jouit d'un air pur, on trouve un sol riche et fertile; et dans toutes les autres, le froid arrête la végétation: la terre, un moment réchauffée, ne rend que des exhalaisons malsaines; des steppes arides, de vastes plaines imprégnées de sel, n'offrent aucun aliment salubre, aucune espérance à l'industrie du cultivateur (2).

Pour déterminer les divers climats de la Russie avec quelque précision, on la divise en trois régions.

(1) *Loi de coerendo Imperio.*

(2) « Au-delà du 60.^e degré de latitude, la terre est tout-à-fait » inculte et incultivable; et l'on peut placer sous cette latitude, ou » compter comme tels, environ cent soixante-deux mille carrés » géographiques, c'est-à-dire la moitié de la surface de l'empire. » (William Tooke's *View of the Russian empire*, vol. II, pag. 135.)

Climats. La première s'étend depuis le soixantième degré de latitude jusqu'au soixante-dix-huitième, région froide, stérile, presque inhabitable, où la rigueur d'un hiver de huit à dix mois fait geler même le mercure, où croissent quelques tristes bruyères, où végète, des produits de la chasse ou de la pêche et sur des marais glacés, une population rare, misérable et comme disgraciée de la nature. Tels sont les gouvernemens d'Arkhangel, de Vologda, de Permie, de Tobolsk, d'Irkoutsk, et même d'une partie de Novogorod et de Pétersbourg. Le contraste de tant de misère, auprès des pompes de la capitale, offre une image frappante de la nature de cet empire.

Dans la seconde région, du cinquantième au soixantième degré, l'hiver a encore ses rigueurs; mais l'été y produit promptement ses bienfaits; l'air y est généralement pur, le territoire fertile, les forêts superbes: c'est le centre et la force réelle de la puissance russe. Sous cette latitude sont les gouvernemens formés en Livonie et en Pologne, ceux de Smolensk, de Twer, de Woronetz, de Kasan, de Moscow, et sur-tout la fertile Ukraine.

Un hiver doux, pluvieux et court, distingue la région méridionale, comprise entre le cinquantième et le quarante-deuxième degré. Un soleil brûlant y soulève les exhalaisons salines des steppes et des marais; mais il y fait croître les végétaux de l'Europe, à côté de ceux de l'Asie. Dans cette région, sont des mines riches

riches et des déserts sauvages, des steppes sablonneuses et des pâturages fertiles, les aspérités du Caucase et les vallons de la Tauride.

Il ne faut pas perdre de vue ces trois divisions ; il suffit presque de les suivre sur la carte , pour juger de la température de chaque gouvernement. Quelques-uns sont situés dans deux régions ; celui d'Irkoutsk s'étend même sur les trois. La température y est modifiée suivant le degré de culture ; et dans tout l'empire , on observe qu'elle est plus froide , plus humide , plus malsaine que dans les autres contrées de l'Europe situées sous la même latitude , effet certain d'une civilisation moins avancée (1).

De cette différence de climat et de température , résulte une variété singulière dans les phénomènes de l'atmosphère , dans les productions de la nature , et dans la manière de vivre des habitans : tous ne jouis-

(1) Virgile et Ovide disent que, de leur temps, le vin gelait dans la Thrace, de sorte qu'il fallait le fendre avec des haches. Pline, Pomponius-Mela et Strabon représentent la Germanie septentrionale comme couverte de marais, de lacs et de forêts. Cependant ces contrées ont changé de climat ; l'industrie de l'homme y a vaincu la nature. . . . On ne voit pas encore ce miracle en Russie. On dit que l'intensité du froid y est plus grande, parce que les vents du nord n'y sont point arrêtés ; mais le mauvais état de la culture en est la principale cause , et rien ne donne une idée plus exacte d'un hiver russe que ces vers élégans d'Ovide :

Sape sonans moit glacie pendente capill,

Et niter inducto candida barba gelu.

(Ovid. *Trist.* lib. IH, eleg. x.)

Voyez , pour l'étendue des gouvernemens , l'*Appendice*, tableau n.° II.

sent pas ensemble du bienfait de la lumière (1). Quelques contrées sont déjà parées des charmes du printemps, que toutes les autres éprouvent encore les rigueurs de l'hiver : ici le chameau altéré traverse des déserts arides et brûlans ; là, le renne court avec rapidité sur ces plaines neigeuses, dont son pied ne fait sortir, pour sa nourriture, qu'une mousse rare et sans suc. Le Kirghis fait déjà paître ses troupeaux sous un ciel serein, que le Samoïède passe encore de longues nuits et des jours nébuleux dans sa hutte enfumée ; enfin la Néva est encore enchaînée par ses glaces, que, sur la fin de son cours, le majestueux Volga voit des fleurs et des fruits précoces embellir ses rivages.

Montagnes
et fleuves.

Une vaste chaîne de montagnes, que les Tartares appelaient la *ceinture du monde*, parce qu'elle sépare l'Europe de l'Asie, partage la Russie, du nord au sud, en deux parties inégales ; d'autres s'étendent entre la mer Baltique et la mer Blanche. Le Caucase, si célèbre dans la mythologie, élève sa tête fabuleuse entre la mer Caspienne et la mer Noire. Les

(1) Storch et Tooke offrent des détails curieux sur les variations du climat et de l'atmosphère. Nous nous contenterons de donner à nos lecteurs la différence du lever et du coucher du soleil le 10/22 décembre, dans quelques villes de l'empire.

A Astrakhan, le soleil se lève à 7 h. 48 m.; il se couche à 4 h. 12 m.			
A Moscow	8	37	3 23.
A Tobolsk	8	56	3 4.
A S. ^t -Pétersbourg	9	15	2 45.
A Arkhangel.	10	24	1 36.

monts Altaï servent de limites entre la Soudgarie, le Thibet et la Chine : d'autres chaînes se prolongent par des ramifications régulières dans l'immensité des plaines de la Sibérie, et semblent couronnées par les masses volcaniques du Kamtschatka.

Plusieurs de ces montagnes recèlent dans leur sein des trésors que l'avidité de l'homme n'a pas encore explorés. On trouve dans les monts Ourals des mines d'or, d'argent, de cuivre, de fer (1), de sel, et des cristallisations brillantes que le luxe seul peut apprécier, et des malachites plus précieuses que les marbres de Paros ou de Carrare. De ces montagnes descendent, dans toutes les directions, des fleuves poissonneux qui vont fertiliser les vastes plaines où l'égalité du sol retarde leur course, forme des lacs et prolonge les bienfaits de la navigation.

C'est une erreur que de regarder toute la Sibérie comme inculte et inhabitable. La partie méridionale offre, depuis le pied des monts Ourals jusqu'à la Lena, des champs en culture et des steppes où l'herbe croît en abondance : mais plus loin que la Lena, dans cette

Nature
du sol.

(1) Storch évalue le produit général et annuel des mines de la Russie,

En or . . . à	40 Pouds.	} dont il estime la valeur générale à 13,000,000 roubles.
argent à	1,300.	
plomb à	30,000.	
cuivre à	200,000.	
fer . . . à	5,000,000.	
sel . . . à	12,000,000.	

Tableau de l'empire de Russie, vol. I, pag. 384 et 400.

immense plaine qui s'incline imperceptiblement au nord vers la mer Glaciale, et qui s'élève à l'est par des gradations insensibles jusqu'aux montagnes du Kamtschatka, après le 60.^e degré, ce ne sont plus que des marais couverts de roseaux ou de mousses; solitudes impraticables, si un hiver éternel ne les couvrait d'une glace épaisse (1).

En deçà des monts Ouralls, dans la Russie européenne, on trouve de belles forêts, des terres mieux cultivées, où croissent les arbres, les grains et les fruits de l'Europe : tels sont en grande partie les champs de la Livonie jusqu'en Ukraine. En descendant vers le Pont-Euxin, sont des steppes couvertes d'un terreau noir, qui n'attendent, pour être fécondées, que des mains industrieuses; ensuite de vastes pâturages; et enfin des déserts sablonneux, barrière inutile que la nature semblait avoir posée entre la Russie et la puissance ottomane.

Races
diverses.

On compte plus de quatre-vingts nations diverses de mœurs, de langage et presque de figure, répandues sur le territoire de cet empire (2). Les géographes prétendent y distinguer quatre races primitives : celle des Slaves, celle des Finnois, celle des Mogols et celle des Tartares. Cette classification offre tous les inconvéniens d'un système, c'est-à-dire des erreurs séduisantes couvertes d'un vernis d'érudition. Ainsi les écrivains statistiques font sortir de la race slavonne les Russes de Novc

(1) Pletschetff, *Tableau abrégé de l'empire de Russie*. Moscow, 1796.

(2) Storch, vol. I, pag. 4.

gorod, de Kiow, de Moscow et d'Arkhangel ; les Lettes, Lettons ou Lithuaniens ; les Polonais, et jusqu'à ces Cosaques du Don et du Dnieper, dont la constitution militaire semblait faire jusqu'ici des nations séparées.

Entre les peuples de famille *fennique*, qui ne sont peut-être que des tribus scandinaves déjà connues et désignées par Tacite (1), on comprend, outre les Finnois proprement dits, cette race dégénérée des anciens Troglodytes qu'il faut reconnaître dans les Lapons, et les Permiens, vers le pays d'Arkhangel, peuplade autrefois riche, puissante, et fameuse par le culte antique et le temple d'*Yumnala*, laquelle passant sous le joug des Russes du XIV.^e au XV.^e siècle, a perdu peu-à-peu sa politesse, son caractère et jusqu'à sa langue nationale (2). De là, en s'étendant vers la Sibérie méridionale, on rencontre les Vogoules, les Votiaks, les Tcheremisses, les Ostiaks de l'Ob, et vingt autres peuplades de race fennique, ou mélangée de Tartares et de Russes.

Dans la classe des Mogols, il est facile de distinguer les Kalmoucks, les Soungares, les Bouriates. Quelques auteurs y comprennent les Mantcheoux ou Manjours, dont une seule branche, les Toungouses, occupe le tiers de la Sibérie orientale ; d'autres font de ces Mantcheoux une tribu séparée.

(1) *De moribus Germanorum*, s. 46.

(2) *View of the Russian empire*, by William Tooke, vol. I, pag. 339-342.

Une taille moyenne, mais plus noble, des traits plus réguliers, signalent et font aisément reconnaître les peuples de la grande famille tartare, les Baskhirs, les Kirghis, les Nogais, les Bouckariens, les Tcherchasses ou Circassiens, les Géorgiens, et cette foule de hordes vagabondes qui errent sur les côtes de la mer Caspienne et de la mer Noire.

Il est d'autres peuples dont la sagacité, la patience ou l'imagination des géographes n'ont pu assigner l'origine, depuis les Samoïèdes répandus sur les côtes de la mer Glaciale, jusqu'aux Tchouktchi placés sur la pointe orientale de notre continent.

Au reste, il faut le dire avec un auteur fort éclairé en statistique (1), les efforts d'un grand nombre de savans n'ont encore pu répandre qu'une faible lueur sur l'origine des peuples de Russie. Pour les classer d'une manière sûre, il faudrait chercher le berceau des races primitives, suivre leurs traces, leurs agrégations ou leur dispersion; et, pour cette étude, on n'a que des traditions vagues ou des systèmes chimériques (2).

Il y a, dans la réunion de tant de peuples divers sous un seul gouvernement, un spectacle plus intéressant pour un esprit observateur. Leur état physique et moral présente toutes les gradations et même les nuances qui conduisent de la barbarie à la civilisation. Là, sont des peuples chasseurs errant dans les forêts,

(1) Storch, *Tableau historique et statistique*, vol. I, pag. 34.

(2) Voyez chap. I, pag. 2, note 1 de cet ouvrage.

disputant leur existence aux bêtes féroces, se nourrissant de leur chair, se vêtant de leur peau. Ceux qui vivent des produits de la pêche sur les bords des fleuves, sont d'un naturel moins sauvage ; mais ils sont, comme les peuples chasseurs, sans aucune notion de propriété, de morale et de religion. Après eux viennent les peuples pasteurs, que nourrit le lait de leurs nombreux troupeaux. Ils voyagent avec leurs tentes ; ils ignorent nos arts et nos besoins : ce sont encore les anciens Scythes. D'autres, toujours en état de guerre, ne vivent que de butin et de rapines, aux dépens de leurs ennemis ou même de leurs maîtres ; il faut un vaste champ à leurs brigandages. Après ces peuples pasteurs ou guerriers, à mesure qu'on approche de l'Europe civilisée, on voit enfin tracer le sillon de la charrue laborieuse ; on entend retentir le marteau du robuste forgeron, et de loin en loin s'élèvent au milieu des chaumières, les palais et les cités où le commerce réunit les productions des contrées les plus lointaines, où les arts déploient leur magnificence parmi les restes hideux de la barbarie : nul autre pays ne peut offrir un pareil tableau.

L'aspect physique de ces peuples présente des variétés prodigieuses : leur taille, leurs traits, leur physionomie, diffèrent comme leurs mœurs, leurs vêtements et leurs armes. Quel contraste entre la figure plate, jaune et sans barbe d'un Kalmouck, et l'expression animée et le vif incarnat du Slave polonais ; entre la

grosse tête, la corpulence ramassée du Samoïède, et les traits mâles et la taille dégagée d'un vrai Tartare! Cette disparité physique est un obstacle éternel à leur union.

A cet aperçu de la grandeur de l'empire et de la multitude des peuples qui l'habitent, et sur-tout aux descriptions mensongères dont quelques auteurs ont flatté l'orgueil des russes, on serait tenté d'admirer la nature du gouvernement qui peut contenir tant de nations sous le même sceptre, et de craindre l'accroissement d'une population qui trouve sur son territoire toutes les productions nécessaires à la vie. En examinant les choses de près, on reviendra de sa terreur ou de son admiration. Le nombre des habitans de l'empire est excessivement petit, relativement à sa prodigieuse étendue (1).

opula-
tion.

Au commencement du dernier siècle, on n'avait que des idées confuses sur cette partie de la puissance russe : le génie de Pierre-le-Grand devait en apprécier l'importance. Il ordonna, le premier, ces dénombremens ou révisions qui se sont renouvelés, depuis son règne, à peu près tous les vingt ans. Comme ils n'avaient d'abord pour but que de faciliter la répartition de l'impôt personnel ou capitation, ils comptèrent seulement la partie de la population qui est sujette à ces charges, c'est-à-dire les bourgeois, les mar-

(1) Busching, *Géographie universelle*, tom. II, pag. 15.

chands et les paysans. On en exempta la noblesse et le clergé, les individus employés dans l'administration civile, dans l'instruction publique, tous les militaires, toutes les personnes attachées à la cour, les habitans des districts privilégiés, les peuples nomades, et l'universalité des femmes. Cette opération dure ordinairement plusieurs années (1); en sorte que, par sa lenteur, ses inexactitudes et le grand nombre des personnes qui n'y sont point comprises, elle laisse beaucoup de latitude aux écrivains qui veulent exagérer.

Suivant la première révision de 1723, on comptait cinq millions sept cent quatre-vingt-quatorze mille neuf cent vingt-huit individus mâles, payant capitulation. Ainsi, en y comprenant les femmes et les autres personnes qui n'avaient pas été soumises au dénombrement, on put estimer la population totale de l'empire à 14,000,000 ames.

D'après la même évaluation,
celle de 1763 à 1768 a offert . 20,000,000 (2).

Celle de 1783 27,387,000.

Et celle de 1796, par aperçu, 36,152,000 (3).

Si l'on ajoutait à cette population celle des nouveaux palatinats polonais, de la Finlande, des États

(1) Busching, *Géographie*, tom. II, pag. 15. — Storch, vol. I, pag. 247.

(2) Busching, *ibid.* pag. 17.

(3) Storch, vol. I, pag. 250-252. Les détails du dénombrement de 1796 n'ont pas été officiellement publiés.

conquis sur la Perse, et des tribus nomades, on ne s'écarterait pas beaucoup de la vérité, ni de l'opinion des auteurs les plus estimés, en portant la population générale de l'empire russe à quarante millions d'individus (1).

Mais c'est moins par la connaissance du nombre des habitans, que par le rapport de ce nombre à l'étendue du sol qu'il occupe, qu'on peut se faire une idée précise de la force intensive d'une nation (2). La Russie serait le premier de tous les États de l'Europe, si l'on appréciait sa puissance par la masse énorme des peuples qu'elle réunit; et, relativement à sa population, elle ne tient cependant qu'une place secondaire (3). Elle a un territoire immense en Asie; mais elle n'est puissante qu'en Europe. La Sibérie asiatique n'offre que deux millions et demi d'habitans; c'est moins de onze par mille carré (4). Quelques gouvernemens de la Russie

(1) Voyez l'Appendice, *Tableau de la population des gouvernemens*, n.º II. — Les écrivains allemands les plus récents portent la population générale de toutes les possessions de l'empire russe à quarante-deux millions deux cent quarante-huit mille huit cents ames.

(2) Storch, *Tableau historique et statistique de l'empire russe*, tom. I, pag. 255.

(3) Storch, *ibid.*

(4) « Les gouvernemens de Tobolsk et d'Irkoutsk n'ont même » sur un mille carré, le premier que sept habitans, le second que » trois. » (Storch, *ibid.*)

On entend toujours par mille carré celui d'Allemagne, ou mille géographique de 15 au degré. (Voyez pour les mesures, poids et monnaies, l'Appendice, n.º VIII.)

européenne ne sont pas inférieurs à ceux des autres États du continent (1) ; mais le résultat général de la population russe en Europe ne présente que quatre cent cinq habitans par mille carré (2), tandis qu'en France, en Autriche, en Angleterre, la proportion est cinq à six fois plus forte.

Aux quarante millions d'habitans que nous avons donnés à la Russie, d'après les évaluations de 1796, on pourrait ajouter l'accroissement probable depuis dix à quinze ans. Mais comment déterminer cet accroissement ! Le ministère russe évalue d'après les recherches qu'il a fait publier, et sur-tout d'après les registres des éparchies grecques (3), l'excédant annuel des naissances sur les décès à cinq cent mille individus, évaluation qui sort des règles ordinaires de l'arithmétique politique, et qui porterait maintenant la population de l'empire russe au-dessus de quarante-cinq mil-

(1) Tels sont ceux de Moscow, de Kalouga, Tchernigow et de Toula. « Si les meilleures provinces de la Russie étaient aussi peuplées que ces gouvernemens, dit Storch, la seule partie européenne » aurait plus de cent millions d'habitans. »

(2) Storch, *ibid.*

(3) D'après les listes paroissiales publiées, les naissances auraient surpassé les décès,

En 1806,	de 500,662 individus mâles et femelles.
1807,	408,508.
1808,	442,478.

Il faut remarquer qu'il ne s'agit ici que des individus professant la religion grecque, qui sont dans la proportion de 6/7 sur la population générale. (*Mém. manusc.*)

lions. En supposant une bonne foi rigoureuse de la part de l'administration, et une exactitude scrupuleuse de la part des popes dans la tenue de leurs registres, il faudrait ajouter à la liste des décès ceux des enfans en bas âge, des militaires morts dans les hôpitaux ou sur le champ de bataille, des voyageurs qui meurent ou restent en pays étranger, omissions qui laissent un déficit considérable dans la liste des décès, tandis que celle des naissances est exactement remplie.

Ce n'est donc que sur des documens incomplets, puisés à des sources suspectes, que les publicistes allemands établissent leurs calculs. Ils se sont trompés avec l'intention d'arriver à la vérité et le jugement nécessaire pour la découvrir. Toutes les spéculations de ce genre offrent la même incertitude. On a dit que la population de l'empire russe devait doubler dans l'espace de *quarante-neuf ans*, et ce système était appuyé de calculs et de probabilités (1) : mais s'il était exact,

(1) D'après les tables de Krafft, Hermann, Storch et W. Tooke, &c. la proportion des naissances est chaque année, dans l'empire de Russie, à la population générale, comme de 1 à 26; celle des décès comme de 1 à 58; d'où ils calculaient, sur une population de 36,000,000 d'habitans, annuellement :

Naissance.....	1,385,000.
Décès.....	623,000.
	<hr/>
Excédant (ou accroissement annuel de population).....	762,000 individus.

D'après ce calcul hypothétique, fait en 1795 et 1797, la population

si la nature avait une marche régulière, les provinces soumises au dénombrement de 1723 sous Pierre-le-Grand, offriraient aujourd'hui, en suivant la proportion établie par Storch, une population de plus de cinquante millions d'individus, tandis qu'elle est à peine de vingt-six millions. Ce calcul, à la portée des ignorans, devrait suffire pour démontrer la vanité des hypothèses statistiques.

Mais si l'on doit se tenir en garde contre l'exagération des calculs ministériels, il faut aussi se préserver d'un scepticisme qui tendrait à nous laisser dans l'ignorance sur l'état et les moyens réels de ce vaste empire. Par-tout où il reste des terres à cultiver, des produits industriels à faire valoir, la population doit s'augmenter dans une proportion plus forte que là où les arts de la civilisation sont plus avancés. Jusqu'ici de grands obstacles se sont opposés aux progrès de cette immense population; tels que des guerres continuelles,

de l'empire russe devrait être en 1846, de 72,000,000; en 1895, de 136,000,000 d'individus. Cette progression serait effrayante pour la tranquillité future de l'Europe; mais la nature n'est pas si prompt que les calculateurs.

Le célèbre Franklin a dit que la population des États-Unis d'Amérique devait doubler tous les vingt-cinq ans, et jusqu'ici la nature s'est plu à réaliser ce calcul; mais le climat, le gouvernement de ce pays, la constitution physique et morale des habitans, n'offrent aucun point de comparaison avec la Russie.

Peut-être la population a-t-elle diminué dans les pays conquis. Ainsi la Crimée, qui avait 400,000 habitans avant l'invasion des Russes, n'en compte à présent que 250,000.

des révoltes, des maladies pestilentièlles, des famines, des émigrations, des habitudes morales vicieuses, un régime malsain (1), une économie rurale grossière, une mauvaise administration intérieure, la rigueur du climat, la disparité des nations, la condition misérable des individus, et la répugnance invincible des peuples nomades ou chasseurs pour l'agriculture. Mais ces obstacles peuvent être écartés ou modifiés ; et en admettant que la population russe ne dût s'accroître que dans la proportion qu'elle a suivie depuis le règne de Pierre-le-Grand, elle offrirait toujours dans l'avenir une perspective menaçante (2) : c'en est assez pour tenir les puissances européennes dans un effroi salutaire.

Gouver-
nement.

Il se présente d'abord à l'esprit, qu'une population composée de tant de nations diverses de mœurs, de langage et de religion, et répandue sur un territoire si vaste, ne peut être contenue que par le gouverne-

(1) Busching, Storch, W. Tooke, attribuent la faiblesse de la population, sur-tout à l'ivrognerie. (Voyez art. *Mœurs*.)

« Les femmes russes sont fécondes, dit un voyageur moderne : on » aura de la peine à concilier ce fait avec la dépopulation du pays ; » mais le régime des bains que les enfans prennent au berceau, la » transition subite du chaud au froid, l'usage immodéré des liqueurs » fortes, le scorbut, les maladies vénériennes, toutes ces causes con- » courent à faire périr les trois quarts des enfans, et il n'est pas rare » de voir une femme, mère de dix enfans, n'en conserver qu'un ou » deux. » (*Voyage de deux Français dans le Nord*, vol. IV, pag. 267.)

(2) La population pourrait doubler dans l'espace d'un siècle.

ment le plus absolu, le plus illimité. Tel est en effet le gouvernement russe, dans toute la rigueur de l'expression (1). Malgré les institutions de Pierre I.^{er} et de Catherine II, il conserve encore des formes plus asiatiques qu'européennes (2) : il reste, il est vrai, dans les assemblées provinciales de la noblesse (3), quelques traces des droits que les anciens boyards s'étaient arrogés dans l'intervalle de l'extinction de la race de Rurick, jusqu'après l'avènement des Romanow ; mais ces droits réduits à de vaines formalités ne reparaissent que dans des conspirations (4). Il n'y a ni États de l'empire, ni diètes ni pouvoir législatif séparés de la personne du souverain (5). Le sénat dirigeant n'est qu'une cour supérieure de judicature ; en un mot, il n'y a ni lois fondamentales écrites, ni barrière entre la couronne et le peuple : mais là,

(1) *Instruction pour la formation d'un Code de lois, section 1X.* — Williams's *The rise, progress and present state of Northern Governments*, vol. II, pag. 289, &c. &c.

(2) *Voyage de deux Français dans le Nord*, tom. IV, pag. 280.

(3) Ukase du 21 avril 1785.

(4) *Voyage de deux Français dans le Nord*, tom. IV, pag. 59-62.

(5) W. Tooke's *View of the Russian empire*, vol. II, pag. 185-186. — Schloëtzer dit qu'il n'y a dans cet empire que deux lois fondamentales, « le pouvoir illimité et le droit héréditaire. » L'histoire nous a prouvé qu'on peut les réduire à une seule : la seconde n'a pas toujours été respectée ; les Russes ont un vieux proverbe qui peut exprimer l'idée qu'ils ont de l'autorité et du caractère de leurs monarques : *blisko tzare, blisko smerti* ; ce qui veut dire mot à mot, *proche du czar, proche de la mort.* (L'*Antidote*, 1770, pag. 88.)

comme dans les cours despotiques de l'Asie, on a vu, plusieurs fois, une conjuration éclater dans l'enceinte du palais, le souverain détrôné, l'ordre de succession interrompu, et le système du gouvernement détruit en quelques heures (1).

**Condition
des
sujets.** Sous cette domination absolue, les sujets sont divisés en quatre classes, susceptibles elles-mêmes de subdivisions.

Noblesse. La première est celle de la noblesse qui peut s'acquérir par droit héréditaire, par la faveur du souverain, ou par l'exercice des emplois qui la donnent, après une ou deux générations. Les privilèges accordés aux nobles par plusieurs souverains, mais sur-tout par l'ukase du 21 avril 1785, sont la faculté de voyager dans les pays étrangers, de quitter le service militaire, de posséder des terres et des esclaves, de disposer librement de leurs biens, de n'être sujets ni à l'impôt personnel, ni aux punitions corporelles, de n'être jugés dans les affaires criminelles que par des nobles, de n'être dégradés que par l'autorité du souverain, de ne pouvoir être poursuivis pour des crimes commis dix ans avant qu'ils en soient accusés, de pouvoir fabriquer de l'eau-de-vie pour leur consommation, &c. Les nobles russes sont très-vains de ces privilèges que le caprice de leur souverain rend souvent illusoire (2).

(1) Williams's *The rise*, &c. vol. II, pag. 289.

(2) *Voyage de deux Français dans le Nord*, tom. IV, pag. 59.

Ils ont des assemblées provinciales qui ne sont pour eux que des occasions de ruine ou de débauche (1). Plus fiers que ceux d'aucune autre nation, de l'ancienneté de leur origine, hautains avec les étrangers (2), ils sont cependant assujettis à des préséances qui blessent chaque jour leur orgueil.

A la cour, à la ville, dans les assemblées publiques ou particulières, la supériorité du rang ne se mesure que sur la différence du grade militaire, qu'on peut obtenir sans avoir jamais servi (3). D'après cette loi, d'abord imaginée pour punir l'insubordination ou la lâcheté des boyards qui refusaient d'aller à la guerre (4), le fils d'un bourgeois ou même d'un moujik affranchi doit, s'il a obtenu le grade de major, prendre le pas sur le descendant d'un kniaz du temps de Wladimir I.^{er}

(1) *Ibid.*

(2) « La première question sur un étranger est pour s'informer s'il est noble, s'il l'est depuis long-temps, quel est son père, quelle est sa mère, &c. Si malheureusement l'individu est d'une famille inconnue, s'il n'a pour lui que de l'esprit, des talens, des connaissances, des qualités recommandables, sans quelques degrés de noblesse, il est reçu très-froidement, expulsé souvent sur le plus léger prétexte, et jugé inhabile à tout : on le traite même [toujours en son absence] de *polisson*, de *gredin*, &c. car les Russes sont très-prodiges d'expressions encore plus grossières, &c. » (*Voyage de deux Français dans le Nord*, pag. 53.)

(3) Les grades militaires se donnent indifféremment à des savans, à des artistes, à des commis; quelquefois même on a vu figurer sur la liste de l'armée, des femmes de chambre, des coiffeurs, &c. (*Mémoires secrets sur la Russie.*)

(4) Sous Fœdor. *Ibid.* pag. 120 de cet ouvrage.

qui n'aurait que le grade de capitaine. C'est le grade qui détermine le nombre de chevaux qu'on peut avoir à sa voiture (1), et la place qu'on doit occuper dans un cercle ; en sorte que la noblesse récemment acquise est peut-être la seule qui ait une existence réelle (2) : c'est une institution toute particulière à cet empire.

Clergé. Le second ordre de l'État est le clergé, qu'on distingue dans l'église grecque, comme dans l'église romaine, en clergé régulier et séculier, supérieur et inférieur. Nous avons parlé de l'établissement et de la suppression de la dignité de patriarche. Depuis que Pierre I.^{er} l'a définitivement abolié en 1719, toute son autorité a passé au synode, dont l'empereur est président.

Des archevêques, des évêques, des archimandrites ou abbés, sont les premiers dignitaires de l'église grecque ; on les tire de l'ordre des moines. Les *papas* ou *popes* desservent les paroisses, et sont au dernier rang. Le clergé régulier possédait autrefois des biens immenses ; l'impératrice Catherine les a réunis à la couronne.

(1) Les officiers, jusqu'au capitaine, vont à deux chevaux ; le major, jusqu'au colonel, à quatre ; le brigadier, jusqu'au lieutenant-général, à six, &c. (*Loyage de deux Français dans le Nord*, tom. IV, pag. 37-38.)

(2) Ici un noble n'est rien ; le grade qu'il a dans l'armée détermine seul son rang dans la société. Ainsi, j'ai vu un médecin aller à quatre chevaux en qualité de major ; un apothicaire au service de la cour à le rang de capitaine, ses deux apprentis celui d'enseigne, &c. &c. (Schloetzer, *Briefwechsel*, 1781.)

Maintenant les archevêques et les évêques ont un traitement annuel de cinq à six mille roubles ; et quelques membres du clergé inférieur sont réduits à quinze ou vingt (1). Les privilèges des membres du clergé sont de ne pas être assujettis à la taxe personnelle, au service militaire, de ne pouvoir être jugés que par des commissions ecclésiastiques, nommées par l'évêque pour assister les tribunaux civils, &c. Ces privilèges n'ajoutent guère au bonheur de la classe inférieure du clergé, dont la condition est peu au-dessus de celle des serfs (2).

Après la noblesse et le clergé vient l'ordre des bourgeois, des marchands divisés par classes suivant l'estimation de leur fortune (3), et des paysans propriétaires, libres ou affranchis; c'est ce qu'on pourrait appeler le tiers-état dans une monarchie mieux constituée (4). Les membres de cet ordre payent une capitation : il n'y a que les employés civils qui en soient exempts. Les marchands se rachètent du service militaire par une somme déterminée. Tous ont acquis le droit ou l'usage de posséder des maisons, des terres,

Sujets
libres.

(1) Coxe's *Travels*, vol. II, pag. 91-93.

(2) *Ibid.* — Nous remettons à donner quelques autres détails à l'article de la *Religion et des Mœurs*. Voyez pag. 435-37.

(3) Le premier corps des marchands est composé de ceux qui déclarent avoir depuis 10 jusqu'à 50,000 roubles de capital; le second, de 5 jusqu'à 10,000; le troisième, depuis 1,000 jusqu'à 5,000, sans distinction d'âge ou de sexe. (*Voyage de deux Français dans le Nord*, tom. IV.)

(4) *Instruction pour le nouveau Code de lois*, pag. 107.

mais non pas des serfs : ceux-ci, lors même qu'ils sont la propriété acquise d'un bourgeois ou d'un marchand, sont toujours censés appartenir à quelque noble qui veut bien les prendre sous son nom. Les petits-fils des bourgeois qui ont rempli des emplois municipaux, ou des marchands qui ont acquis un capital considérable, peuvent obtenir la noblesse et jouir de ses privilèges (1).

S'il y avait quelque ombre de constitution chez les peuples barbares qu'on ne peut guère compter comme des sujets de l'empire Russe que par les tributs qu'ils payent en pelleteries, en troupeaux, et par leur service militaire, on pourrait comprendre toutes ces hordes indépendantes des Vogoules, des Ostiak, des Tchoutchis, &c. dans le tiers-état ou la bourgeoisie russe : mais ils sont aussi loin de toute idée de civilisation que les anciens Massagètes. Ainsi passons au dernier ordre, à celui qui étant dix à onze fois plus nombreux que les trois autres pris ensemble, constitue véritablement le peuple russe, c'est-à-dire, la classe des serfs (2).

serfs. On distingue communément ceux de la couronne de ceux de la noblesse ; mais tous sont soumis au même esclavage. Dans quelques parties du domaine impérial, le paysan cultive la terre et vend ses pro-

(1) Ukase de 1785 sur le privilège de la noblesse et des bourgeois.

(2) Storch, *vol. I, pag. 249*. D'après le dénombrement de 1783, sur 12,838,529 individus mâles, il y avait 11,552,832 paysans, serfs de la couronne ou des particuliers.

ductions pour le compte de la couronne ; le plus souvent on lui donne une certaine portion de terrain à cultiver pour sa famille. Il en vend les produits à son profit, moyennant une redevance annuelle appelée *abrock*, de quatre à six roubles, suivant la qualité du terrain concédé (1). La condition de ces esclaves serait la plus heureuse, s'ils n'étaient presque toujours livrés, sans protection, aux vexations criantes des agers de la couronne (2). On évalue maintenant le nombre de ces paysans à cinq millions cinq cent mille individus mâles, sujets à la capitation.

Le sort des paysans de la noblesse dépend tout-à-fait du caractère de leur maître ; et il n'y a trop souvent que le sentiment de son intérêt qui modère la rigueur, l'injustice et la barbarie des traitemens qu'il leur fait éprouver (3). Il dispose à son gré d'eux et de leur famille. Il les tient attachés à la glèbe, les prend à son service,

(1) *Antidote*, pag. 197. — Ce terrain est ordinairement de quinze *desatina* [mesure qui revient à 109,783 pieds carrés] par famille : pour en déterminer la qualité, on a divisé la Russie en quatre départemens, selon les divers degrés d'industrie et de fertilité. (*Mémoires manuscrits.*)

(2) Tooke's *View of the Russian emp.*, vol. II, pag. 331. — Williams's *The rise, progress and state, &c.* vol. II, pag. 290, &c. — *Mém. manusc.*

(3) Il n'y a point de circonstance où des témoignages soient moins nécessaires à citer, qu'en traitant de la misérable condition des paysans russes. Quiconque a lu un voyage fait par un étranger impartial et éclairé, sait là-dessus tout ce que les autres rapportent ; c'est un lieu commun épaisé dès long-temps : nous nous contenterons donc de mettre sous les yeux de nos lecteurs quelques fragmens de deux

leur fait apprendre un métier ou un art, les envoie aux mines ou à l'armée, leur permet de commercer, de tra-

voyages modernes, et ce sont des Anglais qui nous prêteront encore les couleurs qui nous servent à peindre leurs alliés actuels.

« Ici, dit Macgill, le régime de l'esclavage se présente dans toutes » ses rigueurs. Il n'est pas extraordinaire de voir un seul homme maître » de dix, même de vingt mille de ses semblables, dont il peut dis- » poser comme il ferait des plus vils bestiaux de ses terres. Quelques » paysans, il est vrai, ne peuvent être achetés qu'avec la terre qu'ils » cultivent; mais tous les autres sont souvent exposés en vente dans les » marchés, comme les derniers des animaux. Propriété incontestable » de leurs acheteurs, les esclaves achetés deviennent à leur gré con- » cubines ou serfs, sur ce principe infame que *tous les enfans d'esclaves » sont esclaves*. Rien de plus commun que de voir un Russe, dégoûté » de son esclave favorite, la vendre elle et tous les enfans qu'elle lui a » donnés. » (Macgill's *Letters*, London, 1810, in-12, lett. 18.)

« En dépit des prétendus réglemens faits en faveur des paysans, » dit Clarke, l'*abrock* qu'ils doivent payer, le travail qu'ils sont obligés » de faire, dépendent entièrement du caprice ou des besoins de leur » tyran..... La seule propriété que le seigneur russe permette à son » esclave de posséder, est l'aliment qu'il ne peut ou ne veut pas » consommer lui-même, l'écorce des arbres, de la paille et d'autres » rebuts, du kouass, de l'eau et de l'huile de poisson. L'esclave a-t-il » assez d'adresse pour faire quelques profits secrets, la possession en » est dangereuse : une fois découverts, ils sont la proie du maître. »

Après avoir rapporté plusieurs traits de barbarie des propriétaires, ce spirituel voyageur termine un tableau pénible à voir, par ce coup de pinceau énergique :

« Quelle idée de pareils faits peuvent-ils donner de l'état de la Russie! » et c'est ainsi que nous voyons les habitans de ce vaste empire, dé- » pouillés de tout ce qu'ils possèdent, vivant dans la plus abjecte servi- » tude, victimes de la tyrannie et de la cruauté; de la douleur et de » la pauvreté, des maladies et de la famine! »

« Qu'on traverse les provinces au midi de Moscow, la campagne » est comme le jardin de l'*Eden*; un sol fécond, couvert de grains,

vaille pour leur compte ou de mendier ; et dans tous les cas, il augmente à son gré leur *abrock*, en proportion des

» semble offrir par-tout le sourire de l'abondance. Entrez dans la hutte
 » du pauvre cultivateur, entouré de toutes ces richesses, et vous le
 » trouverez mourant de faim ou se rassasiant de vils alimens, et man-
 » quant des choses les plus nécessaires à la vie. Les troupeaux qui
 » couvrent de vastes pâturages, ne lui donnent pas de lait; en automne
 » même, la moisson ne procure pas de pain à ses enfans : le maître
 » exige tout. Sur la fin de l'été, dans les provinces méridionales, on
 » voit les routes couvertes de caravanes qui portent des grains et
 » mille espèces de provisions, enfin tous les produits du sol et de
 » l'industrie, pour approvisionner les seigneurs de Moscow et de
 » Pétersbourg; et les marchés de ces deux capitales, qui, comme des
 » gouffres, englottissent tout ce qu'on y jette, avec une *incessante*
 » voracité.

» Il n'y a point de spectacle plus attendrissant que le tableau d'une
 » famille russe, qu'on voit, après une moisson abondante acquise par
 » son propre travail, privée des provisions les plus communes, pour
 » la nourrir pendant un long et rigoureux hiver Hâtons-nous
 » d'en détourner les yeux. » (Clarke's *Travels*, part. I, chap. IX.)

Le judicieux Coxe attribue la misérable condition des esclaves russes à la loi de Pierre-le-Grand qui a rendu les propriétaires responsables envers la couronne du paiement de la capitation de leurs paysans et de la levée des milices. — Cette misère a encore des causes plus efficaces dans l'avarice et la cruauté. Quoi que l'*Antidote* puisse dire du bonheur des paysans, de la richesse de quelques mougiks, ceux qui sont riches ne gardent leurs richesses que par une espèce de concession de leurs maîtres. « Quant au capital qu'ils peuvent avoir acquis par leur industrie, » dit Coxe, il peut être saisi sans aucun recours de leur part, attendu » qu'en vertu de la vieille loi féodale, encore en vigueur, un esclave » ne peut intenter un procès à son maître. De là il arrive que des » paysans qui ont acquis une grande fortune, ne peuvent acheter leur » liberté à aucun prix, parce qu'ils sont exposés, tant qu'ils demeurent » esclaves, à être pillés par leurs maîtres. » (Coxe's *Travels*, vol. II, pag. 102.)

bénéfices qu'ils peuvent faire (1). Il est vrai que la loi ne lui donne pas sur eux le droit de vie et de mort, et que la haute justice appartient au *voïevode* du cercle : on a même cité deux ou trois exemples de maîtres qui ont été punis de l'excès de leur barbarie. Mais il est rare et presque impossible que la justice impériale pénètre dans l'asile de l'esclavage ; et d'ailleurs les droits que le propriétaire a conservés, ceux d'exercer la police intérieure, d'infliger les battogues, de désigner pour l'enrôlement, de faire venir à son service, d'envoyer aux mines de Sibérie, d'élever l'*abrock* à son gré et de vexer leurs serfs en mille manières, équivalent au droit le plus absolu (2). Les esclaves romains n'étaient pas dans une condition plus dépendante, et l'affranchissement offrait bien d'autres espérances à leur ambition. On regarde

(1) L'avidité d'un propriétaire russe spéculé communément sur l'industrie des esclaves, de manière à rendre toujours leur condition précaire. On voit beaucoup de serfs payer un *abrock* de cinq à quinze roubles. La famille Scheremetow a même des esclaves commerçans qui lui payent jusqu'à mille roubles par an. — Pour ceux de la couronne, l'*abrock* a été réglé au pair de la redevance des serfs cultivateurs, quels que soient leur état et leurs bénéfices. (*Mém. man.*)

(2) « A la vérité, le maître n'a pas de droits sur la vie de son » esclave; et si celui-ci, ayant été battu par les ordres du premier, » mourait dans les trois jours, le maître serait coupable de meurtre, » à moins qu'il ne pût alléguer d'autres raisons pour *excuse*. Mais » n'est-ce pas une dérision de justice! car un malheureux serf » peut être châtié d'une manière terrible sans mourir dans les trois » jours; et d'ailleurs, quand même le cas arriverait, si ce maître » est un personnage important, qui est-ce qui pourra le traduire en » justice! » (*Coxe's Travels*, vol. II, pag. 103.)

comme une espèce d'organisation municipale (1) l'institution des starostes (ou anciens) nommés par les serfs et choisis parmi leurs compagnons d'infortune pour veiller à l'ordre, percevoir la taxe individuelle et répondre des fugitifs : c'est la police intérieure d'une prison. Quelques souverains russes, et sur-tout Catherine II, ont voulu multiplier les affranchissemens (2), et ont laissé entrevoir l'intention d'abolir l'esclavage ; mais l'orgueil et l'avarice des propriétaires se sont révoltés à cette idée (3) : la Russie est aujourd'hui le seul pays de l'Europe chrétienne où cette institution anti-sociale existe encore dans toutes ses rigueurs (4).

Quoique tout dérive en Russie du principe de despotisme absolu qui descend du maître jusqu'au dernier des esclaves, l'administration publique y offre pourtant

(1) *L'Antidote.*

(2) On a sur-tout élevé cette question lors de la convocation de cette espèce d'*états généraux* que Catherine assembla pour la formation d'un nouveau code de lois. Alors des nobles russes déclarèrent hautement qu'ils poignarderaient le premier qui proposerait, dans cette assemblée, d'abolir l'esclavage.

(3) Il y a trois modes d'affranchissement : 1.^o par *manumission* à la mort du maître, ce qui arrive souvent en faveur des domestiques ; 2.^o par *rachat*, ce qui est plus rare, car les maîtres aiment mieux rançonner leurs esclaves que de les rendre libres ; 3.^o par le *service militaire*, car du moment qu'un soldat est enrôlé, il est censé libre. Mais autrefois il servait toute sa vie : aujourd'hui le service est limité à vingt-cinq ans, terme qui rend encore les affranchissemens de cette espèce plus rares que les autres. (Coxe, vol. II, pag. 105.)

(4) « Comment peut-on appeler civilisée une nation où subsiste encore l'esclavage domestique ! » (Coxe's *Travels*, vol. II, pag. 104.)

quelques formes des gouvernemens européens : elle se compose d'un conseil privé, de ministres, de plusieurs collèges, chargés séparément de la direction des affaires politiques, civiles, militaires ou commerciales. Cinquante gouvernemens subdivisés en cercles, constituent l'administration locale des provinces (1).

Des cours de justice civile et criminelle sont établies dans les cités les plus peuplées de l'empire ; mais cette carrière, dédaignée par l'orgueil indolent des nobles, est le plus souvent abandonnée à des gens sans naissance, sans mérite, sans instruction et sans probité (2). Quelques écrivains nationaux ont remarqué, avec une espèce de vanité, qu'il y avait en Russie moins de procès et de supplices que dans tout autre État

(1) Voyez l'Appendice, tableau n.º II.

(2) « Les gens de loi, j'entends ceux des cours russes, sont les » plus ignorans qui soient dans toutes les classes, au moins celles » qui prétendent avoir quelques lumières; ce sont en même temps » les plus malhonnêtes et les plus corrompus [*they are the most dishonest and corrupt*]. Il est vrai que les lois de ce pays sont en » elles-mêmes fort imparfaites, souvent même injustes et oppressives. » Mais la manière dont on les applique, est vicieuse [*horrid beyond all description*] au-delà de tout ce qu'on peut dire; en sorte que, » si juste et si claire que soit une cause, on n'a pas d'autre chance » de la gagner que de corrompre les gens de loi et les juges. » (Williams, *The rise, progress and present state of the Northern Governments*, vol. II, pag. 307.) Coxe dit que le servage absolu des paysans russes rend, sinon impossible, du moins très-difficile, d'établir une administration de justice impartiale et incorruptible &c. (Coxe's *Travels*, tome II, pag. 84.)

de l'Europe (1) ; mais on n'en peut rien conclure en faveur des mœurs. Si l'on considère que la police intérieure et domestique punit presque tous les désordres et les délits des esclaves , et que les magistrats n'ont à s'occuper que des crimes dénoncés ou des procès d'un petit nombre de propriétaires, on n'expliquera point cette différence en faveur d'une législation encore vicieuse (2), ni d'un peuple que tous les voyageurs s'accordent à nous dépeindre sous les plus défavorables couleurs.

Il y a, dans un empire ainsi constitué, une apparence de force et d'opulence qui séduit au premier aspect un observateur superficiel. Comme la puissance nationale est sous la main d'un maître absolu, comme la richesse territoriale est la propriété de quelques familles, on est trop disposé à croire que le souverain peut développer l'une et l'autre à un degré supérieur : ces circonstances peuvent, en effet, rendre sa puissance plus dangereuse aux autres nations, comme nous aurons occasion de l'expliquer ; mais il n'en est pas moins vrai qu'intérieurement l'esclavage domestique paralyse la vigueur de la nation, comme il corrompt la morale

(1) Voyez l'*Antidote*.

(2) Dans ces lois de Catherine dont les philosophes du XVIII.^e siècle ont tant exalté la sagesse, on trouve encore les traces de la législation que nous avons au XI.^e siècle. Les injurés faites aux bourgeois, aux marchands, à leurs femmes, à leurs filles, sont taxées à des amendes proportionnées à la fortune des personnes injuriées.

des individus. L'agriculture ne peut prospérer là où les agriculteurs ne sont pas propriétaires (1) ; l'industrie ne peut se perfectionner là où ses travaux ne sont pas honorés, ni ses bénéfices assurés ; l'art militaire même ne peut faire de progrès, là où l'honneur n'est qu'un mot vague et sans application. La prospérité générale ne peut résulter d'un état social où l'intérêt de quelques personnages est l'intérêt prédominant ; enfin une nation ne peut être grande, quand le caractère national est continuellement avili par les lois ou par ceux qui les font exécuter. Tel est l'aspect que présente l'administration russe à ceux qui veulent la bien observer.

Finances. De toutes les branches de cette administration, celle des finances est la moins connue et la moins facile à connaître. Jusqu'à ces derniers temps on n'a eu que des données approximatives à cet égard. C'est sur des estimations idéales, ou sur des états fautifs, que les auteurs de statistiques ont dressé leurs aperçus (2).

Plusieurs causes se sont opposées à l'établissement d'une balance certaine de recettes et dépenses. L'ignorance, le désordre et la mauvaise foi de la plupart

(1) *Instruction sur la formation d'un nouveau Code de lois.*

(2) « Il ne faut pas s'étonner que des étrangers donnent des idées » si fausses sur les revenus de la Russie, puisque dans ce pays, et » même dans le bureau du trésor public, ils ne peuvent être rigou- » reusement évalués. » (W. Tooke's *View of the Russian empire*, vol. II, pag. 287-329.)

des employés (1), l'irrégularité des produits et des recettes, l'inexactitude des états, et la difficulté de les vérifier par l'habitude de remplir les vides et le déficit d'une année au moyen des anticipations sur l'année suivante, ont répandu sur cette partie importante de l'administration, une obscurité que toute la puissance et la sagacité de Catherine II n'ont pu dissiper.

Sous ce règne, le revenu public se composait des produits de la capitation, de la ferme des eaux-de-vie, des douanes, des salines, des mines, des droits de lods et ventes, du timbre, de la fabrication des monnaies, des revenus de l'Esthonie, de la Livonie, de la Finlande russe, enfin des tributs en pelleteries des hordes sauvages, &c. On supposait que ces diverses branches produisaient, en 1795, quarante-six à cinquante millions de roubles (2) : mais cette somme était bien loin de suffire aux projets gigantesques et aux prodigalités excessives de Catherine (3) ; aussi chaque année amenait un déficit et des expédiens ruineux pour le remplir, tels que des emprunts (4), la mise en circulation de monnaies de mauvais aloi, et la multiplication

(1) *Ibid.* pag. 331 : l'auteur rapporte plusieurs exemples à l'appui de son opinion.

(2) W. Tooke's *View of the Russian empire*, vol. II, pag. 326. Voyez l'Appendice, tableau n.º IV, S. 1.^{er}

(3) Voyez chap. IX, pag. 328.

(4) On en a fait en Hollande, sous le règne de Catherine II, pour plus de quarante millions de florins.

encore plus funeste des billets de banque (1) : de là sont résultés les variations défavorables de la balance du commerce, la baisse du change, la disparition des espèces d'or et d'argent, et le discrédit total des opérations du Gouvernement. La volonté constante de l'empereur et les efforts de son ministre ont échoué contre ces difficultés. On est venu à bout de mettre plus de simplicité dans les perceptions, plus d'ordre dans la comptabilité ; on a rempli le déficit de 1809 par des impositions provisoires qui devaient rapporter soixante

(1) La banque d'assignations créée en 1768, et ouverte en 1769 pour Pétersbourg et Moscow, devint en 1786 une banque impériale pour toutes les provinces de l'empire. Elle avait pour objet, 1.^o de faciliter la circulation des monnaies de cuivre, dont la quantité est si énorme en Russie qu'elles perdaient à cette époque dix pour cent contre les espèces d'or et d'argent ; 2.^o d'escompter les effets du commerce. Elle n'a rempli que le premier objet jusqu'à l'année 1787. La masse générale de ces billets, distribuée en billets de 100, de 50 et de 25 roubles, était estimée à la somme de 50 millions de roubles ; et ils furent reçus avec tant de faveur, qu'ils gagnèrent jusqu'à cinq pour cent sur le cuivre. Bientôt on fit des coupons de 5 roubles, et la masse générale mise en circulation fut de plus de 100 millions ; et alors il arriva ce qui résulte par-tout de l'émission excessive d'un papier dont on ne peut plus apprécier la valeur ni la multiplication. Le change baissa sous Catherine II, au point que le rouble en papier ne valut plus que 2 francs 55 centimes (environ la moitié du rouble en argent). Sous son petit-fils, on l'a vu coté sur Paris, en mai 1811, à 82 centimes ; en août, à 93 centimes. Depuis cette époque, les fluctuations politiques du cabinet de Saint-Pétersbourg ont encore embarrasé son système de finances ; et il n'est pas probable que le change revienne au point où il était, même dans les dernières années du règne de Catherine.

millions de roubles. On a fait assurer les dépenses de 1810 par une augmentation d'impositions sur toutes les classes en état de payer : mais la baisse progressive du papier ayant élevé le prix des denrées et de la main-d'œuvre, il est naturel de penser que le Gouvernement a vu ses embarras augmenter dans la même proportion (1).

D'après ces considérations, il semble plus difficile que jamais d'établir d'une manière sûre l'état des revenus de l'empire russe. Les renseignemens particuliers que nous avons pu nous procurer, les évaluent à cent trente millions de roubles en assignations de banque (2), somme fort inférieure à celle qu'ils produisaient en espèces sous Catherine II. Il est vrai qu'on peut dire des souverains russes ce que le poëte Horace disait du roi de Cappadoce (3). Ils ont par la nature du pays, par le bas prix de quelques denrées et de la main-d'œuvre,

(1) Peut-être même la proportion a-t-elle été plus forte pour les objets soumis au monopole. C'est ainsi que le Gouvernement, qui était en possession exclusive de la vente du sel, a été obligé, par l'augmentation des prix d'exportation, d'en rendre le commerce libre, à compter de l'an 1812, dans l'espoir que l'industrie particulière favoriserait la diminution du prix de cette denrée de première nécessité. Par le manifeste du 2 février 1810, le sel était taxé à un rouble ou 100 kopeks le poud (33 liv. poids de marc), prix exorbitant, au-dessus des facultés de la majorité des misérables serfs qui le consomment. (*Mém. manusc.*)

(2) Voyez l'Appendice, tableau n.º IV, §. 2. Cette somme n'équivaldrait pas, d'après le cours moyen du change depuis deux ans, à 150 millions de francs.

(3) *Mancipis locuples, eget æris Cappadocum rex.*

par les corvées et sur-tout par la constitution civile et militaire, quelques avantages sur les autres gouvernemens ; mais ces avantages, dont plusieurs ont été successivement réduits (1), sont bien loin de mettre leurs revenus en balance avec les ressources que peut offrir la richesse territoriale d'un pays tel que la France.

Dette
publique.

Le mystère impénétrable qui couvre le revenu de l'empire de Russie, a toujours dérobé sa dette publique aux regards curieux des économistes. On l'estimait, en 1787, à cent vingt-deux millions de livres tournois (2), dont l'intérêt était payé à huit pour cent. On l'a portée, sur la fin du règne de Catherine, à quarante-deux millions de roubles (3). La dette étrangère pouvait être connue d'une manière assez sûre par les états d'emprunt ; mais la dette nationale est facilement cachée. D'ailleurs, l'énormité des intérêts payés sur l'ancienne prouve que le Gouvernement russe n'inspirait pas une grande confiance ; et les *déficits* annuels de la Russie font présumer que la nouvelle est considérable, puisque son accroissement progressif a nécessité la vente de plusieurs

(1) Le Gouvernement russe a déclaré, dans un ukase du mois de mars 1810, que le produit des impôts se trouve réduit de plus de moitié, d'après le cours des assignations de banque dans toutes les branches du revenu de la couronne, quoique les dépenses aient été diminuées de 20 millions de roubles.

(2) *Le grand Porte-feuille politique*, par M. de Beaufort, Paris, 1789. L'auteur compte le rouble à 5 livres tournois.

(3) William Tooke's *View of the Russian empire*, vol. II, pag. 332.

domaines de la couronne. Un nouvel emprunt fondé sur cette vente (1) a donné de nouvelles alarmes : ni l'hypothèque, ni les conditions favorables de cet emprunt, ni la création d'une caisse d'amortissement, n'ont pu raffermir le crédit ; et les fluctuations que le change a éprouvées depuis peu, ne sont pas le fruit de ces institutions, trop récentes pour en espérer des effets immédiats.

A quelques modifications près, on remarque dans toutes les branches de l'administration russe le même défaut de renseignemens positifs et de résultats certains que dans celle des finances. Il semble que ce Gouvernement ait mis beaucoup d'intérêt à cacher sa force ou sa faiblesse ; de là vient la différence prodigieuse des appréciations de son état militaire. On le voyait porté, sur des tableaux statistiques, il y a vingt-cinq ans, alors que toute l'Europe était en paix, à

(1) Ukase du 1.^{er} juin 1810. Cet emprunt devait être fait par sommes de 1,000 roubles au moins, en assignations de banque, dont les capitaux, remboursables par séries (la première en 1817), étaient fondés sur la vente des propriétés de l'État. Les intérêts doivent en être payés aux prêteurs en monnaie d'argent de banque ou en monnaie d'or au cours. — Un autre ukase, du 6 juillet 1810, a déterminé quelques autres mesures réglementaires sur cet emprunt et sur l'organisation de la caisse d'amortissement, à la tête de laquelle on a placé un directeur général et cinq directeurs particuliers, dont deux ont été pris parmi les employés de l'État, et trois dans la classe des négocians. Nous ignorons encore quel a été le succès de cet emprunt. On doute que beaucoup de capitalistes étrangers aient répondu à cet appel.

quatre cent soixante-cinq mille hommes (1) ; mais on croyait la Russie hors d'état de mettre plus de cent quatre-vingt mille hommes en campagne, à raison des nombreuses garnisons à entretenir et de l'immensité des frontières à protéger. A la fin du XVIII.^e siècle, des états officiels portaient l'armée régulière à près de cinq cent mille hommes (2), et les troupes irrégulières à

(1) *Grand Porte-feuille politique. — Tableau de la Russie.*

(2) De tout temps les forces de la Russie ont donné lieu à des appréciations dont la différence prodigieuse est propre à inspirer beaucoup de défiance sur tout ce qu'on dit à cet égard. En voici quelques exemples :

Résultats généraux d'une liste fournie par le collège de la guerre en 1791.

I N F A N T E R I E.		
10 régimens de grenadiers de 3,083 hommes,	39,830.	} 213,746.
18 de 2,044 hommes.	36,792.	
58 rég. de fusiliers. } 38 de 2,373 hommes..	81,174.	
2 de 3,975.....	7,950.	
Bataillons de campagne.....	48,000.	
C A V A L E R I E.		
3 régimens de cuirassiers.....	7,362.	} 61,695.
16 régimens de carabiniers.....	16,816.	
10 régimens de dragons.....	18,080.	
Idem de Pscove.....	1,889.	
14 régimens de cheveu-légers.....	13,948.	
Hussards, 2 régimens, &c.....	3,600.	
Cosaques réguliers.....	27,330.	
Artillerie.....	29,061.	
Gardes.....	13,800.	
Garnisons.....	85,206.	
Corps détachés, troupes de ligne irrégulières, &c.....	34,687.	
TOTAL.....	465,525.	

Sir W. Tooke, comprenant ensemble tous les corps de l'armée russe régulière, trouve qu'elle s'élève à environ 600,000 hommes,

un nombre excédant toutes les probabilités et les calculs de l'expérience. Maintenant, dans un moment où les levées doivent avoir été forcées, et où le Gouvernement russe se croit plus intéressé que jamais à cacher sa véritable situation, il est devenu plus difficile d'apprécier ses forces militaires ; mais si l'on se borne à compter les corps réguliers, on ne trouvera guère, en les supposant au complet, que quatre cent mille hommes (1), quoique tout le monde sache que les soldats russes figurent souvent sur les états de leurs régimens, comme les villes sur les cartes de leur empire (2).

dont il y en a en état de service au moins.....	500,000.
Évaluation de Fortia (<i>Voyage de deux Français dans le Nord</i>).....	250,000 (a).
Storch (<i>Tabl. de l'empire de Russie</i>).....	493,000.
<i>Almanach milit. de Berlin, en 1805</i> ..	425,000.
Pinkerton.....	350,000.
<i>Mémoires manuscrits</i>	561,400.
<i>Idem</i>	360,000.
<i>Almanach de Gotha pour 1812</i>	360,000:

(1) Voyez l'Appendice, tableau n.º V, §. 2.

(2) Cet abus que Frédéric II a remarqué, dans son *Histoire de la guerre de sept ans*, existe encore aujourd'hui.

On peut citer à l'appui de cette assertion le témoignage de sir Robert Wilson, officier anglais, aide-de-camp de sa Majesté britannique, lequel a fait avec les Russes les campagnes de Pologne en 1806 et 1807, et que nous croyons encore attaché au quartier-général russe, dans la guerre actuelle. Dans un écrit que cet officier a publié en 1810, et qu'il a consacré à l'apologie des armées russes, il lui est échappé d'autres aveux précieux à recueillir. (*Brief Remarks on the characters and composition of the Russian army, by sir Rob. Wilson, London, 1810, pag. 247.*)

(a) Sans les garnisons et les troupes irrégulières;

Personne n'ignore que le recrutement ou l'augmentation de l'armée russe s'opère par une espèce de subvention que les propriétaires doivent au souverain (1). Cette subvention est proportionnée aux besoins de l'État; elle était autrefois d'un homme sur cinq cents. Sous Catherine II, elle a souvent été d'un sur cent; et même dans la guerre contre les Turcs, elle fut d'un sur trente-cinq (2). Un ukase du mois de septembre 1811 a demandé quatre hommes sur cinq cents. Si cette levée était exactement réalisée, elle ajouterait environ cent vingt mille hommes aux forces de la Russie (3).

(1) Tous les étrangers établis, les employés civils et les marchands en sont exempts; mais ceux-ci se rachètent du service par une somme qui va de 5, 6 à 700 roubles. Les colonies nouvelles, et quelques provinces sur la Baltique, ne sont pas non plus soumises au recrutement.

(2) On assure que des propriétaires furent obligés, dans la guerre contre les Turcs, de 1787 à 1792, de lever plus de huit mille recrues, estimées à 4,000 liv. chacune. La totalité des recrues levées à cette époque montant à cinq cent mille hommes, on pourrait, en évaluant chaque recrue à sa valeur capitale, en inférer que cette guerre coûta deux milliards aux propriétaires russes, abstraction faite de leurs autres contributions. (*Mém. manusc.*)

(3) Il ne faut pourtant pas croire que les levées s'opèrent facilement, et que les recrues soient aussitôt sur le champ de bataille que leur nombre est sur le papier. — Au mois d'octobre 1806, l'empereur Alexandre avait ordonné une levée de trois cent cinquante mille hommes, et, au mois de décembre de la même année, une seconde de six cent dix mille, dans les seuls gouvernemens méridionaux de son empire. Qu'est-il résulté de cet accroissement épouvantable de forces, dans le cours de cette guerre terminée par la victoire de Friedland!

Le recrutement confié à des employés subalternes du collège de la guerre, donne lieu à des vexations criantes (1), sur-tout dans les provinces éloignées de la capitale : l'arbitraire dicte leur choix ; l'avarice est la règle de leurs opérations. De leur côté, les propriétaires ne présentent que les mauvais sujets, les infirmes, ceux d'une constitution faible ; en sorte que la moitié de ces malheureux, maltraités, couverts de haillons, ayant à peine la moitié de leur subsistance, périssent souvent de misère sur les routes, ou sont exposés à des maladies endémiques, qui les moissonnent par milliers dans les hôpitaux (2) : ils comptent

(1) « L'époque des levées pour l'armée est regardée comme un » temps de grande terreur. Le baron Bode me dit qu'on gardait le » secret à cet égard, jusqu'à ce qu'on se fût assuré du nombre de » recrues demandé. Ils sont enchaînés généralement jusqu'à ce qu'ils » aient prêté serment. On leur rase alors la partie antérieure de la » tête, afin de les distinguer plus aisément des autres paysans ; et » la désertion devient ensuite très-difficile et très-rare. » (Clarke's *Travels*. — Heber's *Manuscripts*, chap. IX.)

(2) « Il est impossible, dit un voyageur moderne, de concevoir » le peu de cas qu'on fait des hommes dans le pays qui en est le plus » dépourvu. Telle guerre coûte à la Russie au moins cinq cent mille » hommes, et il n'y en a pas eu cent mille de tués par l'ennemi. » (*Voyage de deux Français dans le Nord*, tom. IV, pag. 235.)

Un des généraux les plus éclairés qu'ait eus la Russie, ne donne pas une idée plus favorable de l'administration économique et médicale des armées russes :

« Malgré tout ce qu'on dit de la complexion robuste des Russes, » dit-il, ils sont sujets à plusieurs maladies, telles que le scorbut, la » fièvre chaude, la dysenterie, &c. Il meurt pour l'ordinaire un » tiers des malades. Dans chaque régiment il n'y a qu'un chi-

néanmoins encore long - temps sur les états du régime (1).

Le soldat russe quitte à regret la vie de l'esclave (2), toute malheureuse qu'elle est. Une fois à l'armée, son

» rurgien-major et un sous-chirurgien, qui ordinairement ne sont pas
» des plus habiles. Pour les chirurgiens de campagne, à peine
» savent-ils faire la barbe. On les tire des recrues; et le colonel, lors-
» qu'il en fait la revue, prend un paysan dans les rangs, et *lui com-*
» *mande d'être chirurgien.* Cet homme a beau protester qu'il ne se sent
» pas d'inclination pour cette profession, qu'il ne saurait l'apprendre :
» vaines excuses, il faut qu'il s'y applique; et s'il n'a point de *talent*
» pour cela, on lui *en donne à coups de bâton...* » (*Mémoires du gé-*
néral Manstein, tom. I, p. 287.)

Il ne paraît pas que depuis l'époque où le général Manstein écrivait, il y ait eu beaucoup d'améliorations dans la manière dont on forme les chirurgiens russes. Sir Robert Wilson, qui ne perd aucune occasion d'exalter le mérite de ses compagnons d'armes, est obligé de convenir « que les soldats russes, blessés ou malades, manquent de toute espèce » de secours chez eux, et que leur paye est trop faible pour qu'ils » puissent se procurer des secours étrangers. Enfin (ajoute sir Robert » Wilson) le soin des hommes blessés de manière à être hors de » service à l'avenir, n'a jamais été, jusqu'à ces derniers temps, dans » la politique du Gouvernement russe [*It must also be stated that the » care of grievously wounded men, so as to be disabled from future service, » has never till lately been in the policy of the Russian Government*]; car les » finances de l'empire ne permettraient pas de supporter ce fardeau ; » et même à Friedland, il fut remarqué par un officier d'un grade » supérieur, et du caractère le plus humain, qu'un boulet de canon » était le meilleur docteur pour des hommes privés de quelque » membre. » *That a cannon ball was the best doctor for men without limbs.* (*Brief Remarks on the characters and composition of the Russian army, by sir R. Wilson, aid de camp to the king, 4.^{to}, London, Edgerton, 1810, pag. 53.*)

(1) Tooke's *Life of Catherine II*, vol. III, pag. 388.

(2) Wilson's, *Brief Remarks, &c.* pag. 10. « Ce serait une grande

insensibilité physique, son abnégation habituelle de lui-même, ses idées superstitieuses, l'y retiennent ; il est patient dans les fatigues : l'habitude d'une vie misérable le rend sobre ; mais cette sobriété ne s'étend pas jusqu'aux liqueurs fortes, dont il ne peut se passer, et qu'il dérobe par-tout où il en trouve (1). Il se nourrit comme les brutes : il a long-temps passé pour être inébranlable au feu ; il est impassible et résigné, mais c'est plutôt la résignation de la servitude que l'ardeur brillante du courage (2). Quelques généraux, tels que Suwarow, ont quelquefois enflammé son caractère fanatique ; mais la meilleure raison de son immobilité trop vantée, dans un jour de bataille, est peut-être due à la certitude où il est de trouver la mort derrière lui, s'il était tenté de manquer à son devoir (3)

» erreur que de croire qu'il soit facile de faire des levées en Russie.
 » La manière de penser des Russes n'y est pas favorable ; car, si
 » nous en exceptons quelques peuplades, comme les Cosaques, les
 » Kalmoucks, &c., la répugnance de la basse classe du peuple pour
 » la profession militaire est plus grande en Russie que par-tout ailleurs.»
 (Tooke, *ibid.* pag. 391.)

(1) *Voyage de deux Français dans le Nord*, tom. IV, pag. 225.

(2) William's *The rise, progress and present state of the Northern Governments*, vol. II, pag. 361.

(3) *Voyage de deux Français dans le Nord*, tom. IV, pag. 227. — Les officiers et les bas-officiers, très-nombreux, forment, derrière le troisième rang d'une armée russe en bataille, un quatrième rang de serre-files qui n'ont d'autre occupation dans une affaire que d'empêcher le soldat de reculer, ou de le tuer s'il est sourd à leurs ordres. Mais on sait, par une expérience de plusieurs campagnes, que c'est souvent la précaution inutile.

avant que les officiers lui en donnent l'exemple. D'ailleurs, il est roide, gêné dans ses positions, lourd dans ses mouvemens (1), et tout-à-fait dénué de cette pénétration naturelle du soldat français, qu'on voit si souvent juger d'une évolution, et calculer l'effet d'une manœuvre, comme l'officier le mieux instruit des règles de la tactique.

Quant aux sous-officiers et même aux officiers de l'armée russe, la plupart sont encore d'une ignorance extrême. Quoi qu'on ait dit des institutions de Catherine II, elles sont bien loin de suffire à l'instruction des officiers nationaux (2). Généralement, la petite noblesse et la bourgeoisie sont privées d'éducation; elles ne connaissent pas assez ni cette émulation qui

(1) « Le paysan russe, être d'une race diminutive, puisqu'il n'y a » que le Lapon entre lui et le Pygmée, dans l'échelle de l'espèce hu- » maine, est naturellement d'une humeur vive : il ne paraît complète- » ment gauche que quand on le métamorphose en soldat; mais, dès » qu'il entre dans les rangs, toute expression de gaieté et de vivacité » s'évanouit dans sa contenance et sur sa physionomie; ce n'est plus » qu'un nigaud, un rustre stupide, chagrin et surnois. On pourrait » en dire autant de ceux qui le commandent, si ce n'est qu'ils sont » plus corrompus. Un Russe, quel que soit le rang ou la place qu'il » occupe, offre toujours le type du caractère national. »

Le docteur Clarke ajoute en note : « Butler, dans son *Hudibras*, a » tracé, avec un singulier bonheur d'expression, le portrait d'un » général russe; ceux qui connaissent le pays, ne le liront jamais sans » avouer que la ressemblance n'aurait pas été plus fidèle quand Po- » temkin lui-même aurait posé pour se faire peindre. » — *Voyez Hu-* » *dib. cant. 2, part. I. (Clarke's Travels, chap. xxii, pag. 571.)*

(2) Voici ce qu'en dit l'apologiste des armées russes, que nous avons déjà cité : « Il n'y a que dans les hauts grades que les officiers d'in-

fait les braves, ni ce point d'honneur militaire qui les maintient dans le respect de leur état (1). De ces officiers, les uns n'entrent au service que pour obtenir un grade et se retirer dans leurs terres ; les autres, pour être à la tête d'un régiment, dont l'entretien est une source de fortune (2).

» fanterie sont ce qu'ils devraient être pour remplir leurs devoirs ; à
» quelques exceptions près, les officiers inférieurs en sont incapables
» [*disqualified*] par la négligence de leur éducation, et l'absence de
» ces qualités qui distingueraient les officiers, aussi bien que la cein-
» ture et le hausse-col. » (*Wilson's Brief Remarks on the Russian army*,
pag. 43.)

(1) « Les officiers subalternes sont mauvais. . . . La bravoure n'est
» point naturelle aux Russes. . . . Les trois causes qui rendent le
» soldat brave, l'habitude de l'esclavage, la croyance à la prédestination,
» la crainte de la mort s'il recule, n'agissent point sur les officiers. —
» L'absence de ces trois causes nous paraît donc devoir rendre le
» Russe à son caractère primitif. . . . Rarement on les voit (les offi-
» ciers) à la tête de leur troupe. » (*Voyage de deux Français dans le*
Nord, tom. IV, pag. 228.)

« Les officiers subalternes n'ont pas cette délicatesse de sentiment
» qui distingue ceux de presque toutes les nations. » (*Ibid.* pag. 231.)

(2) Les colonels regardent leur régiment comme l'époque et l'oc-
casión de leur fortune, et passent à regret au grade de général, où
ils n'ont de revenu que leurs appointemens.

Le Gouvernement ne sait jamais d'avance ce que sa cavalerie lui
coûtera, parce qu'il n'y a pas de prix fixe pour les fourrages. Les
gens qui sont attachés à l'administration d'un régiment attestent, pour
quelques roubles et un peu d'eau-de-vie, tout ce que veut le colonel.
On est si peu au fait de ce qui constitue une bonne administration
militaire, qu'on a regardé en quelque sorte comme un tour de force
du ministre actuel d'avoir assuré le service des fourrages et des appro-
visionnementens, pendant la campagne de Finlande, dans un pays fertile
et abondant. (*Mém. man.*)

Beaucoup de jeunes colonels parvenus du corps des gardes ou d'une place d'aide-de-camp au rang d'officier major, passent à la tête d'un régiment (1) sans avoir étudié la tactique ailleurs que dans les salons. Leur présomption imagine des manœuvres qui ne s'accordent point avec celles des autres régimens; de là vient ce défaut d'ensemble et d'harmonie remarquable dans les mouvemens d'une armée russe.

A l'exception de la garde de l'empereur, de quelques régimens de cuirassiers et de cosaques réguliers, la cavalerie russe est inférieure à l'infanterie (2); les chevaux sont mauvais et mal nourris. La cupidité des colonels leur supprime la moitié des fourrages accordés par le Gouvernement, et les fait conserver jusqu'à ce qu'ils tombent de vieillesse ou d'exténuation. L'équipement des cavaliers est aussi négligé que leur instruction. La plupart ignorent les premiers principes de l'équitation; et tel officier qui passe d'un bataillon d'infanterie à la tête d'un régiment de cavalerie, vient détruire, par son incapacité présomptueuse, tout le bien que son prédécesseur avait pu faire par une longue expérience.

De toutes les parties d'une armée russe, l'artillerie est la moins défectueuse; c'est le seul genre de service pour lequel les nationaux semblent montrer du goût, de l'application et de l'aptitude. Les abus y sont moins

(1) *Ibid.* — Wilson's *Brief Remarks*, pag. 43.

(2) Sir Robert Wilson est d'un avis contraire; mais il y a dans l'armée française cent mille témoins en état d'en juger.

drès que dans les autres armes ; les avancemens n'ont guère lieu que dans le corps, et les officiers jusqu'au colonel inclusivement ont un grade de plus que ceux du reste de l'armée : mais, malgré des réformes utiles et des améliorations réelles, l'artillerie russe est encore bien loin de valoir l'artillerie française, sous le rapport de la précision et de la rapidité (1).

Il ne faut qu'une connaissance légère du caractère national des Russes pour juger de leur infériorité dans l'arme du génie. Ils sont encore, sous ce rapport, réduits, comme sous le règne de Pierre I.^{er}, à prendre, chez l'étranger, des ingénieurs de campagne. On trouve des officiers nationaux incapables de faire un nivellement exact et d'élever une redoute : leurs fortifications sont mal construites ; ils n'en savent apprécier ni la force,

(1) Sir Robert Wilson dit que l'artillerie russe est bonne et bien servie par les soldats : « mais quant aux officiers, ajoute-t-il, ils n'ont » pas les mêmes droits à notre estime que ceux des autres armées » européennes ; car leur éducation n'est pas formée avec le même » soin, et leurs services ne reçoivent pas les mêmes encouragemens. » Ils ont le mal et la responsabilité ; mais l'honneur du succès ne leur » est pas assuré : quelque favori, complètement ignorant dans la science » et la pratique de l'artillerie, est fréquemment, dans une action, » chargé, pour un jour, du commandement des batteries [*Some » favorite officer completely ignorant of the science and practice of the artillery » is frequently, in the day of action, appointed, for the day, to the command » of their batteries*] ; et dans les dépêches on lui fait tout l'honneur d'un » service qui exige des connaissances et des travaux dont il n'a pas » l'idée : injustice mortifiante pour le corps, injurieuse pour tout » officier d'artillerie en particulier, et gravement préjudiciable à » l'intérêt général. » (*Brief Remarks on the Russian army, pag. 22.*)

ni la faiblesse. Leurs généraux peuvent quelquefois emporter dans un assaut meurtrier, en sacrifiant des milliers de soldats; des places qu'ils auraient pu obtenir avec moins de perte par des approches régulières (1) : mais ils ne savent ni diriger ni soutenir un siège ; les Russes sont, pour cette partie de l'art militaire, au-dessous de toutes les nations de l'Europe.

L'administration de la guerre est confiée, sous le ministre de ce département, à un collège composé d'un président, de plusieurs membres (conseillers ou *assesseurs*) pris dans la classe militaire, et d'une foule d'employés subalternes. Chaque régiment a sa chancellerie ; on y inscrit copie de tous les ordres donnés par les généraux ou par les officiers du corps, et on y tient un état de tous les rapports faits par les officiers ou sous-officiers : de là résultent des embarras et des longueurs à l'infini. Une ordonnance de Pierre I.^{er}, encore en vigueur, porte de n'obéir qu'à des ordres écrits ; l'on a même vu, un jour de bataille, des officiers généraux refuser d'exécuter ceux que le général en chef envoyait verbalement ; et ce genre d'exactitude est bien loin de prévenir les désordres sans nombre qui tiennent au caractère mou, indolent et corruptible des Russes.

(1) On sait à quel prix Suwarow fit la conquête d'Ismailow. Les Russes avaient été repoussés dans plusieurs assauts. C'est sur des monceaux de cadavres entassés dans les fossés, qu'ils escaladèrent la place. Aussi, en mémoire de cet exploit, Suwarow, arrivé devant le faubourg de Praga, en 1795, criait à ses soldats : « Allons, mes enfans, comme à Ismailow !... »

Malgré les efforts d'un ministre éclairé, l'administration de la guerre offre encore les abus de la confusion et de l'ignorance (1). Quoique la paye du soldat soit modique (2), sa nourriture mauvaise, son équipement imparfait, une armée russe est plus difficilement entretenue en campagne qu'aucune autre (3). Si tous les ouvrages qu'exige l'économie d'un régiment, ne se faisaient par le soldat lui-même, une armée ne pourrait se soutenir pendant un mois ; mais la quantité des ouvriers nécessaires à chaque régiment, et des hommes destinés à garder le dépôt, occasionne une diminution considérable dans le nombre des combattans effectifs. De là vient que les armées russes, si nombreuses sur les états statistiques, offrent si peu de soldats sur le champ de bataille.

Nous n'avons point compris dans l'état militaire de la Russie, ces hordes asiatiques dont plusieurs connaissent à peine le nom de leur souverain, qui

(1) Sous Catherine II, la négligence et le désordre étaient tels dans les bureaux de la guerre, qu'un régiment d'infanterie se trouva égaré sans qu'on sût ce qu'il était devenu. On envoya des courriers dans les provinces ; et à la fin on apprit qu'il était depuis la paix de Kainardgi sur les frontières du Kuban, faute de savoir quelle garnison lui était destinée. (*Mém. man.*)

(2) Voyez l'Appendice, tableau n.º V, §. 2.

(3) « En général, les états majors russes sont les plus mal organisés de toute la chrétienté ; et l'organisation du département militaire est vicieuse en proportion. » Sir Wilson cite à l'appui de son opinion plusieurs cas où l'armée russe fut obligée de se retirer après des succès, parce qu'elle n'avait ni vivres, ni munitions, (*Brief Remarks on the Russian army, pag. 51-52.*)

vaste étendue de côtes, des bois de construction et des munitions navales en abondance, une navigation intérieure immense; mais elle n'offre peut-être qu'un point où ces avantages eussent pu se développer complètement, c'est entre le Pont-Euxin et la mer Caspienne: là pouvaient arriver à peu de frais, en quelques jours, les belles mâtures de l'Ukraine et de Kasan. Le projet de réunir ces deux mers, tenté par Séleucus-Nicanor, et repris par Sélim III, était bien digne d'exciter l'ambition et d'attirer les premiers regards d'un prince éclairé (1). C'est par-là que Pierre-le-Grand, ouvrant à sa marine et à ses spéculations le champ le plus vaste, se serait trouvé placé entre l'Inde et l'Europe, au centre de l'ancien monde commercial. Les rapports résultant de cette heureuse situation eussent peut-être accéléré la civilisation de son peuple, qu'un siècle d'efforts et d'usurpations n'a pu qu'ébaucher. L'Angleterre n'eût pas vu ce projet sans jalousie: mais il aurait eu le reste de l'Europe pour appui. Pierre-le-Grand en vit d'abord toute l'importance; mais l'envie de dominer sur le nord partagea bientôt son attention, et l'échec du Pruth, en ruinant sa marine sur la mer Noire, le détermina, contre les vrais intérêts de son empire, à tourner toutes ses vues sur la Baltique. Cette position était bien moins favorable que la première à ses grands desseins. Ce n'était point dans une mer fermée six mois

(1) Montesquieu, *de l'Esprit des lois*, liv. XXI.

de l'année par les glaces, où il faut apporter à grands frais, des extrémités méridionales de l'empire, les matériaux nécessaires aux constructions navales, dans une mer qui voit bientôt pourrir, dans ses eaux douces et saumâtres, des vaisseaux condamnés à rester si longtemps inactifs, qu'on pouvait songer à jeter les fondemens d'une grande et solide puissance maritime (1). L'éloignement du théâtre ordinaire des opérations navales rend les expéditions tardives, coûteuses et incertaines (2). Les travaux immenses exécutés à Pétersbourg n'en ont fait qu'un *favori sans mérite* (3). Enfin, la stupide ignorance des paysans russes, leur aversion décidée pour la mer, et le défaut d'une marine marchandé, sont des obstacles invincibles que le génie de Pierre-le-Grand n'avait pas aperçus. Il ne lui suffisait pas d'apprendre à manier la hache et le ciseau, ni d'appeler, pour commander ses équipages, des étrangers auxquels la Russie a dû tous les succès maritimes qu'elle a obtenus contre les Turcs et les

(1) Mirabeau, *Doutes sur l'ouverture de l'Escaut*, lettre II, note, p. 16.

(2) *Ibid.* — *Histoire philosophique des deux Indes*, par Raynal, tom. III, pag. 165.

(3) L'ingénieur comte Algarotti pensait, avec bien des gens du métier, que l'amirauté et l'arsenal auraient été mieux placés à Revel qu'à Pétersbourg et à Cronstadt, où ils sont établis. Il en donne des raisons solides, tirées de la position du port, de la durée des glaces et des vents contraires.... Quant à Pétersbourg, qu'on peut appeler un *favori sans mérite*, à meilleur titre que le Versailles de Louis XIV, tout le monde sait que c'est à force de sacrifices en argent et en hommes, que ce marais est devenu la capitale du nouvel empire

Suédois, ni même de fonder des écoles où les Russes n'ont rien appris. Il fallait songer à créer la pépinière des matelots. Si la marine militaire défend les intérêts du commerce, c'est la marine marchande qui vivifie la marine militaire, qui fait la richesse de la nation en temps de paix, et qui lui donne des matelots et quelquefois des officiers tout formés pour la guerre. Pierre-le-Grand n'avait pas vu ces rapports essentiels; ou bien son impatience crut pouvoir braver les difficultés, et laisser à ses successeurs le soin de réparer son erreur. La création d'une marine militaire était un prodige dans un pays où le commerce extérieur était encore dans l'enfance, où les habitans étaient retenus par la double barrière des préjugés religieux et de lois despotiques, propres à faire avorter

russe. On connaît mille descriptions de ses édifices... Le comte Algarotti va nous donner une idée de sa situation :

« Depuis Cronstadt jusqu'à Pétersbourg, dit-il, la Newa est bordée
 » d'une forêt qui s'étend le long des deux rivages; et quelle forêt!
 » ce ne sont ni des chênes touffus, ni des lauriers toujours verts,
 » mais bien la plus vilaine espèce d'arbres qui soit sous le ciel. On
 » voit que ce sont des peupliers : mais qu'ils sont différens de ceux
 » dont l'écorce couvre les sœurs de Phaëton, et qui ombragent les
 » rives du Pô! En vain rappelâmes-nous toute notre attention, et
 » prêtâmes-nous l'oreille pour entendre le chant mélodieux des
 » oiseaux dont le czar voulut autrefois peupler cette affreuse et sau-
 » vage forêt, en y faisant transporter de nombreuses colonies des
 » contrées méridionales de son empire; ils y périrent tous en peu
 » de temps, et ne songèrent pas même à nicher dans ce triste séjour. »

Avia non resonant avibus virgulta canoris. (Voyage en Russie, pag. 79-80.)

tous les germes de l'industrie (1). Mais ce prince, impatient de dominer, voulait opérer ce prodige : sa volonté triompha de la nature. Il eut des ports de mer et une flotte ; il remporta lui-même des victoires navales. Il paya bien cher une gloire stérile : il épuisa son empire ; et cette puissance artificielle, plus onéreuse qu'utile à l'État, eut le sort des établissemens qui contrarient le vœu de la nature : elle s'éroula sous le règne de ses successeurs ; et ni la victoire de Tchermé, ni la noble ambition de donner un code maritime à l'Europe, ne l'ont pu relever (2).

L'empereur régnant a fait des efforts mieux combinés que ses prédécesseurs. Comme eux, il n'a pas cessé d'attirer des officiers étrangers à son service ; il a encouragé les constructions dans les ports d'Arkhangel, de Cronstadt, de Pétersbourg, de Kherson et de Séwas-topol : il a mieux fait qu'eux, en encourageant les expéditions commerciales, en créant Odessa, en introduisant des changemens utiles dans l'administration de la marine ; mais les premiers obstacles existent toujours.

(1) Coxe's *Travels*, vol. II, pag. 213-214.

(2) « La nature a fait de la Russie une puissance méditerranée : » Pierre a voulu qu'elle fût maritime ; et voyant d'un œil avide et jaloux les nations favorisées par la mer, il a contrarié les élémens pour devenir comme ces nations. Il imagina des plans chimériques et gigantesques. Ces plans ont subjugué ses successeurs, qui, serviles imitateurs, ont ruiné et dépeuplé leurs États, sans voir que l'immensité de tant de projets écraserait leur faiblesse. » (Mirabeau, *Discours sur l'ouverture de l'Escant*, lettre II.)

La navigation marchande, le cabotage et les pêcheries nationales sont encore dans le même état de langueur. En temps de paix, l'État entretient à grands frais un corps de matelots classés, dont la plupart sont étrangers (1); en temps de guerre, on y incorpore, pour compléter les équipages, des paysans qui, nouvellement arrachés à leurs travaux rustiques, tremblent à la vue seule de la mer. On doit concevoir l'inexpérience et la maladresse de semblables marins; ils en ont donné des preuves dans la campagne de 1790 contre la Suède (2).

Qu'on ajoute au défaut de cabotage, de pêcheries, celui de colonies lointaines, de points de relâche, l'impossibilité de combiner des expéditions navales qui partiraient de Séwastopol, de Pétersbourg et d'Arkhangel, et sur-tout la résistance que la nation russe oppose à toute idée de marine, on ne sera pas étonné que, malgré les efforts du souverain actuel, sa puissance maritime tende toujours à décroître (3). Elle ne con-

(1) On portait, en 1791 et 1792, à 18,000 le nombre de ceux de la Baltique, et à 8000 celui du département de la mer Noire, dont les matelots étaient presque tous Grecs.

(2) « Si l'on ne veut changer les lois fondamentales de l'empire, dit Coxe, si l'on ne modifie au moins les droits du vasselage, il est impossible que la Russie ait jamais assez de matelots pour monter une flotte considérable. » (*Travels into Russia*, vol. II, pag. 214.)

(3) « Toute nation qui n'a point de colonies éloignées, de pêcheries considérables, et une grande étendue de côtes pour familiariser

siste aujourd'hui qu'en trente-deux vaisseaux de ligne, dix-huit frégates, deux cent quatre-vingt-seize petits bâtimens, montés par trente-cinq mille sept cent soixante-quinze matelots, et quatre mille quatre cent vingt-huit canonniers (1).

La répugnance que les Russes ont pour la navigation, est un des plus grands obstacles qui s'opposent au développement de leur commerce. Ils peuvent braver l'aspérité du climat, l'intempérie des saisons, les

Com-
merce.

» ses habitans au péril de la navigation, ne peut devenir formidable
» aux grandes puissances navales de l'Europe. » (*Ibid.*)

Le *Grand Porte-feuille politique* porte l'état de la marine russe, en 1787, à 100 vaisseaux de ligne. C'est une exagération trop considérable pour être relevée.

En 1791, la flotte russe était, sur la Baltique, de 50 vaisseaux de ligne, 16 frégates et 400 petits bâtimens, chaloupes canonnières, &c. Celle de la mer Noire était de 10 vaisseaux de ligne, 12 frégates et quelques petits bâtimens.

En 1795, il y avait dans le port de Cronstadt 19 vaisseaux de ligne et 6 frégates. La flotte auxiliaire envoyée en Angleterre était de 12 vaisseaux de ligne et 6 frégates. Celle de la mer Noire était composée, suivant M. de Reuilly, en 1796 et 1803, de 14 vaisseaux de ligne et 5 frégates. (Voyez l'*Appendice*, tableau n.º VI.)

(1) On ne compte point dans cet état les prises faites à Sweaborg et dans les autres ports de la Finlande suédoise. Il faut observer d'ailleurs que cette précieuse acquisition a donné à la Russie une grande quantité de matelots exercés, plus de cent lieues de côtes, des ports excellens et spacieux (a), avantages que ne lui offrait aucun de ses anciens ports sur la Baltique.

(a) Les principaux sont, Lovisa, défendu par la citadelle de Swartholm, Helsingfors, Sweaborg, le Gibraltar de la Baltique, qui servait de station à la flotille suédoise, Abo, Nydstadt et Uleaborg.

fatigues d'une longue route sur des marais glacés ou dans des sables brûlans, les angoisses de la soif et de la faim ; leur avidité naturelle leur fait oublier les dangers et souffrir tous les maux : mais s'agit-il de monter sur un vaisseau ! le courage les abandonne ; la vue de la mer leur inspire l'effroi qu'elle causait même au créateur de leur marine, et la superstition augmente les terreurs de leur ignorance. De là vient que les bâtimens nationaux sont ceux qu'on voit en plus petit nombre dans les ports de Russie (1), et qu'il se trouve plus de négocians déterminés à traverser les déserts qui séparent la Russie de la Chine, qu'à franchir le Sund ou les Dardanelles.

Cependant, nul empire n'a plus de débouchés pour exporter ses productions. La Baltique, le Pont-Euxin et la mer Caspienne semblent ouvrir toutes les parties du monde à son commerce ; une quantité prodigieuse de belles rivières et de canaux pourrait faire circuler, pendant l'été, l'abondance dans ses provinces : pendant l'hiver, le traînage, suppléant à la navigation, procure aux marchandises un transport commode, rapide et peu dispendieux. Quelques provinces fertiles offrent un excédant de produits énorme sur la consommation d'une population faible et pauvre ; d'autres, moins heureuses,

(1) Sur plus de douze cents bâtimens entrés en 1809 dans les ports de la Baltique, on n'en a compté que quarante-cinq russes ; et sur mille entrés dans ceux de la mer Noire en 1805, vingt-neuf seulement.

ont pourtant encore des richesses à échanger contre les denrées de première nécessité. Ainsi la Sibérie a ses mines et ses pelleteries; Arkhangel, ses goudrons, sa colle de poisson, ses suifs et ses troupeaux; Kasan, son caviar (1), ses cuirs, sa cire, et ses bois de construction; Astrakhan, ses fruits et ses moutons; les gouvernemens de Moscow, de la petite Russie, de Bielgorod, et surtout la fertile Ukraine, fournissent des blés, du tabac, du lin, du chanvre et de nombreux troupeaux. Ainsi la Russie, qui produit presque toutes les denrées nécessaires à la vie, excepté les vins, exporte des matières premières, et ne reçoit guère que des marchandises de luxe. Sous ce rapport, son commerce est désavantageux; mais ce désavantage tient à la faiblesse de la population et à la condition misérable des individus. Tant que la Russie n'aura pas assez de bras pour fertiliser les parties de son territoire qui sont propres à la culture, pour exploiter ses mines, pour améliorer ses forêts, c'est en vain qu'on voudra en faire une puissance industrielle, et la détourner de sa destination primitive. Le premier axiome du commerce est de laisser ce qui rapporte le moins pour ce qui

(1) Le *caviar* est une préparation faite avec des œufs d'esturgeon, de belonga, &c. &c., particulière aux Russes. On estime sur-tout celui du Volga. Il s'en fait des exportations considérables. Voyez le tableau des exportations, dans l'Appendice. (Macgill's *Letter XVII.* - Taganrok, 1805.)

rapporte le plus (1). Ainsi la Russie peut encore gagner à faire des laboureurs plus qu'à créer des artistes : mais il faut que les produits de l'agriculture nationale puissent payer ceux de l'industrie étrangère, et que le luxe des particuliers soit en rapport avec les richesses du territoire.

Si l'on veut s'en rapporter aux anciens bilans du commerce publiés sous Catherine II, et même pendant quelques années du règne actuel, aux registres des douanes, ou bien aux écrits censés officiels publiés par des publicistes allemands, la Russie a toujours eu avec les autres nations, excepté avec la Perse, une progression de bénéfices telle, qu'elle devrait avoir accumulé dans cet empire tout le numéraire de l'Europe (2) : mais il y a, contre la vérité des états officiels ou l'éva-

(1) Smith, *Richesse des nations*.

(2) La plupart des écrivains statistiques ont établi leurs calculs sur les états du commerce de Pétersbourg, qu'ils ont évalué être la moitié du commerce général de l'empire. On voit ce que cette méthode a de vague et d'inexact. Nous nous bornerons à relever les états généraux à trois époques régulières, pour donner une idée plus simple et plus nette des accroissemens réels ou *supposés* du commerce russe.

	roubles.	kopeks.
En 1762, à l'avènement de Catherine II,		
les exportations furent de.....	13,290,030.	69. 1/4.
les importations.....	8,725,065.	65. 1/2.
Excédant des exportations...	4,564,965.	3 3/4.
En 1775, après la paix de Kainardgy,		
exportations.....	18,557,279.	30. 1/2.
importations.....	12,469,378.	87.
Excédant des exportations...	6,087,900.	42. 1/2.

luation exagérée des écrivains , des objections difficiles à résoudre. S'ils étaient exacts, la Russie aurait ajouté, depuis vingt ans seulement, à sa richesse métallique, une somme de sept à huit cents millions de

En 1790,		
	exportations.....	27,500,000.
	importations.....	22,500,000.
	Excédant.....	5,000,000.
En 1809,		
	exportations.....	42,027,294.
	importations.....	27,394,978.
	Excédant des exportations...	14,632,316.

Dans cette augmentation de 1790 à 1809, le commerce de la mer Noire entre pour une portion considérable. L'histoire n'offre pas d'exemple d'une progression aussi rapide que celle-là. En 1795, ce commerce était encore dans son enfance : on estimait la quantité des exportations de tous les ports à environ un million de roubles, et les importations à un million deux cent cinquante mille roubles. En 1802, les exportations ont été, par le seul port d'Odessa, ville nouvellement fondée, d'environ..... 1,525,671^r 70^k
et les importations de..... 508,822. 68.

Excédant des exportations..... 1,016,849. 2.

En 1805, il est entré dans le seul port d'Odessa mille deux bâtimens, nombre supérieur à celui qui entre annuellement à Pétersbourg. Ainsi une ville fondée depuis quelques années, un port ouvert depuis trois ans, a déjà surpassé la prospérité d'une capitale fondée depuis cent dix ans.

Depuis 1790 jusqu'en 1804, le commerce avec la Chine est monté annuellement, par Kiatka,

en exportations.....	2,000,000 ^r
en importations.....	2,000,000.

d'où paraît résulter une égalité d'avantages pour les deux empires.

francs (1) ; et cependant il est démontré que , malgré le produit de ses mines , elle est encore aujourd'hui la nation la plus pauvre en espèces d'or et d'argent . Le discrédit de ses billets de banque , la difficulté du change , le haut prix de l'intérêt , les avances que les capitalistes sont obligés de faire pour le commerce , sont les preuves irrécusables de cette disette . Dans l'impuissance de la concilier avec l'état florissant du commerce , on a supposé que les négocians russes laissent les résultats de leurs bénéfices dans les banques étrangères , ou que les paysans enterrent leur numéraire pour dérober leurs richesses à leurs maîtres . Ces raisons-là sont bien faibles ; on a peu d'exemples à citer du premier cas , et le nombre des esclaves russes qui font fortune est petit . Des accidens particuliers ne peuvent occasionner un mal si général : il y a de meilleures raisons à donner de la disparition des espèces en Russie . Les gains de son commerce , souvent évalués en assignations de

(1) D'après les calculs d'Hermann , en 1792 , les produits annuels du commerce devaient être de..... 5,000,000^r

Et la quantité croissante des espèces en Russie
chaque année

en espèces d'or et d'argent , produit des mines de Sibérie , de.....	1,700,000.
en espèces étrangères.....	1,300,000.
en monnaies de cuivre.....	2,000,000.

Total..... 5,000,000^r

A quoi ajoutant les accroissemens *supposés* du commerce , on aurait certainement plus que la somme de notre évaluation.

banque, sont faits par des négocians étrangers, surtout par les Anglais, qui finissent toujours par porter leur fortune dans leur patrie... Les produits du sol russe n'ont pas augmenté dans la proportion des progrès que le luxe a faits dans ce pays à demi civilisé (1). La négligence et la corruption des préposés du Gouvernement a laissé pénétrer de toutes parts des denrées étrangères : ces causes réunies pourraient bien rendre la balance défavorable aux Russes ; et depuis plus de vingt ans, les états officiels n'en imposent point aux esprits éclairés (2). Mais enfin le Gouvernement russe a donné lui-même le secret de sa véritable situation commerciale, quand il a déclaré, par un acte plus solennel que ses états de douanes (3), que *la somme des importations*

(1) On peut avancer que les étrangers seuls profitent du luxe d'un pays, lorsque ce luxe est en habits, en pierreries de tout genre, en modes, qu'il faut nécessairement tirer de l'étranger, parce qu'on n'a pas eu la précaution d'établir chez soi de ces manufactures, ou que les peuples ont manqué de l'industrie et de l'aptitude nécessaires pour y réussir. *Autrefois la Russie gagnait dans son commerce; aujourd'hui elle perd, parce que ses manufactures sont au même point, et que ses besoins ont considérablement augmenté : le luxe, qui n'était que dans la capitale, s'est répandu dans les provinces, &c. &c. (Voyage de deux Français dans le Nord, fait en 1790-1792, tom. IV, pag. 158-159.)*

(2) Raynal appelle la balance du commerce russe *apparente* : « car » il est connu, dit-il, de tous ceux à qui ces matières sont familières, » que les objets qui entrent dans le pays étant généralement d'un » moindre volume que ce qui en sort, ils sont une occasion plus ordi- » naire de fraude. » (*Histoire philosoph. des établissemens des Européens dans les Indes*, tom. III, pag. 156, édit. de 1780.)

(3) Ukase du 19 décembre 1810.

surpassait de beaucoup celle des exportations ; et c'est sur la nécessité de rétablir l'équilibre, qu'il a fondé les prohibitions des denrées étrangères (1).

Le commerce de cet empire est en grande partie dans les mains des Anglais (2) : nous avons vu l'origine et les progrès de cette liaison singulière. On ne peut le dissimuler, il y a dans les classes élevées de la nation russe une inclination et une préférence décidées pour la nation anglaise ; et c'est, dans la religion commerciale, une espèce d'article de foi, que la Russie ne peut pas exister sans l'alliance de l'Angleterre. Ce préjugé mériterait d'être soumis à un examen sévère, puisqu'il a servi de texte aux argumens des partisans de la guerre, puisqu'il a été cause de la complaisance que le cabinet de Londres a eue de souffrir les accroissemens de la Russie, et de l'indifférence avec laquelle celui de Pétersbourg a vu les usurpations britanniques (3).

(1) Voyez chap. X, pag. 358.

(2) Sur 771 bâtimens entrés à Pétersbourg en 1799, il y en avait 456 anglais. — Sur 1,022 entrés en 1805 à Odessa, ils étaient au nombre de 509.

(3) Il faut pourtant observer que ce préjugé a déjà été combattu par des écrivains éclairés. Ainsi Raynal dit, après avoir parlé des infidélités et des déprédations qui s'opposent en Russie aux progrès du commerce : « Ils auraient été plus rapides, plus considérables, si les » avantages physiques et naturels n'eussent été opiniâtrément com- » battus par des causes morales ou politiques ; si un ministère séduit ou » corrompu n'eût arrêté la concurrence, en favorisant l'Angleterre au préju- » dice des autres nations. Un meilleur esprit, dans cette partie » intéressante d'administration, contribuerait beaucoup à la félicité » publique. » (*Hist. philosoph. des deux Indes*, tom. III, pag. 159-160.

Si les liaisons commerciales de deux nations se dirigeaient en proportion de leurs besoins réciproques, nulles ne devraient être plus étroites que celles de la France et de la Russie. Les principaux articles que celle-ci tirait de la France, consistaient en vins, eaux-de-vie, soieries; draps, objets de mode et d'arts, livres, &c. La France n'avait pas moins besoin que l'Angleterre, pour l'entretien de sa marine, de bois de construction, de chanvre, de cuivre, &c. Comment l'une et l'autre nation ont-elles consenti si long-temps à se procurer de la seconde main des articles qu'elles pouvaient immédiatement échanger, avec le bénéfice immense du fret! Il n'y a que les intrigues politiques qui puissent expliquer cette erreur commerciale.

Dès que le cabinet russe eut conclu, par le traité de 1766, un commerce régulier avec l'Angleterre, on le vit réduit à créer un papier-monnaie. Des Anglais s'établirent dans la capitale et dans les provinces russes, exploitèrent l'industrie des habitans à leur bénéfice, sans faire faire à la civilisation des progrès proportionnels. Par le seul avantage de payer en monnaie courante du pays les droits que d'autres nations acquittaient en rixdallers de Hollande, ils écartèrent leurs rivaux; ils furent les régulateurs de la hausse et de la baisse des effets publics en Russie, et les courtiers exclusifs de ses matières premières. D'après cette prédominance, il leur fut facile de borner à leur gré les exportations russes, et d'absorber tous les bénéfices du fret. La

faculté accordée aux Russes, de porter eux-mêmes les produits de leur sol dans les ports anglais, était illusoire par leur répugnance et leur extrême ignorance en navigation. Ainsi leur commerce fut exploité pour les deux tiers par la nation la plus avide et la plus active à profiter de ses avantages. On a dit que ce commerce était désavantageux à l'Angleterre. En ne considérant que sa balance particulière avec la Russie, on pourrait en douter ; mais en considérant sa balance générale avec les autres nations, on peut se convaincre de l'avantage immense qu'elle en retirait : et si cela n'était, comment expliquer la persistance qu'elle a mise à maintenir cette liaison ! Telle fut à cet égard son opiniâtreté, tel fut l'effet d'une longue habitude, que, lorsque la France fut mise en possession des mêmes droits par le traité de 1787, elle n'en put retirer les mêmes avantages (1), et qu'une alliance fondée sur des intérêts permanens n'a pu détruire les préjugés d'une vieille ignorance.

Après les négocians anglais, qu'on peut regarder comme les entrepreneurs généraux du commerce extérieur (2), viennent les marchands russes, incapables de le soutenir par eux-mêmes (3) : ils sont

(1) *Voyage de deux Français dans le Nord*, tom. IV, pag. 354.

(2) En 1790, on comptait seulement à Pétersbourg vingt-huit maisons de commerce anglaises, sept allemandes, six hollandaises, quatre françaises.

(3) *Coxe's Travels*. — *Voyage de l'abbé Chappe*, pag. 403, Amsterdam, 1776.

divisés en plusieurs classes, à raison de la fortune qu'ils déclarent. La première peut aspirer à la noblesse ; on y voit cependant des esclaves, à qui leur fortune n'a encore pu procurer la liberté.

En général, le commerce se fait en Russie par commission ; à certaines époques, les marchands de l'empire se rendent dans la capitale ou dans les villes commerçantes, et ils traitent avec les facteurs, pour les objets qu'ils ont à vendre. Les étrangers payent ordinairement d'avance la moitié des marchandises que les nationaux doivent apporter, l'année suivante, de l'intérieur de la Russie, tandis que ceux-ci reçoivent les denrées étrangères à six, douze ou dix-huit mois de crédit. Il faut que ce trafic soit bien avantageux aux Anglais, pour qu'ils consentent à le soutenir, au risque des banqueroutes et des infidélités auxquelles ils sont fort exposés, de la part des Russes (1). Les

(1) L'avidité des marchands russes, leur habileté singulière à profiter des occasions de s'enrichir, sont attestées par une foule d'écrivains et de voyageurs.

« La fourberie, le gain illicite, dit Williams, passent chez les Russes » pour adresse et connaissance en matière de commerce. »

Fraud and disingenuous dealing pass among the Russians for adress and knowledge of the system of trade. (Williams's The rise, progress and present state of the Northern Governments, vol. II, pag. 308.)

« La bonne foi, le vrai, le seul appui du commerce, n'existe pas » en Russie ; c'est encore une des parties où la réformation n'influe » que très-faiblement. . . . La douane de Pétersbourg est l'endroit du » monde où il se commet le plus de friponneries et les plus grands

marchands d'Arkhangel passent pour les plus honnêtes (1).

On évalue les produits du commerce intérieur et du territoire de l'empire russe à cinq cent trente millions de roubles. Cette évaluation, que W. Tooke réduit à cinq cents millions, serait bien au-dessous des produits industriels et territoriaux de la France ou de la Grande-Bretagne.

État
moral
des
Russes.

Peut-être suffirait-il de jeter les yeux sur un état d'importations et d'exportations, pour juger du degré de civilisation où la Russie est parvenue. On y voit que les efforts de Pierre I.^{er} et de Catherine II n'ont ni amélioré l'industrie nationale, ni changé les goûts ou les besoins de la multitude. A voir ces magnifiques théories, à lire quelques écrits dictés par la flatterie ou la corruption, on serait porté à croire que, dans nulle contrée, la religion n'a des formes plus augustes, le

» désordres.... » (*Voyage de deux Français dans le Nord*, tom. IV, pag. 354-356.)

« Les marchands de cet empire, jadis si renommés par leur bonne » foi (a), sont aussi fameux aujourd'hui que les marchands chinois, » par leur finesse, pour ne rien dire de plus. » (Mirabeau, *Deux sur l'ouverture de l'Escans*, lettre II, pag. 72.)

(1) Coxe's *Travels*, vol. II, pag. 99. « C'est par l'habitude de leurs » anciennes relations avec des étrangers, c'est par une émulation de » pays et une probité de tradition, dit cet écrivain, que les marchands » d'Arkhangel ont continué à se distinguer de leurs *ignarans* et moins » honnêtes compatriotes. »

(a) *Voyez* chap. IV, pag. 98 de cet ouvrage.

gouvernement

gouvernement une autorité plus paternelle, le peuple une morale plus éclairée; on est tenté de trouver le sort des paysans français plus malheureux que celui des serfs russes, les mœurs des Suisses moins pures, les arts de notre capitale moins perfectionnés. Mais le témoignage presque unanime des voyageurs instruits et désintéressés dément ces brillantes *utopies*. Les Russes qui sont un peu au-dessus de leurs compatriotes, ceux qui ont lu ou voyagé, et qui ont profité de leurs lectures ou de leurs voyages, ne peuvent eux-mêmes le dénier. Leur patrie paraît encore, en considérant la masse du peuple, à peu près dans l'état où se trouvait la plus grande partie de l'Europe aux XI.^e et XII.^e siècles, à l'époque où elle commençait à se débarrasser des entraves du régime féodal (1); avec cette différence qu'en voulant lui faire parcourir subitement l'intervalle immense qui sépare la barbarie de la civi-

(1) Coxe's *Travels*, vol. II, pag. 84. — « D'après les récits exagérés » que j'avais lus ou entendus de la grande civilisation de cet empire, » dit le même voyageur, je m'attendais à y trouver des mœurs plus » polies : je suis forcé d'avouer que j'ai été bien étonné de la barbarie » dans laquelle la masse du peuple est encore plongée. » [*I must own I was astonished at the barbarism in which the bulk of the people still continue.*] « Il est bien différent de policer une nation, ou seulement quelques » individus. » (*Ibid.* pag. 85-86.)

Un voyageur plus moderne et non moins éclairé, le docteur Clarke, est plus sévère dans son jugement : « Plus nous étudierons l'histoire » réelle de la Russie et celle des souverains russes, plus nous aurons » raison de croire que le pays et ses habitans ont éprouvé peu de » variations depuis la fondation de l'empire. Pierre-le-Grand a bien

lisation, on lui a donné les vices d'une société en décrépitude avec les mœurs rudes d'un peuple sauvage (1). De là vient ce mélange singulier de luxe et de misère, ces raffinemens de la mollesse et ces habitudes brutales si remarquables, à quelques exceptions près, dans toutes les classes. Le Russe a, dans ses manières et dans ses goûts, quelque chose d'européen et d'asiatique (2), mais il n'est positivement ni l'un ni l'autre : c'est à travers mille institutions vicieuses qu'il faudrait remonter à son caractère primitif. On s'étonnerait peut-être

» pu faire couper les barbes de ses boyards, et substituer des habits européens aux robes asiatiques ; mais l'homme est encore le même : » un Russe du dix-neuvième siècle a tous les penchans serviles, la barbarie de manières, la cruauté, l'hypocrisie et la corruption qui caractérisaient ses ancêtres dans le neuvième. »

A Russian of the nineteenth century possesses all the servile propensities, the barbarity of manners, the cruelty, hypocrisy, and profligacy, which characterised his ancestors, in the ninth. (Clark's Travels, chap. VI.)

(1) « Les communications qui ont eu lieu entre la Russie et les nations polies de l'Europe, dit Williams, ont fait passer la cour et les habitans de Pétersbourg, des extrémités du Kosakisme à l'excès de la politesse et de l'élégance ; mais ce passage a été trop subit. A la plus petite émotion ou confusion dans le gouvernement, ils retombent dans leur ancien état de brutalité et de barbarie, comme on l'a vu dans la révolution qui détrôna Pierre III. » (*The rise, progress and present state of the Northern Governments*, vol. II, pag. 305.)

(2) Pinkerton's *Geograph.* — Il est singulier que par un préjugé très-ancien, quoique la partie la plus riche et la plus peuplée de l'empire soit en Europe, la Russie passe pour une puissance asiatique plus qu'européenne. Le mot d'Algarotti, *Pétersbourg est la fenêtre par laquelle la Russie découvre l'Europe*, ce mot proverbial, « prenez garde, dit Mirabeau, que ce n'était point une épigramme, comme

alors qu'au milieu de son abjection et de sa misère, l'esclave y conservât encore quelques vertus.

Il est singulier que la religion chrétienne, si favorable à l'amélioration de la société, n'ait point répandu en Russie les bienfaits qu'elle a prodigués aux autres peuples. Il ne faut pas l'attribuer à la différence des dogmes de l'église grecque (1), mais aux superstitions grossières qui la dégradent, et à l'ignorance stupide, aux vices honteux dont son clergé inférieur est généralement accusé (2). Les pratiques ridicules dont le

» Algarotti le croyait peut-être. Les Russes ne sont Européens qu'en
 » vertu d'une définition déclaratoire de leur souveraine, copiée
 » presque mot à mot de Montesquieu. Voici ce qu'on lit dans les
 » *Instructions pour former un Code de lois dans l'empire Russe* (chap. I,
 » §. VI) : *La Russie est un État européen, &c.* » (*Doutes sur la liberté de*
l'Escaut, lettre II, pag. 69-70.)

(1) La religion grecque ne diffère essentiellement de la religion latine que dans les points qui suivent. Les Grecs croient que le *Saint-Esprit procède du Père par le Fils*, tandis que les Latins disent, *Patre Filioque procedit*. Les Grecs ne reconnaissent pas la suprématie du pape. Ils rejettent le sentiment des catholiques sur le purgatoire; mais ils croient que ceux qui meurent dans le péché, peuvent être rachetés par les prières et les aumônes qu'on fait en faveur des morts. Ils donnent le baptême par immersion, consacrent avec du pain levé, administrent le sacrement de l'eucharistie sous les deux espèces... Ils rejettent les images sculptées, d'après les mots mal interprétés de l'Évangile, *Ne veneremur lapides*; mais ils admettent le culte des images. Enfin ils permettent le mariage aux simples prêtres, mais pour une seule fois; et ils l'interdisent aux moines, aux évêques, &c. (*Moscovitarum religio*, à J. Fabri edita, Francofurti, 1600. — *Catéchisme des Russes*, Breslaw, 1751.)

(2) L'ignorance, l'ivrognerie et la débauche avec les femmes, sont

patriarche Nicon l'a chargée, ont fait naître cette secte des *Raskolniki* (1), qui, ne voulant ni prêtres ni églises, vivent en frères et s'éloignent des Russes, plus intolérans pour eux que pour les sectateurs de toute autre religion (2). On sait d'ailleurs que les Russes tiennent plus aux pratiques minutieuses du culte, aux litanies, aux signes de croix, aux prosternations, qu'aux dogmes sacrés, et qu'ils rendent plus d'hommage à leur *bogh* qu'à la Divinité même (3). Leurs carêmes si austères sont précédés et suivis par des orgies, leurs cérémonies religieuses par des débauches; on le voit sur-tout après les magnifiques

Papanage du clergé russe. (*Voyage en Sibérie*, de l'abbé Chappe d'Aute-roche, édition d'Amsterdam, tom. I, pag. 209.)

« Le clergé russe est le rebut du peuple [*the very refuse*]. —
» Quelques-uns d'entre eux n'ont que vingt à vingt-cinq roubles par
» an. » (*Coxe's Travels*, vol. II, pag. 91-94.)

« Le clergé russe a été de tout temps, et il est encore plongé dans
» la barbarie. Il n'a ni émulation, ni crédit, ni lumières. » (*Voyage de
deux Français dans le Nord*, tom. IV, pag. 72.)

(1) Il y en a plus de cinquante sectes différentes. (*L'Antidote*, p. 220-221.)

(2) Busching, *Introduction à la Géographie de la Russie*, tom. I, p. 35.

(3) « Les articles de foi ne font pas plus d'impression sur un Russe
» que sur un Otaitien ou sur un Hottentot. Toute sa religion est dans
» ses pratiques superstitieuses. » (*Williams's The rise, progress &c.*
vol. II, pag. 319.)

Le docteur Clarke fait les peintures les plus plaisantes des pratiques superstitieuses des Russes; mais il est possible qu'en sa qualité de membre de l'église anglicane il ait un peu chargé le tableau. Nous y renvoyons nos lecteurs. (*Travels into Russia*, chap. III, VII, &c.)

solennités de Pâques (1). Quelques prélats respectables honorent leur caractère ; ils sont remarquables par tous les voyageurs (2).

La première cause de cet état de barbarie est dans une éducation vicieuse, ou plutôt dans un défaut

(1) *During Easter, they run into every kind of excess, rolling about drunk the whole week ; as if rioting, debauchery, extravagance, gambling, drinking, and fornication, were as much a religious observance as starving had been before ; and that the same superstition which kept them fasting during Lent, had afterwards instigated them to the most beastly excesses.*

« Pendant les fêtes de Pâques, ils s'abandonnent à toutes sortes » d'excès ; on les voit ivres toute la semaine, comme si le désordre, » la débauche, l'extravagance, le jeu, l'ivrognerie, le libertinage, » étaient des devoirs de religion aussi rigoureux que le jeûne du ca- » rême, et que la même superstition qui les avoit fait garder l'absti- » nence, dût ensuite les pousser aux plus crapuleux excès. »
(Clarke's *Travels*, chap. IV, pag. 52.)

(2) Il n'est pas inutile d'ajouter quelques détails à ce que nous avons dit du clergé russe. Les moines sont assujettis au célibat ; mais les *popes* ou prêtres des paroisses doivent se marier avant de recevoir l'ordination. Ils épousent ordinairement des sœurs ou des filles de leurs confrères, et forment comme une corporation à part. Ils sont plus liés avec la classe des paysans qu'avec toute autre, parce qu'ils sont eux-mêmes exposés à l'oppression qui l'accable. Leurs enfans sont libres et se destinent le plus souvent au service de l'église. S'ils deviennent veufs, ils peuvent entrer dans l'ordre des moines et parvenir aux dignités de l'église. Ils ne peuvent rester prêtres de paroisse sans la permission de l'évêque. On ne les voit point dans la société.... Les évêques même habitent toujours dans l'enceinte des monastères « Tout le clergé paraît en général ennemi de son » gouvernement, dit le révérend R. Heber, dans le journal de son » voyage, cité par le docteur Clarke. L'archevêque de Moscow, » Platon, s'exprimait lui-même avec un mépris bien prononcé sur » les nobles et les riches bourgeois russes, sur le despotisme d'un

absolu de toute éducation (1). De qui le peuple pourrait-il en recevoir ! A peine les ministres de son culte savent-ils lire, dans leur propre langue, l'évangile qu'ils sont chargés de prêcher (2). La Russie doit à l'impératrice Catherine II de belles institutions ; mais elles ne sont destinées qu'à des objets particuliers. Il y a même quelques universités, et des gymnases dans les principales villes ; mais on ne peut pas trouver assez de professeurs nationaux pour les rendre véritablement utiles : l'instruction est encore interdite à la classe la plus nombreuse (3). D'ailleurs l'éducation de la

» empereur russe et sur l'improbabilité de quelque prompt amélioration dans la constitution de l'empire ou dans les mœurs du peuple, &c. &c. » (Coxe's *Travels into Russia*, vol. II, pag. 91-93. — Clarke's *Travels*, vol. I, p. 157, chap. IX. — Heber's *Man. journal*.)

(1) *The common people in Russia have not kind of learning or education among them, and although they are called christians, have no idea of the true principles of the christian religion.*

« Le vulgaire des Russes n'a aucune espèce de connaissances ou d'éducation ; et quoiqu'ils s'appellent chrétiens, ils n'ont pas d'idée des vrais principes du christianisme. » (Williams's *The rise, progress &c.*, vol. II, pag. 302.)

(2) Coxe's *Travels*, vol. II, pag. 192 : *It is literally true, that many of them cannot even read, in their own language, the gospel which they are commissioned to preach, &c. &c.*

« Il est littéralement vrai de dire que plusieurs d'entre eux ne peuvent même lire, dans leur propre langue, l'évangile qu'ils sont chargés de prêcher, &c. »

(3) L'éducation, cette partie si importante qui peut seule former des hommes, est absolument inconnue en Russie, soit particulière, soit générale..... Il n'y a point de collèges ou d'universités, ou en si petit nombre, qu'on peut les regarder comme non existans ; et, de

noblesse, si l'on en excepte celle qui se donne dans quelques écoles privilégiées, et par quelques instituteurs habiles, n'est pas de beaucoup préférable à la crasse ignorance du moujik. Généralement, les nobles russes prennent sans choix et retiennent sans examen le premier étranger qui se présente pour remplir, auprès de leurs enfans, des fonctions qui doivent décider de la chose la plus importante de la vie (1). Souvent rien n'est plus éloigné de ces fonctions que le métier que le nouvel *outschitel* exerçait dans sa patrie. N'importe, quoiqu'il ne jouisse d'aucune considération réelle, quoiqu'il ne soit que le premier serf de la maison, il reçoit souvent des appointemens considérables (2) : il mange à la table du maître ; et pourvu qu'il apprenne à ses élèves quelques mots d'une langue

plus, l'ignorance de ceux qui sont chargés de l'instruction, les en rend tout-à-fait incapables. (*Voyage de deux Français dans le Nord*, tom. IV, pag. 72.)

(1) *Ibid.* pag. 73. — *Voyage* de l'abbé Chappe, pag. 361-363.

(2) Quelquefois il se passe des marchés pour l'éducation d'un ou de plusieurs fils de nobles. Ainsi M. Bruckner recevait trente-cinq mille roubles pour quatorze ans qu'il s'engageait de consacrer à l'éducation des jeunes princes Kourakin, et M. Grammont vingt-cinq mille, pour celle des princes Dolgorouki. (*Mém. secrets*, vol. II, pag. 162.)

L'auteur des *Mémoires secrets* diffère beaucoup de l'opinion de celui du *Voyage de deux Français*, quant aux instituteurs :

« Cette éducation étrangère a un inconvénient, dit-il ; mais il n'est » pas un mal pour la Russie. Les Russes, presque tous élevés par des » Français, contractent, dès leur enfance, une prédilection marquée » pour cette nation : ils en possèdent bientôt mieux la langue et

étrangère, qu'il leur fasse lire des romans (1), qu'il leur dise le titre de quelques livres de science ou d'histoire, il n'a qu'à poursuivre; et s'il n'est pas trahi par l'indiscrétion de quelque voyageur (2), il pourra se retirer avec une fortuné modique, et terminer avec honneur son cours d'enseignement.

Nobles. La plupart des nobles russes qui vivent à la cour, ou dans des pays étrangers, ne peuvent guère être distingués des seigneurs des nations les plus polies. Les manières qu'ils prennent si facilement, prouvent l'extrême flexibilité de leur esprit et ce talent d'imitation, qu'on peut regarder comme le trait caractéristique des Russes (3); mais une fois rentrés dans leurs terres, on leur retrouve souvent l'empreinte du génie

» l'histoire que celles de leur propre patrie; et n'ayant point de patrie
 » en effet, la France devient celle de leur cœur et de leur imagination.
 » Tel était le Scythe Anacharsis, élevé par le Grec Théagène; tels
 » étaient aussi les jeunes Romains formés par les Grecs: mais les
 » Romains avaient des vertus à perdre; ce n'est guère le cas des Russes.»

La différence d'opinion des auteurs que nous citons, tient à l'esprit de parti; sur le fond, elle est la même.

(1) « S'il arrive à un noble russe de lire (ce qui est très-rare), c'est toujours quelque livre frivole, quelque rapsodie française licencieuse, ou quelque roman anglais traduit en français. » (Clarke's *Travels*, vol. I, pag. 72.)

(2) Le *Voyage de deux Français dans le Nord* rapporte une anecdote piquante sur un laquais qui s'était fait *outschitel* (vol. IV, pag. 74).

(3) *Voyage de l'abbé Chappe*, vol. II, pag. 357. — « Par-tout, dit Clarke, nous cherchons le génie original..... Il faut aller en Russie pour voir le talent d'imitation. C'est l'apogée de l'intellect russe et le principe de toutes ses opérations. » (*Chap. V*, pag. 67.)

national et le goût des habitudes populaires (1). Quelques-uns ont des fortunes colossales : revenus à Moscow, qu'on peut toujours appeler la capitale, la ville russe par excellence, ils entretiennent une foule de domestiques (2) ; une table où l'on voit un cortège

(1) « Rien de plus ordinaire que de voir un Russe arrivant de l'étranger, reprendre en un moment le même esprit, le même goût, les mêmes idées qu'avant son départ... » (*Voyage de deux Français dans le Nord.*)

« L'intimité dans laquelle nous vivions avec les Russes, dit Clarke, nous a permis de bien observer leurs mœurs et leurs opinions..... Les mêmes traits caractéristiques signalent le prince et le paysan russe : ils sont également barbares. Allez voir un Russe à la campagne; de quelque rang qu'il soit, vous le trouverez plongé dans la fainéantise, sans être peigné ni lavé, sans avoir la barbe faite, à demi nu, mangeant des turneps crus et buvant du kouass.... Leurs cheveux sont presque toujours dans un état à ne pouvoir se décrire; et là, il n'y a que le bain qui puisse les délivrer de la vermine dont leurs corps sont couverts. C'est un fait trop public pour souffrir quelque discussion, que, de l'homme du premier rang au dernier esclave, dans le vaste empire de toutes les Russies, en y comprenant les nobles, les prêtres et les paysans, il n'existe pas un seul individu sur mille dont le corps soit exempt de cette saleté, &c. &c. » L'ingénieur voyageur entre ensuite dans des détails plus familiers à la langue anglaise qu'à la nôtre; mais la délicatesse nous prescrit d'en faire grâce à nos lecteurs. (*Voyez Clarke's Travels*, chap. VI.)

(2) « Les Russes tirent beaucoup de vanité de cette magnificence, qui n'existe, disent-ils, nulle autre part. Cela est vrai; mais à quoi se réduit cette prétendue magnificence, quand on remonte aux causes premières? Quelle facilité n'a pas un gentilhomme possesseur de plusieurs milliers d'esclaves, pour en rassembler chez lui autant qu'il voudra.....! » On ne peut s'empêcher de blâmer un usage qui, dans un pays dépeuplé, prive les campagnes d'un nombre infini

nombreux de parasites (1), et les mets les plus rares à côté des nourritures grossières, si chères au palais d'un Russe, sans distinction de rang (2) : ils donnent des bals magnifiques ; ils ont des troupes de musiciens, de danseurs et de comédiens (3) ; en un mot, leur faste, leur luxe, leur prodigalité sans bornes, rappelleraient les

de bras.... (*Voyage de deux Français dans le Nord*, vol. IV, pag. 10.)

D'ailleurs, quelques-uns de ces domestiques sont vêtus de brillantes livrées mal assorties ; le reste est en guenilles. (*Voyez Clarke's Travels*, chap. IX.)

(1) « L'hospitalité des Russes, qualité qui leur est commune avec » tous les peuples sauvages, paraît ici (à Moscow) dans tout son jour : » elle nous semble tenir plutôt à un reste de barbarie qu'à la douceur » des mœurs européennes, dont cette nation est encore bien éloignée. » (*Voyage de deux Français dans le Nord*, tom. III, pag. 345 et 346.)

Cette hospitalité est plutôt un effet de l'orgueil que d'une véritable générosité.... L'étiquette humiliante, la distinction outrageante qu'on y remarque même dans la distribution des mets, du vin et des liqueurs, le prouvent incontestablement. (*Voyage de deux Français dans le Nord*, vol. IV. — *Clarke's Travels*, chap. IX. — *Voyage de l'abbé Chappe d'Auteroche*.)

« Une légion d'esclaves, de valets, de parasites et de vils syco- » phantes, dit Clarke, est ce qui constitue une grande maison de » Moscow. Les nobles croient l'honneur de leur famille matérielle- » ment intéressé à l'entretien d'une table nombreuse. S'il arrive que » quelqu'un de leurs satellites habitués ait quitté son poste pour aller » grossir le train et la table d'un autre hôte, l'injure est rarement par- » donnée ; ils poursuivront le déserteur par tous les moyens de ven- » geance qui sont toujours en leur pouvoir..Et telle est la raison de » cette hospitalité prodigieuse que vantent les voyageurs. » (*Clarke*, chap. IX.)

(2) Les concombres salés, le poisson fumé, les choux aigris, &c.

(3) *Voyage de deux Français dans le Nord*, tom. III, pag. 347-352. — *Clarke's Travels*.

Lucullus de l'ancienne Rome, ou plutôt les satrapes de l'Orient, s'il ne se joignait souvent à cette grandeur apparente, des motifs qui la dépriment, ou des vices qui la dégradent (1).

(1) Nous ferions un volume, si nous voulions rapporter les opinions moins favorables que la nôtre à la noblesse russe. En voici quelques fragmens que nous citons, moins pour garantir la vérité du portrait que pour donner une preuve de notre modération à cet égard.

« Les individus de la noblesse et de la bourgeoisie sont tous, à » l'exception de ceux qui tiennent immédiatement à la cour, bru- » taux et tyranniques au dernier degré, orgueilleux, insolens, portés » à s'estimer beaucoup, pour peu qu'ils aient une teinture des con- » naissances les plus superficielles. » (Williams, tom. II, pag. 305.)

« Les restes de la barbarie que montre encore la portion la plus » éclairée de la nation russe, offrent un contraste dégoûtant. Cette » barbarie se décele par la grossièreté des mœurs, le mépris outr- » geant pour les hommes en général, le dédain pour les inférieurs, » et la crainte servile pour les supérieurs; par l'indifférence pour » tout ce qui tend à perfectionner, l'ignorance des convenances so- » ciales, l'orgueil insolent, la bassesse, l'impudeur, le manque d'es- » prit public et de patriotisme, et sur-tout par le défaut de cet hon- » neur qui quelquefois tient lieu de la probité et même de la vertu. » Le Russe à demi éclairé est le plus vil des hommes... » &c. (*Mémoires secrets sur la Russie, Amsterdam, 1800, vol. II, pag. 46.*)

L'auteur du *Voyage de deux Français en Europe* parle de la fureur des nobles russes pour le jeu, de leur adresse et de la distraction qui leur fait souvent prendre les fiches de leurs voisins pour les leurs. Il décrit leurs débauches, et sur-tout ce fameux *Club physique* qui existait à Moscow, et dont Rome, dans la dépravation de ses mœurs, ou les cités modernes les plus corrompues, n'offrent pas d'exemple. (Tom. III, pag. 358 - 368.)

Passons sur ce tableau digne du pinceau de Pétrone.

L'abbé Chappé n'avait pas beaucoup meilleure idée de l'état des mœurs en Russie.... « Les dames russes, disait-il en 1761, ne

Si nous descendons dans les classes inférieures de la nation russe, nous y trouverons les vertus et les vices avec des couleurs plus tranchantes et moins mélangées. Nous y verrons tantôt la résignation, l'indiffé-

» connaissent d'autre plaisir que celui des sens. Elles se livrent souvent
 » à leurs esclaves qui ne sont pas eunuques. La bonne constitution et
 » la vigueur déterminent toujours leur choix.... Dès l'âge de douze
 » à quinze ans, les filles ont souvent connu les douceurs du ma-
 » riage.... » (*Voyage en Sibérie*, vol. I, pag. 261.)

Terminons par quelques traits du docteur Clarke :

« Il y a ~~des~~ nobles russes dont la fortune surpasse celle de nos pairs
 » anglais les plus riches; mais aussi, comme on peut le supposer, il
 » y en a un très-grand nombre de vraiment pauvres. A cette pau-
 » vreté comme à ces richesses, se joignent l'abjection la plus vile et
 » la plus détestable corruption. Dans leurs débauches, ils ne con-
 » naissent ni justice, ni conscience, ni honneur.... [*To this poverty,*
 » *and to these riches, are equally joined the most abject meanness, and the*
 » *most detestable profligacy: in sensuality, they are without limits of law,*
 » *conscience or honour.*] Enfans dans leurs plaisirs, femmes dans leur
 » ressentiment, ils n'aiment rien tant que la nouveauté, si chère à
 » l'espèce humaine, mais plus aux nobles russes qu'à toute autre na-
 » tion. Nouveauté dans leur libertinage, nouveauté dans leur glou-
 » tonnerie, nouveauté dans tout ce qu'ils recherchent... (*Chap. VI,*
 » *pag. 90.*) Un noble russe vendra les meubles de son hôtel, les ha-
 » bits de sa garde-robe, et tout ce qu'il possède, depuis sa femme jus-
 » qu'à son petit chien, pour avoir de l'argent, qu'il dissipera l'instant
 » d'après. Sa méthode ordinaire est de ne jamais payer un objet
 » qu'il peut se procurer à crédit, et de le vendre dès qu'il l'a reçu.
 » En Angleterre, on appellerait une pareille conduite de l'*escroquerie* :
 » à Moscow cela porte un autre nom, c'est de la *magnificence russe*.
 » [*We should call such conduct in England swindling; in Moscow, it*
 » *bears another name, it is called russian magnificence.*] *Chap. V, pag. 8r.*
 Le docteur Clarke cite à l'appui de son opinion quelques exemples,
 comme celui du vol d'un chapeau fait dans une excursion au
 couvent de la Trinité, &c. &c. &c. Quant aux mœurs du sexe, il

rence, la paresse et l'abattement d'un esclave, tantôt les désordres qui résultent d'un tempérament lascif et d'une superstition ignorante (1).

Un paysan russe n'a que le sentiment de son abjection et de sa misère. Il ne possède rien ; il est à peine

est un peu plus galant que l'abbé Chappe, et nous le citerons avec moins de regret :

« Dans la classe des nobles, les femmes sont de beaucoup supérieures aux hommes, douces, affectueuses, souvent très-instruites, communément belles, et vraiment accomplies, tandis que les hommes sont tout-à-fait dénués de ces qualités qui pourraient les rendre aimables aux yeux de leurs compagnes. Il ne faut donc pas s'étonner de ce qu'à Moscow les femmes de qualité aient la réputation de ne pas être très-fidèles à leurs maris. » (*Chap. VI, pag. 79-80.*)

D'après le témoignage de sir T. Macgill, autre Anglais qui voyageait en 1805 dans les provinces méridionales de Russie, les dames de Taganrock sont à peu près aussi galantes que celles de Moscow ; et leurs maris savent fermer les yeux quand la complaisance de leurs femmes peut servir à leur fortune. (*London, 1808, lett. XVIII.*)

(1) Le portrait que nous faisons des paysans russes ne sera contredit par personne. Les écrivains les plus modérés, ceux mêmes que l'on peut regarder comme des apologistes de la nation russe, Busching, Storch, Pallas, Coxe, W. Tooke, pourraient nous fournir de nombreuses citations : tous conviennent des vices qui caractérisent les Russes, la stupidité, l'ivrognerie, la brutalité, le penchant au vol. Storch a calculé que les excès de l'ivrognerie causaient par an dans la Russie une mortalité de 200,000 individus. (*Tableau de la Russie, vol. I, pag. 27.*) Nous nous bornerons à quelques citations :

« Les paysans russes sont naturellement paresseux, fripons et passionnés pour les liqueurs fortes, dont ils boivent à l'excès. Leur misère ne peut se décrire. » (*Williams's The rise, progress, &c. vol. II, pag. 309-310.*)

« Le Russe est malpropre et enclin au vol [*inclined to the thieving*]

par une vie rude , abruti par l'esclavage, il n'a aucune idée de ce que c'est que l'honneur ou même la probité ; il se livre aux plaisirs avec une expression bruyante ; il souffre les besoins et les douleurs avec une insensibilité stupide, ou bien il s'abandonne aux excès de l'ivrognerie, de la brutalité et du libertinage le plus crapuleux sans réserve et sans remords (1). Ce portrait souffre peu d'exceptions.

(1) L'abbé Chappe dit que la corruption des femmes en Russie est une suite de la tyrannie des hommes (tom. I, pag. 261). Le voyageur Coxe, qu'on ne peut accuser d'exagération, donne une idée frappante des effets de l'état sauvage où les paysans russes vivent encore : « Leurs progrès dans la civilisation sont encore peu considérables. Nous vîmes plusieurs exemples de la plus grossière barbarie, pendant le séjour que nous fîmes forcés de faire chez les paysans. Je n'en citerai qu'un seul ; il servira à montrer dans quelle grossière ignorance les hommes doivent être plongés, là où il reste la moindre trace des pratiques immorales encore subsistantes parmi eux... Dans plusieurs familles, un père marie son fils, âgé de sept, huit ou neuf ans, à une fille d'un âge plus avancé, afin, dit-on, de se procurer une domestique en état de faire le service du ménage. Il cohabite avec cette femme devenue sa belle-fille, et il arrive fréquemment qu'il en a plusieurs enfans. C'est ainsi que dans mes voyages en Russie, j'ai vu, dans plusieurs cabanes, deux maîtresses dans une seule famille, l'une qui était la femme légitime du paysan, assez vieille pour être sa mère, l'autre, nominalement épouse du fils, mais en réalité la concubine du père. Ces mariages incestueux, consacrés par une coutume invétérée, et permis par les prêtres de paroisse, étaient jadis plus communs qu'ils ne le sont aujourd'hui. » (Coxe's *Travels*, vol. I, pag. 394-395.)

L'*Antidote* confirme la vérité de cet usage ; mais il dit qu'il n'est commun que dans quelques provinces de la Russie.

A une espèce de tunique de drap grossier ou de peau de mouton, dont on retourne le poil en dedans durant l'hiver ; à des caleçons larges, à des sandales d'écorce d'arbre attachées par des bandes de laine, à sa longue barbe, à ses cheveux courts, et sur-tout à son cou nu, vous distinguez le paysan russe de toutes les nations qui tiennent au même joug... Par un contraste singulier, le costume des paysannes russes a quelque chose d'élégant ; on voit des femmes de serfs, esclaves elles-mêmes, parées à certains jours d'habits et de bijoux précieux ; toutes sont couvertes d'un fard grossier qui ternit promptement leur fraîcheur naturelle. C'est un usage qui n'a pas souffert d'altération, depuis un temps immémorial.

Rarement il est permis aux serfs russes de manger de la viande (1). Leur nourriture ordinaire se compose de soupe aux choux, de légumes communs, d'ail, d'oignon,

(1) Les Russes observent quatre carêmes : celui de Pâques, qui dure sept semaines ; celui d'avant Noël, qui dure quarante jours ; un autre après la Pentecôte, qui est de quinze jours, et celui qui commence au 1.^{er} août et dure quinze jours ; ensuite un nombre considérable de jours de jeûne : enfin la viande n'est permise que soixante à soixante-dix jours dans l'année. On peut s'en convaincre en jetant les yeux sur l'almanach russe.

Puisque nous sommes sur ce chapitre, il n'est pas inutile d'expliquer ici la cause de la différence qu'il y a du calendrier russe au calendrier grégorien. Lorsque Pierre I.^{er} abolit l'usage de compter par les années du monde, pour compter des années de Jésus-Christ, les liaisons qu'il avait avec les Anglais, furent cause qu'il adopta le vieux style, alors suivi par les Anglais, qui l'ont depuis abandonné. Le

de concombres salés , de poisson corrompu , de piment , de lait aigri. L'usage de l'eau , comme boisson , leur est presque inconnu. Ils boivent du *kouass* , du *kislich* (1) , une espèce d'hydromel , mais sur-tout de cette mauvaise eau-de-vie de grains , dont la couronne a le privilège , et dont il se consomme une quantité prodigieuse dans toute l'étendue de l'empire.

Dans ses maladies , le Russe emploie des remèdes aussi rudes que sa nourriture est grossière. Le sublimé corrosif , la poudre à canon mêlée dans de l'eau-de-vie , l'ail , le vitriol , le *moxa* , sont ses spécifiques ; mais les bains de vapeurs atténuent les effets si dangereux d'un régime malsain et d'une débauche continue. C'est à cet usage que le Russe doit la force de sa constitution ; usage salutaire , dont Bacon et plusieurs médecins éclairés nous citent en vain l'exemple depuis un siècle , mais qui porte en Russie l'empreinte de la misère du pays et de la barbarie des habitans (2).

vieux calendrier diffère du nouveau , en ce que dans celui-ci qui fut corrigé en 1562 par les soins de Grégoire VII , on retrancha dix jours , et on établit , pour fixer l'équinoxe du printemps , que les années 1700 , 1800 et 1900 ne seraient point bissextiles , après quoi elles le seraient de quatre cents en quatre cents ans. Voilà pourquoi ceux qui suivent le vieux style , comme les Russes , ayant eu en 1700 et en 1800 un jour de plus que nous , comptent maintenant le 13 janvier quand nous comptons le 1.^{er}

(1) Le *kouass* se fait avec du malt de seigle et de la farine d'orge ; le *kislich* avec les mêmes ingrédients , mais on y ajoute de la menthe ou une autre plante amère.

(2) Tous les écrivains ou les voyageurs qui ont parlé de la Russie ,

Une petite hutte construite avec des troncs d'arbre, assemblés les uns sur les autres, et de la mousse dans les intervalles, fermée par une petite porte, éclairée par une fenêtre étroite, chauffée par un poêle ou four, sur la plate-forme duquel vont coucher pêle-mêle les enfans, les vieillards, les hommes et les femmes ; telle est la tanière enfumée où le Russe ensevelit les

et depuis l'abbé Chappe jusqu'au docteur Clarke, ont donné une description de ces bains de vapeurs dont les Russes de toutes les classes usent comme d'un remède souverain. Ce sont communément de petites cabanes dans lesquelles on a pratiqué une étuve avec des plate-formes exactement pareilles aux pierres funéraires, avec plusieurs degrés. Comme la vapeur qui s'exhale de l'étuve ou de l'eau qu'on jette sur des boulets de canon rougis, tend toujours à s'élever; le degré de chaleur qu'on éprouve auprès du toit est insupportable, pour ceux qui n'y sont point accoutumés. Il est communément de trente-huit à quarante-deux degrés de Réaumur. Pour provoquer la sueur, on se fait frotter avec une étoffe de laine ou des branches de bouleau. Les étuves sont ordinairement construites au bord d'un ruisseau ou d'une rivière, et précédées d'une cour où les Russes vont pêle-mêle, hommes et femmes, tout nus, se jeter dans l'eau ou se rouler dans la neige; en sorte qu'ils supportent, en sortant du bain durant l'hiver, une différence de température de soixante à soixante-dix degrés sans en paraître incommodés. Cet usage les rend insensibles à l'intempérie des climats; mais un nombre infini d'enfans et de personnes délicates périssent dans cette épreuve. Le prix d'entrée des bains publics de Moscow et de Pétersbourg était, il y a douze ou quinze ans, de trois kopecks. Dans quelques établissemens publics, les bains des hommes étaient séparés de ceux des femmes; mais la plupart offrent encore le même spectacle du mélange des deux sexes dans l'état de nature, sans que les femmes, qu'on voit se promener nues au milieu des hommes, aient le moindre sentiment de l'indécence de leur état. (Voyez les *Voyages* de Chappe, Coxe, *de deux Français dans le Nord*, de Clarke et de Macgill, &c.)

deux tiers de l'année ses maux et son ivresse. Sans doute, dans les pays les plus civilisés, la cabane du pauvre présente l'aspect de la misère ; mais la Russie n'offre que cet asile aux neuf dixièmes de sa population.

Le Russe n'est pas né sans esprit ; il possède surtout, comme nous l'avons déjà dit, comme tous les voyageurs l'ont remarqué, le talent d'imitation dans un degré supérieur. Son maître lui commande d'être tailleur ou cordonnier, ou même peintre copiste et musicien symphoniste : s'il a quelque répugnance, s'il ne se sent pas de disposition pour l'état qu'on lui destine, s'il va trop lentement, on lui donne les *battogues*, et il devient ce qu'on a décidé de lui. Mais cette prodigieuse facilité n'est dans lui qu'une espèce d'instinct machinal (1), compensation heureuse donnée par la nature à l'être dégradé qu'elle a semblé destiner à

(1) Ce paragraphe n'a pas besoin de preuves. Tous les auteurs qui ont parlé de la Russie en ont rapporté des exemples. Nous en avons déjà cité d'après le général Manstein (p. 406). Les voyageurs modernes nous attestent que les Russes n'ont point encore fait un pas, hors du cercle de l'imitation. Mais rien ne peint mieux l'*instinct machinal* des Russes dans les *arts*, que cette *musique* de cors-de-chasse qui leur est particulière. Voici en quoi elle consiste : « Quarante à soixante musiciens ont chacun un tube plus ou moins long, qui donne le ton le plus grave et le plus aigu, et tous les tons intermédiaires, mais qui ne peut en donner qu'un. Leur musique n'est pas notée ; et cela est inutile, puisque le musicien peut ignorer et ignore souvent quelle note il fait. Il suffit que le maître de musique compte les mesures bien ostensiblement : c'est là seulement ce qui guide le musicien.

l'esclavage. D'ailleurs, on ne voit point sortir du génie russe de ces inventions que le raisonnement, la combinaison, l'application des idées ou le hasard font souvent naître chez les autres peuples. C'est en parlant des Russes qu'on peut dire, avec le poète de Venuse, sans exagération et sans figure, *imitatores, servum pecus*.

Un pareil peuple ne peut aimer les arts (1); aussi sont-ils encore en Russie dans leur enfance (2): il n'y a ni peintres, ni musiciens, ni architectes nationaux distingués. L'infériorité des paysans dans les travaux les plus ordinaires de la vie rustique, est au-dessous de tout ce qu'on voit en Europe (3). Dans les fabriques

» pour donner son ton lorsque son tour vient. La magie de cette musique est prodigieuse : rien n'est comparable au charme qu'elle fait éprouver dans une belle soirée d'été. Il faut trois ans pour former un pareil orchestre, et il faut de plus ce qui ne peut se trouver qu'en Russie, c'est-à-dire des Russes; car nous ne croyons pas qu'on pût trouver ailleurs des hommes qui voulussent faire pendant trente ans un *ut* ou un *ré*, et qui parvinssent à un degré de précision pour lequel nous pensons qu'il faut moins des hommes que des machines. . . . » (*Voyage de deux Français dans le Nord*, t. IV, p. 305.)

(1) On peut croire que les Russes ont les arts en horreur, d'après les ravages qu'ils ont commis en Allemagne, en Pologne, en Grèce, et sur-tout en Crimée. « De tous les peuples qui ont jusqu'ici ravagé cette contrée, dit Clarke, aucun ne s'est montré plus fatal aux amis de la littérature que les Russes. . . . Il n'y a pas de trait plus frappant dans le caractère d'un Russe que la fureur de détruire tout ce qu'estiment les nations éclairées. » (Chap. XVIII, pag. 433.)

(2) *Voyage de deux Français dans le Nord*, tom. IV, pag. 157.

(3) *Coxe's Travels*, vol. I, pag. 394.

nationales, on ne voit que des contrefaçons plus ou moins perfectionnées. Les belles manufactures établies à Pétersbourg et dans quelques grandes villes sont dirigées par des artistes ou sur des modèles étrangers ; le goût n'ajoute rien à ce qu'on a fait la veille. L'engourdissement naturel du peuple n'est pas réveillé par l'émulation, ni même par la jalousie des succès de l'étranger. Quelques palais d'une magnificence souvent bizarre et surchargée d'ornemens (1), s'élèvent au milieu d'un amas de misérables cabanes. C'est à Moscow sur-tout qu'on peut voir le contraste de la misère et de l'opulence : cette ville est et sera toujours la métropole de l'empire et l'image vraie de la civilisation russe (2).

Si nous étions plus instruits dans la littérature russe, nous rechercherions pourquoi, née à peine sous le règne d'Élisabeth, elle a jeté tout son éclat avant la fin du règne de Catherine II ; comment, dans une langue si abondante (3) et si différente des langues

(1) Voyez ce que disent les voyageurs des palais de Peterhoff, de Tzarkoselo. Voyez sur-tout Clarke, *chap. II.*

(2) Clarke's *Travels*, chap. IV. Les descriptions nombreuses qu'on a vues de cette ville extraordinaire sous tous les rapports, nous dispensent d'en parler davantage. (Nous avons écrit ces lignes avant l'incendie de Moscow. — Ce déplorable événement est une preuve nouvelle, qui surpasse peut-être tout ce qu'on avait vu, de l'effroyable goût des Russes pour la dévastation. — *Troja fuit.*)

(3) M. Schjoetzer, dont le jugement est définitif en pareille matière, donne à la langue russe une préférence décidée sur celles des autres

européennes modernes , les productions de ses plus grands poètes (1) ne portent elles-mêmes que l'empreinte de ce génie d'imitation qui caractérise la nation russe ; et enfin , comment cette littérature n'est encore vraiment riche que par des traductions : mais plusieurs ouvrages traitent cette matière intéressante avec les détails qu'elle exige ; il nous suffit de les indiquer (2).

En jetant ce coup-d'œil rapide sur l'état politique et moral de la Russie , nous n'avons pas parlé de ces peuplades sauvages , qui ne connaissent la domination sous laquelle elles vivent que par les tributs qu'elles lui doivent et que souvent elles refusent de payer : nous n'avons pas même entrepris d'offrir le tableau plus intéressant de ces descendants des Tartares , impatiens du joug qu'ils regardent toujours comme étranger (3). En peignant les Russes à grands traits ,

nations. C'est un mélange de la langue grecque et de l'ancienne esclavonne. Aussi les grammairès russes ne s'accordent pas sur le nombre de lettres que contient son alphabet. Charpentier en compte 31 , Rodde 38 , et d'autres 41. (Voyez Tooke, vol. III, p. 572 et 573.)

(1) Lomonosoff et Sumarokoff, historiens, poètes lyriques et dramatiques.

(2) Coxe, *Voyages*, vol. II, pag. 163-197. Leclerc, *Histoire de la Russie moderne*, tom. I, pag. 52-143. Lévésque, *Histoire de Russie*, vol. V. Tooke's *Life of Catherine II*, vol. III, &c.

(3) Clarke fait en quelques lignes un portrait comparé des Russes et des Cosaques :

« Le Russe voit les Cosaques (ceux du Don et ceux de la mer Noire)

nous n'avons pu donner qu'une idée superficielle de leur empire, de leur climat, des productions de leur sol, de leur gouvernement, de leurs lois, de leurs usages et de leurs mœurs; d'autres écrivains ont heureusement rempli cette tâche laborieuse. Une esquisse légère suffisait à notre objet : nous avons fait « comme » cet antiquaire qui partit de son pays, arriva en » Égypte, jeta un coup-d'œil sur les pyramides et » s'en retourna (1). »

» avec aversion; il affecte de les regarder comme indignes de son » attention et de sa société; c'est affaire d'ignorance et d'envie. Le » Cosaque est riche, le Russe pauvre; le Cosaque est fier, le Russe » abject; le Cosaque est toujours propre sur sa personne, honorable, » brave, souvent instruit, doué de hauteur dans l'esprit et de noblesse » dans la taille; le Russe est généralement sale, sans aucun principe » d'honneur, toujours ignorant, et rarement distingué par quelque » élévation d'esprit ou de stature. » [*The Russian is generally filthy, unprincipled, dastardly, always ignorant, and rarely dignified by any elevation of mind or body.*] (Clarke's *Travels*, chap. XVI, pag. 350.)

(1) Montesquieu, *Esprit des lois*, liv. XXVIII.

CHAPITRE XII.

Conclusion.

L'HISTOIRE que nous venons de parcourir, offre un vaste sujet à la méditation des hommes.

Une puissance formidable, sortie subitement des marais glacés du Nord, s'est étendue à-la-fois vers les deux extrémités du continent : au-dedans, elle tient sous son joug cent peuplades errantes et sauvages ; au-dehors, elle touche par ses frontières, ou atteint par son influence, à tous les états policés de l'Europe.

Ce peuple communiqué, dès qu'il paraît sur la scène du monde, avec la ville de Constantin : il y reçoit sa religion ; mais il n'y prend aucune notion des arts et du commerce. Il voit les nations voisines qu'il regardait comme des rivales, s'éclairer par degrés des lumières de la Grèce et de Rome, s'affranchir des liens de la servitude domestique et féodale, leurs institutions politiques se perfectionner, l'espèce humaine s'améliorer : lui-même il ne manque pas de souverains qui se disputent la gloire de lui donner des lois, des arts et des mœurs ; et seul il résiste aux leçons de l'étranger, aux efforts de ses princes, aux influences salutaires de l'exemple. Ni la religion, ni les arts, ni le commerce,

ni toutes ces communications qui civilisent les États, ne peuvent changer matériellement son caractère primitif et sa condition civile, morale et politique.

Il se peut que l'invasion des Tartares, que des guerres longues avec des barbares et des discordes sanglantes, aient retardé pour la Russie l'époque arrivée depuis si long-temps pour ses voisins. On ne voit pas que les factions des Guelfes et des Gibelins en Italie, les querelles religieuses de l'Allemagne, la guerre de la ligue en France et les troubles affreux de l'Angleterre, aient eu d'aussi funestes résultats. Les révolutions politiques ou religieuses sont comme un foyer où les nations fortes se retrempe. C'est dans ces temps de crise que se développe quelquefois la vigueur du ressort qui pousse les hommes vers la civilisation. Mais le peuple russe n'a réellement profité ni de ses malheurs, ni de ses succès, ni de ses désordres, ni de ses conquêtes ; il ne lui est resté de la domination qu'il a subie, des leçons qu'il a reçues et des efforts qu'il a tentés sur lui-même, que la rudesse de l'homme sauvage associée aux vices de l'homme corrompu (1). Peut-être que ce mélange a rendu la condition et le caractère du peuple russe pires qu'ils n'étaient dans sa franche barbarie. En suivant attentivement son histoire, on pourrait rigoureusement lui appliquer ce que Tacite disait des Sithoniens (lesquels n'étaient, peut-être, jadis

(1) Edimburgh Review, August, 1810; n.º 32.

qu'une tribu russe) : *Non modo à libertate, sed et à servitute degenerant* (1). Il est certain que le peuple russe est dégénéré même de la servitude.

Si cette puissance est dangereuse à l'Europe, c'est bien moins par l'immensité de son territoire et par l'accroissement probable de sa population, que par la combinaison singulière des formes européennes de son gouvernement avec l'opiniâtre barbarie de ses peuples.

Dans les diverses révolutions que le monde a éprouvées, l'esprit s'arrête avec un charme irrésistible sur celles où il voit des idées d'amélioration, de gloire ou de grandeur. Le cœur s'émeut au récit des conquêtes d'Alexandre, parce qu'elles éclairèrent l'Orient des lumières de la Grèce : on suit avec admiration Charlemagne portant ses lois au-delà de l'Oder et de l'Elbe. Les traces sanglantes de leur passage ne sont bientôt remarquées que par leurs bienfaits (2). Une nation civilisée communique aux nations qu'elle conquiert,

(1) *De moribus Germanorum*, 45.

Mirabeau applique à cet empire le vers si fameux de Virgile,

Monstrum horrendum, informe, ingens, cui lumen ademptum.

(*Doutes sur la liberté de l'Escaut*, lettre II.)

On a encore dit du peuple russe, par une figure triviale, qu'il était un fruit pourri avant d'être arrivé à sa maturité. Forcés de dire la vérité, nous avons tâché d'éviter les injures.

(2) « Une conquête peut détruire les préjugés nuisibles, et mettre, » si j'ose parler ainsi, une nation sous un meilleur génie..... Quel » bien les Espagnols ne pouvaient-ils pas faire aux Mexicains!..... » (*Esprit des lois*, liv. X, chap. V.)

les fruits de sa civilisation : tel n'a point été l'effet des victoires de la Russie ; les provinces qu'elle a conquises, sont toutes, comme la Tauride, dans un état pire qu'avant la conquête.

Souvent encore, on voit les institutions des vainqueurs et des vaincus se confondre et s'améliorer : bientôt ils ne connaissent qu'une seule patrie. Le caractère du vrai Russe s'oppose à cet heureux mélange ; il a résisté aux efforts de dix siècles ; il est indélébile. C'est cette physionomie, cette condition particulière, qui le sépare essentiellement des autres peuples, qui le tient toujours en état de guerre, qui le rend inaccessible à tout sentiment de justice et de pitié, et lui donne ce génie dévaneur qu'il exerce même dans son pays. Si le Gouvernement russe avait réussi à former de bons officiers, il aurait pu renouveler les horreurs des invasions qui détruisirent l'empire Romain. Rien n'était plus propre à ce dessein qu'un peuple féroce, armé, par des chefs instruits, de tous les arts de la guerre.

La servitude domestique met toutes les ressources de l'empire dans la main du Gouvernement russe ; et il a souvent joint à la terreur de ses armes, les ressources de la politique la plus astucieuse. Placé dans la situation la plus favorable pour être conquérant, appuyé au nord et à l'orient sur des régions immenses dont on ne peut apprécier ni l'étendue, ni la richesse, ni la population, il ne faisait depuis un siècle que des guerres offensives. Il choisissait à loisir l'ennemi qu'il voulait

combattre ; il n'avait entre lui et les grandes puissances militaires que des états affaiblis, divisés ou asservis, dont il pouvait impunément violer le territoire, pour porter la guerre à une grande distance de ses domaines. Voilà d'où vient que, tirant avantage de sa position plus que de ses forces, déployant cette politique hardie que favorise la sécurité, et subordonnant toujours ses traités à ses intérêts du moment, on le vit si souvent violer sa foi et changer ses alliés (1).

Tandis que, du sein de l'ignorance et de la pauvreté, le colosse hyperboréen s'élevait sur des ruines, une renommée mensongère exaltait ses efforts, ses succès, et jusqu'à ses desseins gigantesques ; les peuples mêmes qu'il menaçait, n'en menaçaient ni cette inquiétude ni cette jalousie qu'inspirent toujours les premiers progrès d'une grandeur naissante. Quelques hommes éclairés combattaient en vain le prestige dangereux qui s'attachait à cette puissance nouvelle (2).

(1) Mallet du Pan, *du Péril de la balance politique*, pag. 10.

(2) « L'empire de Russie ou moscovite, disait alors M. d'Argenson, n'était compté, il y a cinquante ans, que parmi les nations barbares : un seul homme l'a tiré de cet état, et l'a rangé parmi les puissances considérables. Cette puissance étant arrivée soudainement à la politesse, s'est trouvée d'une grandeur immense. On négligeait son immensité par le mépris de sa barbarie : elle est devenue redoutable, et très-digne qu'on réprime son trop de pouvoir..... Déjà l'Europe se repent de lui avoir prêté des secours propres à la perfectionner, et de s'être endormie sur ses premiers progrès. » (*Considérations sur le Gouvernement ancien et présent de la France*, chap. III, art. 19.)

Des écrivains séduits ou corrompus fascinaient les yeux de la multitude; la philosophie encourageait les entreprises du Gouvernement le plus despotique; le patriarche de la littérature française (1) appelait hautement l'aigle moscovite à Constantinople: il semblait que les nations polies se trouvassent encore trop loin de ces hordes sauvages qui s'avançaient de proche en proche pour la ruine de toute civilisation.

Cependant, on pouvait dès-lors observer, dans le développement de la puissance russe, une analogie parfaite avec le génie de son peuple. Dès qu'elle se montre en Europe, c'est avec le dessein d'y dominer. Ses premières entreprises sur la Suède, sur la Pologne et sur la Porte ottomane, portent l'empreinte d'une violence inconnue aux autres cabinets. Elle ne négocie que pour tromper; elle ne combat que pour détruire: on ne la voit jamais satisfaite des avantages qu'elle vient d'acquérir; une conquête sert de prétexte à une usurpation. Cette politique audacieuse et turbulente a sur-tout éclaté dans les affaires de la Pologne: c'est alors que, renversant l'antique barrière de la civilisation, elle a jeté dans l'esprit des rois et des peuples, des idées d'ébranlement, de désordre et d'immoralité sociale dont toutes les catastrophes postérieures n'ont peut-être été que les résultats. Que l'esprit du lecteur

(1) Voltaire, *Correspondance, Lettres à Catherine II, Poésies fugitives, &c. &c.*

s'arrête à cette pensée ; elle est le sommaire d'un grand ouvrage.

Ni les orages d'une succession incertaine , ni la faiblesse ordinaire des minorités , n'ont pu retarder la marche ambitieuse de cette puissance. Elle a brillé de tout son éclat sous le règne de trois femmes ; la raison en est que leurs favoris furent des aventuriers fameux , dont l'audace usait sans ménagement des ressources d'une politique immorale , et des forces d'une nation ignorante.

On pourrait étendre cette observation à tous les pays où les femmes sont appelées à tenir le sceptre. L'instinct naturel qui les porte à estimer l'audace dont elles attendent plus de protection ou d'aide , fait que les favoris , ministres ou généraux d'une souveraine , sont presque toujours des ambitieux disposés à bouleverser l'empire qu'ils gouvernent et les États qu'ils veulent assujettir. Ainsi , avec quelques modifications résultant de la différence de temps et de lieux , il ne serait pas impossible d'établir un parallèle plausible entre Marlborough et Munich , entre Essex et Potemkin. Ni leur caractère ni leur fortune ne se ressemblent , mais bien leur marche audacieuse et leur esprit dominateur.

Il y a encore entre l'Angleterre et la Russie des points de rapprochement que la disparité si apparente de leur constitution politique et morale ne peut empêcher d'apercevoir. La première tient assujettis sous son sceptre des peuples aussi opposés de mœurs , de reli-

gion et même de langage, que ceux qui composent le vaste empire des Russies. Le fier montagnard écossais, le robuste Irlandais, l'Indien efféminé, ne sont pas mieux façonnés au joug britannique que l'habitant du Caucase, le brave Tartare ou le guerrier polonais, à l'oppression moscovite.... Le Gouvernement russe, tout despotique qu'il paraît, doit peut-être encore aujourd'hui toute sa vigueur à l'esprit orgueilleux de ses anciens beyards, tour-à-tour les maîtres et les esclaves du trône : cet esprit se courbe et se relève comme par un ressort mystérieux dont le développement imprévu a souvent produit de soudaines et terribles catastrophes. On pourrait lui comparer l'oligarchie ténébreuse qui régit en secret les affaires de la Grande-Bretagne. Que quelques lords s'assemblent à Londres dans une taverne, avec des chefs du parti populaire, le ministère tombe, et l'axe du monde politique est ébranlé : qu'une faction se forme au sein de la cour de Russie, qu'un Orloff soulève quelques compagnies des gardes, et l'empire change de maître. Il y a donc, dans deux gouvernemens si différens par leurs formes, un principe égal d'inquiétude, de discorde et d'activité, qui les pousse incessamment à troubler l'harmonie du système général; et sur cette simple donnée, il serait encore possible de prouver que la Russie et l'Angleterre ont occasionné presque toutes les guerres du dernier siècle.

Rien n'est plus remarquable dans la variation systématique et continuelle des alliances de la Russie, que le

lien secret qui semble l'attacher constamment à l'Angleterre. Au premier coup-d'œil leur union sincère paraît impossible; il semble que les progrès de l'une doivent contrarier les intérêts de l'autre. Nous avons déjà cherché la solution de ce problème singulier (1). Sans doute il n'était ni dans l'esprit de Pierre I.^{er}, ni dans celui de Catherine II, de toujours immoler le commerce et l'industrie de leur empire à l'Angleterre; mais, attachés pour le moment au projet de dominer en Europe, ils ont acheté par des sacrifices un instrument de leurs passions ambitieuses. D'un autre côté, le Gouvernement britannique était dans l'opinion que la Russie ne pouvait devenir de sitôt une puissance maritime redoutable. Ainsi les deux cabinets, voyant dans un avenir bien éloigné des raisons pour se craindre, et dans le moment actuel des avantages particuliers à recueillir, se sont presque toujours trouvés d'accord. Ils se sont liés sans se dire le secret de leur politique à venir; et l'on a vu les effets de cette fatale liaison.

On a vu que la barbarie des Russes les rendait dangereux au repos de l'Europe : il n'est pas moins juste d'observer que de toutes les nations, l'Angleterre seule est intéressée à prolonger cette barbarie. En voici la raison.

La prospérité d'un État dépend de la balance bien proportionnée entre le nombre des ouvriers produc-

(1) Voyez chap. VIII, pag. 236, 237 et 238 de cet ouvrage.

teurs et celui des consommateurs. Cependant il est à remarquer que l'Angleterre offre, dans la combinaison de sa population, une surabondance excessive d'ouvriers producteurs. Il résulterait de ce défaut d'équilibre dans l'organisation sociale de cette nation, des désordres certains (1), une misère générale, une dépopulation rapide, si elle n'avait pas la ressource d'aller chercher au-dehors des consommateurs qui, au détriment des intérêts fiscaux, commerciaux et politiques de leur propre pays, rétablissent chez elle l'équilibre. Elle doit donc aimer les peuples dont l'industrie ne rapporte rien, et qui payent les productions de la sienne avec les produits bruts de leur territoire. Elle est donc éminemment intéressée à conserver la barbarie partout où elle se trouve, et à la protéger par-tout où on l'attaque. Tel est le principe fondamental de ses liaisons avec la Russie (2).

La France, ayant des intérêts tout contraires, a voulu soustraire les Russes à des liens qui retardaient leur civilisation. Elle a pu traiter avec eux, dès qu'ils renonçaient à cette alliance, aussi fatale à leur intérêt qu'au repos des autres peuples.

Lorsque l'empereur Alexandre sembla vouloir opé-

(1) On en a vu récemment des exemples dans les brigandages des *Luddites*.

(2) Cette vérité résulte clairement des raisonnemens que sir W. Eton et le lieutenant-colonel Taylor ont faits sur l'utilité réciproque de l'alliance de l'Angleterre et de la Russie.

rer la civilisation de ses états par des voies plus douces, plus sociales et plus *européennes* que Pierre-le-Grand; Pierre III et Paul I.^{er}, lorsqu'il montra des dispositions pour entrer dans le système du continent, la France dut les accueillir; elle dut penser, à Tilsitt, à Erfurt, à Altembourg, que plus la Russie trouverait d'avantages dans son nouveau système, plus elle serait détournée de ses rapports commerciaux et politiques avec l'Angleterre, plutôt elle sortirait de cet état de barbarie dont l'Europe est alarmée. L'événement n'a pas justifié cette juste et libérale prévoyance; le Gouvernement russe n'a pas été assez éclairé ou assez fort pour tenir aux avantages qui lui étaient offerts, pour résister aux suggestions qui travaillent sans cesse à défendre, jusqu'au sein de la cour, les prétentions, les rapports et les intérêts de la Grande-Bretagne. Les espérances fondées sur le traité de Tilsitt furent trompées: les alarmes qu'avait données la puissance russe, durent se renouveler: la guerre était devenue nécessaire.

Cicéron dit quelque part, et Montesquieu le répète après lui: *Je n'aime point qu'un même peuple soit à-la-fois le dominateur et le facteur de l'univers* (1). Il résulterait en effet de cette combinaison de puissance une misère et une oppression générales. L'alliance de l'Angleterre et de la Russie tend à réaliser cette monstruosité politique.

(1) *Nolo eundem populum, imperatorem et portitorem esse terrarum.*

(*Esprit des Lois*, liv. XX, chap. IV.)

Que l'on suppose l'Europe reposée de ses dissensions, et partagée entre quelques grands États, faisant un équilibre apparent de puissance positive, il est douteux que la France, au degré de gloire où des succès si prodigieux l'ont portée, après des exploits et des conquêtes qui ont fait oublier les merveilles de l'antiquité, pût retrouver l'existence solide et la sécurité politique qu'elle avait acquise au traité de Westphalie, si, dépouillée de toute influence maritime et de tout intérêt commercial, elle souffrait une alliance qui serait une véritable conspiration contre l'indépendance et la prospérité future des nations attachées à son système.

Des politiques à courte vue calculent les chances de l'avenir sur des circonstances si glorieuses, mais si rares, où l'énergie d'une nation belliqueuse est mise en mouvement par un génie supérieur. L'esprit exercé juge des nations et des hommes dans le cours ordinaire des choses. Il n'espère pas que la nature enfante tous les jours des héros : il faut des hypothèses plus raisonnables à ses spéculations.

On ne voit pas que, comme la France, la Russie ait jamais eu la sécurité pour objet dans le cours de ses conquêtes, ni qu'elle ait cherché des limites naturelles, ni qu'elle ait voulu former un système d'alliance ou de fédération si favorable à la stabilité des États : elle n'a tendu, même dans ses revers, qu'à l'accroissement d'un empire déjà d'une extension démesurée ; elle n'a fait servir son influence que comme un

moyen d'arriver à la domination directe ; elle a poursuivi sans relâche , sur l'Europe et l'Asie , le système antifédératif que l'Angleterre a complété sur l'Océan , tandis que la France formait laborieusement le faisceau du père de famille.

Depuis plusieurs années , l'horizon de la France n'offre plus de nuages. Sous l'égide qui la couvre , elle respire , elle se rappelle à peine et ses revers et ses malheurs ; il semble que ce soit de sa volonté que l'univers doive recevoir la paix : et cependant , si cette paix n'était fondée sur des bases solides , si la France victorieuse n'y trouvait la garantie de ses droits , elle s'endormirait sur un abîme couvert de fleurs.

Que plusieurs années de repos laissent briller avec moins d'éclat l'immense gloire qu'elle vient d'acquérir , les nations que des périls communs avaient réunies autour d'elle , seront insensiblement séparées ; des intérêts particuliers , excités par des intrigues étrangères , ameneront des dissensions , tandis que la Russie et l'Angleterre , marchant au même but , se retrouvent toujours sur la même route et dans un système invariable : celle-ci aura réalisé le rêve de son ambition ; celle-là , un moment forcée de ralentir sa marche et de dissimuler ses desseins , n'aura rien perdu de sa force ou de ses moyens ; elle sera toujours à l'orient comme un nuage qui recèle les tempêtes , tandis que les flottes britanniques tiendront l'occident dans la terreur ; l'une continuera de fournir à l'autre les

instrumens de la ruine et de l'abaissement des nations ,
et toutes les deux enceindront l'Europe des chaînes du
monopole et de la barbarie.

A l'aspect de cet avenir , dont les victoires de la
France n'auraient fait que reculer les dangers , la pen-
sée cherche avec avidité les combinaisons qui peuvent
les détourner. Après avoir considéré avec tant d'effroi
les progrès de deux puissances qui n'ont point encore
de limites , elle demande s'il n'est pas donné à celui
qui a déjà conjuré tant d'orages , de relever une
barrière derrière laquelle les nations de l'Europe puis-
sent enfin jouir avec sécurité de leurs droits , de leur
commerce et de leur civilisation. Nulle guerre ne pou-
vait avoir un but si noble , un objet si important : nul
sacrifice ne saurait payer ce bienfait.

Mais , tandis que l'imagination des politiques s'égaré
en vaines spéculations , le génie du grand Empire ac-
complît ses destins ; et le tableau que nous tracions
tout-à-l'heure pour inspirer aux peuples une terreur sa-
litaire , ne leur laissera bientôt que le sentiment de
l'admiration et de la reconnaissance. Son glaive venge
les injures faites à l'Europe civilisée. L'aigle française
a déployé ses ailes sur les flèches dorées du palais an-
tique des tzars. On ne verra plus les farouches enfans
du Nord menacer nos campagnes , nos cités et nos
arts : déjà ils ont fui la terre fertile qu'ils avaient désolée.
Bientôt ils maudiront l'alliance d'Albion ; elle n'empê-
chera point qu'ils ne reconnaissent enfin des barrières.

(470)

que leur orgueil n'osera plus franchir, et je pose la
plume aux acclamations de la victoire,

..... *Cæsar dum magnus ad altum*
Fulminat Euphratem bello, victorque volentes
Per populos dat jura, viamque affectat olympo (1).

(1) Virg. *Georg.* lib. IV.

FIN.

APPENDICE.

[N.º I.º]

TABLE DES SOUVERAINS RUSSES (1).

Le signe — marque l'année de la naissance des souverains;
= celle de leur avènement au trône;
+ celle de leur mort.

Les lettres *S. P.* signifient que le souverain est mort sans
laisser de postérité.

DYNASTIE DE RURICK.

I. *RURICK, Veliki Kniaz*, ou grand prince, à *Novogorod*.

— = 862. + 879.

II. *IGOR* (fils de *Rurick*).

— vers 877. = 879. + 945.

Il règne sous la tutelle de son oncle *Oleg* jusqu'en 913.
— Sous ce règne, le siège de la souveraineté russe est transféré à *Kiow*.

(1) La différence qu'on peut trouver entre l'ordre numérique des souverains que nous donnons et celui de quelques historiens, vient de ce que nous ne comptons pas comme souverains *Oleg*, *Olg* et plusieurs autres, qui n'ont été que des régens de l'État.

III. *SWIATOSLAW I.^{er}* (fils d'Igor et d'Olegha, ou Olga).

— ~~945~~ . . . = 945. + 973.

Olga, sa mère et sa tâtine, règne sous son nom jusqu'en 969, époque de la mort de cette princesse.

IV. *IAROPOLK* (premier fils de Swiatoslaw).

— = 973. + 980.

L'empire se partage entre les fils de Swiatoslaw, mais le grand prince est toujours celui qui règne à *Kiow*.

V. *WLADIMIR I.^{er}* (troisième fils de Swiatoslaw).

— = 981. + 1015.

Nouveau partage de l'empire.

VI. *SWIATOPOLK* (cinquième fils de Wladimir I.^{er})

— = 1015. + 1019.

VII. *IAROSLAW* (troisième fils de Wladimir I.^{er})

— 978. = 1019. + 1054.

Ce prince réunit toute la monarchie et la partage entre ses enfans.

VIII. *ISIASLAW* (deuxième fils d'Iaroslaw).

— vers 1025. = 1019. + 1078.

Ce prince fut chassé du trône par son frère Swiatoslaw, et ensuite rétabli. C'est pourquoi nous ne comptons pas ce Swiatoslaw au nombre des grands princes.

IX. *WSEVOLOD I.^{er}* (fils d'Iaroslaw, ou Iaroslavitch) (1).

— 1029. = 1078. + 1093.

(1) C'est le premier grand prince qui ait joint le nom de son père au sien; usage suivi jusqu'à nos jours par les souverains et les nobles russes.

X. *SWIATOPOLK II* (Isiaslavitch).

— = 1093. + 1114.

XI. *WLADIMIR II* (Wsevolodovitch).*

— vers 1053. = 1114. + 1125.

XII. *MTISLAW* (Wladimirovitch).

— = 1125. + 1132.

XIII. *IAROPOLK II* (Wladimirovitch).

— = 1132 + 1138. *S. P.*

Règne rempli de troubles.

XIV. *WIATCHESLAW* (Wladimirovitch).

— = 1138 + 1154. *S. P.*

Ce prince ne régna tranquillement que quelques jours. Il fut chassé du trône et y remonta de nouveau avec *Isiaslaw*, *Mtislawitch*, et ensuite avec *Roislaw*, que nous n'avons pas compris dans la liste des souverains, à cause de cette association.

XV. *WSEVOLOD II* (fils d'Olegh , et arrière-petit-fils d'Iaroslaw).

— = 1138. + 1146.

XVI. *IGOR II* (frère de Wsevolod II).

— = 1146. + 1147.

Détrôné et fait moine.

XVII. *ISIASLAW II* (Mtislavitch).

1096. = 1146. + 1154.

Ce prince fut chassé et rétabli.

XVIII. *JOURY I.^{er}*, ou *George* (Wladimirovitch).

— = 1149. + 1157.

Ce prince chasse Iasiaw II du trône de Kiow, et est précipité à son tour, et y est enfin rétabli. — C'est lui qui fonda la ville de Moscow.

XIX. *ROTISLAW* (Mtslavitch).

XX. *ISIASLAW III*, et *DAVIDOVITCH*, ne font que paraître sur le trône.

*LA GRANDE PRINCIPAUTÉ EST TRANSFÉRÉE
DE KIW À WOLODIMER OU WLADIMIR.*

XXI. *ANDRÉ* (Jourevitch).

— = 1157. + 1175.

XXII. *MICKAÏL* (Jourevitch, frère d'André).

— = 1175. + 1177.

XXIII. *DMITRI WSEVOLOD III* (Jourevitch, *idem*).

— 1149. = 1175. + 1212.

Ce prince fut chassé du trône et rétabli.

XXIV. *JOURY II* (Wsevolodovitch, second fils de Wsevolod).

— 1188. = 1212. + 1238.

Détrôné par son frère aîné en 1217; rétabli, et enfin tué par les Tartares.

DOMINATION DES TARTARES.

XXV. *IAROSLAW II* (Wsevolodovitch).

— 1189. = 1238. + 1246.

- XXVI. *SWIATOSLAW III* (Wsewolodovitch).
XXVII. *MICKAÏL* (Iaroslavitch),
XXVIII. Et *ANDRÉ II* (Iaroslavitch), ne font que paraître sur le trône russe soumis à la domination tartare.
- XXIX. *ALEXANDRE NEWSKI* (Iaroslavitch).
— 1220. = 1252. + 1264.
- XXX. *IAROSLAW III* (Iaroslavitch).
— = 1264. + 1270.
- XXXI. *WASSILI*, ou *Basile I.^{er}* (Alexandrovitch).
— = 1270. + 1277. S. P.
- XXXII. *DMITRI I.^{er}* (Alexandrovitch).
— = 1277. + 1294.
Il fut chassé en 1293, et rétabli en 1294.
- XXXIII. *DANIEL* (Alexandrovitch).
— = 1294. + 1304.
C'est lui qui détrôna son frère en 1293, et qui lui succéda.

**LE SIÈGE DE LA GRANDE PRINCIPAUTÉ
EST ÉTABLI À MOSCOW.**

- XXXIV. *MICKAÏL II* (Iaroslavitch).
— 1221. = 1304. + 1317. Mis à mort à la horde.
- XXXV. *JOURY III* (Danielovitch).
— = 1317. + 1323.
- XXXVI. *DMITRI II* (Mickailovitch).
— = 1323 + 1326. Puni de mort à la horde.

XXXVII. *ALEXANDRE II* (Mickailovitch).

— = 1324. + 1328. Puni de mort
à la horde.

XXXVIII. *IWAN*, ou *Jean I.^{er}* (Danielovitch).

— = 1328. + 1341.

XXXIX. *SIMÉON* (Iwanovitch).

— 1317. = 1341. + 1353.

XL. *IWAN II* (Iwanovitch).

— 1325. = 1353. + 1358.

XLI. *DMITRI III* (Constantinovitch).

— = 1359. Déposé par le Khan
en 1361.

XLII. *DMITRI IV* (Iwanovitch).

— 1349. = 1362, nommé par le Khan. + 1389.

XLIII. *WASSILI II* (Dmitrievitch).

— 1370. = 1389. + 1425.

XLIV. *WASSILI III* (Wassilievitch).

— 1415. = 1425. + 1462.

XLV. *IWAN III* (Wassilievitch), *premier Tzar*.

— 1438. = 1462. + 1505.

FIN DE LA DOMINATION DES TARTARES.

XLVI. *WASSILI IV* (Iwanovitch).

— 1458. = 1505. + 1534.

XLVII. *IWAN IV* (Wassilievitch).

— 1530. = 1533. + 1584.

XLVIII. FÆDOR, ou *Théodore* (Iwanovitch).

— 1557. = 1584. + 1598.

EXTINCTION DE LA RACE DE RURICK.

XLIX. BORIS GODOUNOW.

— = 1598. + 1605.

L. **FÆDOR** (Borrisovitch). Il ne fait que paraître sur le trône.

LI. **GREGORY OTREPIEFF**, ou le *Faux Dmitri*.

— = 1605. + 1606.

LII. **WASSILI CHOUISKI.**

— = 1606. Détrôné en 1610.

MAISON D

Les princes ou princesses qui ont régné sont désignés par

I. *MICKAIL* (ou Michel) *Fedorovitch*
Marié à *Eudocie Lucanowna*.

II. *ALEXEÏ Mickailovitch*. —
— 1629 = 1645. + 1676,
Marié à *Marie Iliawna* (a).
Nathalie Nariskin. + 1694 (b).

III. *FÆDOR Alexiievitch*. — (a) *Iwan*. — 1666. Partage l'autorité avec
— 1651. = 1676. + 1682. S. P. *Pierre I.^{er}* jusqu'en 1688. + 1696.
Marié à *Proskovia Soltikoff*.

Catherine Iwanowa. + 1733,
Mariée à *Charles Léopold*,
duc de *Mecklenbourg Schwerin*. + 1747.

Anne, régente de Russie. + 1746,
Mariée à *Antoine de Brunswick*.

VIII. *IWAN Antonovitch*,
— 1740. = 1741, détrôné et
enfermé dans la même année + 1764.

VII. *ANNE Iwanowa*.
— 1694 = 1730. + 1740,
Mariée à *Fred. Kettler*,
duc de *Courlande*. + 1711.
S. P.

ROMANOW.

des majuscules et par l'ordre numérique des souverains.

— 1596. = 1613. + 1645.

Vassili. — Iwaan.

— (a) *Sophie.* + 1704. — IV. (b) *PIERRE I.^{er} dit le Grand.*
 — 1672. = 1682. + 1725.
 a. *Eudoxie Lapuckin.*
 V. b. *CATHERINE I.^{re}* — 1689. = 1725. + 1727.

a. *Alexei Petrowitch,*
 — 1691. + 1718.
 Marié à *Charlotte, princesse de Brunswick.*

b. *Anne Petrowna.* + 1728,
 Mariée à *Ch. Frédéric de Holstein Gottorp.* + 1739(1).

IX. b. *ELISABETH Petr*
 — 1709. = 1741. +

VI. *PIERRE II, Alexeievitch.*
 — 1715. = 1727. + 1730.

X. *PIERRE III.* — 1728. = 1761,
 Déposé et mort en 1762,
 Marié à

XI. *CATHERINE II,*
princesse d'Anhalt-Zerbst.
 — 1729. = 1762. + 1796.

XII. *PAUL I.^{er}, Petrovitch,*
 — 1754. = 1796. + 1801.
 Marié à — a. *Wilhelmine de Hesse-Darmstadt.* + S. P.
 b. *Sophie de Wurtemberg.*

XIII. *ALEXANDRE Paulovitch.* — Constantin. — &c. &c.
 — 1777. = 1801. (Empereur régnant.) — 1779.

par la branche mâle, de la famille des ducs de Holstein. (Voir, pour les détails, l'Atlas de M. L.

TABLEAU GÉNÉRAL

De la Population de l'Empire de Russie (a).

NOMS des GOUVERNÈMENS.	ÉTENDUE en milles carrés de 15 au degré (b).	POPULATION.
<i>En Europe.</i>		habitans.
Moscow.....	474. 43.	1,283,000.
Pétersbourg.....	848. 82.	607,810.
Arkhangel.....	11,970. 43.	200,000.
Astrakhan (c).....	5,742. 16.	450,000.
Wibourg.....	781. 52.	210,000.
Grodno ou Slonim.....	675. "	546,000.
Jaraslaw.....	691. 28.	850,440.
Jecatherinoslaw.....	2,466. 56.	745,000.
Kalouga.....	395. 19.	771,000.
Kasan.....	1,044. 70.	807,000.

(a) Ce tableau a été composé sur un mémoire particulier très-récent, fait en Russie d'après les tables comparées de Georgi, Storch, Friebe, Hassel, &c. &c. qui diffèrent presque tous entre eux.

(b) Nous adoptons cette mesure, parce qu'elle est la plus généralement suivie par les géographes. D'ailleurs il est facile de les réduire en lieues communes de vingt-cinq au degré.

(c) Le gouvernement d'Astrakhan est ici compté entre les gouvernemens d'Europe, parce que plusieurs des districts qui en font partie sont situés en Europe.

NOMS des GOUVERNEMENS.	ÉTENDUE en milles carrés de 15 au degré.	POPULATION.
<i>En Europe.</i>		habitans.
Kiow ou Kiew.....	584. 96.	1,012,000.
Kostroma.....	1,808. 73.	845,400.
Kourlande.....	452. "	407,000.
Koursk.....	701. 19.	978,570.
Minsk.....	1,731 48.	885,000.
Mohilew.....	867. 87.	725,000.
Nicolaïew.....	410. "	480,000.
Novogorod.....	2,578. 39.	620,000.
Novogorod Severski.....	708. 34.	794,200.
Olonetz.....	3,787. 12.	240,000.
Orel.....	755. 21.	1,060,000.
Pensa.....	777. 77.	715,500.
Podolski.....	1,117. 48.	1,099,000.
Poltawa.....	708. 34.	890,000.
Pskow.....	1,045. 41.	645,000.
Revel (Esthonie).....	304. 55.	220,000.
Riësan.....	613. 20.	871,000.
Riga (Livonie).....	938. 52.	580,000.
Saratow.....	4,292. 60.	624,000.
Simbirsk.....	1,402. 14.	1877,000.
Ukraine.....	1,309. 97.	957,000.
Smolensko.....	1,008. 68.	971,000.
Tambow.....	1,072. 90.	1,025,000.
Tauride.....	1,025. 64.	250,000.
Tchernigow.....	462. 27.	891,000.
Toula.....	498. 81.	951,000.
Twer.....	1,135. 40.	975,000.

NOMS des GOUVERNEMENS,	ÉTENDUE en milles carrés de 15 au degré.	POPULATION.
<i>En Europe.</i>		habitans.
Wiatka	2,221. 98.	923,000.
Wilna	1,284. #	816,000.
Witebsk ou Polotzk	794. 63.	720,000.
Wladimir	879. 88.	960,000.
Wolinski ou (Volhynie).....	1,353. 50.	1,158,000.
Wologda.....	6,867. #	600,000.
Woronesh.....	1,434. 99.	971,000.
Karkow.....	594. 05.	837,900.
TOTAL.....	72,981. 09.	34,043,920.
Territoires occupés par les Cosaques du Don et de la mer Noire	4,628. 47.	260,000.
Partie du cercle de Bialystock et de Gallizie.....	655. #	839,780.
Finlande suédoise	5,479. #	897,966 (a).
TOTAL GÉNÉRAL de la Russie d'Europe.....	83,743. 58.	36,041,666.

(a) D'après Charles Venturini (*Hist. de notre temps*, Leipsick, 1809.)

NOMS des GOUVERNEMENS.	ÉTENDUE en milles carrés de 15 au degré.	POPULATION.
<i>Russie asiatique.</i>		habitans.
Irkutsk.....	115,000. #	450,000.
Orembourg.....	5,626. 15.	425,000.
Permie (a).....	5,954. 74.	950,000.
Tobolsk.....	73,000. #	575,000.
Kolivan ou Tomsk.....	12,839. 71.	195,000.
Géorgie ou Grusinie, et autres régions du Caucase.....	2,400 #	860,000.
Pays des Kirghis.....	21,500. #	300,000.
Iles de l'Océan oriental, Nou- velle-Russie, &c.	1,600. 04.	8,000.
TOTAL.....	237,920. 64.	3,763,000.
Iles Aléoutiennes.....	2,043.	2,000.

(a) Les gouvernemens d'Orembourg et de Permie sont placés par quelques géographes en Europe, et par le plus grand nombre en Asie, attendu que les monts Ourals les séparent en majeure partie de l'Europe.

RÉCAPITULATION.

	MILLES CARRÉS.	POPULATION.
Russie d'Europe.....	83,743. 56.	^{habitans.} 36,041,666.
Russie asiatique.....	33,920. 64.	3,763,000.
Possessions russes en Amé- rique.....	2,043. #	2,000.
TOTAL GÉNÉRAL.....	<u>323,707. 10.</u>	<u>39,806,666.</u>

En portant l'excédant des naissances sur les décès annuellement à trois cent mille individus, et en augmentant la population relativement au nombre d'années qui se sont écoulées depuis la publication des ouvrages ou la connaissance des documens sur lesquels ce tableau a été rédigé, on pourrait estimer, au commencement de l'an 1812, la population générale de la Russie à quarante-deux millions d'ames.

[N.° III.]

TABLEAU de la population des Pays conquis par la Russie depuis 1721.

NOMS DES ÉTATS desquels la Russie conquis.	NATURE ET DATE des traités de cession, d'assujétisse- ment, &c.	NOMS DES PAYS qui ont été conquis par la Russie depuis 1721.	SUPERFICIE évaluée en milles carrés géo- graphiques.	POPULATION. Individus.
Pologne.....	Traités de Nydstadt, 1721, et d'Abo, 1743.	La Livonie.....	938. 52.	580,000.
		L'Esthonie.....	304. 55.	220,000.
		La Carélie, Wibourg, Kexholm.....	781. 52.	210,000.
		L'Ingrie.....	848. 82.	607,810.
	Traité de Friedrichs- hamm, du 17 septemb. 1809.	La Finlande suédoise.....	5479. 00.	897,966.
LOGNE..	Traité de partage entre les trois cours, du 5 août 1772.	<i>Premier partage.</i> Les palati- nats lithuaniens de Smo- lensk, de Witebsk, de Meislaw, de Livonie; des parties assez considérables de ceux de Minsk et de Polotzk.....	2,019. 00.	1,300,000.

NOMS DES ÉTATS sur lesquels la Russie a conquis.	NATURE ET DATE des traités de cession, d'assujétisse- ment, &c.	NOMS DES PAYS qui ont été conquis par la Russie depuis 1721.	SUPERFICIE évaluée en milles carrés géo- graphiques.	POPULATION Individus.
Suite de la POLOGNE..	Traité de Grodno, du 22 juillet 1793.	} <i>Second partage.</i> Les palati- nats de Podolie, de Bra- clavie, de Kiovie; les res- tes de ceux de Polotzk et de Minsk; partie de celui de Wilna; moitié de ceux de Novogrodeck, de Br- zesc en Lithuanie, et de Wolhynie.....	4,553. 00.	3,611,688.
	Déclaration de Pétersbourg, du 3 janvier 1795.	} <i>Troisième partage.</i> Les restes du palatinat de Wilna, la moitié de celui de Troc- ki, le duché de Samogitie, la seconde moitié des pa- latinats de Novogrodeck, de Brzesc en Lithuanie, et de Wolhynie; une par- tie du palatinat de Chelm.	2,030. 00.	1,176,590.
PRUSSE. . . .	Acte de soumission, 28 mars 1795.	} Les duchés de Courlande et de Sémigalle.....	452. 00.	407,000.
	Traité de Tilsitt, 7 et 9 juillet 1807.	} Cercle de Byalistoek (en- viron six septièmes).....	480. 00.	439,780.

NOMS DES ÉTATS sur lesquels la Russie a conquis.	NATURE ET DATE des traités de cession, d'assujétisse- ment, &c.	NOMS DES PAYS qui ont été conquis par la Russie depuis 1721.	SUPERFICIE évaluée en milles carrés géo- graphiques.	POPULATION. Individus.
AUTRICHE.	Traité de Vienne, 14 octobre 1809.	Districts de la vieille Gal- lizie.....	175. 00.	400,000.
	Traité de Kaynardgi, 21 juillet 1774. Abdication du Khan, 28 juin 1783. Convention de Constantino- ple, du 8 janv. 1784.	Azoff, son territoire; Kerts, le pays entre le Bog et le Dnieper. Crimée, île de Taman, partie de Kuban. La droite du fleuve de ce nom.....	1,025. 00.	250,000.
TURQUIE..	Traité d'Iassy, du 9 janvier 1792.	Plaine d'Oczakow, ville de ce nom, pays entre le Bog et le Dniester.	410. 00.	150,000.
	Acte de soumission du tzar Salo- mon, en 1785; soumission du tzar d'Imirette, en 1800; conquêtes, 1810 et 1811.	La Mingrelie et la princi- pauté d'Imirette, le pays des Abcasses, des Tchè- ques, des Tcherkasses ou Circassiens, &c., sous la suzeraineté de la Porte, et autres pays de la Géorgie, formant le gouvernement de Grusinie.....	1,800. 00.	600,000

NOMS DES ÉTATS sur lesquels la Russie a conquis.	NATURE ET DATE des traités de cession, d'assujétisse- ment, &c.	NOMS DES PAYS qui ont été conquis par la Russie depuis 1721.	SUPERFICIE évaluée en milles carrés géo- graphiques.	POPULATION Individus.
	Assujétissement des peuplades indépendantes sous Catherine.)	Cosaques du Don et de la mer Noire.	4,628. 47.	260,000.
PERSE.....	Traité de Téfis, en 1787; assujétissement en 1810 et 1811.	Provinces de Kakhet, de Carduet, du Daghestan, pays des Ossètes, et autres dépendances de la Géor- gie sous la suzeraineté de la Perse, avec la partie du Schirvan au nord du Kur.	600. 00.	260,000.
		TOTAL des acquisit.	26,524. 88.	10,770,834

Nota. En y ajoutant l'accroissement résultant de l'excédant annuel des nais-
sances depuis 1802, la population des seuls pays conquis par la Russie doit
dépasser onze millions cinq cent mille habitans.

S. I.º *ÉTAT des Revenus de l'Empire russe en 1796.*

	ROUBLES.
<i>Taxe sur le capital de cent sept mille deux cent soixante-quatre marchands, dont les moins aisés ne payent que 5 roubles, la plupart de 10 — 15 à 100, et quelques-uns même 1000 roubles.....</i>	1,300,000.
<i>Capitation sur deux cent quarante-sept mille six cent quatre bourgeois à 120 kopeks.....</i>	297,000.
<i>Idem sur onze millions deux cent cinq mille soixante-dix-sept serfs de la couronne ou des nobles, lesquels payent, la plupart, 70 kopecks : quelques-uns moins ; estimée par évaluation en masse.....</i>	7,000,000.
<i>Idem sur sept cent soixante-quatorze mille soixante-sept odnodvortzi taxés à 1 rouble : quelques-uns payent plus, d'autres ne payent rien.....</i>	700,000.
<i>Abrock payé par ces odnodvortzi à 3 roubles....</i>	2,300,000.
<i>Idem sur quatre millions cinq cent soixante-huit mille cent soixante-six serfs de la couronne et des apanages, estimés à 3 roubles : quelques-uns payent moins, d'autres ne payent rien, à raison des services, &c.....</i>	9,000,000.
<i>Supplément à la capitation et à l'abrock de 2 kopecks par rouble.....</i>	380,000.
<i>Douanes maritimes, environ.....</i>	8,000,000.

	ROUBLES.
Douanes de terre (1).....	800,000.
Taxe des boutiques et kabaks pour la vente de l'eau-de-vie.....	8,500,000.
Vente du sel.....	2,000,000.
Mines de la couronne, environ.....	1,800,000.
Fabrication des monnaies.....	2,000,000.
Timbre.....	600,000.
Droits de ventes sur les immeubles, de sceau, de patentes, &c.....	800,000.
Octrois, impôts divers, amendes.....	600,000.
Revenus de la Livonie et de l'Esthonie; terres de la couronne; postes, &c.....	200,000.
Tributs des Tartares de Tauride et des Kalmoucks	100,000.
TOTAL (2).....	46,377,000.

(1) Lorsque le commerce avec la Chine et les pays environnans est en pleine activité, cette branche de revenu peut monter à 2,000,000 de roubles.

(2) Sir W. Tooke, dont nous empruntons ce tableau, ajoute :
 « En calculant, il y a quelque temps, les revenus de l'Empire russe,
 » avec un homme fort instruit de ces matières, nous trouvâmes qu'ils
 » devaient s'élever à 48,000,000 de roubles, quoique chacune des
 » branches fût estimée à un taux très-modéré. »

S. II. Revenus de l'Empire russe en 1812 (1).

	ROUBLES en assignations DE BANQUE.
1. Capitation sur les serfs de la couronne, des apanages et de la noblesse, à 2 roubles par tête mâle, en évaluant le nombre des serfs à dix-huit millions.....	36,000,000.
2. <i>Idem</i> sur environ un million cent mille bourgeois, <i>odnodvortzi</i> , à raison de 5 roubles par tête mâle.....	5,500,000.
3. Taxe sur le capital des marchands (augmentée d'un demi pour cent du capital)..	1,800,000.
4. Douanes maritimes (l'évaluation de la rixdale ayant été portée de 210 kopecks à 400, c'est estimer les produits fort au-dessous de leur valeur, que de les porter, année commune, à).....	10,000,000.
5. Douanes de terre.....	2,000,000.
6. Vente des liqueurs spiritueuses. Le bail de 1807 était de 29,802,000 roubles : il a dû être porté plus haut en 1811 ; nous nous en tenons au nombre rond de.....	30,000,000.

(1) Cet état, dressé sur des mémoires récents qui méritent confiance, et d'après les ukases de 1810 et 1811 sur les finances, doit pourtant encore offrir bien des inexactitudes, à raison de l'obscurité qui règne dans les recensemens, et des variations innombrables dans la perception et le produit de certains revenus.

	ROUBLES en assignations DE BANQUE.
7. Vente du sel. En 1802, on en évaluait les produits à 2,000,000 de roubles; mais le commerce de cette denrée ayant été rendu libre en 1812 à cause des frais énormes qu'elle occasionnait au Gouvernement, il ne faut porter cette branche du revenu que <i>pour mémoire</i>	#
8. Fabrication des monnaies (restreinte en raison de la multiplication du papier)..	1,200,000.
9. Postes	1,800,000.
10. Taxes sur les maisons, boutiques et auberges	2,500,000.
11. Mines de la couronne et dîmes des mines .	4,000,000.
12. Droits de ventes sur les immeubles ; de timbre (augmentés d'environ trois cinquièmes) ; passeports, &c.	1,500,000.
13. Impôt pour la levée des recrues, sur les marchands, amendes, octrois particuliers, droits sur la poudre à canon, le salpêtre, &c.	700,000.
14. Revenus particuliers de la couronne :	
1. <i>Abrock</i> porté au terme moyen de 5 roubles par tête mâle, sur environ cinq millions cinq cent mille individus serfs de la couronne.	27,500,000.
2. Rentes constituées au profit de l'État ;	

	ROUBLES en assignations DE BANQUE.
concession de boutique et de moulins, &c.....	1,500,000.
15. Revenu des provinces de la Baltique et de la Finlande.....	4,000,000.
16. Nouvelles acquisitions, &c.....	1,000,000.
TOTAL des Revenus.....	130,000,000.

S. I.^{er} *ÉTAT militaire de la Russie sur la fin du règne
de Catherine II (sur le pied de guerre).*

GARDE IMPÉRIALE.

	hommes.	
3 Régimens d'infanterie estimés ensemble à ..	10,000.	} 11,300.
1 Régiment de cavalerie.....	1,000.	
Corps de chevaliers-gardes, ayant rang de lieutenans.....	60.	
1 Escadron de hussards.....	120.	
idem de Cosaques.....	120.	

INFANTERIE.

10 Régimens de grenadiers, composés chacun
de 3983 hommes, savoir :

1.^{er} grenadiers-gardes, 2.^e de Moscow, 3.^e Saint-
Pétersbourg, 4.^e Sibérie, 5.^e Petite-Russie, 6.^e
Ekatarinoslaw, 7.^e Astrakhan, 8.^e Tauride, 9.^e
Kiow, 10.^e Fanogorsk..... 39,830.

59 Régimens de fusiliers.

1. ^{er} de Pskow.	12. ^e Tschemigow.
2. ^e Ricesan.	13. ^e Dnieprow.
3. ^e Veliki-Luki.	14. ^e Vologda.
4. ^e Arkhangel.	15. ^e Uglitz.
5. ^e Bielo-Ozero.	16. ^e Ingermeland.
6. ^e Narva.	17. ^e Smolensk.
7. ^e Newski.	18. ^e Tula.
8. ^e Kexsholm.	19. ^e Rostow.
9. ^e Nothbourg.	20. ^e Arscharon.
10. ^e Novghinsk.	21. ^e Nowogorod.
11. ^e Sophia.	22. ^e Kherson (de 4 bat.)

A reporter..... 11,300.

De l'autre part..... 11,300.

23. ^e Caucase <i>id.</i>	42. ^e Schlusselfurg.
24. ^e Moscow.	43. ^e Sewsk.
25. ^e Vladimir.	44. ^e Alexeiopol.
26. ^e Kasan.	45. ^e Briansk.
27. ^e Ladoga.	46. ^e Yeletzsk.
28. ^e Kabardinskoi.	47. ^e Polotsk.
29. ^e Tiflinskoi.	48. ^e Voronetch.
30. ^e Troitzka.	49. ^e Nishney-Novogorod.
31. ^e Viatka.	50. ^e Nisow.
32. ^e Sewastopol.	51. ^e Azow.
33. ^e Orlow.	52. ^e Tobolsk.
34. ^e Staroskol.	53. ^e Traginsk.
35. ^e Koslow.	54. ^e Wibourg.
36. ^e Kursk.	55. ^e Perne.
37. ^e Riga.	56. ^e Suzdal.
38. ^e Velensk.	57. ^e Revel.
39. ^e Murom.	58. ^e Schirwan.
40. ^e Tambow.	59. ^e Vitebsk.
41. ^e Jaroslaw.	

De ces 59 régimens, 2 étaient de 4 bataillons, hommes:		
..... et de 3975 hommes	7,950.	} 181,742.
38 de 2373	80,174.	
19 de 2044.....	38,900.	
9 Bataillons de chasseurs	3,900.	
12 Bataillons de campagne, de chacun 996 h.	11,052.	

CAVALERIE.

3 Régimens de cuirassiers, de 1051 hom. ^{es} .	3,153.	} 83,177.
16 Régimens de carabiniers, <i>id.</i>	16,816.	
10 Régimens de dragons, de 1808.....	18,080.	
14 Régim. de cheval-légers, de 997.....	13,958.	
2 Régimens de hussards.....	1,994.	
Chasseurs de Kiow.....	1,846.	
Cosaques réguliers.....	27,330.	

A reporter..... 276,219.

	hommes.
<i>De l'autre part</i>	276,219.
Artillerie et génie.....	29,061.
Bataillons de garnison.....	85,206.
Corps particuliers ou en détachemens, invalides, &c.	34,687.
TOTAL GÉNÉRAL.....	<u>425,173.</u>

Le nombre des Cosaques irréguliers n'a jamais été déterminé dans les états officiels, ou donnés pour tels.

§. II. Armée russe en 1812.

Nous n'avons pu nous procurer de renseignemens assez exacts pour les présenter avec confiance au public. L'armée russe *active* est maintenant distribuée en vingt-cinq divisions, dont chacune doit, suivant un ouvrage publié récemment (1), être forte d'environ 15,000 hommes, et composée ainsi qu'il suit :

- 1.^o Quatre régimens d'infanterie;
- 2.^o Un ou deux régimens de chasseurs;
- 3.^o Trois régimens de cavalerie;
- 4.^o Six compagnies d'artillerie, dont deux à cheval;
- 5.^o Un ou deux régimens de Cosaques.

D'après cette distribution, le nombre des régimens d'infanterie serait porté à *cent*, formant à raison de 2000 hommes

par régiment.....	200,000.
32 Régimens de chasseurs offriraient environ.....	64,000.
La cavalerie régulière et les Cosaques.....	100,000.
L'artillerie.....	30,000.
La garde impériale est actuellement composée d'environ	<u>17,000.</u>

Ce qui offrirait un total pour l'armée *active régulière*, de 411,000.

s'il était probable que tous les corps fussent au complet, ce qui n'a jamais été.

L'état des bataillons de garnison n'offre pas de changement.

(1) *Tableau hist., géog. milit. et moral de l'Empire de Russie*, par M. Damaze de Raymond. Paris, 1812.

Il nous est impossible d'évaluer rigoureusement les dépenses de cette armée. En 1771, pendant la guerre avec les Turcs, elle était d'environ 10,000,000 roubles. En 1792, elle fut de 15 à 16,000,000 r. Elle a presque toujours été au tiers de la dépense générale de l'État. Maintenant elle doit excéder de beaucoup cette proportion.

L'auteur du *Voyage de deux Français dans le Nord* donne un état des dépenses fixes du militaire en 1790-1792: le soldat avait alors sept à huit roubles de paye par an; le colonel, six à sept cents avec ses rations, &c. &c. &c. (Voy. tom. IV, p. 217-222.)

N^o VI

ÉTAT de la Marine russe sur le jour du départ de
Catherine.

DÉPARTEMENT	NOMS	
DE LA ARMEE	DES VASSEAUX	
	<i>Vassaux de ligne.</i>	
Construit	Saint-Nicolas	102
Id.	Saint-Vassille	102
Id.	Saint-Jean-Baptiste	102
Id.	Les Onze-Apôtres	102
Id.	Terenty	102
Revd.	Suzanne	102
Id.	Suzanne	102
Id.	Rossine	102
Construit	Saint-Wedibail	74
Id.	Jean-Baptiste	74
Id.	Constantin	74
Id.	Alexandre Nevsky	74
Id.	Janetini	74
Id.	Prince Casimir <i>ancien</i>	74
Id.	Pobedinski	74
Sur le chantier de		0
S ^t -Petersbourg	N ^o 17	74
Revd.	Wassilow	74
Id.	Saint-Pierre	74

DÉPARTEMENT DE LA MARINE.	N O M S DES VAISSEAUX.	Canons
	<i>Vaisseaux de ligne.</i>	
Revel.....	Kir-Jovan	74.
<i>Id.</i>	Saint-Macsim-Ispovednic	74.
<i>Id.</i>	Mtislaw.....	74.
<i>Id.</i>	Élena.....	74.
<i>Id.</i>	Iaroslav.....	74.
<i>Id.</i>	Sophie-Madelaine.....	74.
Archangel.....	Boris.....	74.
<i>Id.</i>	Clep.....	74.
<i>Id.</i>	Saint-Pierre.....	74.
<i>Id.</i>	Saint-Alexis.....	74.
<i>Id.</i>	N.º 14.....	74.
Cronstadt.....	Isyaslaw.....	74.
<i>Id.</i>	Panteleymon.....	66.
<i>Id.</i>	Micislaw.....	66.
<i>Id.</i>	Tri-Swiatiteley.....	66.
<i>Id.</i>	Boleslaw.....	66.
<i>Id.</i>	Pobedonositz.....	66.
<i>Id.</i>	Omghetem (suédois).....	66.
<i>Id.</i>	Prince Charles (suédois).....	66.
<i>Id.</i>	Finland (suédois).....	66.
<i>Id.</i>	Swiatoslaw.....	66.
<i>Id.</i>	Netrvn-Mena.....	66.
<i>Id.</i>	January.....	66.
<i>Id.</i>	Crabry.....	66.

DÉPARTEMENT DE LA MARINE.	N O M S DES VAISSEAUX.	Canons
<i>Vaisseaux de ligne.</i>		
Revel.....	Procer.....	66.
<i>Id.</i>	Retwisant (suédois).....	66.
Arkhangel.....	Parmen.....	66.
<i>Id.</i>	Jonas.....	66.
<i>Id.</i>	Philippe.....	66.
<i>Id.</i>	Nicanor.....	66.
<i>Id.</i>	Pimen.....	66.
<i>Id.</i>	N.º 18.....	66.
<i>Frégates.</i>		
Cronstadt.....	Briacislaw.....	32.
<i>Id.</i>	Podragislaw.....	32.
<i>Id.</i>	Slawa.....	32.
<i>Id.</i>	Woin.....	32.
<i>Id.</i>	Saint-Alexandre.....	32.
<i>Id.</i>	Saint-Siméon.....	32.
<i>Id.</i>	Saint-Patrick.....	32.
<i>Id.</i>	Mstislaw.....	38.
<i>Id.</i>	Madégida.....	38.
<i>Id.</i>	Jaroslaw.....	38.
Revel.....	Poposnoi.....	38.
<i>Id.</i>	Archange Gabriel.....	38.
<i>Id.</i>	Nedgeda blago Polucia.....	38.
<i>Id.</i>	Premislaw.....	38.

DÉPARTEMENT DE LA MARINE.	N O M S DES VAISSEAUX.	Canons
<i>Frégates.</i>		
Revel.....	Vénus (suédoise)	44.
Arkhangel.....	Archipel.....	38.
<i>Id.</i>	Cronstadt.....	38.
<i>Id.</i>	Revel.....	38.
<i>Id.</i>	Riga	38.
<i>Id.</i>	Narva.....	38.
<i>Id.</i>	N.º 47.....	38.
<i>Id.</i>	N.º 48.....	38.
<i>Id.</i>	Gonez.....	28.
<i>Id.</i>	Wosmy.....	28.
<i>Id.</i>	Boez.....	28.
<i>Id.</i>	Nayan.....	28.
<i>Id.</i>	Lowez.....	28.
<p>4 Vaisseaux bombardiers de 6 canons. 2 Prames de 66 canons. 17 Cutters, dont 10 de 12 canons, 5 de 16 et 2 de 18. 4 Brulots. Et environ 200 Gaïères.</p>		
<p>Quant à l'état actuel de la marine russe, nous ne pouvons indiquer exactement les noms des bâtimens dont nous avons donné le nombre, <i>chap. XI, pag. 421.</i></p>		

§. I.º Commerce de Petersbourg (1).

RÉSUMÉ des exportations faites annuellement d'après
les états de 1780 jusqu'à 1790.

(Articles principaux.)

Fer en barre.....	2,655.	Poids (2).
Salpêtre.....	19,528.	
Chanvre.....	2,498,950.	
Cordage.....	106,763.	
Huile de chenevis et graine de lin.....	167,432.	
Graine de lin pour semence.....	192,328.	
Tabac.....	52,643.	
Rhubarbe.....	129.	
Froment.....	105,136.	
Seigle.....	271,976.	
Orge.....	35,864.	
Avoine.....	200,000.	
Résine.....	7,487.	
Poix.....	9,720.	
Goudron.....	37,336.	
Huile de baleine.....	81,386.	
Cire.....	10,467.	
Suif et chandelles.....	943,618.	
Potasse.....	31,712.	

(1) Il n'est pas inutile de rappeler ici que le commerce de Pétersbourg était estimé comprendre la moitié du commerce de la Russie en général.

(2) Voyez et après le Tableau des monnaies, poids et mesures.

Colle de poisson.....	5,516.	Pouds.
Caviar.....	8,958.	
Crin.....	5,635.	
Cuir.....	144,876.	
Linge de table et toile blanche.....	2,907,816.	Archines.
Toile à voile et de pavillon.....	214,704.	Pièces.
Grandes planches pour le bordage des vais- seaux.....	85,647.	
Planches ordinaires.....	1,193,125.	
Queues de cheval.....	69,722.	
Nattes.....	106,045.	
Peaux de chèvres.....	292,016.	
Fourrures.....	621,327.	
Langues de bœuf.....	9,982.	
Os de bœuf.....	73,350.	

IMPORTATIONS.

Année commune de 1780 à 1790.

(Articles principaux.)

Étoffes de soie.....	pour 2,500,000.	Roubles.
Drap.....	2,000,000.	
Autres étoffes de laine.....	2,200,000.	
Étoffes de coton.....	534,000.	
Objets de modes.....	700,000.	
Quincailleries.....	50,000.	
Faucilles.....	335,000.	
Miroirs.....	50,000.	
Faïence anglaise.....	43,000.	
Oranges et citrons.....	101,500.	

Fruits frais.....	pour	65,000.	Roubles.
Huile d'olives.....		20,000.	
Porter et bière anglaise.....		262,000.	
Eaux minérales.....		12,000.	
Papiers de différentes sortes.....		42,750.	
Livres.....		50,150.	
Gravures.....		60,200.	
Verreries.....		54,600.	
Bas de soie ou de coton.....		10,000.	12. ^e de paires
Montres.....		2,000.	
Harengs.....		14,250.	Tonneaux.
Eau-de-vie de France.....		50,000.	Ancre.
Vins de Champagne et de Bourgogne.....		4,000.	Pipes.
Alun.....		25,500.	Pouls.
Indigo.....		3,830.	
Cochenille.....		1,335.	

§. II. *ETAT des Exportations de 1793 par tous les ports de la Russie, excepté ceux de la mer Caspienne.*

(Articles principaux.)

PRODUITS.	QUANTITÉS.	VALEURS en roubles.
Chanvre et têtes de chanvre.	2,774,728 pouds..	6,066,615.
Fer en barre et assorti.....	2,995,332.....	5,159,692.
Lin et têtes de lin.....	1,146,125.....	4,504,100.
Suif et chandelles de suif...	1,069,253.....	4,449,000.
Grains, riz, froment, &c... {	22,900 last.....	3,123,005.
	208,526 tschwert	
Toile à voile, &c.....	2,418,670.
Cuir.....	2,249,701.
Mâts ; poutres et autres es- pèces de bois.....	1,744,208.
Linge de table.....	1,678,701.
Graine de lin et de chanvre. {	141,210 tonnes..	1,111,554.
	65,721 tschwert	
Soie de porc.....	36,717 pouds..	742,513.
Huile de chanvre et de lin..	235,687.....	697,366.
Colle de poisson.....	6,221.....	451,530.
Peaux et fourrures.....	396,317.
Potasse.....	114,895.....	394,438.
Cire et bougie.....	18,874.....	378,303.
Câbles et cordages.....	103,667.....	259,590.
Cavlar.....	37,950.....	188,397.
Poix, goudron et résine....	341,239.....	150,581.
Nattes.....	1,936,126 pièces..	248,557.
Beurre.....	23,727 pouds..	120,334.
Huile de baleine.....	43,504.....	106,332.
Savon.....	21,489.....	87,440.

PRODUITS.	QUANTITÉS.	VALEURS en roubles.
Plumes et duvet.....	10,551.....	85,168.
Eau-de-vie de grains et autres liqueurs.....	22,829 ancr. .	66,218.
Laine de mouton.....	23,797 pouds	45,805.
Fer ouvré, chaudrons et autres ustensiles.....	37,917.....	44,333.
Crins.....	15,456.....	42,802.
Bœufs (avec 33862 langues de bœuf).....	7,674.....	41,833.
Sel.....	168,296 tch.	23,679.
Drogues d'apothicaire.....		19,871.
Tadac.....	8,924 pouds	19,240.
Or et argent ouvragés.....	13 p. et 29 l.	16,005.
Colle.....	2,041 pouds	15,184.
Castoreum.....	11 p. 3/4.	14,810.
Thé.....	255 p.....	13,404.
&c. &c. &c.....		
TOTAL des exportations.....		37,328,192.

§. III. *Marchandises importées par le port de Pétersbourg en 1797. (Articles principaux.)*

MARCHANDISES.	QUANTITÉS.	VALEURS en roubles.
Draps de toute espèce.....	2,352,966 archines.	4,811,939.
Étoffes de laine.....	1,160,410.....	772,036.
Coton brut, filé, &c.....	174 pouds... ..	13,552.
Étoffes de coton.....	2,636,814 archines.	1,046,312.
Soie brute et teinte.....	1,587 pouds... ..	482,695.
Velours.....	13,117 archines.	92,226.
Satins.....	13,368.....	23,590.
Taffetas, &c. &c.....	35,000.....	18,269.
Sucre brut.....	11,104 pouds... ..	128,653.
Sucre raffiné.....	139,717.....	2,791,845.
Mélasse, &c.....	17,943.....	307,566.
Café.....	22,686.....	516,764.
Vins français.....	3,640 barriques.	367,223.
Vins portugais.....	4,441.....	319,982.
Vins espagnols.....	1,903.....	118,704.
Vins grecs.....	697.....	110,404.
Bière et porter.....	4,500 tonneaux	327,350.
Eau-de-vie.....	2,702 ancras... ..	46,444.
Indigo.....	6,305 pouds... ..	1,030,029.
Cochénille.....	1,000.....	287,666.
Drogues de pharmacie.....	215,513.
Tabac.....	3,211.....	53,476.
Vaisselle et bijoux d'argent..	47,666.
Mercure.....	983.....	73,540.
Porcelaine, faïence, &c.....	125,557.
Albâtres, marbres sculptés et bruts.....	248,864.
Curiosités naturelles et minér.	38,203.
Papier.....	10,000 rames... ..	90,000.

MARCHANDISES.	QUANTITÉS.	VALEURS en roubles.
Tableaux et gravures		115,680.
Livres imprimés		95,696.
Garance	13,873 pouds . . .	126,564.
Instrumens de mécanique		86,376.
Instrumens de musique		49,214.
Faulx	288,910	135,410.
Étain	5,595 pouds . . .	81,078.
<i>Id.</i> en feuilles	389,170 feuilles . .	44,743.
Liège	11,181 pouds . . .	88,878.
Huile fine	14,089	182,485.
Harengs de Suède et du nord	23,800 barils . . .	165,833.
<i>Id.</i> de Holl. et d'Anglet.	475	249,26.
Riz	2,172 pouds . . .	100,190.
Fromages de Parmesan, &c.	2,519	67,700.
Poivre	3,481	69,604.
Fruits crus et confits		60,000.
Modes, rubans		85,000.
Peaux de loutre	14,089	182,485.
<i>Id.</i> de castor	24,307	191,781.
Fourrures de différ. espèces		147,606.
Animaux, chevaux		140,075.
Bœufs, vaches		3,825.
Oiseaux		12,330.
&c.	&c.	&c.
TOTAL des importat.		19,367,945.

La valeur des importations et des exportations s'est successivement accrue depuis 1797 jusqu'à 1810; mais il ne faut pas en conclure que leur masse soit accrue proportionnellement : cette augmentation apparente n'a été, en grande partie, que l'effet de la baisse du change. (Voyez chap. XI, pag. 425.)

S. I.º Monnaies.

		VALEUR en argent de France (4).	
		Roub. Kop.	Francs. Cent.
Or (1).....	L'impériale, valant.....	10. #	49. 38.
	La demi-impériale.....	5. #	24.º 69.
	Le ducat de Pierre I.º et d'Élisabeth.....	3. #	9. 88.
	Rouble.....	# 100.	4. 94.
Argent (2)..	Demi-rouble ou polti- nick.....	# 50.	2. 47.
	Quart de rouble.....	# 25.	1. 23 $\frac{1}{2}$.
	Pièce de.....	# 20.	# 99.
	Pièce de.....	# 15.	# 74.
	Grivnick.....	# 10.	# 49.
	Piat kopeck.....	# 5.	# 25.
Cuivre (3)..	Grivnick.....	# 10.	# 50.
	Petok ou pataki.....	# 5.	# 25.
	Altina.....	# 3.	# 15.
	Kopeck.....	# 1.	# 5.
	Deniuschka.....	# $\frac{1}{2}$.	# 2 $\frac{1}{2}$.
	Poluschka.....	# $\frac{1}{2}$.	# 1 $\frac{1}{2}$.

(1) La livre pesant d'or vaut 31 impériales à roubles, 88 kopecks huit neuvièmes; et le rapport de l'or à l'argent est comme de quinze à un.

(2) La livre d'argent contient 72 zolotniks d'argent fin, et 24 zolotniks d'argent d'alliage. Elle est estimée à la monnaie de Pétersbourg, à 2 roubles 75 kopecks cinq neuvièmes : mais dans les espèces que la monnaie frappe, 17 roubles d'argent et 6 kopecks deux tiers pèsent une livre.

(3) 16 roubles de cuivre pur doivent peser un *poud*.

(4) Cette valeur peut varier suivant le cours du change.

S. II. Poids.

POIDS DE FRANCE.			
Ancien Poids de marc.		Nouveau Poids.	
		Kilog.	Hect. Gr.
Zolotnik divisé en 96 parties..	70 grains.	2	7,06.
Le loth..	3 zolotniks.		
La livre.	32 loths... environ $\frac{1}{2}$ de liv.	4.	09.
Le poud.	40 livres... 33 livres.	16.	2. 9,07.
Berkowetz	10 pouds... 330.		

S. III. Mesures de longueur.

MESURES FRANÇAISES.			
Anciennes.		Nouvelles.	
		Mètres.	Centim.
Pied de Russie, divisé en douze pouces, le pouce en dix lig., chaque ligne en dix points (c'est le pied anglais).....	" pi. 11 po. 1 l.	"	29,9.
Archine ou aune russe = vingt- huit pouces; divisée en seize verschoks.....	2. 2. 9.	"	72.
Sajene (toise russe) = sept pieds ou trois archines.....	6. 10. 6.	2.	23.
Werst (lieue de Russie) = cinq centes sajenes. Il faut pour un			

		MESURES FRANÇAISES.	
		Anciennes.	Nouvelles.
degré géographique, cent quatre wersts, cent trente-un sajenes, et sept werschoks et $\frac{1}{16}$		570 toises.	
Pour quatre wersts quatre-vingt-trois sajenes.....	} 1 lieue de 25 au degré. (2280 t. 33.)		4 kil. 444 m.
Le mille géographique d'Allemagne = six wersts quatre cent soixante-quinze sajenes un werschok $\frac{1}{2}$		3192 t. 45.	
§. IV. Mesures de superficie.			
La <i>desetina</i> , ou désatine rectangulaire, a un côté de quatre-vingts sajenes, et l'autre de trente. Sa surface contient deux mille quatre cents sajenes carrés.....		109,783 p. carrés.	
§. V. Mesures de capacité pour les grains.			
La <i>garnitza</i> ou le <i>garnetz</i> est la plus petite mesure pour les grains; elle pèse cinq livres russes.....		environ 4 l. 3 onc.	2 kilogr. 0,4

		MESURES FRANCAISES.	
		Anciennes.	Nouvelles.
Le <i>tschewerik</i> pèse huit garnetz;	Il contient 78.2		pouces cubes.
Le <i>tschewerik</i> huit <i>tscheweriks</i> .			
Potozudna = $\frac{1}{2}$ <i>tschewert</i> ;			
Le <i>lof</i> = $\frac{1}{2}$;			
L' <i>okau</i> = quatre <i>tschewerts</i> .			
La tonne de grains.....	à Revel... 596.4		
	pouces cubes		
	de France;		
	à Riga... 650;		
	à Narva... 810;		
	en Suède... 8, 10.		
Le <i>last</i> contient à Riga et à Revel, vingt-quatre tonnes.			
<i>Pour les liquides.</i>			
Le <i>tscharika</i> contient le $\frac{1}{2}$ d'un <i>krouska</i> ;			
Le <i>krouska</i> $\frac{1}{2}$ du <i>vedro</i> ;			
Le <i>vedro</i>	13 $\frac{1}{2}$ pintes de	12 litres 346.	
L' <i>oxhofd</i> , dix-huit <i>vedros</i> et $\frac{1}{2}$;	Paris.		
La barrique de Riga, douze <i>vedros</i> ;			
L' <i>anker</i> de Revel.....	1800 <i>idem</i> .		

TABLE

TABLE

DES CHAPITRES.

P RÉFACE.....	Page	vi.
CHAP. I. ^{er} <i>État de l'empire russe, depuis son origine jusqu'à l'invasion des Tartares.....</i>		15.
CHAP. II. <i>La Russie sous le joug des Tartares.....</i>		22.
CHAP. III. <i>Conquêtes sur les Tartares. — Iwan IV. — Fin de la dynastie de Rurick. — Anarchie.....</i>		44.
CHAP. IV. <i>Tableau de la Russie au commencement du XVII.^e siècle.....</i>		8c.
CHAP. V. <i>Avènement des Romanow. — Michel. — Alexis. — Fædor. — Régence de Sophie.....</i>		109.
CHAP. VI. <i>Pierre-le-Grand.....</i>		128.
CHAP. VII. <i>Catherine I.^{re} — Pierre II. — Anne. — Élisabeth. — Pierre III. .</i>		180.
CHAP. VIII. <i>Catherine II.....</i>		214.
CHAP. IX. <i>Suite du règne de Catherine II. . .</i>		264.

CHAP. X. *Paul I.^{er} — Alexandre.* . . . page 330.
CHAP. XI. *État de l'Empire russe au commencement du XIX.^e siècle.* 366.
CHAP. XII. *Conclusion.* 456.
APPENDICE 471.

FIN DE LA TABLE.



PP
K

DK 41 .L64 C.1
Des progres de la puissance ru
Stanford University Libraries



3 6105 036 536 162

DATE DUE

STANFORD UNIVERSITY LI
STANFORD, CALIFORNI
94305

